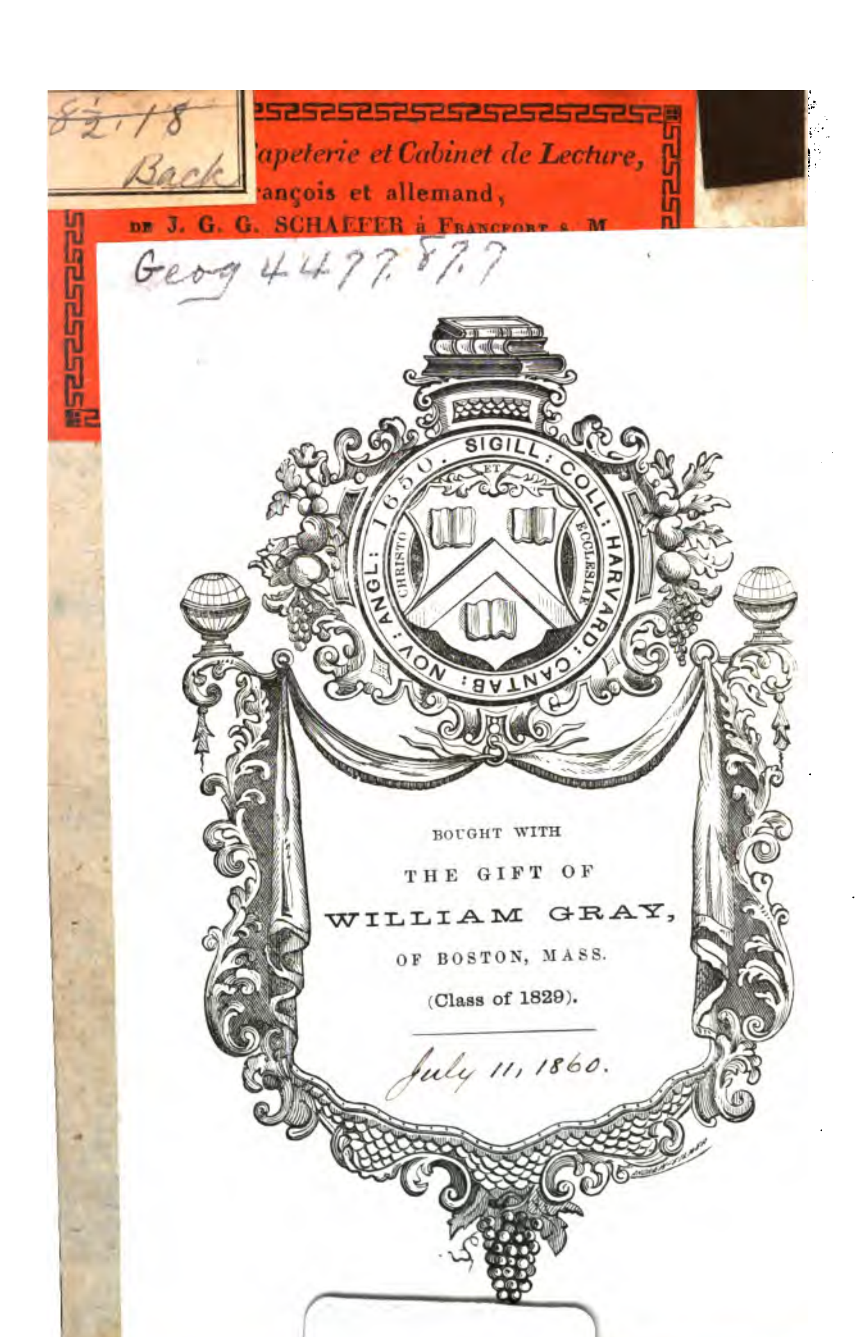




SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE

VOYAGES

IMAGINAIRES,

ROMANESQUES, MERVEILLEUX,
ALLÉGORIQUES, AMUSANS,
COMIQUES ET CRITIQUES.

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

CE VOLUME CONTIENT:

Le VOYAGE DE CAMPAGNE, par madame DE MURAT.

Le VOYAGE DE FALAISE, par LENOBLE.

LE VOYAGE DE MANTES, par BONNEVAL.

VOYAGES
IMAGINAIRES,
SONGES, VISIONS,
ET
ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

TOME VINGT-NEUVIÈME.

III[e] Division de la première classe, contenant les Voyages *amusans, comiques & critiques.*



A AMSTERDAM,
Et se trouve à PARIS,
RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVIII.

VOYAGE
DE
CAMPAGNE.

Par madame DE MURAT.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

DES VOYAGES IMAGINAIRES.

APRÈS avoir fait parcourir à nos lecteurs des régions imaginaires & merveilleuses, nous allons leur offrir de simples promenades, uniquement propres à leur servir de délassemens. C'est à Falaise, c'est à Mantes, c'est à Saint-Cloud, c'est dans les charmantes campagnes des environs de la capitale, que nous allons les conduire; &, sans les faire sortir, pour-ainsi-dire, de leurs foyers, nous ne leur promettons pas moins de plaisirs, que dans leurs longues courses.

Ce ne sont plus des régions imaginaires que nous allons par-

courir ; cependant les ouvrages que nous donnons n'en ſont pas moins des romans, & même des romans merveilleux, analogues au genre que nous avons adopté, & faiſant eſſentiellement partie d'un recueil de voyages imaginaires. Les héros de ces romans ſont des voyageurs qui, ſans traverſer les mers, ni errer dans des terres éloignées & inconnues, n'en ont pas moins des aventures dignes de piquer la curioſité, ou par des ſituations touchantes qui intéreſſent le cœur, ou par un badinage agréable qui amuſe l'eſprit.

La liſte des voyages de ce genre eſt longue ; mais le nombre de ceux que nous employerons ſera reſſerré dans des bornes très-étroi-

tes : nous y consacrons ce volume & le suivant ; ils termineront les voyages imaginaires.

Nous commençons par le *Voyage de Campagne*, charmante production de madame la comtesse de Murat, connue par des contes de fées très-agréables, qui lui ont mérité une place distinguée dans le *cabinet des fées*.

Cet ouvrage ne sert que de cadre à plusieurs contes & historiettes que racontent plusieurs personnes rassemblées dans une maison de campagne. Quelques-uns de ces contes sont intéressans, d'autres sont gais & amusans, enfin il en est de merveilleux ; car on y trouve aussi des contes de fées, des aventures de revenans & des sortilèges.

Cette variété rend ce roman très-piquant & propre à faire à la campagne les amusemens d'une société.

Nous ne répéterons pas ici ce qui a été dit de madame de Murat dans les notices jointes au *cabinet des fées* ; nous y renvoyons nos lecteurs.

Le *Voyage de Falaise*, qui suit, est l'un des ouvrages les plus agréables qui soient sortis de la plume de Lenoble. De la gaieté, de l'intérêt, des portraits comiques, sans être trop chargés, nous ont paru caractériser cette production, qui fut favorablement accueillie dans sa nouveauté, & qui mérite d'être également bien reçue aujourd'hui.

Eustache Lenoble, né à Troyes en 1643, de l'une des meilleures familles de cette ville, est aussi connu par ses intrigues & ses aventures amoureuses avec la fameuse Gabrielle Perreau, connue sous le nom de la *Belle-Epicière*, que par ses productions littéraires. Nous tracerons rapidement quelques-unes de ces aventures : elles ne font nul honneur à notre auteur ; mais elles sont si publiques, qu'on ne peut, en écrivant sa vie, se permettre de les passer sous silence. C'est dans les prisons, que Lenoble fit la connoissance de cette femme, aussi célèbre par sa beauté, que par la dépravation de ses mœurs. Lenoble y étoit détenu pour malversations

dans sa charge de procureur-général au parlement de Metz. Il y vit & aima la Belle-Epicière. Il étoit bel homme, & il ne lui fut pas difficile de réussir auprès d'une femme de cette espèce. Leurs amours ne furent point secrets; les deux amans ménagèrent si peu les apparences, que Lenoble, d'abord défenseur de son amante, fut bientôt partie au procès, comme complice de son inconduite, & compris dans les condamnations que le parlement prononça contre elle. D'autres crimes attirèrent encore sur Lenoble la vengeance des loix: il fut puni, mais il ne fut pas corrigé. Ayant obtenu la permission de revenir en France malgré l'Arrêt qui le condamnoit au bannisse-

ment, Lenoble y a traîné des jours obſcurs & malheureux. Réduit à ſubſiſter du produit de ſes travaux littéraires, il auroit encore trouvé des reſſources dans ſa plume abondante & facile, & dans le goût que le public avoit pris pour le ton de critique ou plutôt de ſatyre qu'il avoit adopté ; mais ſon penchant à la diſſipation & à la débauche conſuma en peu de tems le fruit de ſes travaux nombreux. Il mourut dans la miſère, en 1711, âgé de 68 ans. On dit que la détreſſe de Lenoble étoit telle, que la charité de Saint-Severin fut obligée de faire les frais de ſon enterrement.

Quelque triſte qu'ait été la fin de Lenoble, il faut convenir que la fortune n'avoit aucun tort avec lui;

& que ſes malheurs ont été la juſte peine d'une vie déréglée. Pourvu d'une des charges les plus importantes de la magiſtrature, ſes malverſations l'en font dépouiller ignominieuſement. S'il deſcend dans les priſons, c'eſt pour s'y rendre le complice & le défenſeur du vice. Réduit à vivre des produits de ſa plume, il en fait découler avec abondance le fiel de la ſatyre; il entaſſe ouvrages ſur ouvrages; ſon ſtyle plaît; ſes productions ont un ſuccès éphémère, ſuffiſant pour lui procurer une vie aiſée; mais l'amour de la débauche ne lui permet pas de jouir de ces avantages, & les détruit dans leur ſource.

Les nombreux ouvrages de cet auteur ſont aujourd'hui, pour la

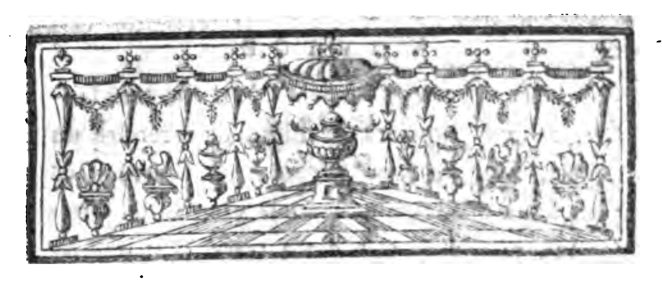
plupart, ignorés. Il en est cependant qui méritent d'être distingués, tels que *l'histoire secrette de la conjuration des Passy contre les Médicis*; *la fausse comtesse d'Isamberg*; *Ildegeste, reine de Norwège*; *les nouvelles Africaines*; *le gage touché*, & *le voyage de Fataise* que nous imprimons. Lenoble a aussi donné quelques poésies, dont nous ne citerons que ses *fables* & les comédies d'*Arlequin Esope* & des *deux Arlequins*. Ces deux pièces ont été jouées sur le théâtre de l'ancienne comédie italienne, & sont d'un bon comique, quoique durement versifiées.

Le *Voyage de Mantes* par lequel nous terminons ce volume, est le

meilleur ouvrage d'un auteur très-peu connu, qui se nommoit René de Bonneval, & qui est mort à Paris en janvier 1760. Ce petit roman a de la gaieté, & ne sera pas déplacé à la suite de ceux que nous venons de donner. Les autres ouvrages que nous connoissons de cet auteur, sont *Momus au cercle des Dieux*, une *critique du poëme de la Henriade*, une *critique des lettres philosophiques*, & des *élémens d'éducation*.

* Barbier and Quérard say Gimat B. de Bonneval

VOYAGES



VOYAGE DE CAMPAGNE.

PREMIÈRE PARTIE.

Vous me demandez, madame, le récit du voyage que j'ai fait à Sélincourt; il m'a été trop agréable, pour que le souvenir ne m'en plaise pas; toute ma peur est seulement de le faire trop long: mais, puisque vous le voulez exact, il faut bien, s'il vous plaît, qu'à l'exemple de nos romanciers, je vous apprenne les conversations que nous y avons eues, & les histoires qu'on y a contées.

Nous partîmes de Paris au commencement de cet été, la marquise d'Arcire, madame d'Orselis & moi, pour aller passer deux mois

à la terre du comte de Sélincourt : la paix laiſſant à nos guerriers le loiſir de prendre du repos, rien ne leur paroît plus nouveau & plus doux que les plaiſirs de la campagne. Vous ſavez, madame, que cette terre doit une de ſes grandes beautés à la rivière de Seine, ſur le bord de laquelle elle eſt ſituée : vous n'ignorez pas auſſi qu'elle a des avenues magnifiques, des eaux admirables, de beaux jardins, des bois, dont les rayons du ſoleil ont peine à pénétrer l'aimable obſcurité ; que les appartemens du château ſont ſuperbes, tant pour leur grandeur, que pour les meubles dont ils ſont ornés. Vous ſavez encore, madame, que la chère qu'on y fait eſt délicate & bien entendue, & que l'ordre brille par-tout dans ce lieu délicieux : mais une choſe dont vous ne vous ſouviendrez peut-être pas, quoique vous l'ayiez mieux ſçu qu'une autre, c'eſt que le comte eſt très-aimable, qu'il a de grands cheveux blonds & naturellement friſés, dont la quantité prodigieuſe lui deſcend juſqu'à la ceinture ; qu'il a le viſage agréable, & que ſon air eſt galant & noble ; pour de l'eſprit, il en a infiniment ; mais il ſe rend un peu trop maître des converſations ; il ne répond pas juſte à la penſée d'autrui ; il ne brille que ſur la ſienne ; il parle trop haut, décide trop librement des réputa-

tions : toujours persuadé qu'on ne peut se tromper en jugeant des choses au pis, il n'admet guère de vertu que celle qui veut trop paroître ; son humeur est inégale ; souvent moral dans la dernière sévérité, il passe en un moment dans un relâchement qui étonne ; d'autres fois gai avec excès, il passe tout d'un coup dans une tristesse qui ne lui fournit que des objets funestes : avec tout cela, il plaît infiniment.

Il fut un tems, madame, où ces louanges, accompagnées des vérités qui les suivent, n'auroient pas été de votre goût ; vous auriez voulu un portrait sans ombre : aujourd'hui j'ai besoin de ces mêmes vérités, pour vous faire supporter ce que je dis en sa faveur.

Puisque j'ai commencé à peindre, je vous dois donner une légère idée de tous les acteurs de la scène.

La marquise d'Arcire est belle, jeune, spirituelle & douce.

Une plus longue peinture vous ennuyeroit ; & peut-être que voulant oublier que Sélincourt fût un amant infidèle, vous vous souviendrez trop bien que la comtesse est une rivale préférée.

Madame d'Orselis est une belle femme, trait pour trait ; elle a même beaucoup d'esprit ;

mais son humeur a de grands rapports avec celle du comte ; & si l'amour s'étoit avisé de de les unir, leurs conversations auroient eu un air plus militaire qu'amoureux.

Pour moi, madame, je ne juge pas à propos de me peindre ; vous me connoissez trop, & mon histoire, que je conterai en racourci, donnera toute l'idée qu'il faut de ma personne. Lorsque nous arrivâmes à Sélincourt, le comte avoit avec lui le chevalier de Chanteuil : c'est un brun qui a de beaux cheveux, une taille fine, de grands yeux dont le feu sort, comme s'ils étoient allumés ; des dents comme des perles, de l'honneur & de la probité ; un esprit agréable, une humeur égale & douce ; les passions toujours vives, & souvent courtes ; mais il a beau être inconstant, sa sagesse lui fait ménager la maîtresse qu'il a quittée, autant que la favorite.

Le duc de........ oncle de Sélincourt, qui est un vieux seigneur très-poli, & qui étoit alors chez le comte, mettoit les dames en droit d'y rester ; & nous ne songeâmes d'abord qu'à nous divertir. On vint au-devant de nous dans les avenues ; nous descendîmes à une porte grillée, qui donnoit dans le parc ; toutes les eaux jouoient. Le soleil venoit de se coucher ; c'est, à mon gré, le plus beau moment de la jour-

née : il n'y a pas une petite fleur qui ne jette une odeur aimable, pas un oifeau qui ne chante : les efprits mêmes fe trouvent plus libres que pendant le chaud du jour.

Après nous être promenés jufqu'à nous fatiguer, nous pafsâmes des ponts qui traverfent de grands foffés pleins d'une eau vive, pour nous rendre dans le château ; chacun choifit fon appartement ; pour moi, je ne voulus qu'une jolie chambre qui donne fur un parterre d'eau, le plus agréable du monde. Le comte étoit ce jour-là beau comme l'Amour, & amoureux comme un Efpagnol : la marquife laiffoit voir une joie dans fes yeux, dont la caufe n'étoit ignorée de perfonne de nous. La contrainte fut bannie. On reprit l'après-fouper le chemin des jardins : nos amans eurent là le plaifir de fe parler pendant une heure ; & le chevalier perdit fa liberté en moins de tems auprès de la belle Orfelis. Il n'y eut pas jufqu'au vieux duc de........ qui ne voulût entrer en lice. J'étois défœuvrée ; & foit par compaffion ou par goût, il me dit des douceurs de la vieille cour, qui auroient pu faire quelque effet, fi je ne l'avois vu qu'à l'ombre.

Après avoir fait quelques tours ainfi féparés, on fe rejoignit autour d'un grand fond d'eau, dont les bords étoient ornés de gazons : la

conversation devint générale ; on parla sur diverses matières ; enfin, insensiblement on tomba sur le choix que nous avions fait des appartemens que nous voulions habiter. Pour moi, dis-je, le mien paroît le mieux entendu : je suis séparée de tout le monde : le bruit de l'eau & le chant des oiseaux ne pourront me réveiller que doucemeut, &, si je ne dors pas, rien n'est plus propre à entretenir une agréable rêverie. Oui, dit le comte ; mais si je vous disois que dans cette chambre on entend souvent des esprits, & que ceux qui y ont couché une nuit, en veulent sortir le lendemain. Je vous répondrois, lui repartis-je, ce que répondit une dame illustre dans une pareille occasion, & j'aurois, peut-être, autant de fermeté qu'elle en eut alors : on voulut savoir qui étoit la dame & le reste de l'histoire.



HISTOIRE DE MADAME DESHOULIÈRES ET DE GROSBLANC.

PUISQUE vous le voulez, repris-je, je vais vous en faire le récit : je l'ai appris de madame Deshoulières elle-même, à qui la chose est arrivée : elle alla voir une de ses amies, femme de qualité, qui vivoit dans une terre à quinze ou vingt lieues de Paris : on lui offrit toutes les chambres de la maison, à la réserve d'une où l'on entendoit, disoit-on, des choses étranges, & ce devoit être la mère du maître, qui, étant morte depuis un an, faisoit tout ce tintamare : c'étoit justement ce que madame Deshoulières cherchoit depuis long-tems ; la force de son esprit la rendoit un peu incrédule pour tout ce que l'on conte sur ce chapitre. On eut beau lui représenter son état présent, car elle étoit grosse, elle voulut voir l'esprit, & ne permit pas même à une femme à elle de coucher dans une garde-robe. On la plaignit ; on la blâma ; mais il fallut la servir à sa mode. La chambre dont il est question étoit grande, vaste, les embrasures des fenêtres profondes, & la che-

minée à l'antiqne. Elle se mit dans son lit, se fit allumer un grand feu, fit mettre une grosse chandelle dans un flambeau : chandelle n'est pas noble ; mais c'est une circonstance essentielle à l'aventure : & prenant un livre, selon sa coutume, elle dit à la femme qui la servoit, de bien fermer sa porte : cela fut exécuté. Sa lecture finie, elle éteignit sa lumière, & s'endormit. A peine commençoit-elle à goûter les charmes du sommeil, qu'elle fut éveillée par un bruit qui se fit à cette même porte : elle s'ouvrit ; quelque chose marcha assez fort : madame Deshoulières assura qu'elle ne pouvoit avoir peur ; qu'en vain voudroit-on l'épouvanter, qu'elle éclairciroit l'aventure de l'esprit. Elle avoit beau parler, personne ne répondoit ; on marchoit toujours, & on fit tomber si rudement un grand paravant mal assuré, qui étoit au pied de son lit, que les rideaux, dont les anneaux étoient fort larges, & qui passoient dans des tringles fort menues, firent un bruit fort aigu, qui auroit effrayé toute autre personne que notre héroïne : mais elle a juré depuis, qu'elle n'eut pas le moindre battement de cœur.

Elle harangua encore l'ame qu'elle croyoit quelque domestique amoureux ; mais le silencieux esprit ne répondit pas un mot ; au con-

Voyage de Campagne. pag 9. Tom 2



Ce ne fut qu'à la clarté de l'Aurore qu'elle apperçut que l'Esprit était un grand Chien nommé Gros Blanc.

Marillier Del. Borgnet Sc.

traire, passant dans la ruelle, il fit tomber le guéridon, qui étant très-haut, & le flambeau qui étoit dessus très-lourd, fit un épouvantable fracas; ce fracas fut suivi d'une petite agitation que l'esprit donnoit au flambeau contre les carreaux de la chambre; cela ne laissoit pas d'être impatientant par sa longueur; enfin, fatigué de tant d'exercices, il vint s'appuyer sur le pied du lit: ce fut là où madame Deshoulieres fit paroître sa fermeté. Ah! s'écria-t-elle, je saurai qui vous êtes, puisque vous venez si près de moi. Alors, portant ses deux mains à l'endroit où elle avoit entendu le spectre, elle se saisit de deux oreilles fort velues, qu'elle résolut de tenir jusqu'au jour, pour éclaircir le mystère. Jamais rien de si docile que le porteur d'oreilles; jamais rien de si patient que madame Deshoulières; car les nuits étoient fort longues, & la situation gênante, & ce ne fut qu'à la clarté de l'aurore, qu'elle apperçut que l'esprit étoit un grand chien de la maison, nommé Grosblanc, bon homme, s'il en fut jamais, qui bien-loin de lui savoir mauvais gré de l'avoir arrêté si long-tems, lui léchoit les mains, pour l'en remercier. Elle fit un grand éclat de rire, laissa Grosblanc se coucher sur des chaises, & s'endormit de tout son cœur. Le maître & la maîtresse de

la maiſon n'avoient pas fermé l'œil de la nuit : l'idée d'une femme groſſe, livrée à des apparitions épouvantables, les avoit agités ſi cruellement, qu'ils allèrent de bonne-heure voir ſi elle n'étoit point morte, ou du moins accouchée. Les bonnes gens ouvrirent la porte tout doucement, & n'oſoient preſque lui parler, dans l'appréhenſion d'une entrepriſe qui leur avoit paru téméraire : mais madame Deshoulières ouvrant les rideaux de ſon lit, leur fit voir un viſage ſi gai, qu'ils commencèrent à dire qu'elle étoit plus heureuſe que ſage, d'être tirée d'un ſi grand péril. Elle leur fit un récit fort éloquent de tout ce qui lui étoit arrivé : les cheveux leur en dreſſoient à la tête, quand leur ayant montré Grosblanc : voyez, dit-elle au mari, voyez Grosblanc que vous prenez depuis ſi long-tems pour l'ame de madame votre mère. Voilà l'auteur de tant d'allarmes. Ce gentilhomme regardoit ſa femme & ſon chien, honteux, interdit, ne ſachant s'il devoit ſe fâcher, ou rire : mais madame Deshoulières avoit une certaine fermeté, qui la faiſoit penſer comme un honnête homme. Non, non, monſieur, lui dit-elle, vous ne reſterez pas davantage dans l'erreur ; je vois qu'elle vous eſt chère ; vous ne pouvez vous réſoudre à croire une vérité qui détruit l'illuſion par

laquelle vous avez été si long-tems abusé: mais j'acheverai mon ouvrage, & je vais vous faire voir, ajouta-t-elle, que tout ce qui s'est passé cette nuit est très-naturel. Alors se levant, elle alla examiner la porte, dont la serrure étoit si mauvaise, que quoiqu'on l'eût fermée à la clef, le moindre mouvement suffisoit pour l'ouvrir. Voilà déja, reprit-elle, pourquoi Grosblanc, qui apparemment n'aime pas à coucher à l'air, choisit cette chambre plutôt qu'une autre; le reste est aisé à imaginer: il a trouvé le paravant; il l'a jetté sur mon lit, le gueridon est tombé par le même hasard: Grosblanc a trouvé du goût à la chandelle, & ne faisant sauter le flambeau que pour l'en tirer, il a voulu venir sur le lit; mais il m'en demandoit auparavant la permission; & voilà, ajouta-t-elle en finissant, comme des bagatelles passent souvent pour des choses importantes.

Voilà, madame, comme j'achevai l'histoire de madame Deshoulières, qui fut trouvée héroïque de sa part, & très-plaisante de celle de Grosblanc. C'est ainsi, dit madame d'Orselis, que la plupart des apparitions se terminent, quand on les approfondit: cependant, reprit la marquise, j'ai oui parler d'un gentilhomme d'auprès de Blois, dont l'aïeul se promène familièrement dans les avenues &

dans les jardins de son château, & qui se montre très-souvent aux fenêtres. C'est, sans doute, de M. de Donnery que vous voulez parler, ajouta le chevalier : il est mon parent, & j'ai entendu conter cent fois que, depuis les maîtres jusqu'aux domestiques, on est si accoutumé à voir cet esprit, qui d'ailleurs ne fait de mal à personne, qu'on n'en a pas la moindre frayeur : rien n'a été oublié pour le mettre en repos ; mais voyant sa résistance, il a été décidé qu'on lui laisseroit son habitation dans le château de la Sourdière ; c'est ainsi que cette terre se nomme.

HISTOIRE
DE THIBERGEAU.

Oh ! vraiment, dit le duc de . . . . . si nous nous mettons sur les contes, je vous en dirai & des plus beaux. Savez-vous, ajouta t-il, celui de la Motte-Thibergeau ? C'est une maison connue, & fort ancienne dans le Vendômois, ou dans l'Anjou ; je ne me souviens pas dans laquelle de ces deux provinces. On dit, qu'un cadet de ce nom étant prêt de partir, pour aller en campagne, & n'ayant point d'argent

pour faire son équipage, fut averti par des paysans, qu'un certain château en réputation d'être habité par des diables, avoit appartenu à ses aïeux; qu'il n'avoit été abandonné que par les ravages qu'ils y faisoient, & qu'on croyoit qu'il y avoit quelque trésor caché. Un cadet sans argent auroit écouté une tradition moins apparente : Thibergeau ne douta pas de la vérité de celle-ci, & résolut d'aller passer une nuit dans ce vieux château. Il prit deux pistolets, une bonne épée, se fit faire du feu, fit allumer des flambeaux; renvoyant un domestique, qui lui avoit rendu tous ces services, demeura sur une mauvaise chaise, qu'il s'étoit fait apporter dans une grande salle capable d'effrayer par son délabrement. Dès que la nuit fut venue, il vit entrer deux grands laquais bien vêtus des livrées de sa maison, qui tenoient une grande manne, & qui mirent un couvert & un buffet fort propre, la vaisselle étoit légère, mais en grand nombre, & aux armes de Thibergeau. Il regardoit du coin de l'œil à quoi cela aboutiroit, lorsqu'il vit entrer trois hommes de bonne mine, l'un habillé de bleu & les deux autres de rouge: ils se mirent à table avec un profond silence, & commencèrent à manger de bon apétit. L'un d'eux se tournant vers nôtre aventurier:

viens souper, Thibergeau, lui dit-il. Je n'ai pas faim, monsieur, reprit Thibergeau. Hé! viens sans te faire presser, ajouta un des hommes rouges. Il est jeûne, repartit le cadet, qui commençoit à avoir grand'peur & qui s'armoit de tems en tems, à la sourdine, du signe de la croix. » Va, va, Thibergeau, » ajouta le troisième, double jeûne, double » morceau : » c'est de-là, mesdames, qu'est venu ce proverbe. Thibergeau si bien convié, ne laissa pas de refuser encore. On le laissa en repos le reste du souper, & quand la table fut levée : suis-nous, dit l'un de ces hommes extraordinaires, ou tu pourras t'en repentir. Les jambes manquèrent à Thibergeau, aussi bien que l'appétit : mais il rappella tout son courage, & se résolut à obéir. Il les suivit jusques dans la cave, où les fantômes disparurent avec un furieux bruit. Thibergeau fit fouiller à l'endroit où avoit cessé l'apparition, & trouva des trésors d'un prix infini, & de la vaisselle d'argent & de vermeil, dont on a même gardé quelques assiettes dans sa maison, pour donner plus de poids à la tradition : elle passe pour constante dans la province ; & si c'est une chimère, il n'y en a pas une autorisée par plus de circonstances propres à la persuader : il y a même eu un arrêt du

parlement autenthiquement rendu, pour adju-
à Thibergeau la vaiſſelle d'argent, dont ſes frères lui demandoient le partage.

Le duc s'arrêta à ces mots. En vérité; lui dis-je, monſieur le duc, vous m'avez fait peur! Je trouve Thibergeau encore plus brave que madame Deshoulières : mais elle a ſon ſexe pour elle qui ajoute bien à ſa valeur. Il étoit ſi tard quand j'achevai de parler, que la compagnie ſe ſépara & ſongea à s'aller mettre au lit; je vous dirai en paſſant, madame, que je n'entendis rien toute la nuit, & que s'il revient d'ordinaire des eſprits dans cette chambre, je ne leur parus pas apparemment digne de leur colère. On ſe leva fort tard; on dîna délicieuſement dans la ſalle voiſine de l'orangerie, où des fontaines entretiennent le frais. Le duc de.... madame d'Orfelis, & le chevalier jouèrent après le dîner une reprife d'ombre, tandis que le comte & la marquiſe s'entretenoient apparemment de leurs feux : je regardai jouer, & je vis que Chanteuil favoriſoit beaucoup madame d'Orfelis, & lui faiſoit gagner tous les codilles qu'il pouvoit. On monta enſuite en caroſſe pour s'aller promener ſur le bord de la rivière.

On vit un bateau couvert de feuilles & de branches de chevrefeuille qui n'étoit là que

pour nous : on y trouva des carreaux pour s'asseoir commodément & des rafraîchissemens, un autre bateau suivoit avec les haut-bois du comte. Vous savez, madame, qu'il en a de très-bons ; c'est de tous les instrumens le plus agréable sur l'eau. On ne fit mettre à bord que lorsqu'il fut tems d'aller souper ; la troupe se trouva augmentée d'un homme que vous connoissez si peu, qu'il est à propos de vous faire son portrait.

Il est grand, un peu gros, quoique jeune ; sa jambe est belle, son air de petit-maître, hardi, fier, téméraire ; il porte une perruque brune, il a de grands yeux noirs, beaux à la perfection, le nez un peu aquilin, la bouche assez grande, mais rouge & agréable ; il a les plus belles dents du monde : il a orné son esprit de tout ce qui ne lui a coûté ni peine, ni soins : il en a naturellement, & de l'imagination encore au-delà : sa tête étant pleine de comédie, d'opéra & de vers, il fait des citations justes, & sait si bien mettre à profit ces talens, qu'on ne peut s'ennuyer avec lui. Que vous dirai-je enfin, madame ? le marquis de Brésy est un homme très-aimable, & son arrivée fit plaisir à tout le monde. Ma foi, mon ami, dit-il au comte en entrant, la bonne compagnie m'attire ici ; ce lieu me

paroît fort différent des toiles où nous avons habité les autres années ; & pourvu que les dames ne me prennent point en aversion, je n'en partirai qu'avec elles. Sélincourt le reçut à bras ouverts, & la marquise en fut regardée bien favorablement ; elle n'est point coquette ; en vain lui auroit-il prodigué ses regards, si le comte par l'effet de quelque caprice que l'on ne connut point alors, ne se fût avisé de me parler quelques jours après sur un autre ton qu'à l'ordinaire. Je n'y fis d'abord aucune attention ; ensuite l'expérience du monde ne put me laisser ignorer, que s'il ne m'aimoit, il voulut du moins me le faire croire ; car pendant quelques jours il eut des soins & des applications qu'on n'a guère pour une personne indifférente. Je suis amie de la marquise : cette aventure m'embarrassa : si je vais, disois-je en moi-même, révéler ce secret à madame d'Arcire, elle fera des reproches à son amant ; il me trouvera indiscrète ou vaine ; il me haïra ; & la discorde s'emparant des esprits, chacun se séparera, & on dira dans le monde, que les femmes ne peuvent vivre ensemble. Je conclus de ce petit raisonnement, que c'étoit à la marquise à s'appercevoir des coquetteries de son amant, & que je devois écouter les protestations du comte, sans les

croire & sans les rebuter. Voilà un milieu difficile à attraper ; mais comme j'étois de sang froid, j'y réussis parfaitement. D'autre part, Bresy ignorant les intérêts de nous tous, & n'étant pas d'humeur à se donner beaucoup de peine pour les dames, suivit le penchant qui le portoit à vouloir plaire à la marquise ; & la marquise de son côté, n'ayant que trop apperçu les soins que Sélincourt avoit pour moi, trouva plus commode d'écouter un homme aimable qui lui rendoit des soins, que de faire des reproches à un amant qui la vouloit abandonner ; peut-être ce parti étoit-il plus de son goût, peut-être aussi espéroit-elle de faire revenir son infidèle par cette conduite : ce ne seroit pas le premier que ce secret auroit rappellé.

Le chevalier & madame d'Orselis paroissoient avoir déja une passion dans les formes ; elle se contraignit dans ce commencement, & ne fit voir que le brillant de son esprit à son nouvel adorateur, qui en étoit enchanté. Lui, de sa part, ne montrant que sa vivacité ; & gardant son inconstance pour une autre saison, avançoit considérablement ses affaires : & vous voyez bien, madame, qu'ils se trompoient tous deux. Le duc continuoit à me dire des douceurs, sans respect aucun de son neveu, qui n'étoit

pas bien effrayé de ce rival ; il propofoit pourtant des chofes affez folides ; & pour peu qu'on eût eu le cœur intéreffé, on lui auroit fait faire du chemin.

Quelques jours après que le marquis de Bréfy fut arrivé, on alla fe promener dans une forêt voifine ; on y trouva une collation magnifique, fous une feuillée galante ; les haut-bois nous y vinrent trouver. Je n'aimois pas le comte ; je croyois qu'il n'étoit pas fort amoureux de moi ; mais la préférence flattant mon amour propre, fa feule apparence me fuffifoit ; & j'avois ce jour-là un penchant à la joie, qui, fi je l'ofe dire, ne me rendoit pas ennuyeufe. Sélincourt, malgré qu'il en eût, commençoit d'être fort fâché de la liaifon qu'il croyoit fe former entre madame d'Arcire & le marquis ; il en redoubloit fes foins auprès de moi ; mais à parler naturellement, fa jaloufie l'animoit bien plus que mes yeux. La marquife, qui avoit un amant à conferver & un à faire revenir, n'étoit pas fans occupation ; il falloit du brillant pour mettre à bien ces deux entreprifes, auffi n'en eut-elle jamais tant. Pour Bréfy, il n'avoit qu'un objet : mais il en paroiffoit fi occupé, qu'il ne parut que trop agréable.

Le vieux duc, qui me vouloit plaire, prodigua, pour ainfi dire, l'encens & la politeffe ;

& quoique le chevalier & la belle Orſelis ne ſongeaſſent guère à nous tous, ils paroiſſoient ſi contens, qu'on avoit envie de ſuivre leur exemple.

Dans de telles diſpoſitions, vous devez juger, madame, que la converſation ne devoit pas languir : il y eut au commencement quelques traits piquans dans la converſation, avec une apparente douceur qui ne permettoit d'y répondre que ſur le même ton ; mais ſur la fin de la collation, le comte me baiſa la main, en recevant de moi des fraiſes qu'il m'avoit demandées. La marquiſe me dit en riant, que j'étois apparemment comme madame de..... dont M. de Buſſy dit qu'elle n'avoit jamais refuſé la main, parce qu'elle ne croyoit pas que ce fût une grande faveur. Cette attaque me fit rougir, car je vis bien qu'elle rouloit ſur ce que je n'ai pas la main belle; mais, me remettant promptement : il eſt vrai, dis-je en riant auſſi, que ma main ne peut faire grand plaiſir à baiſer ; mais ces converſations ſecrettes que vous avez avec M. le marquis, comment les appellez-vous ? Il faut décider ici, & avouer la faveur, ou renoncer à l'eſprit. Cette repartie embarraſſa fort la marquiſe. Le comte ſaiſit l'occaſion de lancer auſſi ſon trait, & dit que, ſelon toutes les apparences, ma-

dame d'Arcire ne renonceroit point à ſon eſprit, & qu'il n'y avoit point de dame qui n'aimât mieux être ſoupçonnée d'avoir une paſſion, que d'être attaquée par ſon eſprit ou par ſa beauté. Bréſy, qui vit que ſa maîtreſſe commençoit à s'embarraſſer, vint à ſon ſecours, & lui dit qu'en tout cas, ſi ces entretiens étoient une faveur, comme il en vouloit bien convenir, par l'agrément qu'on y trouvoit, c'en étoit une ſi innocente, que ſi elle ne lui en faiſoit jamais de plus grandes, il n'auroit pas lieu de ſe vanter de ſes bontés.

Vous avez un air ſi prévenant & un mérite ſi ſupérieur aux autres, lui repartit le comte, qu'en effet madame eſt dans ſon tort, de n'avoir pas déja fait plus de chemin; mais avec un peu de patience, ajouta-t-il fièrement, vous ferez des progrès tels....... Ah! interrompis-je, monſieur le comte, ne mêlons point d'aigreur à nos railleries; nous ne nous quittons point; rien ne peut être ſuſpect dans nos actions; ne troublons point l'innocence de nos plaiſirs; & pour remettre le calme dans nos eſprits, danſons ſur le gazon comme les bergères au ſon des haut-bois. Le comte, honteux d'avoir marqué de la jalouſie, & voulant en donner à ſon tour, me prit d'un air galant pour aller danſer, & tout reprit une face riante

Je fis grand plaisir à madame d'Arcire; ce n'est pas que le dépit du comte ne la fît triompher; mais elle est sage; elle craignoit une querelle entre deux braves gens, qui auroient poussé la chose trop loin. On dansa long-tems, & fort bien. Le vieux duc fit des merveilles, & cabriola même pour me prouver sa santé.

Le bal fini, on s'assit en rond; & comme la nuit approchoit, & qu'il étoit précisément cette heure où tout prend une forme indécise, où les arbres paroissoient des géans, & les hommes des ombres, n'est-il pas vrai, dit le duc en me montrant un gros buisson à quinze ou vingt pas de là, que si vous étiez seule, ce buisson vous paroîtroit un groupe d'esprits? Je conviens, repris-je, que mes yeux y pourroient être trompés; mais je crois avoir assez prouvé mon assurance, pour n'être pas seule apostrophée sur la poltronnerie. Pour moi, dit madame d'Arcire, j'avoue que j'ai quelquefois peur, & que je n'aimerois point à me trouver seule ici. Bréfy lui dit là-dessus quelque chose à l'oreille: Sélincourt le remarqua; & je commençai au plus vîte une histoire pour détourner encore des remarques qui auroient pu aller trop loin.

HISTOIRE D'UN FOLLET

passionné pour les chevaux.

Je vous assure, dis-je, que je suis hardie sur les visions, parce que je n'en ai jamais eu; mais je mourrois de mort subite, si je voyois quelque chose; à moins, ajoutai-je, que l'apparition ne fût de la nature de celle d'un homme de ma connoissance. Ce n'étoit pas un personnage fort important; il voyageoit sur un petit cheval blanc, qui portoit aussi sa valise: quelques affaires l'obligèrent à séjourner dans la principale hôtellerie d'un bourg.

Le jour qu'il en voulut partir, on ne trouva plus son cheval dans l'écurie; on le cherchoit de tous les côtés, lorsqu'on vit paroître sa tête par la fenêtre du grenier au foin, où on n'arrivoit que par une échelle. L'hôte se mit à rire, malgré le chagrin de mon homme qui ne pouvoit deviner pourquoi & comment on avoit guindé son palefroi si haut. Il fut enfin éclairci du fait: c'étoit un follet fort familier dans la maison, sujet à s'entêter de

certains chevaux. La physionomie de celui-ci lui avoit aparemment plû, & les bottes qu'avoit son maître lui faisant comprendre qu'il alloit le séparer de sa nouvelle passion, il avoit trouvé moyen de le mettre en sûreté. On pourroit même tirer une petite morale de ceci, & dire que follet à part, rien n'est impossible à l'amour.

Ah ! pour cela, mademoiselle, s'écria le comte, votre morale est un peu tirée aux cheveux ; car l'amour tout puissant qu'il est, ne pourra jamais, sans diablerie, faire entrer un cheval par la fenêtre d'un grenier au foin. Mais, ajouta-t-il, je vous demande pardon ; je vous ai interrompue mal-à-propos ; l'aventure est plaisante, quand elle ne seroit pas vraie. Achevez-la, s'il vous plaît. Il ne me sera pas difficile, repris-je. L'hôte assura le voyageur qu'il falloit quitter les bottes, & prendre l'air d'un homme établi dans le lieu. Ce conseil fut suivi ; & la même puissance qui avoit fait monter le cheval au grenier, le fit descendre à l'écurie. On ne perdit pas un moment ; on lui mit la selle & la bride, & son maître s'en alla bien aise d'avoir dupé l'esprit : mais ce fut lui-même, qui en demeura la dupe, car le pauvre petit cheval blanc déperit à vue d'oeil pendant quelques jours, & mourut enfin sur la route.

Voilà, madame, la petite narration que je fis, qui, n'ayant rien en elle d'effrayant, eſt ſi véritable, qu'elle ne doit pas laiſſer de perſuader les incrédules.

HISTOIRE D'UN FOLLET

appellé MONSIEUR.

LE duc dit, qu'il avoit entendu parler d'un château en Touraine, où il y avoit un follet, qu'on appelloit Monſieur. On n'en avoit jamais pu voir le viſage ; mais il avoit une groſſe chevelure crêpée d'un blond doré, & portoit toujours un habit de taffetas d'Angleterre, noir, qui faiſoit beaucoup de bruit. Monſieur étoit un goguenard, ajouta-t-il, il alloit tirer les ſièges des domeſtiques, quand ils étoient au-tour du feu, & lorſqu'il en avoit fait tomber quelqu'un, il faiſoit de longs éclats de rire, & tâchoit d'en attraper un autre. Il ne s'attaquoit point au maître, ni à la maîtreſſe, pour faire de ces ſortes de railleries, mais il ſe promenoit ſouvent avec eux & rioit de tout ſon cœur, quand on diſoit quelque

chose de divertissant. On crut au commencement, que Monsieur demandoit des prières ; on lui en fit faire de toutes les façons : on fit même venir des capucins. Monsieur se fit voir à eux ; mais il ne répondit pas un mot à toutes leurs questions. Enfin on crut, qu'une ame pure lui feroit rompre le silence : le seigneur du château avoit un fils très-aimable & très-aimé, qui n'ayant que sept ans, parut fort propre à leur dessein : il étoit accoutumé à voir Monsieur, & n'en avoit nulle frayeur. On lui demanda cependant, s'il pourroit bien coucher seul dans une chambre où Monsieur pourroit venir ; qu'on lui allumeroit des bougies, & qu'on lui donneroit du bonbon. L'enfant assura qu'on ne pouvoit lui faire plus de plaisir. Tout fut executé suivant le projet ; mais le succès en fut tragique. On trouva le petit-homme le lendemain matin avec une grosse fièvre & fort abattu. Tout ce qu'on put tirer de lui, fut que Monsieur étoit entré dans sa chambre ; qu'il avoit commencé par éteindre les bougies avec le vent de son manteau de taffetas. L'enfant voulut alors continuer sa narration, mais il lui prit des convulsions fort dangereuses, qui l'en empêchèrent. Il mourut quelques jours après ; & Monsieur après ce bel exploit, n'a plus paru au château de Montison.

Le duc n'eut pas plutôt fini sa tragique histoire, qu'on se mit à plaindre un père & une mère qui ont été cause de la mort de leur fils par une piété mal entendue.

Madame d'Orselis voulut aussi dire son mot; mais comme elle n'avoit pas cessé d'écouter Chanteuil, ou de lui parler, je ne pus m'empêcher de rire, ni de lui dire même qu'elle avoit une sorte d'esprit comme César; & que d'écouter un homme qui fait plaisir, sans perdre ce que les autres disent, me paroissoit même au-dessus de dicter à quatre secretaires. Ce fut une plaisanterie qui m'échappa; car vous savez, madame, que la belle Orselis est très-redoutable, tant par son esprit que par la hauteur de sa voix: elle rougit, & se déconcerta un moment; mais c'est le propre des commencemens de passion, de donner de la douceur: aussi, contre son ordinaire, elle me répondit, qu'elle ne pouvoit nier, que le chevalier ayant l'esprit agréable, elle ne prît plaisir à sa conversation; mais qu'elle n'oublioit pas pour cela le reste du monde: & pour vous montrer que je dis vrai, je vous conterai une aventure ce soir, qui m'a un peu guérie de la peur des esprits; mais il faudra pour cela, ajouta-t-elle en riant, que je prenne les choses de plus haut, & que je vous apprenne pres-

que toute mon histoire. J'aurai peut-être la malice de vous ennuyer par un long récit, pour vous punir de la guerre que vous me faites. On l'assura qu'elle pouvoit disposer de nos attentions tant qu'il lui plairoit, sans qu'elle pût nous causer un moment d'ennui. A ces mots, on remonta en carosse pour se rendre au château de Sélincourt.

On servit le souper dès que nous fûmes arrivés; & comme nous nous couchions fort tard, on fit une petite bassette avant que d'entendre l'histoire de madame d'Orselis. Elle prit ensuite ainsi la parole.

HISTOIRE

DE MADAME D'ORSELIS.

VOUS connoissez ma maison & ma figure; c'est un grand soulagement pour celle qui conte ses aventures: mais ce que vous ignorez peut-être, c'est que j'ai fait des passions dès onze ans. Il est vrai que le premier qui s'avisa de me trouver belle, étoit un homme si fort au-dessous de moi, qu'il n'eut jamais la hardiesse de me dire ses sentimens; mais il se dépiqua de son silence respectueux par des extrava-

gances si outrées, que la jalousie lui fit faire quatre ans de suite, que ma mère fut contrainte de lui défendre sa maison, quoique d'ailleurs il fut fort divertissant. Il proposa à trois hommes qu'il croyoit mes amans, de s'aller battre dans les pays étrangers pour éviter les suites qu'ont les duels en France depuis le règne de Louis le grand. Il y en eut deux qui ne voulurent pas porter si loin leur colère, avec qui il fit deux combats, tant bons que mauvais; enfin il étoit comme un forcené, & on fit fort bien de le chasser. Parmi un assez grand nombre d'adorateurs qui se présentoient pour le mariage, il y en avoit un qui étoit un homme de qualité, d'esprit, de valeur & de distinction. Cette conquête flattoit ma vanité. Jamais passion ne fut si ardente & si durable que la sienne; mais il y en avoit un autre jeune & beau comme l'amour, & très-amoureux aussi. Si le premier avoit eu la figure de celui-ci, ou que celui-ci eût eu l'esprit de l'autre, c'étoit une affaire faite, mon cœur étoit pris; mais comme ils avoient chacun un endroit foible, ou que mon heure n'étoit pas venue, je me contentai de me réjouir les yeux avec l'un, & l'imagination avec l'autre. Il se passa plusieurs incidens fort extraordinaires, causés par des amans de tra-

verse, & par des vues qui prenoient à ma famille sur mon établissement, & qui étoient souvent mal dirigées. Mais je vous ferai grace de ces bagatelles pour en venir à une chose plus grave.

Je fus mariée à seize ans à monsieur d'Orselis ; vous n'ignorez ni sa naissance, ni son bien : mais je ne crois pas que vous ayez connu sa personne, parce qu'il faisoit son principal séjour en province : il avoit une belle taille, de belles jambes, les dents fort blanches, des cheveux bruns fort laids, les yeux grands, enfoncés, le regard funeste, le teint jaune & basanné, la forme du visage désagréable, & quatre plis marqués dans les joues, comme si on avoit voulu y faire des sillons : il avoit de l'esprit ; mais une tristesse profonde, un penchant à la colère, que sa raison ne pouvoit modérer : jaloux au-delà de l'imagination, soupçonneux, porté à croire le mal ; mais avec tout cela fort honnête homme, libéral & magnifique. Il avoit une passion effrenée pour moi, qui lui persuadoit qu'on ne pouvoit me voir sans m'adorer. Cette idée me rendit la plus malheureuse personne du monde ; il fut jaloux, non pas depuis le sceptre jusqu'à la houlette ; mais de tout l'espace qui remplit ces deux extrémités ; jamais je n'eus

un quart-d'heure de repos : toujours dans l'ardeur de sa passion ou dans les fureurs de sa jalousie, j'étois contrainte de souffrir des témoignages de tendresse d'un homme que je n'aimois pas, ou d'écouter des reproches que je n'avois pas mérités. Il seroit trop ennuyeux de vous dire ce que j'endurai dans ce triste mariage ; mais souffrez que je vous en dise un trait.

Le chevalier de ...... colonel de dragons, passa dans la ville où j'étois alors avec son régiment ; il me vint voir, comme une de celles dont la maison étoit la meilleure : je ne le connoissois point ; il me présenta deux de ses capitaines qui étoient de jolis garçons, polis & doucereux. Monsieur d'Orselis étoit présent : il fut assez gracieux ce jour-là, il leur offrit à souper ; le chevalier de ..... s'en défendit, & jamais je n'avois reçu de visite qui m'eût été moins funeste ; mais je n'étois pas destinée à me coucher sans chagrin. Monsieur d'Orselis me proposa le soir d'aller chez la gouvernante : il étoit de si bonne humeur, que je ne voulus pas le contrarier. On fut surpris d'une pareille débauche ; & on se mettoit en devoir de jouer quelque reprise, lorsqu'on entendit un grand bruit, & qu'on vit entrer une troupe de masques bizarrement habillés,

mais en gens du monde, & bien différemment de ceux que nous voyons quelquefois; ces masques avoient à leur suite tous les violons de la ville, & les hautbois du chevalier qui étoient excellens; cela n'avoit pas méchant air. L'on ne doute pas des personnages; mais ce qu'il y eut de cruel pour moi, ce fut la préference qu'on me donna.

La gouvernante n'étoit pas de figure à danser: il y avoit bien d'autres femmes; & leur dépit ne fut pas moindre que la rage de monsieur d'Orselis, quand le chevalier me donna la première courante. Je me doutai bien du retour qu'auroit cet honneur; je dansai en tremblant, quoique je ne sois pas naturellement timide, & j'allai prendre monsieur d'Orselis d'une manière fort obligeante. Il me dit avec un visage tout changé, qu'il avoit mal au pied, & me refusa tout net. J'allai honteusement prendre un des masques, & je revins me placer auprès de monsieur d'Orselis. Vous êtes bien indulgente, madame, me dit-il, de vous laisser serrer la main comme on vient de faire. Moi, monsieur, lui dis-je, serrer la main? vous rêvez. Il secoua la tête, & me quitta pour m'aller lorgner du coin de la cheminée. Un de ces jeunes gens qui étoient venus me voir, voyant mon mari loin de moi, vint me conter

de

de ces fadeurs qu'on dit dans ces occaſions avec ce petit jargon de marionnette. Surpris de ce que je ne répondois rien, il s'écria qu'il étoit bien malheureux d'avoir paſſé les mers pour venir trouver une ingrate. Autre badinerie de maſcarade: mais ces mots frappèrent les oreilles de monſieur d'Orſelis. Il crut que cet homme avoit paſſé les mers, comme s'il l'avoit vu; & s'approcha de moi: vous preſſe-t-on trop, madame, me dit-il ? Je ne ſais, lui dis-je, monſieur, ce que vous voulez dire: on ne preſſe point les femmes comme moi. J'y pourrois mettre ordre en tout cas, repartit-il d'un ton de défi. Oh ! dit le maſque d'un air ironique, il ne fait pas bon ici pour moi: on m'extermineroit infailliblement. Il s'éloigna de moi en diſant ces mots. Mon mari ſentit cette raillerie juſqu'au vif, & je ne ſais comment il ne fit point le dom-Quichotte en cette occaſion. Il ſe paſſa encore d'autres circonſtances que j'obmets, pour vous dire que, quand nous fûmes entrés, je fus traitée comme ſi j'avois été trouvée en faute; &, ce qui mit le comble à ſes ſoupçons, c'eſt que ces mêmes gens qui avoient refuſé de ſouper chez lui, étoient venus à ma porte, ſavoir ſi j'y étois; & n'allèrent chez la gouvernante, que lorſqu'on leur eut appris que nous y étions

allés. Je n'ai vêcu que deux ans avec monsieur d'Orselis, & je pourrois commencer dès le lendemain de mes nôces l'histoire de sa jalousie jusqu'au jour qu'il tomba malade pour mourir. Je ne me souviens pas d'avoir passé un jour heureux avec lui : toujours soupçonnée & innocente, les applaudissemens qu'on me donnoit m'étoient à charge, quand je pensois qu'on en feroit la matière de mes chagrins. Sa maladie fut courte : il ne parla que de moi, dès qu'il sentit les approches de la mort. Son seul regret étoit de me quitter : j'étois jeune, je n'aimois rien. Le spectacle d'un homme mourant, désarmé de cette fureur qui l'avoit rendu formidable, ne se fait point voir impunément à une personne qui n'a point le cœur mauvais. Dès qu'il fut mort, je ne le regardai plus comme ce mari terrible qui m'avoit tourmentée sans sujet & sans mesure. Je le vis comme un homme malheureux, qui agité d'un amour violent, n'avoit pu résister à une autre passion cent fois plus cruelle, que la nature ne lui avoit donnée que pour son tourment. Enfin, mesdames, je pleurai, & je fus affligée très-sincèrement ; des femmes de mes amies qui me vinrent voir dans cette cérémonie lugubre, où des appartemens tendus de noir ne paroissent jamais assez sombres, à moins qu'on ne

s'y casse le col, ces femmes, dis-je, imprudentes au dernier point, se vinrent réjouir avec moi, de ce que j'avois perdu mon tyran. Ce fut avec un étonnement étrange qu'elles me virent répandre un torrent de larmes : il faut cependant convenir que mon affliction ne fut pas longue, & qu'elle se peut nommer plutôt pitié que douleur. J'étois élevée dans des préjugés très-sevères sur ce qui regarde la réputation ; plus je me trouvai jeune, plus mon mari avoit été désagréable, plus je crus qu'il falloit garder de mesures. J'étois alors à Paris : on est souvent exposé dans ce lieu, à la tentation de voir trop de monde ; je craignois de n'avoir pas la force de faire toujours fermer ma porte à bien des gens qui s'y présentoient. Je pris le parti d'aller passer tout l'été à une terre de ma famille avec mes seuls domestiques. Je lisois, je me promenois, j'écrivois à mes amies, je passois enfin une vie douce dont je ne m'ennuyois point, lorsque j'entendis plusieurs nuits de suite des bruits au-dessus de ma tête qui ne me parurent pas naturels : c'étoient des coups frappés à distances égales, c'étoient des courses précipitées, c'étoit enfin tout ce qu'il falloit pour effrayer une plus hardie que moi ; car j'étois très-poltronne en ce tems-là. Je tins pourtant assez bonne contenance pen-

dant quelques jours, & je voulus croire que c'étoient des bêtes qui entroient par les fenêtres des chambres qui étoient au-deſſus de la mienne : ce qui m'étonnoit, c'eſt que quand il me venoit compagnie de Paris, le bruit ceſſoit, & on ne recommençoit le manège nocturne, que lorſque je me retrouvois ſeule. J'avois quelquefois aſſez peur; mais je ne ſongeois pas pour cela à partir; & c'étoit apparemment à quoi l'eſprit viſoit. Une nuit, nuit la plus terrible de ma vie, j'entendis à la porte qui fermoit mon antichambre, un vacarme ſi prodigieux, que j'aurois eu lieu de craindre les voleurs, plutôt que les ames, ſi auparavant on avoit donné le ſignal par trois coups épouvantables qu'on avoit frappés au-deſſus de ma tête; mes femmes étoient couchées dans une chambre à côté de la mienne, j'en appellai une qui mouroit de frayeur : j'avois heureuſement de la lumière, ſans quoi elle n'auroit pas eu la force de ſe lever; je lui ordonnai de rappeller tout ſon courage, & de crier au feu par la fenêtre pour faire venir mes gens : le premier qui s'éveilla fut mon cocher, qui vint ſous mes fenêtres, armé du croiſſant avec quoi on tond les paliſſades. On n'a jamais ſu pourquoi il s'étoit muni d'une arme offenſive pour accourir au ſecours de

gens qu'il croyoit dans le feu ; quoiqu'il en ſoit, je fus un peu raſſurée quand j'entendis un homme parler ; la difficulté étoit de le faire entrer : perſonne n'avoit la force d'aller ouvrir la porte du veſtibule ; car nous n'étions que des femmes dans le corps de logis : enfin, mon cocher imagina de ſe ſervir encore de l'échelle des jardins. Il monta fièrement, comme s'il fût allé à l'aſſaut. Tandis qu'il étoit ſur l'échelle, le même bruit ſe fit à la porte dont j'ai parlé. Ha, ha, dit-il, vous parlez de feu, & ce ſont des voleurs ; il n'importe, qu'ils viennent, ils verront beau jeu. Cette humeur belliqueuſe lui étoit inſpirée par mes laquais, qui, s'étant habillés à la hâte, le venoient ſoutenir dans cette grande aventure. Ils entrèrent tous par mes fenêtres ; & l'eſprit voulant apparemment briller devant eux, fit trembler avec une rumeur endiablée, une cloiſon qui ſéparoit ma chambre d'une autre. A ce bruit ſuccéda un calme profond ; mais il ne paſſa pas juſques dans mon ame. Elle étoit agitée de la plus violente peur qui fût jamais, tremblante dans mon lit, à peine oſois-je tirer ma tête de deſſous ma couverture. Une de mes femmes s'approchoit de moi en me plaignant, & m'aſſuroit que crainte de m'effrayer elle n'avoit pas voulu me dire tout ce qu'elle

avoit vu & entendu; que le bout-de-l'an de monsieur d'Orselis approchoit, qu'il demandoit apparemment des prières; qu'il avançoit peu à peu sa marche, que peut-être l'autre nuit viendroit il me parler à moi-même, & cent autres visions qui m'auroient fait rire dans un autre tems, & qui trouvant déja mon imagination tristement frappée, y firent une impression qui tenoit du délire. J'ordonnai à mes gens d'aller chercher un abbé qui n'étoit qu'à une lieue de chez moi; il étoit ami de ma famille, & le mien en particulier: j'espérois un grand soulagement de ses conseils. Il arriva peu de tems après; il étoit déja grand jour. Ah! mon pauvre abbé, lui dis-je, ne suis-je pas bien malheureuse! Les contes d'esprits passent pour des fables, je suis choisie pour en éprouver la vérité. Mon air étoit si affligé, & mon ton si sanglottant, que j'espérois du moins un peu de consolation: mais l'impitoyable abbé se moqua de moi; & s'approchant de mon oreille, il m'assura qu'une de mes femmes avoit infailliblement un amant à Paris qu'elle vouloit révoir. Je le pensai battre à ce discours. Je ne voulois être ni visionnaire, ni dupe: je crus pouvoir lui prouver, que les bruits qui s'étoient faits, ne partoient point de forces humaines, & je conclus qu'il fal-

loit envoyer chercher des capucins pour venir veiller dans ma chambre. A cela, il me dit que les prières étoient toujours bonnes. Je descendis dans une salle, pour n'être pas dans un lieu où j'avois de si cruelles appréhensions. Je dis à la même femme qui avoit crié au feu, qu'elle allât querir de quoi me coëffer. Elle revint un moment après plus morte que vive; & se laissant tomber à mes pieds : ah ! madame, me dit-elle, je n'en puis plus ; je viens de votre chambre, nous avons fait votre lit, tout étoit propre & arrangé, je remonte dans l'instant, je trouve vos matelas, votre lit de plume, votre traversin de-çà & de-là roulés comme de grands corps morts dans vos couvertures, je vois votre toilette toute renversée, votre miroir à bas, la glace contre terre. Ah ! m'écriai-je douloureusement à cette circonstance, il est donc bien vrai que monsieur d'Orselis ne veut plus que je me pare, & qu'il me tourmente encore après sa mort par les effets de sa jalousie ! L'abbé ne put s'empêcher de sourire; mais il monta pour voir tout ce désordre : il vit que la peinture étoit juste. Il en fut étonné; & d'autant plus que la femme qui la lui avoit faite ne lui étoit point du tout suspecte, & qu'elle l'assura que personne n'avoit monté depuis que ma chambre

étoit faite. De grandes griffes noires se trouvèrent imprimées sur ma porte; enfin la chose fut poussée loin : & comme je n'avois pas trop de tout mon domestique pour me rassurer, cette autre femme qui m'avoit menacée de la vision de M. d'Orselis, me dit encore, qu'assurément je ne devois pas rester dans un lieu où il viendroit infailliblement me parler. Ce fut envain que l'abbé me proposa de veiller dans ma chambre, & de soutenir les approches de l'esprit. La mesure de ma peur étoit comblée ; je fis mettre mes chevaux à mon carrosse, je m'en allai à Paris, où je menai l'abbé, n'étant pas bien sûre que l'esprit ne s'apparût à moi en chemin. Il se moqua bien de moi, & d'un vœu que je fis d'aller à pied faire un petit pelerinage, pour qu'il plût à l'ame de monsieur d'Orselis de me laisser en repos. Dès que je fus arrivée à Paris, l'abbé qui étoit resté dans la cour, monta pour me venir dire qu'il venoit de voir l'esprit ; que c'étoit un grand garçon bien fait qui courtisoit à ma porte cette femme dont j'avois suivi les conseils. Ce n'étoit pas encore le tems de me faire entendre raison : j'exécutai mon vœu le lendemain aux dépens de mes pieds. Plusieurs personnes à qui je confiai mon aventure, m'ayant soutenu qu'elle n'avoit rien d'effectif, je commençai

à déferer à leurs raisons, je voulus bien retourner à cette terre avec deux ou trois femmes & un homme très-incrédule sur les apparitions: je n'y menai point la femme contre laquelle on avoit quelque soupçon. Tout fut tranquille, pas le moindre bruit, pas le moindre sujet de peur; ainsi rassurée, je retournai à Paris, je parlai à cette femme en maîtresse, convaincue de son insolence. Elle nia avec hardiesse; mais comme je n'ai rien vu depuis, & qu'il y avoit des causes très-naturelles à tout ce que j'avois entendu, j'ai voulu me tenir pour dit, qu'il n'y avoit point d'esprits, & que tout ce qu'on en conte est faux.

C'est plutôt fait, madame, lui dis-je lorsque je vis qu'elle avoit fini son récit; mais ou la peur avoit bien grossi les objets, ou ce que vous entendîtes étoit fort extraordinaire. Il pourroit bien être, reprit madame d'Orselis, qu'en effet mon imagination prévenue ait un peu exagéré à mes oreilles ce qui me parut si terrible; mais cette femme couchant assez près de la porte où se fit le bruit, cette porte ayant de gros verroux, les barres des fenêtres étant près de son lit, dont elle pouvoit disposer à son gré, & étant la seule de sang-froid, elle put faire tout ce qu'il lui plût, sans que personne la soupçonnât. Ce que dit madame

d'Orfelis eft vrai, dit le comte; l'amour fait bien faire d'autres entreprifes ; & la peur qui eft dans fon efpèce une paffion auffi forte, ne laiffe point à la raifon le loifir de faire fes fonctions ; & il arrive fouvent qu'on s'affectionne aux fentimens qu'elle infpire, ainfi qu'à de plus agréables : mais, ajouta-t-il, madame d'Orfelis ne nous a rien dit de ce qui s'eft paffé depuis cette lugubre année de deuil; car je ne puis croire que fon cœur faffe ici fon coup d'effai. Vous tirez auffi fur moi, monfieur le comte? répondit-elle : croyez-vous qu'il ne faille pas exercer l'hofpitalité en tout. Il ne fuffit pas de nous faire une chère délicate, d'avoir foin de nos plaifirs, d'aller au-devant de tout ce qui peut nous être agréable ; il faut encore ménager une pauvre hoteffe par l'efprit & par les fentimens: je vous regarde à l'heure qu'il eft comme un homme qui a bien de la générofité dans l'ame, & pas la moindre compaffion dans le cœur; mais, ajouta-t-elle en riant, je ne me trouve point aujourd'hui en humeur de me fâcher, & je vous avouerai que j'ai trouvé en mon chemin un homme qui m'a aimée éperduement, que j'ai aimé de même, que felon les règles cette union ne devoit jamais finir : mais ne m'en demandez pas davantage ; car toute ma philofophie ne

pourroit m'empêcher de mêler des emportemens de colère dans mon récit ; & j'ai de plus encore assez de délicatesse pour ne pouvoir entendre sans chagrin les noms que mérite cet homme par les procédés qu'il a eus avec moi, & que vous lui donneriez infailliblement.

La belle Orselis soupira en achevant ces mots ; & Chanteuil se sentant frapper au cœur par une douleur qui augmentoit son amour, dit qu'il seroit injuste de faire de la peine à une dame qui venoit de leur faire un récit agréable ; & qui avoit donné l'exemple au reste de la compagnie de conter une partie de ses aventures. Pour moi, ajoutai-je, je le ferai quand on voudra, pourvu que nous allions nous coucher auparavant. Tout le monde y consentit : mais il faut que je vous dise, madame, que pendant tout le souper Bréfy donna dans la belle passion. La marquise y répondit par une vivacité de regards qui lui fournit de grandes espérances ; mais pour moi, dont le cœur n'étoit point prévenu, je démêlai aisément que sa coquetterie n'étoit qu'un moyen pour faire revenir Sélincourt : celui-ci me disoit mille choses équivoques dont j'aurois pû me faire l'application ; mais il lui échappoit de tems-en-tems des regards sur madame d'Arcire, dont le dépit étoit le conducteur. Ce

n'eſt pas un ſentiment qui annonce l'indifférence. Il me fit le lendemain une déclaration dans les formes : je ne jugeai pas à propos de m'en offenſer ; mais je lui dis bien ſincèrement, que je l'eſtimois trop pour ne lui pas conſeiller de retourner à ſon devoir ; que je voyois le motif de ſes empreſſemens pour moi ; que je croyois qu'il avoit réuſſi ; que la marquiſe n'étoit ni tiéde, ni infidèle ; qu'il devoit ceſſer une feinte qui ne pouvoit avoir que de fâcheuſes ſuites, car, ajoutai-je, ou votre maîtreſſe donnera de plus en plus des eſpérances au marquis, ou elle vous le donnera pour ſucceſſeur : ſi c'eſt le premier, le caractère de l'homme vous eſt connu ; il ne les perdra pas ſans que ſa vanité en ſouffre ; il inventera une aventure, plutôt que de paroître avoir été dupé : & ſi c'eſt l'autre, vous êtes perdu, comte ; car vous aimez éperduement ; & vous ſeriez d'autant plus à plaindre, que vous ne pourriez raiſonnablement vous en prendre qu'à vous. Mais, répliqua-t-il, me trouveriez-vous bien digne de compaſſion, ſi vous vouliez me conſoler ? & n'avez-vous pas tout ce qu'il faut ? Je l'interrompis à ces mots, pour lui faire voir que madame d'Arcire ſe levoit pour paſſer dans ſon appartement ; que le marquis vouloit l'accompagner,

& qu'elle ne le vouloit pas. Je tâchai d'obliger Sélincourt à la ſuivre; mais il eſt glorieux, & nous n'étions pas encore à la fin des troubles. Vous ſerez ſans doute étonnée, madame, que le comte ſouffrît ſi patiemment, en apparence, un rival déclaré dans ſa propre maiſon: mais il n'avoit pas abſolument lieu de ſe plaindre de Bréſy; ils étoient amis depuis long-tems; il lui avoit fait un myſtère de ſon attachement pour la marquiſe: on n'eſt point obligé de deviner. Le comte qui véritablemant n'avoit feint de m'aimer que dans les vues que je vous ai dites, & pour donner une ſorte d'émulation à madame d'Arcire, que le calme lui avoit ôtée, n'eut pas ſitôt reçu la repréſaille, que le dépit & la gloire ſe mêlant, il aima mieux continuer à me témoigner de l'amour, que de faire le perſonnage de jaloux dans un lieu dont il faiſoit ſi bien les honneurs. Quelques jours après la converſation que j'eus avec lui, on paſſa toute l'après-dînée dans les appartemens parce qu'il ne fit pas beau. On joua à la baſſette, on danſa. Il vint une compagnie du voiſinage, moitié ville, moitié campagne, qui ne laiſſa pas de nous amuſer. Après qu'on eut épuiſé les plaiſirs ordinaires, on ſe jetta dans la converſation: les dames campagnardes qui vouloient nous faire voir qu'elles

avoient les livres à la mode, ne manquèrent pas de la tourner sur les nouveaux contes des fées, elles en décidèrent à leur manière. Il y eut une jeune personne qui nous assura que c'étoit des bagatelles que ces choses-là, & que pour elles les lectures sérieuses faisoient les plus grandes délices. Notre petite troupe n'étoit pas trop ignorante : nous voulûmes voir quel usage elle faisoit de ces livres graves ; mais elle nous parla avec une pédanterie si choquante, des grimaces si affectées, & son [illegible] d'embrouillement, qu'après nous être [illegible] autant qu'elle le [illegible] avoua qu'elle aimoit [illegible] soutenoit que [illegible] goût que de les lire avec plaisir. Ce n'est pas, ajouta-t-elle, que je n'admette point d'autres lectures ; au contraire, je ne conte celle-ci que comme un amusement : mais il faut convenir que quand ces sortes d'ouvrages sont conduits avec l'ordre que l'art y met ; que les passions y sont tendres, & que l'imagination s'y joue d'un air brillant & délicat ; il faut, dis-je, convenir que les heures passent comme des momens dans cette douce occupation : & qu'à peine le tems seroit-il plus court avec un amant aimé.

Le comte avoit grande envie de la contra-

rier, & le marquis de l'applaudir ; mais deſtinée comme j'étois à calmer les orages, je pris la parole, pour dire que j'en ſavois un depuis long-tems qui avoit autrefois été conté à un hôtel fameux, dans un tems où l'eſprit étoit un peu plus à la mode qu'à préſent ; qu'il y avoit aſſez d'art dans ce conte ; que ſi on vouloit j'en ferois part à la compagnie, pourvu qu'on voulût bien me permettre de ne ſuivre pas mon texte ſcrupuleuſement, & que je puſſe y mettre quelques embelliſſemens que j'y croyois néceſſaires. Tout le monde taupa à ma propoſition : nous avions notre troupe provinciale pour deux jours ; il étoit queſtion d'interrompre un peu l'ennui qu'elle nous cauſoit : je pris donc la parole en ces termes :

LE PÈRE ET SES QUATRE FILS.

CONTE.

DANS une des parties du monde vivoit un grand ſeigneur, fatigué du bruit & du fracas de la cour : il avoit montré ſa valeur & ſa magnificence juſqu'à un âge fort avancé. Le deſir de revoir quatre fils qu'il avoit eus d'une

femme qu'il avoit fort aimée, qui étoit morte bientôt après la naiſſance du dernier, le fit retourner dans le château que ſes pères avoient habité, avant que les récompenſes l'euſſent dédommagé de ſes ſervices. Il trouva ſes enfans en âge de ſonger à leur fortune : ils étoient bien faits, ils avoient de l'eſprit; mais le ſéjour de la campagne leur avoit donné un certain air contraint & timide, dont il n'imagina qu'un moyen pour les en défaire. Il les fit venir tous quatre dans ſa chambre : il leur dit que ſon revenu n'étoit pas aſſez conſidérable pour les rendre heureux; qu'il trouvoit beaucoup d'injuſtice à mieux partager l'aîné que les cadets, puiſqu'ils étoient d'un même ſang; qu'il alloit leur donner à chacun une part de ſon bien, leur faire faire à chacun un équipage convenable à leur condition; & qu'il ordonnoit à ſon fils aîné d'aller chercher à faire ſa fortune dans l'Aſie; au ſecond, d'aller en Afrique; au troiſième, en Amérique, & au quatrième en Europe; que ſa ſanté étant aſſez bonne pour eſpérer de les voir venir tous plus riches, & encore plus honnêtes-gens qu'ils n'étoient : il leur donnoit rendez-vous dans ſept ans; & que ſi le ciel diſpoſoit de ſa vie, ils trouveroient tout en ſi bon ordre, qu'ils auroient lieu de bénir & d'aimer ſa mémoire.

Les

Les quatre fils assurèrent un si bon père de leurs respects & de leur obéissance; ils partirent peu de tems après, & suivirent les ordres qui leur étoient prescrits: leurs avantures ont été inconnues; mais ils ne manquèrent pas de se rendre au bout de sept ans au château de leur père.

Ils le trouvèrent en bonne santé; ce fut une joie sensible pour ces cinq personnes, de se revoir après une si longue absence: le père qui avoit nom Mondor, demanda à son fils aîné qu'on nommoit Haraguan, le récit de son voyage, & à quoi il s'étoit perfectionné. Il lui avoua avec quelque honte, qu'il avoit eu pour principal ami en Asie un grand Négromancien; & qu'il étoit devenu très-habile dans cet art.

C'est-à-dire, repartit Mondor, qu'à nommer la chose par son nom, vous êtes un peu sorcier. Et vous, mon fils, dit-il au puîné, vous êtes-vous exercé à une science moins sombre? Seigneur, reprit Facinety, je suis devenu le plus excellent escamoteur de l'univers. Joueur de gobelets, ajouta le père: ne fardons point les choses. Alors se tournant vers le troisième: parlez à votre tour, lui dit-il, Tirandor. Pour moi, seigneur, je me vante de tirer plus juste qu'homme du monde. Encore, dit

Mondor; ceci est-il un peu plus honorable? Et vous, ajouta-t il, en regardant le cadet? Ah! seigneur, dit-il en se jettant à ses pieds, c'est à moi à vous demander mille pardons : je suis devenu artisan, sans aucun respect pour ma naissance; mais si la perfection diminue ma faute, vous m'en accorderez, sans doute, le pardon. Le triste père se mit à rêver profondément; ses yeux étoient tous changés : on voyoit bien qu'il commençoit à se repentir d'avoir fait voyager ses enfans; mais comme il avoit du courage, il se remit promptement; & les regardant avec un visage plus serain : vous n'avez sans doute pas choisi des états dignes de vous ni de moi; mais il faut savoir prendre son parti, & tâcher que l'usage que vous en ferez, rectifie ce qu'il y a eu de bas dans ce choix : il y a, ajouta-t-il, dans la forêt voisine de quoi me faire voir si vous ne croyez point être plus habiles que vous ne l'êtes : en effet, un oiseau qui ne fait son nid que tous les cent ans, est venu le bâtir cette année sur un de ces arbres : il est inconnu à tout le monde; jamais personne ne l'a trouvé : si vous m'y menez, dit-il à son aîné, vous n'aurez pas perdu votre tems en Asie.

Aussi-tôt Haraguan fit quelques cercles avec

sa baguette magique, & sortant avec Mondor, il le conduisit juste au pied de l'arbre, où étoit le nid. Cela n'est pas mal, dit le père ; mais Facinety, il faut ici faire un tour de votre métier ; montez sur les branches, & allez tirer l'œuf de dessous la mère sans qu'elle s'en apperçoive. Facinety plus léger qu'un faucon, vola plutôt qu'il ne monta ; & dérobant l'œuf sans que la mère le soupçonnât, il le tint en l'air au haut de l'arbre, pour marque de sa victoire. Ce n'est pas assez, ajouta le père ; il faut Tirandor, que vous tiriez une flèche si juste, que vous cassiez l'œuf sans blesser la main de votre frère. Tirandor ne manqua pas son coup, l'espérance de l'oiseau fut détruite, & cet œuf tomba en mille pièces. Artidas, continua Mondor, il faut ici prouver l'adresse de vos mains. Artidas ne tarda pas un moment à rétablir si parfaitement le bel œuf, que les yeux les plus clairs-voyans n'auroient jamais pu en remarquer les défauts. Le père parut content des épreuves que les fils venoient de faire de leur habileté : il les ramena chez lui ; & leur parlant avec l'autorité qui sied bien dans un chef de famille ; vous avez, leur dit-il, choisi de terribles métiers ; mais il faut aussi convenir que vous y excellez, & qu'il faut qu'un autre théâtre

qu'un château de campagne en soit témoin.

Le roi a perdu sa fille unique ; elle étoit plus belle que le jour, elle avoit de l'esprit, elle étoit souhaitée de tous les rois voisins ; mais son cœur sembloit ne s'être déterminé pour personne : un jour qu'elle se promenoit sur la terrasse du palais, elle apperçut un dragon-volant d'une grandeur si prodigieuse, qu'elle voulut prendre sa course pour se sauver dans les appartemens ; mais le dragon qui avoit de bons yeux, & qui malgré son poids étoit d'une légèrete incroyable, l'eut prise entre ses horribles griffes, avant qu'on eût pu penser à sa sûreté. Ce fut une terrible nouvelle pour le roi son père ; il envoya des troupes de tous côtés ; il fit équipper des flottes pour parcourir toutes les îles de la mer ; tous ses soins ont été inutiles. Il y a un an que la princesse est perdue, sans que personne ait pu en avoir de nouvelles : si vous pouvez, ajouta-t-il en parlant à Haraguan, découvrir où elle est par la force de votre art, ce service ajoutera infiniment à ceux que j'ai rendus à l'état dans mes belles années ; & je vous en verrai cueillir les fruits, avec toute la joie d'un tendre père. Haraguan promit d'exécuter cette belle entreprise : on prépara un équipage en très-peu de jours. Mondor

mena sa famille à la cour; il se présenta au roi, qui le reçut comme un brave & fidèle sujet qu'il vouloit récompenser; & ces quatre fils, comme de jeunes seigneurs de grande espérance. Sire, dit Mondor au roi, votre majesté ne sèche point ses pleurs; leur cause ne m'est que trop connue; je ne puis voir mon roi affligé sans tâcher d'y trouver un remède. Et quel remède, répliqua le roi, pouvez-vous apporter à ma douleur? Je n'ai rien obmis pour retrouver ma fille, je n'y ai point réussi, rien ne peut me consoler. Ce ne sont pas aussi de vaines plaintes, Sire, que je viens vous offrir, reprit Mondor; vous voyez en l'aîné de mes fils un sujet capable de rendre un grand service à son roi; ordonnez seulement qu'on équippe un vaisseau, & je vous promets le retour de la princesse avant deux mois. Le triste roi plia les épaules, & regarda Mondor en pitié; mais le vieillard ne se rebutant point, on crut qu'étant homme très-sensé, il pouvoit en effet tenir ce qu'il promettoit. On fit donc équipper un vaisseau; la famille s'y embarqua, & après un mois de navigation, on découvrit une île où Haraguan assura qu'étoit la princesse; on apperçut même bientôt après le monstrueux dragon qui dormoit sur le bord de la mer, & la triste Isaline

(c'étoit le nom de la princesse) embarrassée dans cinquante tours de sa queue qui avoit trois cents aunes de long : elle paroissoit regarder avec tendresse & vivacité un jeune pêcheur qui voguoit autour de l'île, & qui paroissoit avoir un intérêt pressant à y aborder ; mais elle lui montroit le vaisseau, elle joignoit les mains. Le beau pêcheur dont l'habit étoit propre & galant, obéissoit à regret à ses ordres : les yeux de ces deux personnes découvroient assez leurs sentimens ; mais Mondor ne voulant point perdre tems, fit entrer Facinety dans la chaloupe, ordonna qu'on la mît en mer, & lui dit d'aller développer la princesse de la queue du dragon, tandis qu'il dormoit, & de l'apporter dans le vaisseau. Cet ordre qui auroit épouvanté tout autre que cet adroit escamoteur, trouva en lui une disposition prompte à faire voir les effets de son art ; il entra dans l'île & enleva la princesse en si peu de tems, qu'un éclair ne dure pas moins que cette expédition ; content d'emporter une si belle proie, il la posa dans le vaisseau, sans que la jeune Isaline parût sensible à ce service. Le jeune pêcheur cependant faisoit des cris si perçans, que le dragon s'éveilla, & volant jusques dessus le vaisseau, il effraya toute la chiourme par son horrible

figure : ce dragon n'avoit qu'un ſeul endroit vulnérable, & cet endroit étoit ſi petit, qu'à peine une flêche pouvoit-elle y entrer ; mais Tirandor en décocha une ſi juſte, que le monſtre fut privé de la clarté du jour. Il eſt vrai que ſa mort penſa être funeſte à nos voyageurs ; il tomba la tête la première ſur le vaiſſeau, & le perçant d'outre en outre, il faiſoit eau en ſi grande abondance, que tout ce que put faire Artidas, ce fut de le radouber aſſez promptement pour n'être pas ſubmergé ; mais il eſt vrai que ce fut avec tant d'adreſſe qu'on ne vit jamais par où le dragon avoit paſſé.

Tous ces évènemens ſe paſſèrent en ſi peu de tems, qu'Iſaline étonnée & confuſe, ne ſavoit avec quelles gens elle étoit. Mondor ſe fit connoître à elle : il lui apprit que c'étoit avec la permiſſion du roi qu'elle avoit reçu les ſervices de ſes fils. La princeſſe l'en remercia d'un air mélancolique ; & paſſant ſur le tillac, elle tourna ſes beaux yeux du côté de l'île, comme ayant regret de la quitter. On ne douta pas que le beau pêcheur n'eût part à ſes regrets : cela paroiſſoit pourtant mal aſſorti ; les quatre frères ne pouvoient comprendre la bizarrerie d'un tel goût ; ils

ignoroient que rien n'eſt trop éloigné quand l'amour eſt entre deux.

Haranguan fier de ſa profonde ſcience, fut le premier qui voulut faire valoir le mérite du ſervice qu'il avoit rendu à la princeſſe; il en demanda la récompenſe du ton d'un homme accoutumé à faire trembler le ténébreux ſéjour, & plus ſujet à parler aux démons qu'à une belle princeſſe; auſſi fut-il reçu avec colère. Facinety s'y prit d'une manière plus ſubtile: il chercha des détours, il choiſit le moment qu'il crut le plus favorable; mais s'il fut écouté avec plus de patience, ce ne fut pas avec moins d'inſenſibilité. Tirandor accoutumé à ne manquer jamais ſon coup, crut n'avoir qu'à paroître pour vaincre; mais il connut la différence qu'il y a de tirer au blanc, ou d'attrapper un cœur fier & prévenu. Pour Artidas, ſes eſpérances n'étoient pas moindres; mais il fit ſa déclaration par des démonſtrations de mathématique. Iſaline en rit, mais il ne fut pas plus heureux que ſes frères. On arriva peu après à la cour; le roi étoit ſur le port, il apperçut ſa fille de loin qui ſe tenoit debout ſur le tillac, pour ſe faire voir: ſa triſteſſe ne diminua point la ſenſible joie du roi; elle ne fut pas ſitôt

auprès de lui, qu'il la tint embraſſée pendant une heure, ſans pouvoir dire une parole; chacun prenoit part à la joie d'un ſi bon père. Il ne ſe ſépara de ſa chère fille, que pour remercier Mondor & ſes fils de l'importance d'un tel ſervice, & pour leur offrir tout ce qui dépendoit de lui, pour marque de ſa reconnoiſſance. Sire, dit hardiment Mondor, nous ſommes vos ſujets; mais ma maiſon eſt illuſtre & ancienne : ce ne ſeroit pas la première fois qu'un grand roi auroit choiſi un gendre parmi la nobleſſe de ſon royaume; décidez, Sire, de mes quatre fils; le zèle qu'ils ont eu pour votre majeſté eſt aſſez égal, leur mérite l'eſt auſſi, & mon amitié n'agit pas plus pour l'un que pour l'autre. Le roi trouva de l'audace à ces paroles; mais elle ne put lui déplaire; & regardant Mondor avec bonté; je croyois lui répliqua-t-il, que des récompenſes partagées entre vous & vos enfans, ſuffiroient pour vous prouver ma reconnoiſſance; mais puiſque vous conſentez qu'un ſeul ſoit heureux, j'en ſuis d'accord : quoique ma fille en doive être le prix, il faudra la conſulter auparavant que de choiſir; allez vous repoſer & goûter à loiſir la joie d'être père de tels enfans.

Quelques jours ſe paſsèrent ſans que la

princesse parût se vouloir déterminer ; elle étoit triste & solitaire. Le roi son père lui demandoit comment elle avoit passé l'année de son séjour avec le dragon : tranquillement, seigneur, lui répondoit-elle ; toute ma douleur étoit de ne vous point voir ; mais je crus à la fin que vous m'oublieriez, & que vous choisiriez une femme aimable, qui vous donneroit des successeurs. Le dragon d'ailleurs n'exerçoit aucune cruauté sur moi : j'avois une petite cabane de feuillée, je cueillois moi-même les fleurs dont mon lit étoit composé ; il ne fait jamais trop froid dans l'île que j'habitois ; je me promenois les soirs sur les bords de la mer ; je dormois tranquillement les nuits, & je m'occupois les jours à rêver. Mais quelle rêverie, interrompit le roi, pouvoit vous amuser agréablement ? vous n'espériez point la fin de vos malheurs, vous étiez sous la puissance d'un affreux dragon, & vous ne voyiez personne. Isaline rougit à ces mots, & baissa les yeux ; puis les relevant sur le visage du roi son père : seigneur, lui dit-elle, vous savez que l'espérance est un don de la nature, qu'elle nous l'a fait pour notre consolation, & qu'elle ne meurt qu'avec nous ; le dragon n'exigeoit de moi, que de l'accompagner quelques heures sur le bord de

la mer, lorsqu'il vouloit aller dormir; & j'avois la complaisance de ne le pas refuser; je regardois pêcher pendant ce tems-là, & ces momens n'étoient pas les plus désagréables de ma vie. Ah! ma fille, s'écria le roi qui la vit rougir extraordinairement en cet endroit; qu'entends-je? vous avez passé un an sans ennui dans une île déserte! la vue d'un monstre ne vous y faisoit point d'horreur, & vos plus doux momens étoient quand vous voyiez pêcher! misérable pêcheur, ajouta-t-il, que tu me vendras cher le plaisir d'avoir désennuyé une princesse inconsidérée! Le roi renvoya sa fille dans son appartement: il envoya chercher Mondor; il lui fit répéter ce qu'il avoit vu de ce pêcheur, qu'il ne lui avoit déja que trop fidélement rapporté. Ce fut un coup de foudre pour ce père infortuné: il ne douta pas que sa fille n'eût laissé surprendre son cœur à un indigne amour; & il résolut de contraindre Isaline à choisir un des quatre seigneurs. D'autre part, la triste princesse ne pouvant contenir dans son cœur sa douleur & sa tendresse, elle en fit confidence à une de ses femmes qu'elle aimoit beaucoup. On me va faire un crime, lui dit-elle, des sentimens qui m'ont empêché de me désespérer: ce roi, ce père n'auroit plus de fille, si le jeune Delfirio ne s'étoit fait voir

à moi avec tous ses charmes : qu'il en a, ma chère Céphise, ajouta-t-elle en pleurant ; quel cœur auroit pu lui résister ! il brilleroit au milieu de la plus florissante cour. Jugez des impressions qu'il fit sur mon esprit dans une île inhabitée ; mais il ne songe peut-être plus à moi ! le volage se sera rebuté par les difficultés. Céphise, qui étoit bien aise de divertir un peu la princesse de ses déplaisirs, la pria de lui conter ses aventures ; elle le fit en ces termes :

Tu sais, ma chère Céphise, comme je fus enlevée par ce dragon formidable : je crus en être dévorée un moment après, & j'y étois résolue, lorsqu'il me posa doucement dans une île très-agréable, mais absolument déserte ; il étoit encore jour quand j'y arrivai. Le serpent aîlé reprit son vol, & me laissa seule. Je n'avois d'autre pensée que la mort. Que m'importe, disois-je en moi-même, comment je périsse ! il vaut encore mieux servir de pâture au monstre, que de traîner une vie malheureuse, & exposée à la faim & aux injures de l'air. Je me promenois en roulant ces affreuses pensées dans mon esprit, lorsque j'apperçus sur la mer une petite barque simple, mais jolie, & un jeune-homme qui pêchoit. Adonis, le bel Adonis, n'eut jamais tant de

charmes ; il avoit de grands cheveux noirs comme du jais, de beaux yeux, une bouche agréable, des dents merveilleuses, une taille parfaite : il jettoit sa ligne avec une grace qui donnoit envie de pêcher ; & il étoit si heureux, qu'il ne la jettoit point inutilement : son habit n'étoit que de toile jaune fort fine, & garni de dentelles. Il m'apperçut comme je le regardois dans ma désolation. La magnificence de mes habits, plutôt que ma beauté, attira sans doute ses yeux. Grande princesse, me dit-il, quelle étoile fatale vous a conduite sur ces bords ? Je lui contai mon aventure : il en parut touché ; il sauta légérement à bord d'un air galant & adroit, mais encore plus empressé ; il alla couper des branches d'arbres ; il en composa une cabane très-propre ; il prit de la mousse & des gazons ; il m'en fit un petit lit très-commode ; il le joncha de mille fleurs : il m'assura que le dragon n'étoit cruel qu'à ceux dont il croyoit avoir reçu quelqu'outrage ; & il me demanda la permission de me venir voir tous les jours. Je la lui accordai sans peine. Le métier qu'il exerçoit ne me donnoit aucun mépris pour lui. Quel prince lui pourroit disputer l'avantage de la beauté, des graces & de l'esprit ? Le dragon ne parut point du reste du jour. Mon beau pêcheur revint le lendemain

à la porte de ma cabane, écouter si j'étois éveillée. Il entra respectueusement, dès que je lui eus fait signe qu'il le pouvoit. Avez-vous dormi, adorable princesse, me dit-il? Vos yeux, ces yeux si dangereux, qui ôtent le repos à tous les mortels, ont-ils goûté le charme du sommeil? Oui, Delfirio, lui dis-je, j'ai dormi; & je crois même que quand je ne l'aurois pas fait, je devrois vous le dire, après les soins que vous avez pris pour me faire un lit commode & agréable. Il soupira, & ne répondit rien; mais il alla à quelques pas de ma cabane prendre d'entre les mains d'un petit pêcheur une grande manne d'ozier, travaillée fort joliment: il l'ouvrit en ma présence; j'y vis du linge d'une propreté surprenante, des habits simples & galans, plus convenables à mon état présent, que ceux que j'avois alors sur moi, & une toilette avec tout ce qui est nécessaire pour une femme. Ses soins me parurent dignes d'être récompensés. Je le priai de se promener un moment; je me déshabillai pendant ce tems-là; je mis une des robes qu'il m'avoit apportées; & le rappellant bientôt après, je pris toutes mes pierreries, & je les lui présentai d'un air très-reconnoissant. Il recula quelques pas. Je crus d'abord que c'étoit par étonnement; mais un sentiment plus noble

lui causa ce mouvement : il s'indigna de ce qui auroit transporté un autre de joie ; que vous dirai-je, ma chère Céphise, il me vainquit en générosité, & je lui donnai en récompense un portrait de moi, que je portois à mon bras. Il le reçut comme celui de Venus. Ses transports étoient vifs ; mais l'air de grandeur ne l'abandonnoit jamais, & tout étoit gracieux en lui. Je crus, le premier jour, n'être touchée que pour n'être pas ingrate ; mais je connus, bientôt après, que l'amour tire ses coups juste par-tout ; qu'il n'est point de désert impénétrable à ses traits, & que la différence des conditions n'est qu'un foible obstacle, quand on aime véritablement. Enfin, je souffris qu'il me parlât en amant passionné : je lui répondis presque de même. Il m'apportoit tous les jours de petits repas rustiques, mais propres & bien entendus : nous les mangions ensemble. Le dragon venoit souvent dans son île, & ne paroissoit point fâché de notre union ; quelquefois il me prenoit doucement avec une de ses griffes, pour me mener avec lui sur le bord de la mer : il y dormoit paisiblement. Delfirio sautoit alors dans sa barque, & chantoit des airs tendres pour me divertir ; car il a la voix admirable. Cette vie me paroissoit si aimable & si tranquille, que bien loin de songer

à mon retour, je n'avois d'autre vue que celle de m'établir dans l'île. La condition de Delfirio étoit ce qui s'y oppofoit ; mais à la fin, tâchant de me défaire des préjugés, je conclus que je pouvois bien donner la main à qui j'avois donné mon cœur. Delfirio, de fon côté, avoit autant de refpect que d'amour : il vouloit m'amener à fon but par degré ; mais un jour qu'il me vit plus tendre qu'à l'ordinaire, & que mes yeux lui annonçoient fon entière victoire, il fut fi bien profiter des momens, que ne pouvant plus lui réfifter, & fatiguée de me combattre moi-même, je lui tendis la main ; & la lui ferrant avec ardeur : Delfirio, lui dis-je, vous m'aimez, vous connoiffez trop que je vous aime : on ne me trouvera jamais dans cette île folitaire ; les dieux feuls feront témoins de notre union, & je ne dois pas craindre leurs reproches, puifqu'ils n'ont jamais dédaigné les mortelles, lorfqu'elles leur ont paru belles. Et que m'importe après tout, ajoutai-je, du jugement des hommes quand ils fauront mon choix ! De tout l'univers, je ne veux que vous. Delfirio, tranfporté d'amour & de joie, m'embraffa les genoux, & fit toutes les actions d'un homme tranfporté d'une fuprême félicité. Nous prîmes Neptune, Thétis, & tous les dieux & les déeffes de la mer à témoins de la

foi

foi que nous allions nous donner : nous nous tournâmes avec nos regards vers ceux qui habitent le brillant Olimpe, & nous eûmes lieu de croire en être entendus, puisque dans la plus belle soirée du monde, nous entendîmes un coup de tonnerre à notre droite, & que nous vîmes la mer s'agiter un peu, quoique fort tranquille auparavant. Voilà, ma chère Céphise, comme nos nôces furent célébrées. Nous ne pûmes douter que les Amours ne s'y fussent trouvés ; car depuis cet heureux jour, nos chaînes nous ont paru plus fortes, quoique plus légères, & chaque heure a été marquée par quelque nouvelle preuve d'ardeur, jusqu'au moment fatal de notre séparation. Hélas ! le malheureux Delfirio vouloit aborder le vaisseau dans lequel on m'enleva : il ne douta pas un moment, dès qu'il l'apperçut, du zèle cruel qui l'amenoit : mais qu'auroit-il pu faire seul & sans armes ? Je meurs de douleur, quand je pense à la triste vie qu'il mène à présent ; & je crains encore plus qu'il ne goûte un repos funeste à mon amour. Admire, Céphise, admire, ajouta la princesse, à quel point il m'occupe cet amour, puisque j'ai omis une circonstance qui peut seule me justifier, puisque mon malheur m'a conduite en un lieu où je suis soumise à la censure des hommes.

Dès le lendemain de notre mariage, il m'apprit qu'il étoit fils de roi; que des prédictions difficiles à comprendre, mais terribles, avoient obligé le roi son père à l'éloigner, & à lui faire prendre l'habit & les occupations d'un pêcheur; qu'il avoit de tems en tems des nouvelles du roi son père, & assez d'argent pour vivre heureux; qu'il n'avoit plus qu'un mois à rester dans cet état, après lequel il pouvoit revoir sa patrie; mais que, puisqu'une vie tranquille me plaisoit autant qu'à lui, il n'y retourneroit jamais. Eh bien, madame, dit Céphise après que la princesse eut cessé de parler, doutez-vous que votre aimable époux n'aille dans le royaume de son père, & qu'il ne vienne ensuite demander à notre monarque un bien qui lui appartient si légitimement? Isaline l'espéroit bien; mais la crainte ne laissoit pas de trouver place dans son ame: elle n'eut pas long-tems à combattre cette triste passion. Dès le lendemain, on eut avis qu'un prince beau comme le jour, fils du roi Papindara, étoit arrivé à la cour pour développer de grands mystères: c'étoit le charmant Delfirio. Il demanda une audience secrette au roi: il lui apprit sa naissance, son amour & son mariage avec Isaline. Son aventure fut crue & admirée. Le roi, qui étoit très-bon père, en pensa

mourir de joie ; & Mondor, qui étoit glorieux, fut prêt à en mourir de chagrin. Haranguan s'en consola, parce qu'il fut récompensé magnifiquement, & qu'il eut une des maisons de plaisance du roi père d'Isaline, pour exercer sa noire science. Fancinety espéra d'escamoter tant de femmes qu'il voudroit, dans les bras mêmes des amans jaloux. Tirandor, aimant mieux la guerre & la chasse, que l'amour, ne daigna pas même se plaindre : & Artidas prit sa disgrace si fort en gré, qu'il imagina même des jeux & des machines à surprendre les plus ingénieux, pour la célébration des noces de la princesse, qu'on voulut refaire avec magnificence ; ce fut même Artidas qui inventa les boîtes à double-fonds pour mettre des portraits : il en présenta une à Isaline, & il lui dit que rien ne le pourroit si bien venger de Delsirio, que de voir cette boîte remplie par un autre portrait que le sien. Ces trois cadets reçurent des graces du roi capables de les dédommager de toute autre perte que de celle de la princesse. Mondor eut aussi lieu d'être content ; & je souhaite, mesdames, que vous le soyez de moi, après un si long récit, où j'ai mis assez de mon invention pour n'être pas bien sûre d'avoir réussi.

Lorsque j'eus fini mon conte, chacun s'em-

preſſa à me donner des louanges que je n'avois ſans doute pas méritées, & on voulut ſavoir ce que j'y avois ajouté. Premiérement, répondis-je, je l'ai narré à ma manière; j'y ai ôté une ſimplicité qui le rendoit très-court. Toute l'aventure d'Iſaline & de Delfirio, leurs noms & ceux du reſte des acteurs, tout cela eſt de moi, & je ne crois pas me vanter beaucoup en l'avouant: il n'y a point de ce merveilleux qu'on voit dans tous les autres contes de cette eſpèce; mais auſſi eſt-il conſidérablement plus court. J'ai voulu en retrancher les Fées, pour voir ſi je pourrois rendre mes amans heureux, ſans le ſecours de ces bonnes dames, qui ſont juſtement les dieux de la machine que les anciens condamnent.

Le comte ſourit quand j'achevai ces mots. Je vous aſſure, me dit-il, que vous placez votre érudition à merveille, & que vous ne liſez pas en vain. Ne vous moquez point de moi, lui repartis-je; je ſuis peut-être auſſi redoutable par mes propres penſées, que par cette érudition que vous me reprochez, & je pourrois me venger de votre raillerie. Selincourt me demanda grace: la converſation ſe rendit générale. Cette même campagnarde qui avoit tant blâmé les contes de Fées, me loua de n'en avoit pas mis dans celui du

dragon : je n'en demeurai pas plus fière. Le marquis dit que c'étoit une chofe digne de remarque, que les meilleurs efprits & les plus folides, que ces gens qui cenfurent toutes les bagatelles, ne pouvoient s'empêcher d'achever une lecture de cette efpèce, dès qu'ils avoient mis les yeux deffus. Cela vient fans doute, dit madame d'Arcire, du merveilleux qu'on y rencontre, qui fouvent eft bien plus agréable que le vrai. Pour moi, dit madame d'Orfelis, je crois que l'imagination qui brille de tous côtés dans ces fortes d'ouvrages, réjouit celle du lecteur ; & qu'il n'y a point de févérité qu'elle ne déride, pour parler ainfi. J'en fais un autre jugement, ajoutai-je ; & je fuis perfuadée, que le vrai qu'on y démêle, couvert d'un voile agréable, eft ce qui plaît aux gens fenfés : la vérité eft belle par-tout ; mais préfentez-la nue & fans ornement, elle a quelque chofe de trop dur ; & fi le comte me le permet, je vous ferai fouvenir de cet ancien, qui ayant à dire des vérités fâcheufes, mais néceffaires à une république fameufe, fit affembler le peuple, pour leur annoncer triftement des chofes triftes en elles-mêmes. Il fit bailler ou fuir tous fes auditeurs : & ce ne fut qu'en fe fervant d'une fable, dont l'image n'avoit rien de funefte, quoique le fens fignifiât la

même chose, qu'il rassembla l'auditoire fugitif, & qu'il le rendit même plus nombreux. Ce que dit mademoiselle de Busansai est vrai, dit le marquis; mais il faut pourtant avouer, qu'on aime naturellement les choses surnaturelles. Une marque de ce que j'avance, est qu'il n'y a personne qui n'écoute les histoires d'esprits, quoiqu'on n'y ajoute point de foi; & moi-même, ajouta-t-il d'un air moqueur, je m'y amuse un peu plus qu'un autre, quoique je le croye un peu moins. Notre campagnarde soutint que, sans nier l'immortalité de l'ame, on ne pouvoit être absolument incrédule sur ces sortes de choses. Ceux & celles de sa troupe appuyèrent son délire par des raisons où ils s'embrouillèrent beaucoup: ensuite ils passèrent aux exemples. Ils nous citèrent mille aventures arrivées dans leurs châteaux qui nous parurent absurdes, & dont nous attribuâmes l'origine au délâbrement de leurs demeures, & à la foiblesse de leur esprit. Le duc de ..... avoit gardé un profond silence pendant cette tumultueuse conversation; mais se réveillant enfin: mesdames, dit-il, je ne suis pas plus sot qu'un autre; on ne me persuade pas aisément les extravagances qu'on débite sur les ames en peine; mais quand je vois des gens à bonne tête me dire qu'ils ont vu, je trouve

qu'il feroit injurieux pour eux, & ridicule à moi, de les traiter de visionnaires. Tout le monde connoît, ajouta-t-il, mademoiselle de C..... on sait qu'elle n'a ni petitesse dans l'esprit, ni manque de fermeté : elle m'a pourtant conté elle-même, qu'un de ses amis partant pour l'armée, (vous entendez, mesdames, ce que veut dire ami en langage de femme ;) cet ami donc, en prenant congé d'elle, l'assura que s'il perdoit la vie cette campagne, il lui apparoîtroit en blanc, supposé que le ciel lui fît miséricorde, ou dans un feu s'il étoit condamné. Mademoiselle de C...... consentit à cette idée ; il se passa plusieurs mois, pendant lesquels elle reçut trop souvent des nouvelles de son ami, pour redouter rien de funeste : mais un jour qu'elle lisoit, appuyée sur une petite table, elle vit une main sans corps, qui posoit une boîte d'or sur cette table : la main disparut. Celle de mademoiselle de C.... prit en tremblant la boîte fatale : elle l'ouvrit, & trouva qu'elle renfermoit un cœur, tel que celui d'un cadavre qu'on vient d'ouvrir. L'horreur d'une pareille vision lui fit détourner la vue d'un autre côté : elle entendit en même-tems du bruit dans la cheminée, comme si le feu y eut été ; & elle en vit descendre un feu sombre & bleuâtre, qui consumoit un corps

qu'elle ne connut que trop pour celui de son malheureux ami ; la douleur & l'appréhension la firent évanouir. Une de ses femmes qui étoit à l'autre bout de sa chambre, & qui n'avoit rien vu, accourut pour la secourir, & la fit revenir en peu de momens : elle ordonna des prières sans nombre, quoiqu'elle les crût inutiles par l'espèce de l'apparition. Elle sut dès le jour même, que cet homme avoit reçu un coup mortel à un siège, dont il étoit mort peu de jours après ; & la boîte & le cœur qui lui sont demeurés, ne peuvent laisser douter de la réalité de cette aventure.

Le marquis se mit à rire inconsidérément. Quoi ! monsieur le duc, s'écria-t-il, ce sont-là de ces choses que vous voulez qu'on croye ? ne voyez-vous pas qu'une imagination frappée par la promesse de cet ami, étoit capable de lui fournir des visions encore plus épouvantables & que pour n'être pas traitée de folle, elle a fait enchasser le cœur d'un de ces animaux qui ont les parties nobles faites comme nous, pour donner plus de vraissemblance à son récit. Chacun rit de la plaisanterie du marquis ; & sans vouloir rien approfondir, on badina jusqu'au souper sur diverses matières.

La marquise fut plus vive ce soir-là qu'elle n'avoit encore été : elle me fit la meilleure

mine du monde. Jamais Bréſy n'avoit crû avoir ſi avancé, & jamais le comte ne penſa avoir plus de beſoin de me mettre dans ſes intérêts pour aider à la dépiquer ; mais il avoit beau ſe contraindre, le dépit ſe faiſoit voir dans ſes yeux ; & je craignis pluſieurs fois, que malgré cet ancien droit d'hoſpitalité, il ne querellât le marquis ſur des prétextes légers. La compagnie champêtre s'en alla le lendemain après le dîner ; le comte ne pouvoit preſque plus ſe contraindre ; Bréſy n'étoit pas moins fier ; madame d'Arcire en craignoit les ſuites ſans y mettre ordre, parce que ſa beauté étoit d'autant plus célèbrée, que le trouble augmentoit toujours.

Enfin, madame, il ſeroit étonnant que deux braves gens euſſent été jaloux l'un de l'autre impunément ; mais le comte étoit chez lui, le marquis étoit chez le comte ; tous deux obligés à des égards, tous deux glorieux, tous deux préſumant valoir infiniment plus que l'autre ; l'un armé d'un dépit qui l'obligeoit à ne pas ſe tenir pour offenſé, & l'autre flatté d'une eſpérance qui ne lui permettoit pas de s'éloigner : ils ſe licencioient ſeulement à ſe lancer quelques traits de raillerie ; mais cela n'alloit point juſqu'à ſe quereller. Il eſt vrai que le comte ayant fait un grand effort ſur lui-même,

reprit bientôt le parti de feindre une passion pour moi : il proposa le soir une partie d'aller souper le lendemain dans une de ces jolies maisons, dont les maîtres sont ravis de donner les entrées, quand il n'y sont pas ; celle-là qui est à ..... n'a pas un arbre qui ne soit entouré de fleurs ; des boulingrins y sont de dix sables de différentes couleurs ; les fontaines n'y sont ornées que de gazons ; mais la manière dont-ils sont tenus les fait préferer aux marbres ; les parterres sont pleins de jets-d'eau qui vont toujours ; la vue d'une terrasse qui borne le jardin, est un tableau dont les points de vue sont admirables. Enfin, M. de R.... est un homme de goût en toutes choses, & il n'est pas moins louable par la situation qu'il a choisie, que pour les ornemens étrangers dont il a embelli sa jolie maison : ce fut donc en ce lieu que nous choisîmes notre promenade. On imagina d'y aller par eau, parce que cette maison est précisément sur le bord de la Seine. Les hautbois étoient dans un batteau qui suivoit le nôtre : ils étoient l'un & l'autre galamment couverts. Le tems étoit merveilleux, tout sembloit respirer la joie ; Chanteuil & la belle Orselis laissoient briller une joie charmante dans leurs yeux ; Brésy avoit beaucoup d'amour dans les siens ; la marquise vouloit y répondre ;

le duc de..... mettoit en ufage toutes les galanteries de fon tems pour féduire mon cœur, & le comte jouoit à merveille l'amant déclaré auprès de moi. Vous favez, madame, que la préference a quelque chofe de doux : j'avois un grand penchant à la joie, & la converfation qui fut d'abord générale, ne fut affurément pas mauvaife; mais infenfiblement l'harmonie des hautbois, & le bruit de l'onde, infpirent un petit filence rêveur : & un moment après, d'Orfelis ayant dit quelque chofe bas à Chanteuil, le marquis fe crut en droit de parler du même ton à madame d'Arcire. Sélincourt en fit autant avec moi, & le duc qui n'étoit amoureux que pour être de bonne compagnie, alla fe placer à l'autre bout du batteau, dès qu'il me vit occupée par fon neveu : je ne l'étois pas de forte que je ne m'apperçuffe que la marquife laiffoit échapper des regards fur nous, qui ne prouvoient pas une grande attention à ce que lui difoit Bréfy. Je vis auffi qu'il s'en apperçut, & qui lui en marqua du dépit. En vérité, dis-je au comte, vous caufez un furieux défordre dans cette petite fociété : vous aimez la marquife, j'en fuis fure; elle n'a le cœur fenfible que pour vous: quel plaifir prenez-vous à vous contraindre, pour me prouver des feux que je crois mal

allumés, & tourmenter une femme aimable qui vous aime? Si vous ne vous êtiez point avisés, ajoutai-je en riant, de faire le coquet mal-à-propos, vous jouiriez en repos des plaisirs d'un amour tranquille; & le marquis, qui en arrivant ici, ignoroit nos divers intérêts, & qui me crut en liaison avec vous, se seroit peut-être tourné de mon côté, s'il m'avoit cru libre: je l'aurois peut-être écouté favorablement: vous seriez à présent heureux; au lieu que les cartes sont brouillées qu'on en doit craindre la catastrophe, & que le mieux qui en puisse arriver, c'est que je reste sans conquêtes. Le ton dont j'achevai ce discours, ne permit pas à Sélincourt de me répondre fort sérieusement; aussi après avoir avoué que le calme éternel dans une aventure amoureuse lui causoit beaucoup d'ennui, & que quelque prix qu'il lui en pût coûter, il aimoit assez quelque peu de trouble, il m'assura qu'il me trouvoit très-aimable; mais que le premier motif qu'il avoit eu de s'attacher à moi, avoit été de donner de la jalousie à la marquise; qu'ensuite la manière dont elle avoit reçu le marquis l'avoit déterminé, ou à la piquer jusqu'au vif pour la faire revenir à lui, ou à tâcher à m'aimer sincèrement, pour le dédommager d'avoir une amante infidèle. Il faut, lui

répondis-je en riant encore, que vous me croyez bien philosophe, pour m'apprendre si tranquillement vos motifs d'amour. Si j'étois une femme ordinaire, je deviendrois votre ennemie irréconciliable, rien ne s'excuse si difficilement, que ce qui attaque la beauté; mais je vous pardonne vos petites ruses de guerre, & je n'en serai pas moins de vos amies, ajoutai-je en lui tendant la main. Le comte qui étoit galant, baisa la main que je lui tendois avec un air de reconnoissance, & accompagna cette action de quelques mots assez doux. Je jettai par hazard les yeux sur madame d'Arcire dans ce moment; je vis dans les siens de la jalousie, de la colère & de la douleur, & je remarquai qu'elle baissa une grande coëffe qu'elle avoit sur la tête, & qu'elle s'appuya contre le batteau. On arriva peu de tems après.

Il faisoit fort chaud: on passa quelques heures dans un grand salon qui donne sur la rivière. Madame d'Arcire eut toujours sa coëffe baissée, & prit pour prétexte qu'elle avoit fort mal à la tête: le marquis fit l'empressé autour d'elle. Le comte s'en approcha pour lui en témoigner son chagrin; mais elle le reçut avec cette fierté qui est toujours une faveur dans une femme polie: elle se contraignit pour-

tant pour parler un peu, chacun se mit de la conversation : mais comme il y avoit de l'embarras dans la plupart des esprits je m'avisai de faire souvenir la compagnie, que l'on devoit à l'exemple de madame d'Orselis, faire une petite histoire de sa vie ou du moins en conter quelques traits. On vouloit que je commençasse ; je dis que je n'étois pas en humeur de parler long-tems ; mais je proposai de tirer au sort : il tomba sur le chevalier de Chanteuil, qui prit ainsi la parole.

HISTOIRE DU CHEVALIER DE CHANTEUIL.

Je ne vous ennuirai pas, mesdames, de tout ce qui m'est arrivé en ma vie ; cela seroit triste ou froid : j'ai été souvent malheureux, souvent quitté ; & quoiqu'on m'ait accusé d'inconstance, j'appelle avec raison de ce jugement, & vous en allez voir une preuve dans une aventure, qui sans être chargée de grands évènemens, est pourtant des plus singulières.

Il y a quatre ans, qu'après avoir vu long-tems une dame comme mon amie, je m'avisai

de l'aimer comme une maitresse. Cette femme que j'appellerai madame d'Arsilly, est très-aimable par sa personne & par son esprit, je m'accoutumai à lui trouver des charmes que je ne trouvois plus dans les autres ; son humeur me paroissoit douce & égale, la vivacité de son imagination lui donnoit du penchant à la jalousie : ce fut à cette passion que je dus mon bonheur ; j'avois en vain changé de style & de manière auprès d'elle : elle ne pouvoit me regarder que comme un ami. Une belle fille qui alloit souvent chez elle, & que je m'avisai de louer, la détermina à faire un peu plus de chemin en ma faveur pour ne me pas perdre. Je fus heureux, mesdames, & je puis le dire sans indiscrétion, puisque mon bonheur ne consista que dans la tendresse de ses sentimens ; mais heureux de la manière du monde la plus charmante. Madame d'Arsilly étoit tendre, appliquée, fidèle, défiante autant qu'il le falloit ; rien ne lui manquoit de tout ce qui met le comble à la félicité. Il y avoit trois mois que j'étois le plus fortuné des hommes, & je ne croyois pas qu'il y eût trois jours, lorsqu'il fallut partir pour faire la campagne : triste devoir ! importune gloire ! que les approches de cette séparation nous furent cruelles ! Je vais partir ; dis-je un jour à madame d'Ar-

ſilly : on ne peut en cette vie goûter des plaiſirs durables ! Je vais partir, ajoutai-je, & vous allez reſter expoſée aux dangers & aux malheurs de l'abſence ; il m'eſt doux de penſer que vous partagerez les uns & les autres avec moi. Oui, madame, j'ai la cruauté de ſouhaiter que vous ſouffriez ; mais qui m'aſſurera, que vous ne vous laſſerez point d'un amant qui ne peut être à vos pieds qu'une partie de l'année ? qui pendant ſix mois ne peut faire d'autres vœux pour vous, que ceux qu'on rend à la divinité ? Ne ferez-vous point quelque choix fatal ?... Ah ! me répondit madame d'Arſilly, arrêtez un diſcours qui m'outrage ; je vous ai trop prouvé que je vous aime, pour que les paroles me coûtent quelque choſe. Après cela, elle me dit tout ce qui peut mettre le calme dans un cœur, & je me ſéparai d'elle plus amoureux que le premier jour.

Vous avez bien fait, interrompit madame d'Orſelis, de nous faire grace du reſte de cette converſation ; celles de cette eſpèce ſont toujours trop courtes au gré des amans, & toujours trop longues au gré des auditeurs. L'aigreur de cette interruption impatienta le chevalier : je tâcherai, dit-il, de me corriger : l'autorité avec laquelle vous me parlez me fait trop d'honneur ; cependant, madame, ajouta-t-il,

t-il, les endroits intéressans de l'histoire ne sont guères plus importans ; il n'y a ni royaume renversé, ni bataille gagnée ou perdue, ni ville assiégée. S'il vous faut de ces évènemens, je cours risque de vous ennuyer ; mais si la singularité des sentimens a quelque mérite auprès de vous, je poursuivrai ma narration : trop heureux d'occuper votre attention un moment.

Un sourire un peu moqueur qui accompagna ces dernières paroles, me fit juger qu'il y auroit bien-tôt entr'eux de ces querelles qui augmente l'amour. lorsqu'elles sont rares, & qui le détruisent à coup-sûr quand elles arrivent trop souvent. Chanteuil reprit ainsi son discours : toute la campagne se passa en témoignage d'amour réciproque ; & à mon re-retour je retrouvai ma maîtresse plus belle & plus tendre qu'à mon départ ; jamais on n'a mieux senti que nous le fîmes le plaisir de se revoir. Une des femmes de madame d'Arsilly, me fit entrer à une heure véritablement un peu indue. On ne s'attendoit à me voir que trois ou quatre jours après : il faut avouer que je fus bien reçu. Après une conversation de trois ou quatre heures, j'allai un peu me parer, pour venir en cérémonie rendre ma visite de retour. Il y avoit assez de monde

chez madame d'Arſilly : je lui fis un compliment ſérieux qui penſa lui faire perdre contenance ; elle fut heureuſe d'avoir madame de V..... dont l'eſprit plein de traits lui fournit des prétextes de rire. Une partie de l'hyver ſe paſſa dans de parfaites délices ; je voyois tous les jours ce que j'aimois : une de ſes amies nous recevoit ſouvent chez elle ; nous avions le plaiſir de faire de petits ſoupers en bonne compagnie, dont on banniſſoit la contrainte. Mais rien n'eſt ſtable ſous le ſoleil ; j'avois aimé madame de Vaubry, madame d'Arſilly ne l'ignoroit pas. Cette dernière ſut que j'avois ſoupé chez l'autre : c'en fut aſſez pour m'accuſer d'un renouement. Le myſtère que je voulus lui en faire l'irrita ; elle me perſécuta pendant un mois, de reproches mal fondés. Je n'étois plus qu'ami de madame de Vaubry ; mais je ne voulois point la ſacrifier aux caprices d'une rivale jalouſe ſans ſujet : je réſolus de la voir toujours de tems en tems, & de m'en cacher comme d'une mauvaiſe action.

Mais madame d'Arſilly n'eſt pas de celles que l'on trompe aiſément. Une femme à elle, fut chargée de ſéduire un de mes gens pour ſavoir mes marches ; il ne fut que trop complaiſant. Un jour que nous devions ſouper chez cette amie dont je vous ai parlé, on vint

avertir madame d'Arſilly que j'avois ſoupé la veille chez ſa rivale ; je n'étois point encore arrivé : un coup de foudre n'eſt point pareil à l'effet que fit ce récit trop fidèle : elle en fit confidence à ſon amie. Je fus condamné ſans appel, & ma maîtreſſe me reçut très-mal ; je m'approchai d'elle, je profitai de la liberté que j'avois en ce lieu de lui parler bas ; elle me répondit deux ou trois de ces monoſillabes équivoques, dont les dames ſe ſervent quand elles ſont fâchées ; j'en fus au déſeſpoir, le ſouper ſe paſſa fort triſtement. Madame d'Arſilly étant d'ordinaire l'ame de nos plaiſirs, on ne put en goûter, parce qu'elle eut tout le ſoir l'humeur très-aigre ; j'obtins à peine la liberté de la ramener chez elle. J'y entrai pourtant de ſon aveu ; ce fut alors qu'elle me dit tout ce que la rage fait dire quand elle eſt maîtreſſe des ſens. Madame de Vaubry y fut traitée en concurrente mortellement haïe. Je l'aſſurai de mon innocence ; je lui avouai que j'avois vu cette femme, mais que c'étoit le procédé d'un honnête-homme, qui ne devoit jamais rompre avec une femme qui avoit été ſa maîtreſſe, lorſqu'il n'en avoit point de véritable ſujet : je pris enfin ſi bien le moment heureux, où un cœur tendre s'adoucit après un violent dépit, que je fis ma paix avec des

charmes inexprimables. Nous n'eûmes plus de querelles au sujet de madame de Vaubry, parce qu'elle partit de Paris. J'aimois madame d'Arsilly autant qu'on peut aimer ; elle ne m'en devoit guères : nos jours se passoient dans une paix & une union qui n'ôtoit rien à notre vivacité ; car il faut dire à sa louange, qu'avec beaucoup d'esprit, elle a encore une imagination qui la rend une des plus amusantes personnes du monde, quand elle est avec des gens qui lui plaisent.

Si nous eûmes quelques petites brouilleries, elles ne servirent qu'à redoubler nos feux. Jusqu'ici, mesdames, vous n'avez vu que des fleurs, voici présentement les épines : je crus remarquer vers la fin de l'hyver un peu de tiédeur dans les manières de la charmante d'Arsilly ; elle rêvoit souvent ; elle regardoit à ses pendules l'heure qu'il étoit : quand je pensois m'en plaindre elle me donnoit de mauvaises raisons ; toujours distraite ou chagrine ; elle trouvoit le secret de me faire bâiller en sa présence ; alors sa gloire souffroit. Elle me faisoit une guerre piquante de mon ennui qui m'impatientoit à mon tour : je sortois de chez elle irrité ; & quand j'avois eu le tems de faire réflexion à ce que je perdois si elle ne m'aimoit plus, la rage s'emparoit de mon cœur ;

je faiſois des actions que la paſſion ſeule peut faire pardonner.

Un jour, le plus cruel des jours de ma vie, j'arrivai chez elle : un léger mal de tête l'arrêtoit au lit ; elle me reçut d'un air à me glacer. Je me mis auprès d'elle, je pris une de ſes mains : qu'avez-vous, madame ? lui dis-je : qu'ai-je fait, qu'ai-je penſé qui ait pu vous déplaire ? êtes vous laſſe de mon ardeur ? quelqu'un eſt-il aſſez heureux pour occuper ma place ? répondez-moi madame, répondez-moi ; votre ſilence me fait enviſager toutes ſortes de malheurs : le plus affreux ſeroit ſans doute d'avoir un rival préferé ; mais qui eſt ce rival ? où peut-il ſe cacher ? les yeux d'un amant jaloux ne ſont-ils point aſſez clair-voyans ? ah ! madame, ajoutai-je, vous me faites mourir ! Que voulez-vous que je vous diſe ? me dit-elle en me regardant avec de grands yeux diſtraits qui portèrent juſques au fond de mon ame le trouble & la fureur. Ce que je veux que vous me diſiez ? lui repartis-je ; ne vous ai-je point aſſez expliqué mes allarmes ? Vous n'avez donc, reprit-elle qu'à prendre votre parti : je vous aimois, je croyois vous aimer toujours ; cependant il ne m'eſt plus poſſible. Ah ! madame, lui dis-je avec un ſaiſiſſement de cœur affreux, eſt-ce vous qui me parlez

ainsi ? qui l'auroit jamais pu penser ? d'où me vient une si cruelle disgrace ? je la regardois en lui parlant de la sorte, d'une façon à fléchir un tigre : elle eut même la gloire de tirer des larmes de mes yeux ; mais les siens demeurèrent secs : la dureté & l'indifférence parurent dans toutes ses actions : peu touchée de mon désespoir qui éclatoit avec violence, elle me tendit la main, & me dit d'un air à faire mourir de rage : ne vous affligez donc point ainsi, chevalier. Ah ! laissez moi, lui dis-je, madame, en repoussant sa main ; je ne veux point de votre pitié, apprenez-moi seulement ce qui cause votre changement.

Vous savez, me dit-elle, que vous m'avez donné une horrible jalousie contre madame de Vaubry ; il y en a que cette passion anime ; pour moi elle me guérit tôt ou tard. Quelle joie n'eus-je point à ce discours trompeur ! j'avois, à mon avis, de quoi lui prouver ma fidélité ; mais bien tôt me servant d'un reste de raison : non, non, madame, lui répondis-je ; vous ne pouvez m'abuser ; vous avez connu les sentimens que j'ai pour madame de Vaubry : il s'est passé un tems heureux depuis cet orage, où sûre de mon cœur, je l'étois aussi du vôtre. Cruelle, ajoutai-je, vous joignez le mensonge à la perfidie ! à ces mots je voulus

ſortir : j'écoutai vainement ſi elle ne me rappelloit point ; je revins pour l'accabler encore de reproches ; & ſa froideur qui étoit extrême, me faiſoit faire des actions d'enragé.

Dès que je fus chez moi, je m'abandonnai à mes divers mouvemens : je fulminai, je tonnai ; mais j'aimois toujours avec une ardeur ſans égale : & ma foibleſſe fut ſi grande, que je retournai dès le lendemain chez mon infidelle. Je la trouvai belle & parée ; elle me réçut ſans honte & ſans embarras. Chevalier me dit-elle, vous avez bien fait de revenir ; il ne faut point donner de ſcène. Si vous aviez ceſſé vos viſites, cela auroit donné une nouvelle matière de parler, & ma réputation en auroit ſouffert. C'eſt donc là, m'écriai-je, le ſoin qui vous occupe, tandis que vous me déſeſperez ? vous avez mal choiſi votre chevalier, madame, ajoutai-je : que m'importe ce qu'on dira de vous ? je mourrai peut-être aujourd'hui. Après cela je me jettai à ſes pieds ; je fis des baſſeſſes outrées, je lui demandai de me tromper par compaſſion. Je ne puis, chevalier, me dit-elle, ma ſincérité l'emporte toujours ſur mes autres ſentimens : tâchez à vous conſoler, je ne me ſens nulle diſpoſition à vous donner d'autres ſoulagemens. En vérité, monſieur le chevalier, interrom-

pis-je, madame d'Arfilly étoit une folle, & vous un parfait amant dont elle étoit très-indigne. Pourquoi, ajouta la belle Orfelis? je trouve qu'il faut fuivre fon goût. Il y a de la tyrannie à faire de l'amour, qui doit être un grand plaifir, une contrainte ennuyeufe & un affujettiffement qui le feroit redouter. Madame d'Arcire ne dit pas un mot; le comte & le marquis gardèrent un profond filence; le duc dormoit; & Chanteuil nous ayant prié de fufpendre notre jugement jufqu'à la fin, reprit fon difcours ainfi.

Quelques jours fe pafsèrent, pendant lefquels je vis rarement madame d'Arfilly; mais portant par-tout ma douleur, j'ennuyois tous ceux avec qui je me trouvois; fitôt que je voyois feulement la livrée de madame d'Arfilly, il me prenoit des battemens de cœur, qui me duroient le refte du jour: l'état étoit violent, il étoit impoffible qu'il n'y arrivât quelque changement. On joua dans ce tems-là un opéra, où des gens importans s'intéreffent. Je m'y laiffai conduire; je vis de loin madame d'Arfilly fur l'amphithéâtre, vive, gaie, coquette même. Le duc de ..... étoit derrière elle, qui fans doute ne l'ennuyoit pas. La jaloufie & le dépit fe mêlant enfemble, me firent réfoudre à me venger; & pour ne pas

demeurer en reſte, je liai converſation avec une jolie femme qui étoit vis à-vis de mon infidèle. Elle tourna quelquefois les yeux vers ce nouveau ſpectacle : c'en étoit un pour elle à quoi elle ne s'attendoit pas ; & comme les dames ne veulent rien perdre, je remarquai quelque trouble dans ſes regards.

La perſonne que j'entretenois n'eut pas lieu de me trouver fort ſpirituel ; lorſque je lui avois dit quelque douceur à l'aventure, je regardois malgré moi madame d'Arſilly & ſon nouvel amant. Voilà donc, diſois-je en moi-même, la cauſe de ſon changement : je ſais à qui m'en prendre, je ſais qui je dois haïr : ah ! reprenois-je, je ne dois ma haine qu'à celle qui me trahit. Vous jugez bien, meſdames, qu'un homme qui parle ainſi en ſoi-même, ne doit pas avoir une converſation bien ſuivie ; mais on aimoit autant cela que rien : on avoit peut-être comme moi des raiſons pour faire l'agréable. J'allai le lendemain à la comédie j'y retrouvai madame d'Arſilly ; le duc de ..... ne manqua pas de s'y rendre : il ſe fit ouvrir ſa loge. J'y retrouvai auſſi ma maîtreſſe de la veille, & je fis contre le mieux qu'il me fut poſſible ; j'étois cependant prié ce ſoir-là d'un ſouper où devoit être madame d'Arſilly, chez une femme qui ne ſavoit point

notre brouillerie : je crus remarquer dans ses discours & dans son air une joie affectée ; elle rougit toutes les fois que je prononçois le nom de cette femme que le hasard m'avoit fait rencontrer : elle me regardoit quelquefois d'une manière à lui faire avouer ma faute ; mais je fus maître de moi jusqu'après le souper. Chacun se rangea auprès du feu suivant son goût. Madame d'Arsillly ne me parut point fâchée que je me misse auprès d'elle : je lui dis des choses capables d'émouvoir des rochers ; mes yeux étoient pleins de larmes , je m'apperçus que les siens en répandoient à leur tour. Chevalier, me dit elle, conservez-vous pour moi ; excusez ma bizarrerie : il est vrai que j'ai une funeste passion dans le cœur ; mais je vous reviendrai un jour : vous êtes honnête homme, je vous estime, je n'ai qu'un goût passager pour celui que vous jugez avec raison que je vous préfère : encore une fois, ne vous engagez point.

Elle étoit si belle & si touchante en me parlant ; la honte & les remords étoient si bien peints sur son visage, que ne pouvant me jetter à ses pieds, je baissai ma tête jusques sur mes genoux, pour lui rendre graces d'une déclaration si bizarre, dont la passion que j'avois pour elle me faisoit contenter. Ah ! madame,

lui dis-je, achevez, rompez des liens indignes de vous. La personne du duc de.......... est aimable : il a de l'esprit ; mais il a des mœurs & des maximes bien étranges : vous vous repentirez un jour de me l'avoir préferé un moment.

Vous savez, interrompit-elle, que la raison ne règle point l'amour : je me suis dit à moi-même, plus que vous ne pouvez me dire ; mais, chevalier, j'aime plus qu'on n'a jamais aimé ; plaignez-moi. A ces mots je ne me possédai plus ; & la regardant d'un air irrité : perdez-vous, madame, perdez-vous, lui dis-je, je n'y veux plus prendre d'intérêt : vous êtes une copie bien imparfaite de la princesse de Clèves : votre crime est plus entier & plus outrageant, & votre remords ne l'égale pas ; goûtez avec le duc de ..... des plaisirs dont vous aurez le tems de vous repentir. Laissez-moi me dégager de vos fers ; ne venez plus avec des manières empoisonneés, me promettre un retour qui ne devra plus m'être agréable, quand votre cœur aura été prophané par l'image d'un homme tel que le duc de...., aussi-bien ce n'est que par gloire que vous voulez m'arrêter ; vous voudriez me faire servir au triomphe de mon rival ; ah ! que plutôt..... A ces mots l'ayant vu redoubler

ses soupirs & ses larmes, je me sentis désarmer; je trouvai son procedé aussi beau qu'il m'avoit paru extraordinaire, & j'eus la foiblesse quand je la ramenai chez elle, d'y entrer, & d'y rester jusques à quatre heures du matin, sans tirer rien de plus doux que l'assurance d'un retour.

Voyez, mesdames, comme on est fou quand on aime : je sortis content de chez l'inconstante d'Arsilly ; je lui trouvai un mérite d'héroïne ; je l'aimai plus que jamais. J'y retournai le lendemain au soir ; mais je la trouvai froide, inquiète ; ses réponses étoient distraites ; je la querellai avec des transports à faire trembler ; elle n'en fut point émue ce jour-là : pleine de sa passion, & charmée d'avoir vu son dernier amant plus amoureux qu'à l'ordinaire, tout autre objet lui paroissoit méprisable. Ma fureur me fit chercher ma maîtresse de l'opéra ; je la retrouvai ; je la suivis en tous lieux. Madame d'Arsilly en fut témoin, car elle ne manquoit ni spectacles, ni promenades, pour avoir le plaisir de voir le duc de..... Quelques jours après, je reçus un billet d'elle, que j'ai retenu par cœur. Il étoit tel :

» Vous voulez donc m'abandonner, & mes
» égaremens au lieu de vous donner de la

» pitié, n'ont excité que votre courroux ;
» ne pardonne-t-on jamais rien au caprice de
» l'étoile ? elle n'a agi que trop bisarrement
» sur moi : j'ai été entraînée à vous faire
» une espèce d'infidélité, où les yeux seuls
» ont eu part, tandis que mon cœur se con-
» servoit à vous. Mais vous, chevalier, vous
» aimez madame de . . . , parce que vous la
» voulez aimer : c'est de sang-froid que vous
» m'offensez, & j'aurai peut-être la douleur
» de vous trouver véritablement engagé,
» quand je vous propose un retour sincère
» & durable. »

Je fis cette réponse au billet de madame d'Arsilly.

» Ces délicates distinctions dont je connois
» le faux & l'artifice, ne devroient trouver
» en moi qu'un juge sévère, prêt à vous
» renvoyer à un amant léger & indiscret ;
» mais je vous aime : ce mot seul justifiera
» ma foiblesse ; trop heureux de vous retrouver,
» je me garderai bien de vous faire des re-
» proches qui rappelleroient l'idée d'un rival
» trop aimé, & j'irai recevoir cet après-dînée
» le retour d'un cœur noirci de perfidies,
» avec la même soumission que si j'étois dans
» mon tort. »

Avouez, mesdames, que vous me trouvez bien fou : je l'étois plus qu'on ne peut se l'imaginer ; transporté de joie, pénétré de reconnoissance, je courus, je volai aux pieds de madame d'Arsilly : elle étoit plus belle que l'amour ; la rougeur que lui causoit sa honte, me la fit trouver adorable : ce fut dans ces précieux momens que j'éprouvai qu'il faut passer par les peines, pour arriver aux plaisirs.

Nous jouîmes d'une tranquillité qui ne fut troublée que par les discours étranges que tint le duc de ... sur sa courte aventure avec madame d'Arsilly ; & par la liaison qui se fit entre lui & la dame que j'avois abandonnée ; ils nous tourmentèrent l'un & l'autre de toutes les façons : j'étois si amoureux, que je fus prêt plusieurs fois à me battre pour les intérêts de ma maîtresse ; mais des amis communs arrêtèrent le cours de nos desseins. Je n'avois jamais trouvé madame d'Arsilly si charmante : elle tâchoit de son côté à effacer des impressions qu'elle croyoit m'être restées ; mais je n'étois pas né pour la fixer. Quelques jours avant mon départ pour l'armée, je la retrouvai dans ses froideurs ; je m'en pris à l'inégalité du sexe : elle eut encore la sincérité de m'avouer que c'étoit une seconde révolte de son cœur qui se déclaroit tout de nouveau pour le duc de .... Je me

ſentis cette fois-là plus d'indignation & de mépris que de colère; je partis pour l'armée avec aſſez de tranquillité, ſans prendre la peine de la quereller : je fus quatre mois ſans lui donner de mes nouvelles, & j'aurois pouſſé l'indifférence plus loin, ſi je n'avois appris qu'elle avoit eu une furieuſe maladie; je me crus obligé de lui en faire compliment : je fus bleſſé dans ce tems-là : elle me rendit ma civilité, & à mon retour, je ne ſai comment cela ſe fit, mais nous renouâmes une troiſième fois : je lui donnai même des preuves de mon attachement, dont toute autre qu'elle auroit été touchée : mais dans cette dernière repriſe, ſon amour ayant été juſqu'à un certain point, ne put ſe ſoutenir de la même force, & dégénéra comme dans les autres. Je ne ſais ſi ma paſſion étoit uſée, ou ſi ma raiſon agit; mais je rompis avec elle, ſans ceſſer pourtant d'être de ſes amis, & je me mis en ſituation de me voir avec plus de gloire dans d'autres chaînes que les ſiennes.

Le chevalier de Chanteuil en achevant ſon récit, regarda tendrement madame d'Orſelis, pour réparer ce qu'il lui avoit dit d'un peu trop dur lorſqu'elle l'avoit interrompu. Sans mentir, s'écria le comte quand il vit que Chanteuil ne parloit plus, madame d'Arſilly

eſt une perſonne bien particulière ; vous avez exercé une patience d'une étrange pratique tandis que vous avez été à ſon ſervice. Bon, dit madame d'Orſelis, les hommes n'aiment pas l'uniformité. Si cela eſt, ajouta le chevalier, quiconque aura l'honneur de vous ſervir ne s'ennuira point avec vous. Il n'y eut perſonne qui ne ſourit de voir qu'il commençoit à démêler le caractère de ſa nouvelle maîtreſſe : elle en rougit de colère ; mais comme elle a bien de l'eſprit & qu'elle ne vouloit pas rebuter un homme qui l'empêchoit de s'ennuyer, elle répondit d'un ton aſſez badin ; & ſe tournant vers madame d'Arcire : & vous madame, lui dit-elle, ne nous direz-vous rien de tout ce qui vous eſt arrivé ? Si l'on ne commence à vivre, reprit-elle, que lorſque le cœur eſt touché, mon hiſtoire ſeroit trop courte. Elle tourna de longs regards vers le marquis en achevant ce peu de paroles, qui ne pouvoient convenir au comte, puiſqu'il y avoit deux ans que cette affaire duroit. Elles parurent d'un furieux poids dans la bouche d'une femme raiſonnable : Bréſy en demeura comme enchanté ; le comte en ſourit aigrement ; & je propoſai la promenade pour tirer tout le monde d'embarras. Chacun ſe diviſa à ſa fantaiſie : le comte voulut ſe promener avec moi ;

moi; madame d'Arcire nous regarda avec trouble; le chevalier & madame d'Orſelis paſsèrent dans une allée de charmes; Bréſy voulut ſuivre la marquiſe; mais honteuſe du diſcours qu'elle venoit de faire, & craignant peut-être les remercimens d'un homme qu'elle ne vouloit point qu'il lui eût obligation, elle lui dit que ſon mal de tête demandoit du repos & qu'elle ne pouvoit le prendre que ſeule. Il reſta avec le vieux duc, & je dis au comte que je voulois abſolument m'éclaircir avec la marquiſe; qu'elle me croyoit ſa rivale; que c'étoit tout le nœud de l'intrigue; qu'elle deviendroit à la fin tragique, & que je ne ſerois point en repos que je ne l'euſſe détrompée.

Vous ne connoiſſez guère votre ſexe, reprit-il, ſi vous ne comprenez pas que le ſeul moyen de faire revenir madame d'Arcire, eſt de lui cauſer de la jalouſie : vous en venez de voir un exemple dans l'aventure du chevalier. Oui, mais, repris-je, elle me haïra; je n'ai que faire d'être votre victime. Allez, me dit Sélincourt en riant, vous ſerez compriſe dans le traité de paix. En nous entretenant ainſi, nous tournâmes inſenſiblement nos pas vers le bois; je ne l'avois jamais vû; & comme il eſt délicieux par des fontaines de

diverſes figures, & par des ſtatues de marbre merveilleuſes qui en terminent toutes les allées, je parcourus avec le comte une partie de cet agréable endroit; mais en traverſant d'un côté à l'autre, j'apperçus la marquiſe couchée ſur un lit de gazon qui tenoit à la paliſſade du côté où nous étions. Venez, comte, dis-je tout bas à Sélincourt, voyez une aventure de roman; venez voir votre maîtreſſe dans une attitude déſolée. Il s'approcha en effet; & regardant au travers de la paliſſade, il vit qu'elle badinoit avec une canne dans une fontaine qui étoit à ſes pieds, & qu'elle tenoit de l'autre main un petit portrait, dont il ne put connoître les traits, à cauſe de l'épaiſſeur des branches. Le viſage de la marquiſe n'étoit pas tourné vers nous. Je dis au comte, ſans craindre d'être entendue, qu'il allât ſe jetter à ſes pieds, & qu'une perſonne qui s'écartoit pour venir regarder le portrait d'un amant qui contrefait l'infidèle, méritoit bien qu'on prît ſoin de calmer ſon cœur. Ah! me dit le comte, cruelle perſonne, où m'avez-vous amené? Vous ne ſavez pas ma douleur, je ſuis plus capable d'aller arracher maintenant la vie à Bréſy; c'eſt ſans doute ſon portrait qui cauſe tant d'application à ma perfide; elle n'a jamais eu mon portrait, elle a tou-

jours refusé de le recevoir, elle n'est scrupuleuse que pour moi. Je demeurai fort surprise à ces paroles ; & appercevant des tablettes sur le lit de gazon, je les pris à travers les branches le plus subtilement qu'il me fût possible. Le comte s'en saisit d'abord : voici de quoi nous éclaircir, me dit-il. Alors nous nous éloignâmes doucement de ce lieu ; & feuilletant les tablettes, nous y trouvâmes ces vers.

O vous qui d'un oubli payez ma tendre flamme,
Vous qui malgré votre manque de foi,
Regnerez toujours sur mon ame,
Pour un moment encor souvenez vous de moi.
Pour ce moment, oubliez....

Il n'y avoit que ce fragment dans les tablettes ; elles étoient même mouillées en quelques endroits. Eh bien, dis-je, Sélincourt, n'êtes-vous pas honteux de votre jalousie ? A qui ces paroles peuvent-elles s'adresser qu'à vous ? Est-il possible, interrompit-il impatiemment, que vous puissiez vous méprendre à une apparence si grossière ? Madame d'Arcire est délicate au point, que pour peu que Brésy vous ait regardée, ou la belle Orselis, elle aura trouvé matière de soupçons & de plaintes. Que vous êtes entêtée de vos jugemens, ajouta-t-il, en voyant que je n'étois pas bien per-

ſuadée! Ne voyez-vous pas briller dans ces vers le feu d'une nouvelle paſſion? Le portrait ne doit-il pas vous convaincre? & la foibleſſe de votre ſexe vous eſt-elle inconnue? Je ne ſais, repris-je, ce que c'eſt que tout ceci; je n'y vois que des obſcurités. Et moi, reprit encore le comte, je n'y vois que des clartés trop funeſtes à mon amour. Je l'adore, je ne puis aimer qu'elle, ſon prix redouble quand je la perds: Ah! infidèle, ajouta-t-il d'un ton plus élevé, falloit-il me faire une faveur en venant chez moi pour me donner enſuite la mort? mais je ne mourrai pas le premier; mon rival que vous me préférez ſi injuſtement, éprouvera auparavant ma fureur, & je veux vous ôter les moyens de me trahir, quand la douleur m'aura privé du jour. A ces mots, il voulut partir pour aller ſans doute chercher Bréſy; mais il le vit paſſer avec le duc de.... aſſez près de-là. Marquis, lui cria-t-il d'un ton altéré, je voudrois vous dire un mot; monſieur le duc le voudra bien, ajouta-t-il en parlant à ſon oncle qui les laiſſa aller; mais moi qui craignis mortellement quelque procédé, je m'approchai du duc: je lui dis en peu de mots mes allarmes, & je le chargeai de ne les point perdre de vue.

J'ai ſu depuis, que le comte en abordant

Bréſy, lui demanda s'il avoit donné ſon portrait à la marquiſe d'Arcire; mais ce fut d'un air ſi fier, que le marquis ne lui répondit pas juſte. Il n'eſt pas queſtion de biaiſer, repartit le comte, il faut que je ſache poſitivement la vérité de ce fait. Je n'ai guère accoutumé d'être queſtionné, reprit froidement Bréſy; les queſtions m'importunent plus que la morale ne m'endort, & puis je ne crois pas que cet éclairciſſement ſoit néceſſaire.

Il me l'eſt au point, dit le comte, qu'il faut que je l'aie, ou votre vie à la place. Bréſy répondit, que ce n'étoit guère la mode que les combats, mais qu'il ne la ſuivoit que dans les habits, & mettant promptement la main à l'épée, le comte en fit autant, & il alloit ſe paſſer une ſcène ſanglante, ſi le duc qui les avoit toujours ſuivis, ne fût allé ſe mettre entre deux : Que faites-vous, Sélincourt ? s'écria-t-il d'un air d'autorité qu'il pouvoit prendre avec ſon neveu; d'où vous vient cette fureur ? avez-vous oubliez les ſuites fâcheuſes de ces ſortes de combats ? mettez-moi, ajouta-t-il, vos intérêts entre les mains, je les démêlerai d'une façon moins terrible avec monſieur le marquis. L'action & le diſcours du duc de..... avoit d'abord arrêté l'ardeur des deux rivaux : ſa naiſſance & ſon âge le

mettoient en droit de faire le maréchal de France. Ils demeurèrent un peu honteux de leur emportement, & le comte, comme le moins maître de lui, & le plus affligé, rentra dans le bois au moment que nous allions en sortir la marquise & moi.

J'étois allé la trouver aussi-tôt que j'eus prié le duc de veiller aux actions de nos amans : je la vis si occupée de sa rêverie, que le bruit que je fis en arrivant ne l'en put retirer. Voilà le comte, lui dis-je, qui se désespère; j'appréhende une querelle; il est avec Brésy, & c'est vous, madame, qui causez tout ce désordre. Moi! dit madame d'Arcire toute effrayée, que m'annoncez vous? & ce que vous me dites, ne doit-il point m'être suspect? Ce n'est pas le tems de douter, madame, lui dis-je, deux braves gens se battent peut-être à l'heure qu'il est pour l'amour de vous. La marquise frémit à ces mots; & courant du côté où je la conduisois, nous rencontrâmes Sélincourt seul, mais dans une fureur qui le fit retourner d'abord qu'il nous apperçut. La marquise le suivit, & lui coupa bien-tôt chemin: Où courez-vous? lui dit-elle d'un air doux & languissant, & en lui tendant la main d'une façon gracieuse. Je vais, reprit-il chercher une seconde fois Brésy, pour le faire mourir de ma main

ou pour mourir de la sienne. Le duc de... nous a séparés, mais rien ne peut plus m'arrêter. Demeurez, lui répondit madame d'Arcire; votre injustice est extrême, vous voulez tuer un homme qui ne vous a point fait de tort dans mon cœur, tandis que je laisse vivre une cruelle amie qui m'arrache le vôtre. J'étois si proche de la marquise lorsqu'elle acheva ces mots, que j'ouvris les bras en l'embrassant tendrement. Que nous serions tous heureux, lui dis-je, si Brésy n'a pas plus fait de tort au comte que je vous en ai fait auprès de lui! Madame d'Arcire est naturellement bonne & douce : ses larmes couvrirent ses joues dans ce moment; & me rendant mes caresses : Ah! ma chère, me dit-elle, que vous m'avez causé de chagrins! Je voulus lui répondre; mais Sélincourt m'interrompit pour lui demander l'explication du portrait. Voyez, lui dit-elle en lui donnant la boëte qui le renfermoit; voyez injuste que vous êtes, quel rival vous vouliez exterminer! Le comte regardant avec précipitation cette fatale peinture, il reconnut son portrait si ressemblant, que se jettant aux genoux de la marquise, & les embrassant avec ardeur, il eut un saisissement de joie qui ne lui permit de parler de très-long-tems. Vous jugez bien, madame, quel effet doit produire

un dénouement pareil : on s'expliqua en tumulte, on s'y dit de ces choses confuses, qui prouvent mieux que l'éloquence les sentimens d'une tendre passion : & après que j'eus appris de la marquise, qu'elle avoit fait faire le portrait de Sélincourt avec un secret extraordinaire, pour ne lui pas faire une si grande faveur que celle de le recevoir de lui ; quand j'eus, dis-je, su cette particularité de sa bouche, je me retirai pour leur laisser la liberté de parler sans témoins. Ils rejoignirent quelque tems après la compagnie. Le comte s'avança de bonne grace au-devant de Bréfy, à qui j'avois déjà dit une partie de ce qui venoit de se passer.

Marquis, lui dit-il, une erreur qui me faisoit mourir de rage a causé tantôt mon emportement avec vous; je n'aime pas naturellement à faire le spadassin; mais la tête m'avoit tourné : & comme vous êtes un des hommes du monde le plus raisonnable, & fort de mes amis, j'espère que cette aventure serrera les nœuds de notre amitié, au lieu de la détruire. Ma foi, répartit Bréfy, monsieur le comte, je ne vois dans tout ceci que moi de maltraité : vous m'avez querellé, j'ai servi à vous faire connoître à quel point on vous préfère ; votre générosité n'est pas d'une pratique difficile : mais, ajouta-t-il en riant, si mon personnage

n'eſt pas avantageux, il faut du moins le ſoutenir avec fermeté. A ces mots, il embraſſa de tout ſon cœur Sélincourt. Madame d'Arcire qui ne pouvoit plus faire un ſecret de ſa tendreſſe après un tel éclat, avoua, en rougiſſant, qu'elle eſtimoit le comte à un point, qu'elle ne feroit nulle difficulté de prendre avec lui un engagement pour toute ſa vie. Puis ſe tournant vers le marquis : Ne me ſachez point mauvais gré, lui dit-elle, de vous avoir un peu trop amuſé; le dépit & la jalouſie font quelquefois bien faire pis; & puis il n'y a pas grand mal qu'on en ait uſé une fois avec vous, comme vous en avez uſé avec tant d'autres.

Bréſy qui vit que cette intelligence n'étoit pas l'ouvrage d'un jour, & qu'elle alloit devenir ſérieuſe, prit ſon parti en galant homme qui n'eſt pas trop en droit de ſe fâcher.

La déclaration que venoit de faire la marquiſe, ne pouvoit être qu'agréable à ſon amant & au duc de ..... Elle eſt belle, jeune & riche, il n'y a rien de mieux aſſorti. Votre vengeance approche, madame, ils feront mariés dans peu de tems.

Vous voyez, madame, que nous avons donné dans le grand, pendant notre voyage, & que nous ne nous ſommes pas toujours amuſés à la bagatelle : j'aurois bien voulu pouvoir en-

tonner la trompette, pour vous conter cette aventure: Elle est tragique au moins, madame, quoiqu'il n'y ait pas eu de sang répandu; mais je n'aime pas à prendre des tons que je ne puisse soutenir.

Dès ce jour-là Bréfy m'adressa ses vœux; ainsi je n'étois pas destinée à l'oisiveté: Il est glorieux; il me dit de petites choses de son attachement auprès de madame d'Arcire, qui me prouvèrent, ou qu'il est fort vain, ou que les femmes sont bien du chemin quand elles veulent rappeller un amant par la jalousie. N'allez pourtant pas, madame, porter vos idées trop loin; mais des coquetteries me paroissent toujours trop dans l'exacte fidélité: Ne condamnons cependant personne, on y pourroit tomber à son tour; & puis ma morale est fort mal placée; car le comte retrouva de nouveaux charmes dans la marquise; & comme le marquis de Bréfy est fort aimable, je l'écoutai avec complaisance, si ce ne fut alors avec tendresse.

Nous ne quittâmes qu'à regret, & le plus tard que nous pûmes, l'aimable maison où nos amans s'étoient raccommodés: nous nous remîmes en bateau, quoique ce fut en remontant, pour nous en éloigner moins vîte; la nuit étoit merveilleuse; nous n'arrivâmes qu'au jour.

Il y en avoit déjà quelques-uns, que nous vivions tous dans une grande union, à la réserve de Chanteuil & de madame d'Orſelis, qui mêlèrent un peu trop de troubles à leurs plaiſirs, lorſque le comte nous propoſa de chaſſer le lendemain. Le tems étoit propre pour cette partie : une pluie avoit un peu abattu la pouſſière & adouci les ardeurs du ſoleil; nous avions tous des habits de chaſſe, galants & magnifiques : Sélincourt avoit une bonne meute pour le cerf, & des chevaux merveilleux. Je ne ſuis pas une cavalière bien déterminée ; mais je me tiens de bonne-grace : & ſi je n'avois pas eu un cheval ardent outre meſure, je me ſerois aſſez bien tirée d'affaire : mais il n'eut pas ſitôt entendu ce bruit confus & agréable des chiens, des cors & des piqueurs, qu'il m'emporta devant tous les chaſſeurs; & laiſſant le cerf & la chaſſe, il m'enfonça dans le bois ſur la droite, avec une fougue que je n'eus pas la force ou l'adreſſe d'arrêter. Je me tins à l'arçon de toute ma force ; & j'aurois pu ratrapper l'étrier, & me raffermir après cette première bouraſque, ſi une branche d'une groſſeur conſidérable ne m'eût donné un coup dans le viſage, qui me fit une douleur horrible, à laquelle je ne pus réſiſter, & dont la violence me fit même tomber. Mes cheveux qu'on avoit

ajuftés avec art s'embarrafsèrent dans cette branche : j'en eus beaucoup d'arrachés avec une extrême douleur, mon chapeau étoit à vingt pas de moi ; je faifois des cris perçans, lorfque j'apperçus Bréfy qui venoit à mon fecours de toute la vîteffe de fon cheval : il avoit fuivi mes pas en véritable chevalier, dès qu'il avoit vu mon défordre; mais il n'avoit pu me couper chemin, parce que mon cheval alloit tout au travers du bois : il arriva comme mon mal étoit à fon plus haut point. Ah! mademoifelle, me dit-il, quel funefte accident! Que je fuis malheureux, de n'avoir pû le prévenir! Il avoit un air fi affligé en parlant ainfi, & il voyoit avec tant de chagrin mes cheveux pendans à la funefte branche, que je lui en eus une véritable obligation. Vous avez fait ce que vous avez pu, lui dis-je : cet accident-ci eft de ceux qu'on ne peut prévoir ; il faudroit véritablement être ftoïcienne, pour foutenir que ce que je fens à l'heure qu'il eft, n'eft pas de la douleur. Ma philofophie ne va pas fi loin, ajoutai-je en riant ; mais je m'en fens pourtant affez pour remonter à cheval, fi vous voulez bien me rendre mon chapeau qui eft dans les broffailles. Je ne fai, me répondit-il, fi je dois vous rendre ce fervice : Voici un endroit folitaire très-propre

à vous déclarer des ſentimens que vous me connoiſſez déja. Gardez-vous bien, interrompis-je promptement, de prendre un moment ſi malheureux pour une telle déclaration: il faut être dans une ſituation gaie & tranquille pour écouter de ſemblables choſes ſans colère; & j'ai connu un de mes amis, qui n'échoua auprès de ſa maîtreſſe que pour avoir mal pris ſon tems. Bréſy vit bien que je badinois; il alla chercher mon chapeau, il rajuſta mes cheveux, il me donna de l'eau de la reine d'Hongrie, pour mettre ſur les égratignures que j'avois au viſage: & donnant vingt coups de gaule à mon cheval qui ne s'étoit point éloigné, il monta deſſus, après m'avoir aidé à monter ſur le ſien, qu'il me garantit plus ſage que l'autre. Nous rejoignîmes la chaſſe, & j'eus la gloire de me trouver encore à la mort du cerf, malgré l'état où j'étois. Chacun vint audevant de moi pour prendre part à cet accident; je fus louée plus que je ne méritois de mon intrépidité. Il reſtoit encore tant de jour lorſque la chaſſe fut finie, que le comte propoſa d'aller à une maiſon délicieuſe, à une demi-lieue d'où nous étions alors. Celle-ci a des eaux admirables, tant plattes que jailliſſantes: nous ne crûmes pas y trouver d'autres plaiſirs que ceux de la promenade: mais le

comte dont la paſſion étoit renouvellée, ne manquoit aucune occaſion de marquer la joie vive qu'il ſentoit de ſa réunion avec ſon aimable maîtreſſe. En approchant d'un labyrinthe, nous entendîmes accorder des inſtrumens, & en même-tems une belle voix chanta les paroles qui ſuivent :

En quelque lieu que brillent vos beautés,
Vous captivez les libertés :
Un cœur deſſous vos loix adore ſon martyre.
En vain le mien voulut ſe révolter ;
Plus ſoumis que jamais, il revient ſous l'empire
Seul glorieux, ſeul doux à ſupporter.

La marquiſe ne put douter que ce ne fût une galanterie du comte, elle lui dit quelque choſe tout bas. Une autre voix auſſi belle que la première, chanta un autre air : il y eut un chœur merveilleux, & tout cela nous parut un enchantement : mais nous ſûmes après que Sélincourt avoit fait venir d'excellens muſiciens de Paris, dont on n'étoit éloigné que d'une très-petite journée ; qu'il avoit fait les paroles, & qu'un homme des plus habiles pour la compoſition avoit fait les airs. On trouva enſuite une table couverte de tout ce qui peut ſatisfaire le goût : elle étoit au pied des belles caſcades de cette maiſon. Jamais les eſprits ne furent ſi diſpoſés à la joie ; &

jamais on n'eut un plaisir plus parfait : il ne fut point troublé ; on attendit pour s'en retourner, que la lune fût levée : elle retardoit beaucoup, mais on ne s'ennuyoit pas. On se promena en attendant dans une allée si sombre, que le soleil en son midi ne peut y darder ses rayons qu'à la dérobée. Nous étions trop bonne compagnie, pour que l'obscurité pût épouvanter aucun de nous : & nous ne songions qu'à nous réjouir, lorsque nous vîmes la figure d'un jardinier en camisole blanche, qui marchoit quelques pas devant nous, dans une des contre-allées. Sélincourt l'appella, pour savoir ce qu'il faisoit si tard dans les jardins ; le jardinier ne répondit rien, & disparut.

Nous courûmes tous pour le chercher dans le bois ; ce fut inutilement. Il reparut un moment après ; pour le coup, dîmes-nous, vous ne nous échapperez pas ; & nous allâmes fort vîte dans la contre-allée, avec aussi peu de succès. Le fantôme Jardinier nous fit faire ce manège jusqu'à quatre fois : nous en demeurâmes surpris, sans en être effrayés : & on nous a dit depuis, qu'il arrive souvent d'avoir de ces visions dans ce lieu, qui a autrefois appartenu à un ministre fameux. Je vous dis, madame, ce que j'ai vu ; & sept personnes peu susceptibles de prévention, ne s'imaginent guère

une pareille chose, si elle n'est véritablement fondée. Nous étions si éloignés de la peur, que nous restâmes encore du tems dans le même endroit. Il seroit triste, leur dis-je, que cette figure de jardinier eût le même pouvoir, qu'une demoiselle qui se fait voir dans un canton de la Normandie, & qui fait voyager les gens jusqu'à les rendre malades, & quelquefois pis. Comment, dit madame d'Arcire, est-ce une fable que vous nous contez ? Non vraiment repris-je; je l'ai entendu dire à des personnes dignes de foi. Cet esprit a une figure de femme bien faite, toujours montée sur un bon cheval. On ne l'appelle que la demoiselle dans le pays.

Un pauvre curé, dont la monture étoit enclouée, eut affaire dans le village voisin; il y alla à pied; le chemin n'étoit pas long : il rencontra la demoiselle, qui l'égara si bien, qu'on eût dit qu'il avoit marché sur l'herbe de fourvoiement. Il retrouva sa maison quand il plut à la voyageuse : mais il y arriva si las & l'esprit si troublé, qu'il se mit au lit avec une grosse fièvre. Il assura que l'inhumaine demoiselle rioit de très-bon coeur, quand elle voyoit un homme hors de mesure : le transport lui monta au cerveau, & il mourut en trois jours.

Oh !

Oh ! pour cela, mademoiselle, dit le duc de... vous êtes aussi cruelle que cette femme, d'avoir fait mourir le pauvre curé. Que vous auroit-il coûté de lui conserver la vie ? je vous assure, repris-je, monsieur le duc, que je n'en étois point du tout la maîtresse. J'ai entendu conter cette histoire à une abbesse de mérite, que je nommerois bien, si on m'y forçoit ; & qui étant dans le pays lorsque cette aventure arriva, doit sans doute en être crue.

Chacun demeura très-scandalisé d'un esprit si meurtrier. Le marquis me demanda si la demoiselle mettoit sa jambe sur l'arçon : Ne vous moquez point, lui dis-je, des gens qui s'égarent : que savez-vous si la route que vous tenez à présent est sure ? Il y a des demoiselles qui font quelquefois faire plus de chemin qu'un follet ; car il faut bien que c'en soit un. Bréfi voulut répondre : mais le comte qui étoit dans son envie de parler l'interrompit, pour dire qu'il n'étoit point trop incrédule, & que s'il avoit à suivre une secte de philosophes, ce seroit celle des cabalistes. Je sai bien, ajouta-t-il, qu'ils ne sont pas à la mode, & qu'il faut dire : *vive Descartes*, pour donner dans le grand goût : mais les bons cabalistes croyent avec soumission les choses qui prouvent

l'immortalité de l'ame ; & ils ont avec cela bien de bonnes raisons physiques, qui prouvent la possibilité des apparitions. Le marquis qui vit que la conversation s'alloit tourner sur le ton moral, qui faisoit tomber le comte dans la tristesse, nous avertit que la lune étoit levée il y avoit déjà quelques tems, & qu'il falloit en profiter. On suivit son avis ; on monta dans les carosses, que le comte avoit fait venir, & nous retournâmes au lieu de la scène.

Quelques jours après, un vieil abbé d'un esprit assez agréable, amena une femme qui aimoit Brésy à l'adoration : nous apprîmes cette circonstance dès le même soir, par ses manières & le chagrin qu'elle marquoit dès qu'il me disoit un mot. Elle étoit amie de Sélincourt, aussi bien que le vieil abbé, qui sortoit d'une grande maladie, & qui venoit achever d'être malade en ce lieu, comme le cousin Chonchon chez monsieur Bernard.

Nous fîmes dès le lendemain une promenade, à quelques lieues de Sélincourt : nous nous trouvâmes madame de Talmonte (c'étoit le nom de cette femme) & moi dans le carosse du marquis : il n'y avoit point de strapontin ; il se mit entre nous deux ; & comme son penchant le faisoit souvent tourner de mon côté, la jalouse Talmonte le poussoit rudement du

coude : j'en sentois le contre-coup, & je riois de tout mon cœur de l'air dont Brésy recevoit ces témoignages de tendresse. Elle a la voix assez belle : tant que le chemin dura elle ne fit que chanter cet air de Bellerophon, qui commence par ces paroles :

> Malgré tous mes malheurs, je serois trop heureuse
> Si les mépris pouvoient guérir l'amour.

Vous savez, madame, qu'on rejouoit cet opera : mais elle s'en seroit souvenue de bien plus loin, pour l'application qu'elle en vouloit faire. Elle se gâtoit la poitrine à force de chanter pathétiquement, si on peut parler ainsi. Le marquis y répondoit mal ; mais je crus remarquer peu de tems après qu'elle avoit sa revanche. Je ne sai s'il est de ceux qui sont touchés de l'amour qu'on leur témoigne, ou si le peu d'espérance que je lui donnois lui fit accepter quelque parti plus solide : mais je vis madame de Talmonte assez contente d'elle & de lui ; & elle crut avoir une furieuse supériorité sur moi, quoique je parusse toujours la belle passion du marquis. Il ne faut point vous mentir, madame, je sentis qu'il ne m'étoit point indifférent : le peu de soins qu'il rendoit à cette femme, ne laissa pas de m'importuner ; & je résolus une petite vengeance

qui me réussit, comme je vous le dirai bientôt. D'autre part, le vieil abbé sentit dans ce lieu renaître ses jeunes désirs ; il assura madame de Talmonte qu'elle trouveroit un cœur à son service quand il lui plairoit. Vous jugez bien comme il fut reçu : elle en fit de même des plaisanteries. L'abbé en fut outré de colère ; il demêla l'intrigue de l'ingrate, & la persécuta de railleries, tant qu'elle resta avec nous.

Le marquis qui n'en étoit point amoureux, & dont la discrétion n'est pas extrême, entra dans tout en homme las de trop de témoignages d'ardeur, & se résolut à me faire un aveu de ses foiblesses & des égaremens de Talmonte. Je ne lui en fis aucuns reproches : mais un soir que nous étions sous un berceau de chevrefeuilles, & qu'on me fit souvenir de la promesse que j'avois faite, de conter quelques-unes de mes aventures, je saisis cette occasion, & je pris la parole en ces termes :

Je ne suis pas trop sage, mesdames, de m'embarquer à vous dire ce que je devrois me cacher à moi-même : il n'est guère séant à une demoiselle d'avouer qu'elle a eu le cœur touché : quoique ses sentimens ne soient point sortis de l'exacte bienséance, c'est toujours trop d'en avoir senti de semblables : mais heureusement je n'ai pas affaire à des juges

trop févères, continuai-je en fouriant; & je vous cauferois trop d'ennui, fi je ne vous faifois un récit que de mon indifférence.

J'ai donc aimé, mefdames, un homme très-aimable, au moins il me fembloit tel, & peut-être cela n'eft-il pas encore trop paffé : il avoit acquis des droits fur mon cœur en affez peu de tems, parce que fa paffion m'avoit paru fort fincère. A peine favoit-il encore l'inclination que j'avois pour lui, que je me vis traverfée par une de ces femmes qui ne fe rebutent pas aifément, & dont les mœurs n'étant pas fort févères, croyent qu'il eft permis de faire beaucoup pour conquérir un cœur rebelle. Cette femme-ci n'étoit pas laide; elle avoit même quelque efprit. Alcandre; car vous voulez bien que je nomme du premier nom qui me vient dans l'efprit, un homme dont je veux faire le véritable portrait; Alcandre donc foutint fans foibleffe les premiers affauts de fa nouvelle amante : il en railloit d'un air offenfant : c'étoit à mes pieds qu'il venoit chercher un afyle contre fes pourfuites. Je ne lui témoignai rien de ce qui fe paffoit dans mon cœur : je laiffois marquer de la jaloufie à une rivale, qui naturellement devoit en avoir plus que moi; & je faifois ma fatyre à moi-même, quand je m'en furprenois le moindre

mouvement; mais les hommes n'ont qu'une certaine mesure de constance.

Il faut, madame, que je m'interrompe, pour vous dire que le marquis ouvrit de grands yeux en m'écoutant, comme s'il eut pu pénétrer plutôt la fin de cette aventure; balancé entre la crainte d'avoir un rival aimé, l'espérance d'être le héros de l'aventure, & la douleur de m'avoir déplu, il ne savoit quelle contenance tenir. Je jouissois avec plaisir de son trouble, & je continuai ainsi mon récit. Voilà, mesdames, un commencement d'aventure, dont sans doute vous ne devinez pas le dénouement. Alcandre n'eut pas été quatre jours près de sa nouvelle maîtresse, que le remords de son infidélité le tourmenta vivement; il eut recours à un aveu sincère de sa faute. Il me le vint faire avec tant d'apparence de repentir, que je lui pardonnai une légèreté qui le rendra peut-être moins sujet à d'autres; mais comme j'en avois souffert & que je voulois un peu de vengeance pour mon soulagement, je choisis ma rivale pour son objet plutôt que mon amant. Je contai à cette femme sa propre histoire & la mienne sous des noms inconnus: elle en changea de couleur; mais je ne sai si sa conduite fut meilleure. Pour Alcandre, il me parut si content quand j'a-

chevai ma narration, que je me fus bon gré de l'avoir tenu en suspens, & de voir que je n'avois pas fait un mauvais choix.

Il faut avouer, madame, que je fus bien méchante de conter ainsi devant cette femme un trait qui devoit lui faire tant de honte : mais pardonnez-le moi, j'y eus trop de plaisir, pour être capable d'en avoir du scrupule. Elle ne savoit comment prendre une telle allégorie : elle mordoit ses lèvres, elle se rengorgeoit, elle ouvroit la bouche pour parler; mais des regards d'intelligence qu'elle vit entre le marquis & moi, lui firent voir qu'elle n'étoit pas la plus forte : & la pauvre femme outrée de rage, nous dit en soupant, qu'elle vouloit s'en retourner le lendemain. L'abbé n'étoit pas d'humeur à suivre ses caprices, & principalement celui-là; mais cette femme qui se souvenoit d'avoir entendu dire à Brésy qu'il avoit un tour à faire à Paris, se tourna de son côté, & lui demanda d'un ton outré & suppliant tout ensemble, s'il ne voudroit pas bien lui faire le plaisir de l'emmener. Ma foi non, madame, lui répondit-il; j'ai encore un peu à faire en ce lieu. L'air dont il dit ce peu de mots fut si plaisant, que nous fîmes tous un éclat de rire qui acheva de déconcerter l'amante désolée. Sélincourt qui étoit chez lui, se crut obligé à re-

prendre le premier ſon ſérieux : il la pria de reſter encore quelques jours. Je conjurai le marquis de ne la pas refuſer. Il me répondit en plaiſantant, & Talmonte n'aima pas trop mon interceſſion ; mais comme je trouvois plaiſant de faire durer cette ſcène, je preſſai tant Bréſy, qu'enfin il ſe ſentit piqué de l'empreſſement que l'avois de l'envoyer avec une rivale, & qu'il s'engagea à la ramener. En effet, ce fut véritablement d'une façon qui ne devoit pas beaucoup la ſatisfaire ; elle ne laiſſa pas d'en triompher. Et puiſque je me ſuis engagée à vous dire naïvement tout ce qui nous eſt arrivé ; je n'eus pas ſi-tôt réuſſi dans mon entrepriſe, que je m'en repentis. Bréſy vint auprès de moi : vous l'avez voulu, mademoiſelle, me dit-il, je remenerai madame de Talmonte ; je partirai, ſi l'on veut, avec elle. Je m'étois flatté par la fin de votre récit, que je ne vous étois pas indifférent au point de me livrer à une pareille aventure ; mais ou vous m'avez voulu tromper, ou je me ſuis trompé moi-même. Vous ne ſerez livré qu'à ce que vous voudrez, lui répondis-je en riant, quoique je n'en euſſe guère d'envie : on n'eſt foible que quand on veut. Ah ! mademoiſelle, reprit-il, quand on a le cœur un peu ſenſible, on craint tout ; & je vois bien que vous avez plus d'amour propre que de tendreſſe. Laiſſez-

moi, lui dis-je alors : je ne sai d'où vient que je vous souffre me parler sur ce ton-là; mais, repris-je, je ne dois m'en prendre qu'à moi : une folie que j'ai imaginée pour me moquer d'une extravagante, vous à fait comprendre des choses à quoi je ne pensois pas.

L'air dont je dis ces dernières paroles, devoit obliger infiniment Brésy, ou l'offenser mortellement. Je ne sus point quel effet elles avoient produit sur lui ; mais le lendemain je reçus un billet de ma mère qui me demandoit à Paris pour une cérémonie à laquelle elle souhaitoit que je me trouvasse, & elle me demandoit de l'aller trouver incessamment dans l'équipage d'une de ces dames, avec une femme qui me servoit. Le marquis, qui avoit eu le tems de faire réflexion pendant la nuit à tout ce que je lui avois dit, & qui étoit assez prévenu de son mérite, ne douta pas que ce ne fût le dépit qui m'eût fait parler. Il m'en sut gré, & tâcha de me persuader de partir avec Talmonte & lui. De mon côté, j'en mourois d'envie, & j'avois pour moi l'ordre de ma mère : je me sentois du goût pour Brésy ; c'étoit même un parti fort proportionné pour moi. Cela pouvoit devenir une affaire sérieuse ; mais j'avois senti un chagrin si piquant de ce qu'il avoit obéi à mes paroles plutôt qu'à mes

ſentimens, que je ne voulus pas me démentir. Il ſe mit à mes genoux pour me conjurer de lui accorder cette grace : il me propoſa, ſi je la lui refuſois, de reſter avec nous & de ne donner que ſon carroſſe à Talmonte ; mais je fus inéxorable, bien fâchée pourtant de l'être. On eſt bien bizarre, madame, quand on fait tant que d'être un peu touchée ; car vous voyez bien que je ne ſavois précifément ce que je voulois. Enfin le moment du départ arriva, j'eus encore à ſoutenir pluſieurs aſſauts. Madame d'Arcire me diſoit que j'étois folle ; Sélincourt me plaiſantoit ; le chevalier & madame d'Orſélis, qui étoient alors aſſez bien enſemble, condamnoient mon procedé.

La pauvre Talmonte faiſoit pendant ce tems-là un triſte perſonnage ; mais l'eſpérance d'en faire bien-tôt un meilleur la conſoloit d'avance. Elle eut même le courage de ſoutenir une dernière tentative du marquis pour me faire partir, ou pour m'obliger à conſentir qu'il demeurât. Il étoit déja dans ſon carroſſe avec elle ; il appella un valet de chambre à lui qui étoit à cheval ; il me l'envoya pour ſavoir ma dernière réſolution. Allez, mademoiſelle, me dit le comte, allez, vous reviendrez dans deux jours ; vous ſatisferez madame votre mère, vous obligerez Bréſy ,

& vous vous épargnerez le chagrin que vous allez avoir dès qu'ils seront à cent pas d'ici. Je sentois déja la vérité de cette prédiction ; mais je fus ferme jusqu'au bout, & je mandai fièrement, qu'il étoit superflu de faire tant de pas inutiles. Je donnai une lettre à un de ses gens, par laquelle je mandois à ma mère que je ne me portois pas trop bien, & que je la priois de me pardonner si je ne lui obéissois pas.

Il est vrai, madame, qu'il me prit un chagrin extrême dès qu'ils ne furent plus à portée de revenir : j'en souffris cruellement, & d'autant plus que je voulus me contraindre & que je le fis si bien qu'on m'accusa plutôt d'insensibilité que de foiblesse : mais à vous à qui je ne cache rien, j'avoue que je passai deux mauvaises nuits ; elles furent pourtant encore plus douces que les journées, parce qu'au moins je ne me contraignois pas.

Je passerai légèrement sur ces deux jours d'absence, on se promena, on joua, & le troisième on vit arriver le marquis. Je ne saurois bien vous dire laquelle se fit le mieux sentir dans mon cœur, de la joie ou de la honte ; ce fut un mélange confus qui ne laissa pas d'avoir sa douceur. Brésy avoit toute l'ardeur d'une véritable passion, & toute la docilité

d'un homme un peu coupable. On nous regardoit d'une façon à me faire perdre patience; mais enfin on eut pitié du marquis, & on lui laissa quelques momens pour s'expliquer avec moi. Nous nous raccommodâmes donc, madame, ou plutôt nous commençâmes notre intelligence; car jusqu'à l'arrivée de madame de Talmonte, je ne croyois pas avoir fait tant de chemin: tant il est vrai que la jalousie détermine. Brésy me parla sur le ton qu'il faut prendre avec une fille de qualité qui est sage, mais qui n'étant point un enfant, veut connoître son mari avant que de l'épouser. Je me suis laissé aller au plaisir qu'on a de parler de soi, & je ne vous en dirai plus rien qu'en passant, jusqu'à la fin de notre voyage.

Sélincourt continuoit à goûter la félicité la plus parfaite: il pria madame d'Arcire d'achever les vers qu'elle avoit commencés dans ses tablettes; elle le fit sur le champ, aussi ne vous assurerai-je pas qu'ils soient fort bons.

O vous qui d'un oubli payez ma tendre flamme,
Vous qui, malgré votre manque de foi,
Régnerez toujours sur mon ame,
Pour un moment encor souvenez-vous de moi,
Pour ce moment, oubliez la bergère

Qui depuis quelques jours captive vôtre cœur,
Sans que mon fier dépit éteigne mon ardeur,
Sans que l'amour étouffe ma colère.
Si vous l'employez bien ce moment précieux,
Vous reviendrez à moi, mon amour m'en assure.
Ailleurs, pour les appas, vous pourrez trouver mieux;
Mais où trouverez-vous cette tendresse pure,
Dont l'excès seul fait la mesure ?
Ah ! Tircis, seule sous les cieux,
Je puis, sans blesser l'innocence,
Vous donner des plaisirs par mes soins, ma constance,
Durables & délicieux.

Il y a là un peu de vanité, dit madame d'Arcire en rendant les tablettes ; mais les poëtes sont accusés d'être vains. Cependant, je réponds que je n'avance rien que je ne puisse soutenir. Oui, charmante personne lui répondit Sélincourt en lui rendant mille graces, vous êtes la seule avec qui je puisse vivre heureux. Vous jugez bien, madame, qu'une conversation sur ce ton-là peut être longue sans être ennuyeuse ; aussi ne la finirent-ils que lorsqu'on vint leur dire que l'on s'alloit mettre à table. Le chevalier & madame d'Orfélis étoient aussi dans un plein calme ; & j'écoutois fort volontiers tout ce que Brésy vouloit me dire. Le bon duc même ne laissoit pas de contribuer aux plaisirs ; il cherchoit à m'être agréable ; & son amour n'étoit point encore assez

violent pour le rendre jaloux; & les rivaux jusques-là ne lui avoient donné qu'une légère émulation, sans jalousie. Nous avions encore du tems à passer chez Sélincourt: il cherchoit tous les jours de nouveaux plaisirs; il nous en proposa un, qui ne pouvoit s'appeller ainsi, que par la singularité des personnages qu'il vouloit nous faire voir. Nous étions tous dans cette disposition à la joie qui rend tous les objets ou plus aimables, ou plus ridicules qu'ils ne sont. On dîna un jour de bonne heure, pour avoir plus de tems. Nous partîmes dans deux carrosses, & nous arrivâmes après une heure de chemin, près d'un château à pont-levis. Il est vrai que cela étoit assez inutile, parce que les fossés étoient presque comblés. Madame de Richardin maîtresse de ces lieux, logeoit dans un petit corps très-mal fait, une ame qui visoit à l'élevation: tout ce qui représentoit la noblesse la faisoit tressaillir de joie. Il fallut mettre pied à terre, avant que de passer le pont, parce que la porte étoit si basse & si étroite, que de mémoire d'homme on n'y avoit vu passer aucune voiture. L'envie de rire nous prit dès la cour: le bâtiment est à l'antique, avec quantité de tours. Mais l'incomparable madame de Richardin en faisoit encore bâtir de nouvelles,

pour ajouter à l'antiquité, & pour persuader qu'elle descendoit des anciens possesseurs de ce château. Ce n'étoit pas une chose aisée à persuader : elle & son mari l'avoient acheté depuis deux ou trois ans : ils avoient même ajouté à à leur nom le *de* & le *din*, qui privé de ces ornemens, n'étoit plus que Richard, nom qui qui avoit été imposé au père de monsieur de Richardin, parce qu'il étoit en effet un marchand fort riche. Sélincourt nous rendit compte à la hâte de ces particularités. Nous composâmes nos visages pour faire notre entrée en gens sensés : mais nous pensâmes perdre contenance, quand nous vîmes venir monsieur de Richardin au-devant de nous. C'étoit un petit homme noir & sec, avec des cheveux plats, un habit de pinchina, des souliers cirés en pantoufles, & une cravate de tafetas noir, parce que sa femme disoit que cela lui donnoit un air guerrier. Mademoiselle de Richardin suivoit son père : elle est deux pieds plus haute que lui, & pouvoit faire un beau piquier dans les Gardes-Françoises : elle est grosse à proportion ; sa peau est d'un rouge brun, & sa voix est un fausset, par ordre de sa mère, pour lui donner un air plus jeune. A peine étions nous revenus de la surprise qu'un tel abord nous avoit causé, que nous apperçûmes la

véritable madame de Richardin couchée sur un lit de repos, dans le fond de la sálle, habillée d'une robe de chambre gris-de-lin & argent. Cette attitude ne pouvoit cacher une bosse qui occupe son côté droit. Son visage est long, étroit & pointu; ses yeux sont petits & creux, sa bouche plate, & toute sa personne est faite de façon à faire rire des gens plus graves que nous. Ses cheveux étoient ce jour-là relevés d'un air de portrait, pleins de rubans or & vert. Ses mains qui sont grandes & séches, étoient chargées de bagues; & elle avoit une croix plus propre à mettre au chevet d'un lit, qu'à pendre au col. Il me prit une telle envie de rire, & je vis dans les yeux de toute notre troupe quelque chose de si plaisant, que je reçus un soulagement considérable, d'un faux-pas que fit le duc de... qui, après l'avoir fait chanceler, l'envoya à quelques pas de nous mordre la poussière. On courut à lui pour voir s'il n'étoit point blessé; mais il n'en avoit eu que la peur: & alors nous prîmes ce prétexte pour rire de toute notre force. Madame de Richardin en fit fort bien son devoir, & nous montra ses dents fort noires & très-longues, qui achevèrent de la rendre si ridicule, que nous fûmes confirmés dans le

dessein

dessein de la rendre tout-à-fait folle. Il n'y avoit qu'un pas à faire ; son amour propre est complet, on lui fait tout croire à la faveur de la louange. J'eus la hardiesse de soutenir qu'elle avoit l'air aussi grand qu'une déesse, ou même que madame la princesse de Conti. Brésy assûra, qu'à peine dans tous les siècles passés on pourroit trouver une beauté digne de lui être comparée. Vous jugez bien que la pauvre Hélène qui n'en pouvoit mais, fut citée en cette occasion. Pour moi, dit Sélincourt, qui suis assez heureux pour connoître madame de Richardin avant vous, j'ai toujours cru que Vénus ne pouvoit approcher de ses charmes. Mais à qui trouverons-nous des mains, reprit madamé d'Orsélis, pareilles à celles que nous voyons ? j'ai toujours oui dire, reprit madame de Richardin, en faisant des mines incomparables, que je les ai assez faites comme celles de la reine-mère, qui les avoit sans doute les plus belles de son royaume. Je suis assez vieux, dit le duc, pour les avoir vues souvent : elles n'approchoient pas des vôttres. Et les pieds, interrompit Chanteuil en voyant qu'elle en allongeoit un long & plat, chaussé d'un bas de soie vert à coin d'or, & d'une mule argent & gris-de-lin ; & les pieds, ré-

peta-t-il, Thétis en eut-elle jamais de ſembla-bles ?

La petite folle pendant ce tems-là, regardoit le marquis avec une extrême attention : c'étoit un regard digne d'être peint. On ne ſait ſi ſa figure lui plut davantage que celle des autres, ou ſi ſa louange étoit plus de ſon goût, mais il eſt certain qu'il fut préferé, & qu'après nos flatteries tumultueuſes, ce fut à lui qu'elle adreſſa la parole. On m'a toujours flattée, dit-elle, de quelque beauté : on ne m'a diſputé ni l'air ni les graces ; mais, monſieur, une grande créature que voilà, ajouta-t-elle en montrant ſa fille, a rendu quelquefois ma jeuneſſe équivoque ; cependant, telle que vous la voyez, elle n'a que dix ans : j'ai été mariée à douze, & je l'eus la première année de mon mariage ; mais une figure comme celle-là fait toujours tort, & il y a mille ſortes de gens qui me croyent trente ans accomplis, parce qu'elle eſt ma fille. Votre fille, madame, s'écria Bréſy en riant comme un fou ! cela ne peut-être : mademoiſelle paroît votre grande-mère. Je lui demande pardon de ma ſincérité ; mais peut-on être maître de ſes paroles lorſqu'on ne l'eſt plus de ſon cœur ? il acheva ces mots en la regardant avec des yeux languiſſans : la pauvre pe-

tite femme en fut pénétrée. Nous la vîmes se lever à notre grand étonnement; car sa figure étoit encore bien plus irrégulière sur ses pieds que dessus un lit. Venez, monsieur le marquis, lui dit-elle, venez, passons dans mon cabinet, je veux vous faire voir mon portrait lorsque je fus mariée; & j'ai aussi quelques petits ouvrages en vers qui vous prouveront que mon esprit n'en doit guère à ma personne. Le pauvre Brésy n'eut plus envie de rire à cette terrible proposition; & prenant l'air le plus poli qu'il lui fut possible: je crois, madame, lui dit-il, que ces dames seront ravies de vous suivre. Ces dames sont les maîtresses, reprit-elle; venez toujours. Mais, madame, lui dit-il à demi-bas, monsieur de Richardin, que dira-t-il? Monsieur de Richardin, interrompit-elle impatiemment, n'a pas accoutumé de me gêner; il parle avec monsieur le duc de leurs premières campagnes. Il étoit vrai qu'ils avoient lié conversation; mais elle n'avoit garde de rouler sur la guerre; le pauvre monsieur de Richardin n'en avoit jamais su que ce qu'il en avoit appris dans la gazette.

La manière dont madame de Richardin le prenoit, ne permit pas au marquis de se faire prier davantage, il fallut la suivre. Nous demeu-

râmes dans une ſurpriſe étrange de la manière d'agir de ce petit monſtre. Il n'y avoit pas un demi quart-d'heure que le pauvre Bréſy étoit avec ſa nouvelle conquête, quand nous l'entendîmes faire des cris de forcenée. Nous courûmes à la porte du cabinet, & nous vîmes le malheureux Bréſy aſſis dans un fauteuil avec un fort bon viſage, mais dans une immobilité qui contre-faiſoit l'évanouiſſement : la petite déſeſperée courut auprès de lui & s'empreſſa de le ſecourir. Il ſe leva bruſquement, en nous faiſant des excuſes de l'état où il paroiſſoit devant des dames, & aſſura qu'il étoit aſſez ſujet à ces accidens. Madame de Richardin demanda des rafraîchiſſemens pour lui : on crioit à pleine tête, perſonne ne paroiſſoit. Pourquoi n'avez-vous pas de ſonnettes, lui dit le duc ? c'eſt, reprit-elle, que mes aïeux, qui, ſans vanité étoient d'aſſez grands ſeigneurs, n'en avoient point, & qu'on doit toujours avoir des valets-de-chambre à portée de répondre. Vous voyez, ajouta Bréſy, que les valets-de-chambre ſont fautifs, & que les cris que fait mademoiſelle votre fille n'avancent rien. Ah ! monſieur le marquis, reprit-elle, je vois bien que vous me condamnez à avoir des ſonnettes : j'en aurai demain aſ-

ſûrément. Pendant ce tems, la pauvre fille couroit tout le château, car elle & ſon père craignoient fort monſieur de Richardin; il vint à la fin une femme-de-chambre hâlée & honteuſe, demander ce qu'on vouloit. Madame de Richardin fit en vain un grand vacarme, pour qu'on trouvât ſes valets-de-chambre & ſon maître d'hôtel: il n'y en avoit jamais eu dans la maiſon; & la malheureuſe femme-de-chambre ignoroit autant la ſignification de ces noms-là, qu'Andrée de la comteſſe d'Eſcarbagnas ignore celui de la ſoucoupe. Elle ouvroit de grands yeux, & ne répondoit pas un mot: madame de Richardin ſe répondit à elle-même, qu'ils étoient appatemment allés à une ville prochaine pour des proviſions qu'elle avoit ordonnées, & ajouta qu'on apportât la collation telle qu'on la pourroit avoir. On vit bien-tôt après la même femme accompagnée d'un petit laquais vêtu de rouge, l'un & l'autre chargés d'un pâté de lièvre, & d'une grande jatte de lait. Mettons-nous à table: dit hardiment la maîtreſſe du château; une autre fois on ſera mieux. Vous ſerez peut-être ſurpriſe, madame, qu'une femme habillée à la campagne d'un habit argent & gris-de-lin, coëffée en cheveux &

avec des pierreries, fût si mal en domestique; & ne fît pas meilleure chère; mais telle est notre héroïne : elle n'épargne rien pour tout ce qu'elle croit la devoir embellir, & ne se soucie point de tout le reste.

On se mit à table; mais ce ne fut pas pour manger : il faut pourtant en excepter monsieur de Richardin & sa fille, qui, charmés de voir madame de Richardin occupée, mangeoient en gens affamés, qui vouloient profiter de l'occasion. Lorsque la collation fut ôtée, je proposai de jouer à de petits jeux; car je ne pouvois être sérieuse. Chacun imagina un jeu à sa mode; mais, madame d'Arcire dit que, si on vouloit faire un proverbe, elle seroit une des actrices. On y consentit : nous nous attroupâmes pour nous concerter sur la manière dont il falloit le jouer. Quand nous fûmes convenus de tout, nous trouvâmes qu'il ne nous falloit que quatre acteurs. Ce fut moi, madame qui ouvris la scène avec le duc, qui eut la complaisance d'être des nôtres. Il représentoit le valet du chevalier : j'étois la suivante de la marquise, qui dans la pièce devoit être une vieille amoureuse : la suite vous instruira du reste. Imaginez-vous donc, s'il vous plaît, que vous me voyez à la place

de la Beauval, & le duc de.... à la place de la Thorillière. J'eus nom Catos; le duc eut nom Champagne; la marquise s'appella madame de Vieillardis, & Chanteuil se nommoit simplement le chevalier.



ces déesses-là ne se gâte point. On l'encense tous les jours à brûle-pourpoint pour se moquer d'elle ; & son amour-propre lui garantit bon tout ce qu'on lui dit sur ce ton-là.

CHAMPAGNE.

Avouez, mademoiselle Catos, que c'est une terrible machine que la femme, & que....

CATOS.

Taisez-vous, Champagne, je n'aime pas la physique ; mais, dès que j'entends parler de machines, je m'enfuis, ou je me bouche les oreilles.

CHAMPAGNE.

J'avois pourtant bien quelque petit discours physique à vous faire, & les mouvemens que je sens dans mon cœur, me serviroient à vous prouver que.......

CATOS.

Oh ! encore une fois, taisez-vous, aussi-bien voici madame.

Madame DE VIEILLARDIS.

Bon jour, mon pauvre Champagne : où est ton maître aujourd'hui ?

CHAMPAGNE.

Madame, je le croyois auprès de vous : il faut qu'il ait des affaires bien considérables,

quand il s'en sépare un moment. Aussi a-t-il grande raison; belle & jeune comme vous êtes, où pourroit-il être mieux ?

Madame DE VIEILLARDIS.

Hélas ! mon pauvre ami, les hommes sont bizarres. Il est vrai que je suis belle : c'est une chose assez visible ; & quand on n'a que trente ans, je crois qu'on peut encore passer pour jeune.

CATOS, *à part.*

Sa fille en a pourtant quarante-cinq.

Madame DE VIEILLARDIS.

Que dis-tu, Catos ?

CATOS.

Je dis, madame, que mademoiselle votre fille a le plus grand tort du monde d'en paroître quarante-cinq.

Madame DE VIEILLARDIS.

Et fy, Catos, ne parlons point d'elle ; c'est une chose que je n'ai jamais comprise, quand je la vois de la figure dont elle est ; car enfin, encore une fois, je n'ai que trente ans au plus ; c'est une vérité constante. Mais j'apperçois le chevalier. Approchez, approchez, petit fripon ; on ne vous a vu d'aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

J'en ſuis le premier puni, madame, puiſque je ne vous ai point vue; c'eſt une abſence cruelle: & quand on rentre chez vous, on eſt toujours ſi ébloui des nouvelles graces qu'on vous retrouve, & du brillant de vos yeux, qu'on ſent bien qu'il n'y a que l'habitude qui puiſſe faire ſoutenir l'un & l'autre.

Madame DE VIEILLARDIS.

On eſt pourtant aſſez gracieuſe pour vous: on tâche à tempérer ce qu'il peut y avoir de trop éclatant dans les regards; mais l'amour y ajoute des feux, quand on en retranche les éclairs.

LE CHEVALIER.

Et toujours de l'eſprit de plus en plus, madame! Trop heureux de contempler à tous momens vos beautés, & de goûter les charmes de vos divines converſations! Mais ne me refuſez pas votre belle main, pour m'aſſurer que vous ne me retrancherez jamais la liberté de vous voir.

Madame DE VIEILLARDIS.

Tenez, Chevalier: vous peut-on refuſer quelque choſe?

LE CHEVALIER, *en baiſant la main de madame Vieillardis.*

Quelle main! Qui peut être, à l'heure qu'il

est, aussi heureux que moi ? Mais voilà une bague dont je suis jaloux : elle a le plaisir de toucher vos doigts : elle n'y restera pas assurément ; & je vais la faire passer dans les miens, pour la punir de trop de douceurs qu'elle a goûtées.

Madame DE VIEILLARDIS.

Petit badin, allez, je vous la donne : elle est de deux cens pistoles ; mais c'est une bagatelle, & j'ai à vous entretenir en particulier de choses plus intéressantes. Passons dans mon cabinet.

LE CHEVALIER, *à Champagne, en s'en allant.*

Ah ! Champagne, je meurs de peur.

CHAMPAGNE, *riant.*

A votre avis, mademoiselle Catos, de quoi madame de Vieillardis va-t-elle entretenir mon maître ?

CATOS.

Oh ! mais que sai-je ? de mariage, peut-être ; peut-être aussi de physique.

CHAMPAGNE.

Comment, de mariage ! & n'a-t-elle pas un mari ?

CATOS.

Oui, mais elle croit toujours qu'il va mou-

rir ; enfin ce fera toujours de quelque chofe comme cela qu'elle l'entretiendra.

Madame DE VIEILLARDIS.

Catos, Champagne, au fecours; de l'eau de la reine d'Hongrie, du vinaigre.

CATOS.

Eh, mon Dieu! qu'eft-ce que tout ceci?

Madame DE VIEILLARDIS.

Ce pauvre garçon m'aime avec une délicateffe fi parfaite, qu'au feul aveu que je lui ai fait de la paffion que j'ai pour lui, il s'eft évanoui à mes pieds.

CATOS.

Oh! ce n'eft que cela! je croyois que tout étoit perdu. Je ne m'étonne pas de ce mal fubit; il n'y a perfonne qu'une telle déclaration ne faffe tomber de fon haut.

Madame DE VIEILLARDIS.

Je vais chercher d'un élixir excellent contre les foibleffes.

CHAMPAGNE.

Monfieur, fortez; il n'y a ici que mademoifelle Catos & moi.

LE CHEVALIER.

Ma foi, fans mon évanouiffement, je ne fais

ce que je ferois devenu. On ne m'y ratrappera de ma vie.

CHAMPAGNE.

Parbleu, monfieur, je vous trouvois auffi fort téméraire, d'aller effuyer un tête-à-tête avec une dame de Vieillardis.

LE CHEVALIER.

Vraiment, j'en avois affez peur : mais un diamant de deux cens piftoles, que j'avois fait fi fubtilement paffer de fon doigt au mien, méritoit quelque complaifance. Mais je ne rifquerai plus de ces aventures-là.

CATOS.

Ma foi, monfieur, partez donc : car elle eft allée querir d'un élixir propre à réparer les forces. Il ne vous feroit plus permis après cela de vous évanouir une feconde fois.

LE CHEVALIER.

Adieu, Catos ; je fuis pour éviter fon retour.

CATOS.

La vieille fera bien furprife, quand elle ne trouvera plus l'évanoui !

Madame DE VIEILLARDIS, *revenant.*

Catos, où eft le Chevalier ?

CATOS.

Nous l'avons fait revenir, madame ; & auffi-

tôt il est parti avec son Champagne, qui a bien de la peine à le traîner. Il est si honteux de cet accident, qu'il dit qu'il n'osera plus se présenter devant vous.

Madame DE VIEILLARDIS.

Hélas ! le pauvre enfant, qu'il a le cœur bon ! Voilà une bouteille, ma chère Catos, que je ne donnerois pas pour cent mille écus. Il n'aura pas sitôt pris une goutte de la liqueur qu'elle renferme, qu'il sera guéri. Appelle-moi quelqu'un, pour que j'envoie savoir de ses nouvelles, en attendant que mes chevaux soient à mon carrosse, pour aller moi-même m'en informer.

Fin du Proverbe.

Toute autre que la Richardin nous auroit fait jetter par les fenêtres après cet insolent proverbe ; mais elle, sûre de sa jeunesse & de sa beauté, fut la première à blâmer la Vieillardis, & à dire qu'il n'y avoit rien de si affreux qu'une vieille amoureuse. Brésy devina notre proverbe, qui étoit : *N'aille au bois qui a peur des feuilles.* Il ne paroissoit plus à sa maladie ; car il rioit très-inconsidérément. Madame de Richardin lui dit qu'il n'étoit guère obligeant, d'avoir tant de gayeté dans le mo-
ment

ment qu'il alloit la quitter. Il l'assura qu'il la reviendroit voir le lendemain ; & nous partîmes, après avoir assez pris de ce plaisir pour n'y revenir de notre vie : car, comme vous savez, madame, le peu de momens où le ridicule réjouit, est suivi d'un extrême ennui, quand on continue d'en être témoins. Nous nous retrouvâmes mieux à Sélincourt, après cette promenade. Que nous y fûmes bien pendant quelques jours ! & que les fureurs d'amour du vieux duc vinrent mal-à-propos troubler un si doux calme ! Il est vrai qu'elles sont bonnes à quelque chose ; & que si je n'avois plus à vous apprendre que des félicités, le reste de mon voyage vous paroîtroit bien fade. Tandis que nous étions dans cette intelligence, dont je viens de vous parler, & que le duc n'en étoit encore qu'à découvrir s'il y avoit quelque mystère entre le marquis & moi, nous cherchions tous les jours des promenades nouvelles & des plaisirs nouveaux, pour diversifier nos plaisirs. J'ai toujours aimé les ruisseaux : on nous dit qu'il y en avoit un à un quart de lieue de chez Sélincourt, le plus joli du monde, & dont la source, qui sortoit d'un rocher, étoit couverte de grands arbres. On résolut d'y aller le lendemain ; on trouva les branches de ces arbres courbées en berceau, & entou-

rées de chaînes d'œillets, de fleurs d'oranges & de jasmins. Des sièges de gazon très-propres régnoient tout autour du berceau ; & les bords de la source étoient garnis de soucoupes de cristal & de porcelaine chargées de toutes sortes d'eaux, de liqueurs & de glaces. Des corbeilles remplies de figues, d'abricots & de pêches, d'une beauté parfaite, séparoient les soucoupes : & cela faisoit un effet si joli & si brillant, que notre étonnement nous empêcha long-tems de manger. Quelle est la fée, dis je en arrivant en ce lieu qu'on avoit rendu si aimable ; quelle est la fée favorable qui prend ainsi soin de nos plaisirs ? C'est plutôt un enchanteur, ajouta le duc, ne doutant pas que ce ne fût le comte qui faisoit cette galanterie à la marquise. Qu'importe, dit Brésy ; il est bien sûr qu'on n'a pas envie de nous empoisonner : c'est, peut-être, le dieu de la fontaine, ajouta-t-il en riant ; car je ne vois pas beaucoup de domestiques pour servir les dames. Cela est très-bien entendu, dit Sélincourt ; je voudrois en être l'inventeur. Il est vrai, reprit le chevalier, que la chose est simple ; mais qu'elle a un air fort galant. Les dames prirent quelques tasses de crême glacée, en louant cette petite décoration. La belle Orfelis étoit fâchée de connoître que ce n'étoit pas Chanteuil. La

marquise eût voulu en être redevable à son amant. Le cœur me disoit que c'étoit le marquis, & cela se trouva vrai. Il avoit chargé de ce soin un valet-de-chambre à lui, qui entendoit fort bien ces sortes de choses, & qui les exécuta comme je viens de vous le dire.

Quand nous eûmes pris de ces liqueurs, & mangé des fruits qui étoient excellens & d'une beauté surprenante, la conversation devint fort vive & fort agréable. Le proverbe joué chez la Richardin nous a fait prendre du goût pour cette sorte de divertissement. Nous en jouâmes un au bord de la fontaine, & les jours suivans quelques autres à Sélincourt. Je ne les mettrai point ici, parce que ce seroit interrompre trop long-tems ma narration.

Fin de la premiere Partie.



SECONDE PARTIE.

QUAND nous fûmes retournés à Sélincourt, on se souvint qu'il y avoit plusieurs de nous qui n'avoient pas satisfait à la loi que nous nous étions imposée, de conter quelques-unes de nos aventures ; on me fit grace en faveur de la folie que j'avois inventée pour chagriner madame de Talmonte ; &, dans la vérité, j'aurois eu peu de chose à dire : ce fut le duc d..... qui ce soir-là remplit son devoir. Il prit la parole ainsi : Si j'avois à vous faire le récit de ma vie depuis que je suis au monde, il faudroit, messieurs, y passer une partie de la vôtre. Je veux seulement vous dire une aventure qui m'est arrivée avec une fort jolie femme, il y a trois ou quatre ans. J'étois déja fort vieux ; mais l'amour n'a nul respect pour la vieillesse ; au contraire, il se réjouit souvent à la rendre ridicule. J'étois en commerce d'amitié avec une femme de beaucoup d'esprit, qui donnoit dans la philosophie ; je faisois moi-même le philosophe ; j'étois un censeur sévère des plus jeunes amans : enfin je ne sais comment on pouvoit me souffrir. Cette femme, que j'appellerai madame de Fercy, devint amie

d'une autre qu'on nommoit madame de Rantal : celle-ci n'étoit point philofophe : la nature lui avoit départi beaucoup de fes dons ; elle étoit jeune, agréable, gracieufe, fpirituelle ; fa raifon & fes réflexions lui tenoient lieu de philofophie ; elle fe moquoit fouvent de nos vaines difputes ; &, quand madame de Fercy vouloit l'engager à lire Defcartes & à fe mêler dans nos conteftations : lorfque je vous aurai vu convenir de quelque chofe, lui difoit-elle, non-feulement je lirai Defcartes, mais je ne lirai plus autre chofe ; mais comme je vois que vous ne convenez point de vos opinions après vous être prefque querellés, & que chacun donne le fens qu'il veut à des chofes qui devroient être sûres, vous me permettrez de m'en tenir à ma philofophie naturelle, & de ne point perdre mon tems & ma poitrine avec vous autres. Oh ! voilà une belle philofophie, reprenoit madame de Fercy ; quel en eft le fruit ? Je vais vous le dire, difoit madame de Rantal : premièrement, jamais je ne me laiffe amufer par l'efpérance, au point d'être bien fâchée quand mes entreprifes ne me réuffiffent pas. Je ne reçois pas tout-à-fait les biens & les maux du même vifage ; car je crois que cela tient plus de l'infenfibilité que de la philofophie ; mais les uns ne me caufent point

de grands mouvemens de joie, & les autres n'ont guère la force de m'affliger extrêmement: je jouis du bien présent, sans vouloir pénétrer dans un avenir toujours obscur & incertain; je me contente d'une fortune médiocre, quoique j'en croye mériter une plus grande, & que je sache bien que je n'en ferois pas un mauvais usage: je ne demande de mes amis, que ce que je ferois pour eux, & je me satisfais encore de beaucoup moins; enfin, de toutes les parties de la philosophie, je n'admets que la morale, mais telle que je la trouve dans ma tête & dans mon cœur, sans le secours de l'étude: j'aime mieux apprendre, dans mes lectures, des faits qui m'amusent, que de m'ennuyer avec des livres abstraits, qui ne me rendroient pas plus sage ni de meilleure compagnie, & dont la science est fort incertaine. Voilà une femme parfaite, disoit alors madame de Fercy en se moquant de son amie: nous disputions sans cesse contre elle; elle en rioit & nous ne la persuadions point. Pendant toutes ces conversations, je sentois diminuer en moi cette sévérité que l'âge & l'étude m'avoient donnée. Je trouvois bien de l'esprit à madame de Rantal; sa figure étoit aimable: elle ne songeoit point à me plaire; mais une certaine politesse charmante, dont la nature l'a douée, flattoit mon cœur de quel-

qu'espérance, & je me sentis amoureux, mais amoureux comme un Amadis. Avant même que d'avoir songé à m'en garantir, madame de Fercy m'en fit appercevoir : je n'en voulus pas convenir d'abord ; mais les soins qu'on me vit prendre de me parer, & l'envie que j'avois de plaire à madame de Rantal, me découvroient assez pour n'avoir pas besoin de mon aveu. Je commençai à lui rendre des soins par une petite fête que je lui donnai ; elle fut si magnifique, que madame de Fercy ne douta plus de ma passion. C'étoit dans le commencement des jonquilles & de ces autres belles fleurs du printems ; mon appartement en étoit tout jonché : il y eut un grand repas ; une musique très-agréable lui succéda, & je leur donnai ensuite une foule de petits divertissemens qui leur parurent assez amusans. Madame de Fercy, qui est de très-belle humeur, & qui ne vouloit rien prendre sur son compte, appella toujours son amie la reine de la fête. Peu de tems après, je fis une partie pour aller passer quatre jours dans une maison merveilleuse, dont je pouvois faire les honneurs ; nous partîmes dans le plus beau mois de l'année, c'est-à-dire, dans le mois de juin, madame de Rantal, madame de Fercy, M. le chevalier de Fercy son beau-frère, qui est jeune, fort bien fait, & qui n'a

que trop de mérite; un philosophe qui n'abandonnoit point madame de Fercy, une de ses amies, & un homme de ma connoissance qui chante très-bien, & qui est fort agréable dans la conversation, & surtout à table. Je leur donnai, pendant le séjour que nous fîmes dans ce beau lieu, tous les plaisirs que je pus imaginer. Je suis d'un tems plus galant que n'est celui-ci. Rien ne fut oublié pour amuser une ingrate qui commençoit à me désespérer; la profusion & la délicatesse régnoient dans nos repas. J'avois mené des musiciens excellens: on avoit des concerts. On faisoit des loteries dont tous les billets étoient noirs: ce n'étoit point des présens de conséquence; mais il y avoit de jolies choses dans tous les lots. Nous allâmes passer une après-dînée dans une petite île délicieuse qu'on avoit faite au milieu d'une pièce d'eau qui est très-grande: cette île est revêtue de pierres de taille; quatre petites tours sont aux quatre coins; elles composent chacune un cabinet, dont l'un est une bibliothèque de livres choisis & agréables, l'autre a deux cuves de marbre noir, pour les bains; le troisième est rempli de beaux portraits, & le dernier est une volière remplie d'oiseaux aimables aux yeux, & qui, par leurs chants, font retentir les airs d'une agréable

harmonie : le milieu de l'île eſt occupé par un pavillon qui forme un petit appartement très-complet ; il eſt meublé galamment ; tout y reſpire l'amour ; & les vues de cet appartement donnent ſur quatre différens parterres ou boulingrins. Madame de Rantal ſe trouva ſi bien dans ce lieu, que je ne vous repréſente pas ſi beau qu'il eſt en effet, qu'elle avoua n'avoir jamais rien vu d'égal. Je crus que c'étoient des diſpoſitions favorables, & je lui demandai ſi on pourroit eſpérer d'être écouté, ſuppoſé qu'on lui déclarât ſes ſentimens dans cette île enchantée. Oh ! non, reprit-elle ; au moins ce ſeroit ſelon les gens. Il y en a tel qu'on aimeroit à entendre même dans un déſert, & à plus forte raiſon dans un endroit auſſi charmant que celui-ci. Ce diſcours, qu'elle fit ſans doute par haſard, ne laiſſa pas de me flatter. Le lendemain, je fis atteler des carroſſes pour promener les dames dans le parc, qui eſt un des plus beaux du royaume ; &, ſur le déclin du jour, je fis reprendre le chemin des jardins. Je fis arrêter au bas des caſcades ; &, voyant que chacun ſe ſéparoit, je conduiſis madame de Rantal vers une grotte dont les eaux vont perpétuellement, & qui étant proche d'un bois, eſt fort à portée d'entendre les roſſignols ; elle y entra ſans difficulté ; elle en trouva l'ordre

& la ſituation très-agréables. Je ne voulus pas perdre un moment que je croyois ſi favorable. Je me jettai à ſes pieds ; je lui dis des choſes très-touchantes ; je lui fis une peinture fort vive de mes tourmens & de ma paſſion : elle rioit de tout ſon cœur, & ne répondoit point, lorſqu'elle s'entendit adreſſer ces paroles par une fort belle voix :

Fuyez l'amour, jeune beauté :
Quand de jeunes amans vous content leur martyre,
Souvent ce qu'ils oſent vous dire
Altère fort l'aimable vérité ;
Mais dans un âge plus ſolide,
Lorſque l'on ſuit l'aveugle guide,
On ſe dévoue à la fidélité.

Vous avez tout gâté, me dit-elle en riant, quand on eut achevé de chanter : il falloit vous en tenir à la déclaration que vous m'avez faite : ceci a un air ſi préparé, qu'il ne touche point. Le ton de madame de Rantal étoit ſi moqueur, & je crus ſi bien voir dans ſes yeux, qu'elle cherchoit à ſortir de la grotte, que la colère me prit, & que je dis mille extravagances. Vous jugez bien, meſdames, que j'avois fait faire ces paroles, & que j'avois poſté un de mes chanteurs dans cet endroit, avec des ordres précis de les chanter quand je ſerois avec madame de Rantal : mon ſoin me réuſſit

mal, comme vous le voyez; j'en fus de très-méchante humeur le reste du soir. Madame de Fercy s'en apperçut; elle m'en fit des plaisanteries; mais ce n'étoit plus là ce qui m'occupoit. Le chevalier de Fercy regardoit madame de Rantal, & elle lui rendoit ses regards; il naissoit entr'eux un amour qui fut d'abord fort mystérieux, & je crus remarquer qu'une de leurs raisons pour être si discrets, étoit la présence de madame de Fercy, qui n'étoit point indifférente pour son beau-frère. Cette découverte me mit au désespoir, & je m'en retournai à Paris avec la jalousie de plus & l'espérance de moins. Rien ne rend un homme plus malheureux. Je voulus pourtant tenter encore le côté de l'intérêt. Madame de Rantal n'étoit pas riche; elle aimoit la magnificenee. Je crus que cette voie me feroit faire plus de chemin; mais j'avois affaire à une femme qui avoit une passion, & si peu attachée à ses intérêts, qu'elle auroit donné la couronne de l'univers pour voir son amant avec plus de liberté. Je cherchai à me venger; je révélai le secret de leur amour à madame de Fercy, qui ne le soupçonnoit que trop: elle est plus redoutable qu'une autre quand elle est fâchée: sa rivale eut à souffrir; son beau-frère fut tourmenté; ces traverses augmentèrent la passion

de ces deux amans, & nous trouvâmes seulement, la jalouse Fercy & moi, le secret de nous rendre très-malheureux, en rendant les autres fort misérables.

Vous voyez, mesdames, que je ne suis pas glorieux, & que j'avoue librement les rigueurs qu'on a eues pour moi.

Vous n'avez pas trop bien fait, lui dis-je, quand je vis qu'il avoit fini : il n'y a rien qui détermine tant que les exemples ; & telle qui se seroit fait honneur de votre esclavage, si vous aviez été heureux dans celui-là, seroit, peut-être, honteuse de réparer votre infortune. Le duc sentit cruellement cette plaisanterie : je le vis, & j'eus le tems de m'en repentir. Il n'étoit plus le maître de contenir ses mouvemens ; il commença dès ce jour-là à ne me point quitter, & Brésy ne put me parler un moment. Il s'apperçut, le lendemain, que nous étions fort importunés de lui : il falloit quelqu'un pour épancher son cœur ; ce fut à madame d'Orselis qu'il fit confidence de ses chagrins. Il y avoit un jour ou deux qu'elle étoit brouillée avec le chevalier. Son caractère naturel & son manque d'occupation lui firent composer des chansons contre madame d'Arcire & contre moi. Il y en avoit aussi contre elle pour ne se pas rendre suspecte. Le duc de....

les reçut comme un paquet arrivant de Paris. Nous y étions si maltraitées, & on donnoit des couleurs si terribles à notre séjour chez le comte, que la marquise vouloit en partir dès le lendemain : mais je lui représentai qu'il ne falloit pas s'en aller un moment plutôt ; qu'il étoit plus prudent de mépriser le poëte, que de paroître le craindre. Et puis, ajoutai-je, je ne doute pas que ce ne soit un tour de notre vieux duc & de madame d'Orselis : ils seroient trop contens de nous chasser d'un lieu où nous ne devons plus être que peu de tems. Croyez-moi, madame, demeurons, & faisons contre.

En effet, nous reçûmes à notre tour des chansons, où le duc étoit traité comme il le méritoit, & où la belle & malicieuse Orselis n'étoit pas épargnée. Sélincourt étoit trop amoureux de madame d'Arcire, pour ne nous pas abandonner son oncle. Le marquis, qui n'étoit pas naturellement endurant, ne s'embarrassoit plus des assiduités du vieux duc ; & il ne manquoit point de le venir interrompre dès qu'il venoit me parler. Un soir que tout étoit assez calme entre nous, nous engageâmes madame d'Arcire à nous dire quelque chose de ses aventures ; car, lui dîmes-nous, il faut un peu savoir avec qui on a affaire, quand on vit ensemble. Elle y consentit, & com-

mença de cette forte le récit que nous lui demandions.

J'étois fort jeune lorfque M. d'Arcire commença à faire paroître de l'inclination pour moi. Il me regarda d'abord comme un parti convenable ; mais, bientôt après, il m'aima véritablement, & voulut m'obtenir de mon cœur, plutôt que de mes parens. Il avoit bien de l'efprit, & fa figure étoit noble & agréable. Il avoit un certain air que donne la bonne compagnie, & qu'on ne connoît point parmi les gens du commun. Il me plaifoit extrêmement ; je ne lui en voulois rien témoigner ; mais dix ans qu'il avoit plus que moi lui avoient acquis une expérience qui ne lui permettoit pas de s'y tromper. Il démêloit avec un plaifir fenfible les mouvemens d'un jeune cœur qui ne pouvoit lui réfifter. Il avoit deffein de devenir mon époux ; il ne négligeoit rien pour me prouver refpectueufement fon amour, & pour m'obliger à y répondre. Ma mère, qui voyoit fon attachement, n'en auroit point été fâchée, s'il avoit déclaré fes intentions ; mais il ne lui en avoit pas encore parlé, & j'avois fouvent des réprimandes févères, de le fouffrir me dire tout bas quelques mots. Je l'aimois ; je l'avoue : il étoit cependant content de connoître cette vérité, & il fe paffoit de mes difcours. Je

n'avois pas la hardiesse de lui répondre. Il se passa un an dans ce silence de ma part. Insensiblement le monde me rendit plus assurée. Je lui dis quelques mots, qui mirent le comble à son bonheur. Il avoit un esprit insinuant, dont il n'étoit pas possible de se parer. Ma mère lui vouloit en vain interdire ces visites. Il lui parloit d'une manière, que, sans lui rien dire de positif, il la laissoit dans des espérances qui lui suffisoient. Lorsqu'il étoit absent, il lui écrivoit : il lui étoit même permis de m'écrire aussi, pourvu que ce fût dans le même paquet. Sa manière d'écrire étoit badine, & il avoit beaucoup d'imagination. Nous allâmes faire un voyage à une terre de ma famille, dans une belle province. Chacun s'empressa à nous divertir, & nous fûmes d'une fête chez un de mes parens, qui dura huit jours. Il y avoit souvent des chasses ; on y dansoit ; on y faisoit bonne chère ; on y jouoit à divers jeux ; la liberté y étoit entière, & la compagnie assez bonne, quoique nombreuse. Nous sortions de dîner un jour, lorsqu'on apporta à ma mère un paquet de lettres de M. d'Arcire. Il étoit à cent lieues de-là, attaché par son devoir. Il nous mandoit, d'une manière fine, la douleur qu'il avoit de ne pouvoir être où nous étions. C'étoit son pays natal ; il n'y auroit rien eu d'étrange quand on l'y auroit vu. J'avois une

lettre à part, que je pris après qu'on en eut fait lecture : & comme il écrivoit bien, & qu'on lit plus d'une fois ce qui vient des gens qu'on aime, je passai dans le jardin avec une de mes amies, avec qui je la relus. Comme j'étois dans cette occupation, j'entendis quelque bruit. Un peu-après, je m'entendis nommer par une femme qui couroit vers nous avec un homme que je connus bientôt pour M. d'Arcire. Qui n'a point eu de ces surprises, n'a jamais senti de vrais plaisirs. Imaginez-vous une jeune personne, dont le cœur étoit tendre, charmée de lire une simple lettre, chagrine d'un éloignement qui lui retardoit la joie de voir son amant, & qui, dans cet instant même, le voit devant ses yeux. Je ne sais encore si votre imagination vous fournira des idées qui approchent de ce que je sentis dans ce moment agréable. Je rougis ; je devins pâle ; je fus embarrassée ; je baissai les yeux ; & je ne dis pas un mot.

Je ne crois pas blesser la bienséance, en avouant les sentimens que j'ai eus pour un homme que j'ai épousé ; mais il faut entendre le reste. Il est donc vrai que ce voyage en poste, précipité comme celui d'un courrier, flatta ma vanité & mon cœur. Je fus cependant si bien maîtresse de moi, qu'au milieu

lieu d'une grande compagnie, où régnoit la liberté, malgré le plaisir que je sentois, & le plaisir extrême que M. d'Arcire avoit de me parler, j'évitai sa conversation avec tant de soin, qu'en quatre jours qu'il resta dans cette maison avec nous, il n'eut pas la douceur de me dire un mot en particulier. Mes raisons pour garder cette conduite étoient qu'un homme qui arrivoit si promptement dans un lieu dont il connoissoit à peine le maître, faisoit un trait de passion vive, dont je ne manquerois pas de paroître l'objet, puisqu'il ne connoissoit particulièrement que ma mère & moi. Vous voyez que j'étois une personne sensée, & que je pensois assez juste. On n'en devina pas moins son secret ; mais au moins je ne pus être accusée d'être de moitié.

Monsieur d'Arcire se servoit d'un autre langage qui lui étoit permis : il me regardoit avec ardeur ; & cherchant dans mes yeux la cause de ma sévérité, je ne sais s'il la devina, ou si une certaine joie douce qu'il voyoit briller dans mes actions, lui fit conjecturer qu'il n'étoit point mal avec moi. Mais après avoir bien fait des tentatives inutiles, il se contenta de me dire des choses gracieuses dans divers jeux auxquels on s'amusoit. Il proposa les proverbes. C'est en ce lieu que j'ai appris

à y jouer : il étoit un acteur merveilleux ; & il disposoit si bien ceux qu'il jouoit, que j'avois toujours des applications à me faire. Je ne puis passer sous silence une histoire qu'il nous conta un jour que chacun fut obligé d'en faire une : elle est assez extraordinaire pour être contée ; & c'est un fait constant qui est venu à la connoissance de bien des gens. Voici comme il la conta.

J'arrive du fond du Bourbonnois, comme vous savez, mesdames : Comminge y a fait un tour pendant que j'y étois ; c'est de lui-même que je tiens ce que je vais vous dire. Il voyageoit dans le Berry, & prenoit souvent des chemins de traverses. Il arriva un soir dans une mauvaise hôtellerie où il étoit connu, & où on auroit voulu le recevoir bien ; mais les lieux s'y opposoient, & le peu de logement de la maison étoit occupé par des gens qu'on n'osa déloger ; il ne restoit qu'une chambre basse toute des plus incommodes, avec un cabinet à côté, où on dressa un mauvais lit pour un ami de Comminge qui voyageoit avec lui. Ils soupèrent ensemble, il faisoit froid, on alluma un grand feu ; & comme ils vouloient partir fort matin, un valet-de-chambre de Comminge mit de la lumière dans sa cheminée : voilà justement,

mesdames, comme on commence toutes les histoires d'esprit. Les deux amis s'endormirent comme s'ils eussent été sur des matelas admirables. A peine Comminge avoit-il commencé son premier somme, que son ami cria de toute sa force : Comminge, Comminge, quelque chose m'étrangle. Comminge qui étoit dans son premier sommeil, répondit peu de chose, & se rendormit aussi-tôt; ce ne fut pourtant pas de sorte que l'inquiétude ne le réveillât peu de tems après. Il appella son ami; il ne lui répondit point. Il alla prendre de la lumière, & entra dans le cabinet où étoit cet ami malheureux. Mais quel fut son étonnement, quand il le trouva sans pouls & sans mouvement, & pris à la gorge par un homme mort chargé de chaînes! Le spectacle étoit horrible. Comminge fit de grands cris pour appeller du secours. Le maître de la maison vint en bonnet de nuit, la lampe de la cuisine à la main, & fut bien surpris quand il vit cet accident. On chercha des remèdes pour l'ami de Comminge auparavant que d'approfondir le mystère. On courut éveiller le barbier du village pour le saigner. On apporta un miroir pour voir s'il respiroit encore. On connut qu'il n'étoit pas mort : on arracha difficilement le mort qui le tenoit bien ferme;

& lorſque l'on vit que les remèdes faiſoient leur effet, Comminge apprit de l'hôte que c'étoit ſon valet d'écurie, qui depuis peu de jours avoit un tranſport au cerveau qui le rendoit furieux; qu'on l'avoit enchaîné dans l'écurie; qu'apparemment il avoit briſé ſes chaînes; qu'il avoit paſſé par une petite porte qui communiquoit de cette écurie dans le cabinet, & qu'il étoit venu expirer ſur le lit du malheureux voyageur. Voilà, meſdames, la vérité de ce fait, qui eſt à mon ſens, bien plus terrible que tout ce qu'on conte des eſprits: car ceci eſt réel; l'illuſion des ſens n'y a point de part. L'ami de Comminge guérit en quelques jours, il avoua qu'il n'avoit jamais eu une ſi grande peur. Et pour moi, je crois bien que rien ne peut être ſi épouvantable, que le tems qui préceda ſon évanouiſſement.

Voilà comme monſieur d'Arcire finit ſa petite narration. Toutes les femmes avoient penſé mourir de peur, & ſe trouvèrent fort ſoulagées que ce fut un mort plutôt qu'un eſprit. Il me reſte à vous dire que nous reſtâmes encore un jour dans le lieu où nous étions; & que nous prîmes après le chemin de la terre de ma mère; M. d'Arcire eut la permiſſion de nous y ſuivre: il eut un peu ſa re-

vanche alors; car n'étant plus observé, je pris la liberté de l'écouter & de lui répondre. Il alla voir sa famille qui étoit à une journée de nous. Ma mère avoit aussi dans ce canton une parente qu'elle alla voir; cette parente étoit laide, & sa jeunesse étoit passée: elle avoit une passion pour monsieur d'Arcire très-vive, & alors très-malheureuse; je crois pourtant que dans des tems d'oisiveté, il s'en étoit amusé, il aimoit à se voir aimé; mais la manière dont il la traitoit devant moi n'étoit pas attirante; son air & ses discours étoient toujours ironiques: elle en étoit au désespoir dans le fond de son cœur; mais elle a de l'esprit & de la dissimulation: elle parloit à ma mère en faveur de monsieur d'Arcire, qui ne lui avoit pourtant point fait confidence de ses desseins; mais elle vouloit s'insinuer auprès de ma mère, & marquer à monsieur d'Arcire qu'elle l'aimoit délicatement. Pour chercher ensuite à se venger de moi, elle inventa des intrigues entières, dont elle me fit l'héroïne; c'étoit d'un ton de compassion pour une aimable fille de ses parentes qui s'alloit perdre par cette conduite: elle exhortoit en même-temps monsieur d'Arcire à m'épouser, afin, disoit-elle, de me retirer d'un pas si glissant. Elle eût d'abord le pouvoir de lui faire sentir le poignard

qu'elle enfonçoit avec tant d'art; mais il voulut s'éclaircir de ces accusations, & les trouva si fausses, qu'un jour comme elle tâchoit encore à lui donner de mauvaises impressions contre moi, & qu'elle ajoutoit des prières pour l'engager à m'épouser. Oui, madame, lui dit-il, je l'épouserai votre aimable parente; mais ce ne sera pas pour établir cette réputation que vous déchirez sans cesse; ce sera pour couronner la vertu d'une fille à qui on ne peut rien reprocher. Un coup de foudre n'est point pareil à l'effet que causèrent de si terribles paroles; elle en fut confondue; & malgré cette pernicieuse femme qui mouroit d'amour & de fureur, j'épousai monsieur d'Arcire peu de tems après que je fus retournée à Paris, & nous avons passé ensemble des jours très-heureux: il est vrai que depuis qu'une mort très-cruelle me l'a enlevé, je n'ai pu m'empêcher dans une affaire qui se présenta, de faire sentir à cette amante maltraitée, que je savois tout ce qui s'étoit passé entr'elle & monsieur d'Arcire. Ce ne fut pas un léger chagrin pour elle; car elle joue la dévote, & rien ne pouvoit lui déplaire davantage que ce qui me persuadoit le contraire. Madame d'Arcire acheva son récit, & nous la remerciâmes tous du plaisir qu'elle nous avoit donné. Il n'y

avoit que le comte, dont la tendresse, ou la bizarrerie, ne pouvoit s'accommoder d'un prédécesseur si parfaitement aimé; mais ce fut un nuage qui se dissipa bien-tôt.

Le lendemain, madame de Richardin vint nous rendre notre visite : elle étoit tout en couleur de rose; son mari avoit un busle & une plume verte, il lui donnoit la main gravement en écuyer; le petit laquais rouge lui porta sa robe jusqu'au milieu de la gallerie où nous étions alors, & sa grande fille avoit une petite grisette simple & brune. Nous la reçûmes comme la reine de Cythère; Brésy se jetta à ses pieds, & l'assura qu'il n'avoit pas eu un moment de santé depuis qu'il étoit revenu de chez elle, & que c'étoit ce qui l'avoit empêché de lui rendre ses devoirs. Brésy n'ayant pas répondu à madame de Richardin avec toute la tendresse qu'elle s'étoit imaginée qu'il devoit avoir pour elle, elle recommença plusieurs fois à lui parler sur le même ton; mais remarquant que loin de se contraindre, il lui répondoit avec un souris moqueur : allons-nous-en, dit-elle en se levant brusquement, on ne sait pas ici recevoir les personnes comme moi. Monsieur de Richardin, que Sélincourt avoit entretenu pour faire les honneurs de chez lui, fut fort surpris du prompt départ

de sa femme ; mais il se disposa à lui obéir. Cependant Sélincourt qui jugea bien que le chagrin de madame de Richardin étoit fondé sur l'indifférence de Brésy, s'approcha d'elle, & lui proposa de faire collation avant que de partir. Madame de Richardin le refusa avec un air colère ; & suivie de sa grande fille & de son mari, partit avec beaucoup de diligence. Dès que la Richardin fut dans son carrosse, un reste d'espérance, ou un repentir de l'extravagance de sa sortie, la fit feindre d'être malade : qu'on arrête, dit-elle à son mari, je me trouve fort mal. Le pauvre homme n'osa s'opposer à une volonté accoutumée à déterminer la sienne ; il descendit avec sa petite épouse ; & l'appuyant d'un côté, & sa fille de l'autre, ils revinrent nous retrouver. Le spectacle nous parut nouveau, & la petite Richardin évanouie, ou plutôt en jouant le rôle, nous causa un tel éclat de rire, que le comte fut obligé de nous faire taire, pour remplir son devoir de maître de maison.

On posa la malade sur un sopha ; son mari & sa fille firent les affligés : cela importuna madame de Richardin ; elle avoit ses desseins, & elle leur dit d'un ton à les faire trembler : allez vous-en, laissez-moi en repos, je ne suis pas en état d'aller coucher à mon château.

Nous fûmes fort surpris de cette résolution ; c'étoit l'affaire de tout le monde, chacun imagina un moyen d'en empêcher l'exécution : madame de Richardin me fait bien de l'honneur, dit Sélincourt ; mais j'ai peur que mille choses lui manquent ici dans un mal aussi pressant que le sien : nous avons des femmes si mal-adroites, ajouta la marquise, qu'une personne aussi délicate que madame, s'en trouvera peut-être mal servie : ce n'est pas-là la difficulté, continua Brésy : je lui servirois volontiers de valet-de-chambre ; mais, ajouta-t-il en baissant la voix, où la mettrez-vous ? vous savez les bruits étranges qu'on entend dans cet appartement, qui seul seroit digne d'elle. Pour moi, dit Sélincourt, en entrant parfaitement dans la pensée du marquis, j'ai voulu une nuit faire le brave ; mais je crus que tous les diables étoient déchaînés dans cet appartement. Quelque avantage que l'on eût ici d'avoir madame de Richardin, j'ai une considération pour elle qui m'empêche de vouloir acheter ce plaisir au prix des frayeurs qu'elle pourroit sentir. Ces discours se tenoient d'un ton discret qui ne laissoit pas de s'entendre, & qui fit l'effet que nous souhaitions. Des esprits, s'écria madame de Richardin ! Des esprits, ajouta-t-elle, en criant

de toute sa force ! qu'on appelle monsieur de Richardin, & que je parte tout-à-l'heure. Alors oubliant sa maladie, elle se mit à courir vers la cour : heureusement son mari & sa fille n'étoient pas pressés de partir, & s'amusoient à faire collation. Chacun étant ravi de la peur de cette femme, courut après elle pour la reconduire. Ces esprits lui avoient troublé le sien à un point, qu'elle nous refusa le salut, & qu'elle sauta fort légèrement dans son carrosse.

Dès que nous en fûmes défaits, nous repassâmes tous ses défauts ; son orgueil, sa présomption, son ridicule, ses passions ; mais nous conclûmes que rien en elle n'étoit en si haut point que la peur, puisqu'elle lui avoit fait oublier ses prétendus maux, ou déranger ses vues amoureuses. Avez-vous vu, dit la marquise, la frayeur peinte sur son visage au premier mot du marquis ? Quand elle auroit vu effectivement les esprits dont il parloit, qu'auroit-elle pu faire de pis ? En effet, dit alors Brésy, la simple idée lui a donné le coup mortel. Ma foi, dit Chanteuil, si madame de M...... n'avoit pas eu plus de courage qu'elle, B.... n'eût jamais été heureux. Quoi ! dit la marquise, vous savez une histoire d'esprit, & vous nous l'avez jusqu'ici cachée ? J'ai cru,

reprit Chanteuil, que personne n'ignoroit cette aventure. Le comte ajouta, qu'il y avoit du moins peu de gens qui ne la sussent. Pour moi, repliqua madame d'Arcire, je n'en ai jamais entendu parler. Madame d'Orfélis en dit autant. J'avouai que je la savois parfaitement; & nous obligeâmes le chevalier à nous la dire. Voici comme il s'en acquitta.

M....... étoit un brave homme, qui s'étoit fait distinguer dans une troupe illustre; B..... étoit son ami; mais il devint amoureux de sa femme, & le rendit jaloux: il ne cessa pourtant pas de le voir, pour ne point donner de scène au public; mais lorsqu'il mourut, il pria madame de M..... de ne lui faire jamais occuper sa place. Madame de M....... ne promit rien; ses larmes la suffoquèrent; & son dessein n'étoit pas de s'engager dans une chose, dont le cœur doit être le maître. Son mari mourut donc sans être sûr de son fait. B...... qui étoit fort amoureux, & qui n'étoit point haï, consola bien-tôt l'aimable veuve: ils se promirent de s'épouser au bout de l'an, & goûtèrent pendant cette année les premiers charmes de l'espérance. Quand le tems de leur bonheur fut arrivé, ils résolurent de se marier sans bruit, & sans autres témoins que leur amour, & quelques domestiques. L'heure

de la cérémonie fut marquée à minuit, & ces amans au coin de leur feu, se disoient de ces choses qui n'ennuyent jamais, lorsqu'une fille de madame de M····· qui n'avoit que sept ans, & qui étoit près d'eux, s'écria : ah! voilà mon père. Madame M······ tourna la tête, & ne le vit que trop. B······· homme de bon esprit, & d'une intrépidité connue dans de plus grands dangers, regarda, & vit la même chose. Il se leva, & mit l'épée à la main, & s'avança sur le phantôme. Le phantôme paroit des deux mains, sans beaucoup s'embarrasser de cette poursuite, qui ne pouvoit lui faire de mal. B······ l'interrogea; l'esprit demeura muet; & se glissa fort subtilement derrière un rideau de fenêtre. B··· y courut, leva le rideau, & n'y trouva plus rien. J'ignore s'il n'eut point quelque mouvement de frayeur; mais sa passion lui auroit tout fait surmonter. Il pressa vainement madame de M····· de le rendre heureux, malgré l'apparition. Elle mouroit de peur; les dernières paroles de son époux la frappèrent dans ce moment d'une telle sorte, que sans expliquer son intention, elle retarda son mariage avec B······· quoiqu'on les attendît à l'église. Cette aventure fut publiée. B····· qui crut avec raison, qu'il est aussi ridicule de nier un fait

que d'être visionnaire, convint avec tous ses amis de la vérité de celui-ci ; & ce ne fut qu'avec le tems que madame de M..... se détermina à se remarier. Cette union n'a pas laissé d'être heureuse par la suite. Des gens plus poltrons, ou moins amoureux, auroient obéi à l'ordre tacite de l'ame de M..... & auroient eu bien des plaisirs de moins.

Cette histoire nous effraya un peu ; les personnages sont gens raisonnables, & difficilement les croiroit-on capables des foiblesses qui fournissent les visions. La marquise & madame d'Orsélis raisonnèrent fort sur cette histoire, qui sans doute est fort surprenante ; & le comte, le marquis & le chevalier assurèrent, qu'il n'y en avoit pas un d'eux qui ne voulût bien soutenir une telle aventure pour obtenir une belle personne, dont ils seroient amoureux.

Le lendemain du départ de la Richardin, ayant été toute la journée sans importuns, je pris ce tems pour demander à Brésy le récit qu'il nous avoit promis de quelques-unes de ses aventures. Voici comment il s'en acquitta.

Il y a trois ans, mesdames, que trompé par le dépit & croyant n'avoir plus d'amour, je me trouvai à l'opéra auprès d'une jolie femme que je ne connoissois point ; elle me parut

ſi brillante par le feu de ſon eſprit, que des beautés parfaites qui étoient à deux pas d'elle, n'attirèrent mes regards, que pour regarder enſuite avec plus de plaiſir une perſonne ſimplement agréable, mais qui me plaiſoit infiniment ; je crois pouvoir dire que je ne lui déplus pas : elle fut ſenſible aux louanges que je lui donnai. Un de mes amis voulut m'entraîner dès que l'opéra fut fini : je lui dis de partir tout ſeul ; j'attendis que la foule fût diſſipée, & je réſolus de faire connoiſſance avec madame d'Arbure ; elle ſe nommoit ainſi. Je la trouvai le lendemain à la comédie ; je lui parlai plus long-tems que le jour précédent : ſes yeux brilloient d'un feu vif & touchant; je ne parlai plus que d'elle, je lui donnois toutes les louanges que l'on donne aux perſonnes que l'on aime: cela lui revint, elle m'en ſut gré ; elle ne me voyoit plus ſans un trouble qui prouvoit ſa modeſtie & ſes ſentimens. Je me préſentai un jour ſur ſon paſſage pour lui parler en ſortant de l'opéra ; mais un homme lui donnoit la main. Je ne pus l'aborder, & je remarquai avec un plaiſir ſenſible qu'elle avoit de l'attention à me regarder. Je ſavois que j'avois un rival depuis long-tems : ce ne ſont pas toujours les plus à craindre ; mais celui-là étoit à redouter par

les égards qu'elle avoit pour lui. J'écrivis un billet, dont je chargeai un de mes gens, homme intelligent s'il en fut jamais sur ces sortes de choses, & duquel je me servois lorsque je me mêlois d'être amoureux : ne te vas pas tromper, lui dis-je en lui donnant mon billet, ne le mets qu'entre les mains de madame d'Arbure. Vous me croyez donc un sot, me répondit-il : oh ! monsieur, je sais fort bien de qui il faut se garder. Et de qui ? repris-je, pour voir jusqu'où alloient ses connoissances. Il me nomma justement mon rival. Va, lui dis-je, va, tu en sais trop pour ne pas faire ton devoir. Il ne voulut en effet jamais donner mon billet à une femme-de-chambre qui ne vouloit pas le laisser entrer dans la chambre de sa maîtresse, parce qu'elle étoit au lit. Son obstination lui donna les entrées ; il donna la lettre en homme expérimenté : & lui ayant dit mon nom, il vit que madame d'Arbure la lisoit en rougissant : elle contenoit à peu près ces paroles:

» Si les effets que vous avez produits sur mon cœur ont causé quelque trouble dans le vôtre, je ne céderois pas ma félicité aux dieux. Vous dirai-je, madame, tout ce que je pense : je me flate de pouvoir aspirer à cette gloire.

Ne me sachez point mauvais gré d'une vanité qui prend sa source dans mes désirs, & confirmez-moi, s'il se peut, ce que j'ai cru voir dans vos beaux yeux ».

L'aimable madame d'Arbure me répondit en ces termes :

« Il n'y a point dans votre lettre un certain naturel que j'y voudrois voir : vous êtes brouillé avec une maîtresse indigne de vous, véritablement ; mais dont vous ne laissez pas d'être enchanté. Je ne suis point peut-être destinée à rompre ce charme : ce n'est, sans doute, que pour vous dépiquer, que vous tâchez à troubler mon cœur, & ce cœur ne laisse pas de l'être, malgré mes réflexions ».

Elle avoit raison, mesdames : j'aimois une coquette, s'il en fut jamais ; je l'ai bien reconnu depuis : mais en ce tems-là je la regardois comme une déesse : je ne voulois que la fâcher par un air d'engagement avec une jolie femme : & si madame d'Arbure me plaisoit plus qu'une autre, il s'en falloit bien qu'elle ne me fît oublier mon infidèle. Je ne laissois pas d'être bien content de sa réponse : je la fis suivre l'après-dînée : je sus qu'elle étoit dans une maison où je pouvois aller.

Je

Je ne manquai pas de m'y rendre : elle ne douta pas que cette visite ne fût pour elle : je ne lui laissai guères ignorer. Tandis que la maîtresse du logis parloit à d'autres gens, j'eus la liberté de lui dire en peu de mots l'attention que j'avois à la chercher. Nous restâmes ensuite seuls avec la dame qu'elle étoit venue voir : il fallut que la conversation se passât entre nous trois : elle fut si vive & si aimable de la part de ma nouvelle maîtresse, que je me crus dans ce moment très-amoureux & très-fortuné. Il étoit tard quand nous nous séparâmes : je la remis dans son carrosse ; je la priai de se trouver le lendemain à l'opéra ; elle me le promit, & j'eus le plaisir de voir le lendemain qu'elle me tint parole.

Le jour suivant, je me rendis chez madame d'Arbure à quatre heures après midi : elle étoit seule ; on alla m'annoncer ; elle vint au-devant de moi. Pourquoi venez-vous, me dit-elle ? ne vous avois-je pas dit hier de ne pas venir ? Il est vrai, lui dis-je d'un air de confiance, que vous me l'avez défendu, mais j'ai cru être assez malheureux par cette défense, sans augmenter mes chagrins, en vous obéissant exactement. Ma réponse étoit assez impertinente, j'en conviens; mais madame d'Arbure n'y fit pas de réflexion. Que dirai-

je, reprit-elle, si quelqu'un vous trouve ici? je serai fort embarrassée : on ne vous y a jamais vu ; personne ne vous y amène ; on fera des commentaires sur cette visite. Eh bien, lui dis-je, rien n'est plus aisé que de vous tirer de cet embarras. Je vais renvoyer mon carrosse : ordonnez que votre porte soit fermée à tout le monde. L'expédient parut d'une prudence admirable : on s'en servit, & je restai jusqu'au soir avec la charmante madame d'Arbure. On ne peut s'ennuyer avec elle : c'est l'imagination la plus brillante, & les expressions les plus vives qu'on puisse avoir. Elle a même un air de modestie, qui ajoute infiniment aux choses tendres qu'elle dit ; & on croit toujours qu'elle en est à sa première passion.

Je la vis ainsi pendant quelques jours : mais la fatalité de mon étoile me conduisit dans un lieu où mon autre maîtresse me rengagea si bien, que non-seulement j'eus la foiblesse de me racommoder avec elle ; j'eus encore l'injustice de lui conter mon aventure, & de la rendre maîtresse du secret d'une femme cent fois plus aimable qu'elle. Je vous avoue mes torts, mesdames : je vis moins souvent madame d'Arbure : elle se douta de la cause de ce changement : elle s'en plaignit avec tendresse, mais inutilement. Elle me demanda ses

lettres : je les lui rendis auſſi-tôt. Voilà déja un trait de légéreté dans ma vie. En voici un qui ne lui en doit rien. Il revint à madame d'Arbure, que j'avois été indiſcret : on lui en dit même beaucoup plus que je n'en avois dit. Elle voulut un éclairciſſement de moi : je le lui donnai, tant bon que mauvais. Elle me parut cette fois-là plus aimable que jamais: je la voulus appaiſer ; je connoiſſois l'aſcendant prodigieux que j'avois ſur ſon cœur : il n'y en eut jamais un pareil ; mais elle eſt fière, & je n'y gagnai rien. Je partis peu de tems après pour l'armée. Ma maîtreſſe qui avoit entendu dire que les abſens ont toujours tort, ſe brouilla avec moi avant mon départ. Je partis de Paris, perſuadé qu'il falloit oublier cette infidèle. L'oiſiveté de la campagne, qui fut grande cette année-là, me fit réſoudre d'écrire à madame d'Arbure. Je le fis d'abord comme un homme qui ſe repent ſincèrement de ſes mauvais procédés : elle me répondit en femme qui me faiſoit grace. J'écrivis enſuite d'un ſtyle d'ami : elle entra fort dans le parti que je lui propoſois d'être mon amie. Ses lettres étoient charmantes : l'amitié y étoit peinte avec des couleurs dont l'amour même auroit pu être jaloux. J'étois en colère contre cette femme qui m'avoit quitté : je crus ſentir

de bonne foi de la passion pour madame d'Arbure. Mes lettres commencèrent à être plus tendres. Elle me pria de ne la point troubler dans la résolution qu'elle avoit faite, de ne me regarder que comme son ami. Elle me remettoit devant les yeux la manière dont j'en avois usé avec elle; & finissoit par me dire, que mon amitié la toucheroit plus que l'ardeur d'un autre; & que mon amour, s'il lui donnoit des plaisirs, seroit suivi de peines trop cruelles. Ces choses-là ne sont point rebutantes: il y avoit une certaine grace dans toutes ses paroles qui passoit jusqu'à mon cœur. Je puis même vous montrer une de ses lettres qui m'est restée, & qu'elle m'écrivit en ce tems-là. A ces mots, le marquis la tira de sa poche, & il lut ces paroles.

» Que vous ai-je fait, pour en vouloir toujours à mon cœur, sans vous sentir digne de le posséder, ni capable de le conserver long-tems? Ne savez vous pas à quel point le vôtre est nécessaire à ma félicité? vous faut-il encore une marque de ma foiblesse, pour achever votre triomphe? je ne vous ai que trop aimé: je vous l'ai marqué assez vivement; vous me sacrifiâtes. Toute ma haine se tourna vers ma rivale: toute ma tendresse

vous resta ; je vous l'avoue, à ma honte, je n'ai pas cessé un moment de vous aimer : mais que voulez-vous faire de cet aveu ? un sacrifice, peut-être, à cette nouvelle Fée, qui vous retient dans ses enchantemens. Ah ! que plutôt je meure, que de consentir à un renouement qui m'attirera un nouveau supplice. Je ne veux plus entendre parler de vous ; oubliez jusqu'à mon nom. Mais, que gagnerai-je, à me priver de la douceur de vous voir & de recevoir de vos nouvelles ? qu'importe comment je perde la vie ; ne mourrai-je pas, si je ne vous vois plus ?

Nous trouvâmes tous cette lettre fort tendre. Le marquis reprit ainsi la parole : je fus touché de cette lettre ; je lui mandai tant de choses ; je l'assurai si fort d'un amour constant ; je lui peignis si bien le plaisir que j'aurois à la voir, qu'elle ne put résister davantage à un homme pour qui elle se sentoit un penchant insurmontable. Nous nous écrivîmes tous les jours pendant le reste de la campagne. Je lui envoyai mon portrait ; elle m'envoya le sien : je sentois avec transport approcher mon retour ; je me rendis chez elle deux heures après mon arrivée. Ses transports & les miens ne se peuvent décrire. Je fus quinze jours l'homme le plus heureux de l'univers. Elle aban-

donnoit tout le reste du monde pour ne voir que moi. Ma félicité étoit trop charmante : j'appris que mon autre maîtresse étoit occupée par deux ou trois jeunes gens. J'allai chez elle une après-soupée, dans la seule vue d'étonner ses amans, par l'apparition d'un amant autrefois aimé. Mais je ne sais comment l'amour s'en mêla : mes rivaux me quittèrent la place : l'infidèle me demanda pardon ; je me raccommodai avec elle, & je quittai encore une fois la tendre, la spirituelle, la divine madame d'Arbure. Je lui écrivis une pièce d'éloquence, pour justifier le bizarre penchant que j'avois pour une femme que j'avouois lui être fort inférieure. Madame d'Arbure sentit tout ce que le dépit a de plus affreux : mais sa tendresse pour moi, & sa douceur naturelle firent qu'elle ne m'écrivit que ce qu'une douleur sensible est capable d'inspirer à la plus aimable de toutes les maîtresses. Je me fais mon procès à moi-même, je me le fis même dès ce tems-là ; mais j'étois en effet enchanté, sans que personne eût le pouvoir de finir l'aventure. J'ai reçu depuis vingt témoignages de passion de la part de madame d'Arbure : elle a fait ce qu'elle a pu pour se conserver mon amitié : mais soit honte, soit bizarrerie, je n'y ai point répondu. J'ai rompu depuis avec sa rivale ; j'ai

eu des amusemens sans passion ; il faut convenir que cela n'est pas trop agréable. Enfin je suis revenu des folies de ma jeunesse, & je ne me trouve que trop capable d'une manière d'aimer cent fois plus touchante, & que jusqu'à présent je ne connoissois pas.

Le marquis finit ainsi son récit ; les exemples de sa légéreté me causèrent quelques mouvemens de chagrin ; mais je les cachai avec soin. On raisonna sur les aventures de Brésy : Sélincourt fut ce soir-là d'une humeur charmante, il nous proposa d'aller le lendemain à l'opéra : il nous dit qu'il avoit déja envoyé des relais en trois endroits de la route ; qu'on reviendroit le même jour. Il faisoit un tems merveilleux & un beau clair de lune ; nous trouvâmes que ce seroit une folie assez réjouissante. Madame d'Orfélis qui se pique quelquefois d'être dans la droite raison, représenta que nous nous en allions dans peu de jours, & que ce seroit un empressement hors de sa place. Madame d'Arcire & moi, nous nous récriâmes sur sa sévérité ; Chanteuil qui de tems en tems lui revenoit, pour éviter la prescription, lui en fit la guerre ; elle se rendit, & sans nous en lever plus matin qu'à l'ordinaire, nous partîmes, & nous arrivâmes un quart-d'heure avant que l'on commençât l'opéra. Nous y

trouvâmes beaucoup de nos amis qui nous crurent de retour, & qui furent le lendemain à nos portes. Nos gens qui n'avoient point été avertis de ce petit voyage, crurent qu'ils rêvoient, quand ils leur dirent qu'ils nous avoient vus. Nous repartîmes après l'opéra : & avec nos relais, nous arrivâmes avant minuit à Sélincourt. Le lendemain nous priâmes le comte de nous dire, comme les autres, quelques-unes de ses aventures ; il consentit à subir cette loi : voici comment il s'en acquitta.

Il y a quelques années, mesdames, qu'étant à Fontainebleau, je renouvellai connoissance avec une femme chez qui j'avois été plusieurs fois lorsqu'elle étoit fille, & que j'avois perdue de vue depuis. Je la retrouvai plus aimable que jamais ; il me parut qu'elle me revoyoit avec plaisir. Je contribuai à la divertir pendant qu'elle fut à Fontainebleau ; je lui donnois la main à la comédie ; je la menois promener ; mon équipage étoit à son service ; je lui disois de petits riens tout bas, qu'elle écoutoit mystérieusement. Un de mes amis, qui avoit échoué auprès d'elle, ne laissoit pas de m'y rendre service, parce qu'il avoit besoin de moi, & qu'il sait bien que ce sont ceux dont on a le plus de reconnoissance ; elle me voyoit un courtisan si assidu auprès du

roi (car vous ſavez, meſdames, que je ne manquois à aucun de mes devoirs) qu'elle me ſavoit un gré infini de ce que je faiſois pour elle, & du tems que je lui donnois: lorſque je manquois au coucher pour être plus long-tems auprès d'elle, elle s'en applaudiſſoit, & c'étoit-là ſon endroit ſenſible. Enfin, quand elle partit pour une de ſes terres, j'étois déja aſſez bien auprès d'elle. Je lui écrivis; je me rendis chez elle dès qu'elle fut de retour à Paris: les autres viſites lui paroiſſoient longues; elle ne comptoit que moi parmi une foule de gens qui la voyoit; je lui remarquois une inquiétude charmante quand il arrivoit quelqu'un pendant ma viſite; elle avoit ſans ceſſe les yeux ſur moi, pour voir ſi je ne me préparois point à m'en aller. Il faut que j'avoue que j'avois quelquefois la malice de prendre congé d'elle, quoique je n'euſſe point affaire ailleurs; c'étoit en cette occaſion où ſon cœur ſe déclaroit: elle avoit, diſoit-elle, un mot à me dire; ce mot n'étoit rien, c'étoit ſeulement pour m'arrêter. Cependant je n'avois point encore de véritables preuves de cette tendreſſe qui me charmoit; je lui en faiſois ſouvent mes plaintes, mais je n'avançois rien. Une femme de ſes amies, belle, bien faite & des plus réjouiſſantes, s'aviſa de me vouloir du bien, lorſque j'étois dans la ſituation dont je viens de vous parler.

La cruauté me fiéroit mal; je répondis assez bien à cette femme, quoiqu'en effet j'aimasse cent fois mieux madame de Sardise. J'allai plusieurs fois chez sa rivale; elle le sut, elle en pensa mourir de douleur. Elle s'en plaignit à moi d'une façon à me faire repentir de mon infidélité. Voilà, madame, ce que c'est, lui dis-je, que de faire languir trop long-tems un amant malheureux; il prend ce qu'il trouve en son chemin; mais si j'étois sûr de votre cœur, je quitterois tout le reste du monde. Madame de Sardise m'aimoit véritablement: j'eus lieu d'être content d'elle: elle mit des graces à mon bonheur qui y ajoutoient infiniment; elle a une modestie adorable, & elle avoit une application parfaite à tout ce qui pouvoit me prouver sa tendresse. Je me crus au-dessus de la fortune; j'étois charmé d'avoir fait cette illustre conquête: elle savoit le prix de ce qu'elle faisoit pour moi; & jugean trop bien de ma reconnoissance, elle n'avoit point voulu cesser de voir madame d'Ardanne, crainte de passer pour jalouse auprès d'elle. J'avois été long-tems sans aller chez cette dernière; elle prit son tems que son amie parloit à quelqu'un pour m'en faire des reproches; je lui promis d'y aller le lendemain. Il s'en falloit bien qu'elle n'eût la délicatesse de madame de Sardise: elle s'accommodoit même de sa

concurrence, pourvu qu'elle crût la balancer dans mon cœur. Mais madame de Sardise m'avoit défendu d'aller chez elle. C'étoit le prix qu'elle avoit mis à ses bontés. Cette aimable femme, après avoir fait des visites, passa chez sa rivale pour la mener aux Tuileries. Mon carrosse étoit à la porte : elle le vit avec un battement de cœur & un désespoir qu'on ne peut exprimer. Un de ses gens étoit déja parti pour savoir si elle vouloit descendre. Il fallut descendre effectivement ; la chose étoit découverte ; il n'y avoit pas moyen de reculer. Madame d'Ardanne ne se déconcerta point en montant en carrosse. Pour moi, j'étois pâle comme un criminel, & je n'osai dire qu'un mot à madame de Sardise. Je crois que leur conversation fut froide tandis qu'elles furent seules : je les allai bientôt rejoindre. Un de mes amis amusa madame d'Ardanne, pendant que je tâchai d'appaiser madame de Sardise. Pourquoi me traitez-vous ainsi, lui dis-je en voyant qu'elle ne me disoit rien ? Que vous ai-je fait ? Ce que vous m'avez fait ! reprit-elle les yeux mouillés de larmes : ce que vous m'avez fait ! répéta-t-elle. Est-il besoin de vous le dire ? Que ne m'en a-t-il point coûté pour vous attacher à moi ? Vous m'avez conduite par le chemin de la jalousie dans un la-

byrinthe dont je ne puis plus ſortir. Je vous aime plus que ma vie : j'ai tout fait pour vous le prouver. Je ne vous demande pour récompenſe que de ceſſer de voir une femme : je vous y retrouve peu de tems après, & peut-être y allez-vous tous les jours ; & quand vous n'y auriez été qu'aujourd'hui, ajouta-t-elle, c'en eſt trop pour que je ne vous abandonne pas à votre infidélité, & que je ne vous voye de ma vie. Non, madame, non, lui dis-je, vous ne me traiterez point ainſi. J'ai eu tort : mais cette femme me prie de l'aller voir ; elle a eu des bontés pour moi, où ſeroit la politeſſe de le lui refuſer ? De la politeſſe, reprit-elle avec précipitation ! elle eſt bien placée-là. Ah ! Sélincourt, il vaut mieux être incivile qu'inconſtant. Je priai, je preſſai, ſans pouvoir obtenir ma grace ce jour-là : mais je l'eus peu après, aux conditions de ne jamais voir madame d'Ardanné chez elle. Madame de Sardiſe, qui a de la probité, ne crut pas qu'on en pût manquer pour elle, après les ſermens que je lui en fis : & comme cette femme la divertiſſoit, & qu'elle vouloit tâcher à lui cacher notre tendreſſe, elle la mettoit ſouvent de ſes parties. Un homme de ſes amis voulut lui donner une fête à Saint-Cloud : elle me propoſa d'en être ; mon devoir me demandoit à Verſailles à l'heure

de cette promenade : je lui fis entendre raiſon là-deſſus. Il eſt vrai que ſachant que madame d'Ardanne en devoit être, je paſſai chez elle un moment. On lui eſſayoit un habit : il y avoit pluſieurs femmes autour d'elle. Elle me dit tout bas, que puiſque je n'allois point à Saint-Cloud, elle ſe diſpenſeroit d'y aller, parce qu'elle s'y ennuyoit trop. Je fus ſi peu chez elle, que je n'eus pas le tems de m'aſſeoir ; car j'avois peur d'une découverte. Un moment après que j'en fus ſorti, madame de Sardiſe arriva, & deſcendit bruſquement de carroſſe pour monter chez madame d'Ardanne. Celle-ci qui craignoit que ſes femmes ne parlaſſent de moi, courut au-devant toute déshabillée, & ſe plaignit d'un mal de tête qui l'empêchoit de faire la partie. Quelques jours après, on en propoſa une pour aller à une belle maiſon des environs de Paris. Outre ces deux dames, il y en avoit encore une, & deux hommes, qui ne nous quittoient guère. Il y en eut un qui, en nous en allant, nous fit un récit très-fidèle d'une intrigue qu'il avoit avec une veuve fort riche, & nous avoua qu'elle le faiſoit ſouvent ſuivre, parce qu'elle étoit fort jalouſe. En arrivant à la porte du lieu où nous allions, il vit ſon carroſſe attelé de ſix chevaux, qui arrivoit preſque en même tems que nous. Il fit un cri d'étonnement, &

nous dit avec émotion, qu'il étoit sans doute découvert. Nous l'exhortâmes à prendre courage, & nous nous enfonçâmes d'un côté où nous pensions être hors d'insulte. En cet endroit, nous vînmes au bord d'une fontaine; & par une distraction épouvantable, je dis à madame d'Ardanne, que c'étoit-là l'habit que je lui avois vû essayer il y avoit peu de jours. Madame de Sardise, attentive à toutes mes paroles, n'entendit que trop celles-là, quoique l'autre eût coupé court. Elle me regarda d'une manière qui me déconcerta, & nous restâmes trois personnes assez embarrassées. Les autres, qui n'étoient point au fait, tâchoient à rétablir la conversation; mais bientôt tout changea de face. Un objet digne de notre attention parut tout-à-coup à nos yeux; l'amante de notre ami, dans une de ces chaises que des hommes traînent, le gros R.... dans une autre, des femmes derrière, plusieurs hommes qui fermoient la troupe, composoient ensemble un véritable spectacle: car nous étions dans un bas, & cette appareil passoit sur une terrasse. La jalouse veuve qui ne cherchoit que son amant, ne l'eut pas plutôt apperçu parmi nous, qu'elle fit arrêter sa chaise pour en descendre. Courez à votre devoir, lui dîmes-nous; allez donner la main à votre Andromaque: elle

étoit faite précisément de même avec ses longs vêtemens de deuil. Il y courut ; il y vola ; mais il fut fort mal reçu. Retournez, lui dit-elle, perfide ; retournez auprès de madame de Sardise : je ne voulois que vous y voir, & me voilà trop satisfaite. L'indiscrétion de la dame & sa fureur ne lui permirent pas de baisser sa voix ; au contraire, elle prononça ces terribles paroles d'un ton éclatant ; &, s'appuyant sur les bras d'une de ses femmes, elle chercha l'épaisseur du bois en véritable héroïne désolée ; cependant, madame de Sardise rougit. Je crus, dans ce moment, que la veuve avoit raison, & je ne doutai pas que je ne fusse trompé. L'amant chassé, qui ne suivoit cette femme que par intérêt, remit à faire sa paix à un autre jour, & vint d'un air galant prier ma maîtresse de rendre le discours de la veuve prophétique. madame de Sardise demeura embarrassée ; à peine étoit-elle revenue de l'étonnement & de la douleur où cet entretien l'avoit jettée. Elle avoit à soutenir les propos d'un homme qu'elle n'aimoit pas, & qui pouvoient la rendre suspecte à un qu'elle aimoit. Je n'en fis pas un jugement pareil alors : je la regardois comme une personne qui m'avoit trompé, & je fus bien fort quand elle me voulut faire des reproches. C'est bien à vous, madame, lui dis-je, à vous plaindre

de quelque chose, vous qui me donnez un rival si méprisable. N'êtes vous point honteuse, continuai-je, de ce qui vient de vous arriver? J'avoue, me répondit-elle, que s'il y avoit le moindre fondement à ce que vous me reprochez, je serois plus dans mon tort que vous. Mais cet homme ne songe point à moi; je songe encore moins à lui : & vous n'avez saisi cette occasion de vous plaindre, que pour éviter les marques d'une jalousie justement fondée. Il faut que je passe en justifications un tems que j'avois destiné à vous accabler de reproches. Alors, mesdames, elle me fit si bien voir quelle étoit sa conduite, que je ne pus me défendre de lui demander pardon. Et vous, me dit-elle, Sélincourt, comment vous y prendrez-vous pour m'appaiser? Ah! madame, lui répondis-je, ne parlons que de paix; amnistie générale, je vous prie. C'est-à-dire, reprit-elle, que vous me pardonnerez de n'avoir point tort, & qu'il faut que je vous pardonne les vôtres. J'y consens, ajouta-t-elle, en me tendant la main; mais plus de madame d'Ardanne; car à la troisième fois vous seriez perdu. Je le lui promis, & je lui tins parole. Notre promenade s'acheva avec autant d'agrément, qu'elle avoit commencé avec trouble. La veuve digéra ses chagrins, & se racommoda le lendemain, à ce

que

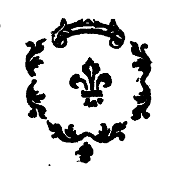
que nous avons ſçu. Nous eûmes long-tems un amour très-calme, madame de Sardiſe & moi. Il n'y eut préciſément que les petits orages néceſſaires pour réveiller une paſſion ; & nous n'avons ceſſé de nous aimer, que parce que tout finit, & qu'il n'eſt point d'amours éternelles.

L'hiſtoire de Sélincourt nous parut aſſez agréable. Dès qu'elle fut finie, nous nous ſéparâmes, quoiqu'il fût encore d'aſſez bonne heure, pour aller le lendemain dès le matin faire notre dernière promenade dans une maiſon qui a été ſuperbe autrefois, & dont les reſtes ſont encore très-beaux. Nous nous y promenâmes ſi long-tems, que la nuit nous y prit. Il n'y avoit point de flambeaux. Le comte propoſa pour tout expédient, un mauvais cabaret en pleine campagne, où à peine avoit-on le couvert. Nous nous fîmes preſque un plaiſir de paſſer mal une nuit, tant la diverſité a de charmes. On nous ſaura demain gré de notre mauvais viſage, dis-je bas à madame d'Arcire ; & tel croira que c'eſt le chagrin de le quitter, qui ne ſongera pas au mauvais gîte. Nous y allâmes en effet, & nous nous y divertîmes, parce que nous avions l'eſprit dans cette agréable ſituation où tout le porte à la joie. Le chagrin de ſe ſéparer ne nous ſurprit qu'au réveil d'un

N

léger fomme, que la fatigue nous avoit fait faire. Nous partîmes ce même jour pour revenir à Paris. Je vous affure que ce fut avec regret; car il eft certain que la campagne eft faite pour l'amour: moins occupés, moins diffipés qu'ailleurs, on s'y aime plus tendrement. Me voici donc arrivée à la fin de mon voyage. Le comte & la marquife doivent dans peu de jours s'unir pour jamais. Mes parens font d'accord avec Bréfy, & notre mariage fe fera inceffamment; Madame d'Orfélis & le chevalier de Chanteuil cherchent tous deux fortune. Le duc eft dans la lecture de Sénèque, pour fe confoler des malheurs de l'amour. Et moi, madame, je fouhaite de tout mon cœur de ne vous avoir point ennuyée par un récit affez long, & qui n'a été compofé que de chofes peu importantes.

Fin du voyage de Campagne.



VOYAGE
DE
FALAISE;

Par LENOBLE.



VOYAGE DE FALAISE,

NOUVELLE DIVERTISSANTE.

PREMIERE PARTIE.

Le tranchant des ferpes avoit fait tomber le fruit des vignes dans les paniers, & les cuves exhaloient de toutes parts les vapeurs du vin nouveau, c'eſt-à-dire en profe commune que les vendanges étoient faites lorfque Cléante m'engagea d'exécuter un voyage que nous avions réfolu depuis plus de deux mois.

J'étois fatigué des bourafques de ma mauvaiſe fortune, rébuté de l'ingratitude de ceux dont j'avois attendu le plus de fecours & dont j'en avois le moins reçu, & je voulois effayer fi un autre air pourroit diffipper mes chagrins & me faire trouver dans la diverfité des objets de quoi me défennuyer.

J'avois déchargé mon cœur de ce qui étoit capable de l'inquiéter, & ne pensant qu'à l'amuser de tout ce qui pouvoit innocemment le divertir, je me proposai ce voyage comme un moyen sûr de trouver ce que je cherchois.

Cléante qui avoit le même désir étoit beaucoup plus jeune que moi, & par conséquent plus disposé à ressentir encore les atteintes des passions, il étoit bien fait, & avoit un esprit plaisant & doux, cependant il n'étoit rien moins qu'heureux en amour, à ce qu'il disoit, non pas qu'il eût toujours trouvé des cruelles, mais parce qu'il n'avoit jamais rencontré une maîtresse de bonne foi; & les mauvais succès qu'il avoit eus dans la plupart de ses procès le faisoient également pester contre la jupe & contre la robe.

Il avoit à Falaise un vieil oncle bénéficier & bon buveur, dont il espéroit une ample succession, & comme il avoit jusques-là vêcu en neveu, c'est-à-dire en jeune homme qui ne mesure pas fort régulièrement sa dépense à son revenu, ses fonds étoient fort entamés, & depuis long-tems il avoit formé le dessein d'aller en personne sommer son oncle de permettre enfin qu'après une longue patience il pût joindre à ses autres qualités celle de son héritier effectif.

C'est ce qui nous détermina à prendre notre route du côté de la Normandie, & nous mon-

tâmes dans son carosse en mettant deux chevaux de louage devant les deux siens, & ne nous chargeant que d'argent & de bonne humeur.

Nous n'avions plus que deux journées à faire pour arriver à Falaise, lorsqu'étant descendus, à soleil couchant, dans une hôtellerie, & nous étant allés promener sous des arbres qui faisoient vis-à-vis la porte un assez agréable couvert, nous vîmes venir par un chemin de traverse au petit pas un cheval maigre & boîteux sur lequel étoit une figure d'homme qui nous obligea de le considérer avec attention.

Il avoit la tête enveloppée d'un tapabor à l'Angloise, fait d'un gros baracan, un surtout de toile cirée nous empêchoit de voir l'étoffe dont il étoit vêtu, des guètres de même matière couvroient ses deux jambes, qui se balançoient par compas, l'une sur un étrier & l'autre sur une corde ; un chapeau attaché sans étui à l'arçon droit de la selle servoit de contre-poids au sac de nuit qui pendoit à gauche, & une petite malle qui couvroit en partie la maigreur de la croupe de l'animal, servoit d'arc-boutant aux reins du cavalier.

Mais ce qui redoubloit notre attention, c'est que cet homme en marchant parloit d'une voix si haute & avec des gestes si animés, que nous l'aurions pris pour le curé du village qui répétoit

ſon prône, ſi paſſant devant nous ſans que ſon enthouſiaſme ceſſât, nous n'euſſions reconnu que c'étoit des vers de comédie qu'il récitoit.

Dans cet équipage il entra dans l'hôtellerie, & comme la nouveauté du ſpectacle qu'il nous avoit donné nous mettoit en pointe de curioſité ſur ſon chapitre, nous voulûmes aſſiſter à ſa deſcente, & nous étant gliſſés ſous la porte de côté & d'autre de ſa monture, il s'arrêta tout court, & ſe mit à crier d'un ton grave.

A moi, garçons : qu'on ſe dépêche,
Çà, la main, qu'on me mette à pié ;
Mais ſur-tout bonne avoine, avec litière fraîche,
A mon Pégaſe eſtropié

Ce début ſuffit pour nous faire comprendre que le Parnaſſe nous avoit du fond de ſes petites-maiſons bombardé un poëte ; un valet d'écurie le décrocha de ſon cheval du mieux qu'il put, & le mit à terre, & après lui tout l'attirail dont il étoit enveloppé.

Comme nous étions réſolus de ne perdre, tant que notre voyage dureroit, aucune occaſion de nous divertir, nous jettâmes nos plombs ſur cet original, & pour le mettre hors d'état de nous refuſer de venir ſouper avec nous, nous retînmes tout ce qui ſe trouva dans une cuiſine auſſi mal fournie qu'étoit celle où nous nous trouvions.

Après que ce nouveau débarqué eut pris ſur un banc quelques momens de repos, une ſervante groſſe, courte, noire & camarde, prit tout ſon bagage, le conduiſit dans une chambre, & nous entendîmes qu'en montant l'eſcalier il lui diſoit en chantant.

Petit bec, aimable colombe,
Tendron qui me perce le cœur,
Au beau feu de tes yeux joins un peu de douceur;
Ou je ſuccombe
Sous ta rigueur.

En achevant ſa chanſon il voulut embraſſer la ſervante; mais ſoit qu'elle fût plus ſage que la condition ne le porte, ſoit qu'elle s'apperçût qu'on la pouvoit voir, elle le repouſſa d'un coup de coude ſi violent, que le poëte faiſant deux pas en arrière, & ſon pied manquant ſur le premier degré, il ſe vit emporté juſqu'au bas par le poids de ſon harnois, & défit en un moment tout ce qu'il avoit fait avec bien de la peine.

Parbleu, dis-je à mon ami, ou je me trompe fort, ou cet homme à tout-à-la-fois deux folies dans la tête, les vers & l'amour : tant mieux dit Cléante, il en ſera plus propre à nous réjouir.

Il ſe releva cependant, & remonta dans ſa chambre en rimant des imprécations que nous

ne pûmes ouir ; mais si-tôt que nous crûmes sa bile appaisée nous y entrâmes, & l'invitâmes à souper avec nous.

Nous eûmes moins de peine à lier cette partie que nous ne le croyions, non-seulement parce qu'un peu d'encens dont les poëtes sont naturellement fort frians nous insinua bien-tôt dans ses bonnes graces, mais parce qu'outre les deux qualités que nous avions déjà reconnues, il avoit encore celle d'aimer beaucoup à ménager sa bourse, & de se faire un grand plaisir de bien boire aux dépens d'autrui.

La démangeaison qu'il avoit de se produire à des hommes dont il croyoit l'esprit fort inférieur au sien, nous épargna la peine de lui demander son nom & ses qualités, & toute la conversation du repas fut employée à nous apprendre qu'il étoit monsieur de la Bourimière, gentil-homme du Vexin-Normand, & l'un des plus illustres poëtes de la France; & que si ses ouvrages n'avoient point encore paru, c'est que la jalousie de ses confrères du Parnasse, qui accablent le public d'impertinences modernes, avoit été jusqu'à empêcher tous les libraires de s'enrichir de leur impression.

Nous ne fûmes pas long-tems sans reconnoître que nous avions deviné juste en lui croyant le timbre fêlé; cependant au travers des saillies

de ſon cerveau dérangé, nous ne laiſſions pas d'appercevoir qu'il avoit de l'eſprit, beaucoup de lecture, & qu'il étoit un fort juſte critique des mauvaiſes compoſitions des autres.

Il nous dit qu'il alloit à Caen par Falaiſe pour une affaire importante, qu'il voulut d'abord nous cacher; mais comme il n'y a point de queſtion qui tire mieux que le vin le ſecret des cœurs, à force de choquer & vuider avec lui le verre, nous découvrîmes qu'il étoit extrêmement amoureux d'une jeune Cauchoiſe, qu'il prétendoit emporter ſur tous ſes rivaux à force de ſonnets & de madrigaux comptant.

Je l'aime, dit-il, mais d'une paſſion mille fois plus violente que toutes celles que la Calprenède & Scudéri ont données à leurs héros imaginaires. Il n'y a rien que je n'aie fait pour lui plaire, & cependant ...... à ce mot il fit un grand ſoupir, & quitta ſon verre pour eſſuyer avec le bout de ſa ſerviette quelques larmes que nous vîmes couler de ſes yeux, c'eſt ce qui nous obligea de le preſſer davantage de ne nous point cacher la cauſe de ſa douleur.

Ses pleurs étant eſſuyés, il reprit ſon verre, & nous regardant fixement tous deux, il le vuida, & en le rendant au laquais, nous dit que, puiſque nous prenions la route de Falaiſe

où il vouloit passer, que son cheval étoit estropié, & que notre strapontin étoit vide, il monteroit le lendemain avec nous dans notre carosse, & qu'il paieroit sa place par le récit de son aventure.

Sur cette parole on ravitailla la table d'un fromage, & de quelques bouteilles qui nous servirent à pousser notre poëte jusques sur les confins du sommeil, & les approches qu'il en sentit l'ayant obligé d'aller chercher son lit, il s'y mit, & s'y assoupit pour quelques heures.

Le soleil étoit encore éloigné de l'horison & la Bourimière auroit dit que son avant-courière au front de rose & aux pieds d'or n'avoit pas encore ouvert la barrière à ses chevaux, lorsque nous entrâmes dans la chambre de ce poëte; nous le trouvâmes éveillé & composant, à ce qu'il nous dit, un sonnet de condoléance à son cœur; mais en nous voyant il le laissa imparfait, se leva de son siège, & vint déjeûner comme un homme qui avoit parfaitement bien digéré son souper. Il donna ensuite les ordres pour renvoyer son cheval, & montant avec nous en carosse, après quelques petits préliminaires que la civilité demandoit de part & d'autre, il attendit que nous eussions toussé, craché, & fait silence, & commença de la sorte le récit qu'il nous avoit promis.

AVENTURES DE LA BOURIMIÈRE.

JE vous ai dit mon nom, & que j'étois gentilhomme, je ſuis perſuadé que vous m'en croyez ſur ma parole, quoique de malins eſprits me diſputent cette qualité, parce que mon père, pour rétablir l'ancien luſtre de ſa famille appauvrie, ſe fit procureur au Pont-de-l'Arche, mais cinquante mille écus qu'il m'a laiſſés en dépit de l'envie, & que mes poules & mes pommes ont ſçu doubler, démentent tout ce que mes ennemis en peuvent dire.

Je n'ai que cinquante ans, & il y en a vingt qu'étant à Caen, je revins un ſoir fort tard dans l'hôtellerie où je m'étois logé à deux pas d'un des premiers magiſtrats de la ville; comme la nuit étoit fort obſcure & que je n'étois pas à jeun, je donnai des pieds dans je ne ſais quoi, & tombai tout étendu le nez ſur quelque choſe qui ſe mit à crier, & comme dans ce moment le guet arrivoit d'un côté & le magiſtrat de l'autre avec un flambeau, je vis que j'étois tombé ſur un enfant expoſé dans une corbeille, & me ſentis preſqu'en même tems

saisi comme l'auteur d'un crime dont j'étois fort innocent. Toutes mes défenses ne servoient de rien contre une justice qui cherchoit de la proie, & il ne me fut possible d'éviter les assauts qu'on préparoit à ma bourse qu'en me soumettant à me charger de l'enfant, & de rendre compte tous les ans à ce magistrat des soins que je donnerois à son éducation. Bien entendu que préalablement il fallut payer tous les procès-verbaux que le juge en dressa, & le vin de guet.

C'étoit une petite fille qui par les traits doux de sa physionomie naissante, par la propreté de son ajustement, & par une assez belle croix de diamans qui suspendue à un ruban bleu & or lui tomboit sur l'estomac, faisoit assez connoître qu'elle étoit née quelque chose.

C'est ce qui me consola de l'injustice qu'on me faisoit, & comme après cinq ans de mariage avec la plus hétéroclite des femmes, le ciel qui me regarda en pitié m'en avoit heureusement délivré depuis un an par le secours d'une fièvre favorable, & que je n'avois point d'enfans, je me résolus d'élever cette petite créature comme ma fille propre, & lui ayant donné le nom de Virginie, je l'emmenai avec une nourrice au Pont-de-l'Arche, je dis que je l'avois eue d'un mariage secret avec une fille

ſans bien & ſans naiſſance, qui étoit morte en la mettant au monde, & ſous ce nom je pris pour ſon éducation des ſoins qui paſſent l'imagination.

Elle y répondit au-delà de toutes mes eſpérances, & profita fort bien des maîtres que je lui donnai pour l'inſtruire de tout ce qui peut rendre une fille accomplie; & comme elle avoit l'eſprit beau, vif, & capable des plus grandes ſciences, je lui donnai moi-même les principes de celles qui lui plaiſoient le plus.

Mais, pour mon malheur, à meſure que ſon eſprit s'ouvroit & ſe perfectionnoit, ſa beauté augmentoit tous les jours, & inſenſiblement cette tendreſſe que j'avois priſe pour elle ſe convertit en un véritable amour.

J'avois eu, comme je vous l'ai dit, l'imprudence de lui faire concevoir, dès ſa plus tendre jeuneſſe, qu'elle étoit ma fille, & cette opinion s'étoit ſi univerſellement établie, qu'on ne la regardoit que comme mon unique héritière.

Cependant plus cette idée ſembloit faire d'obſtacle à mon inclination, plus je ſentois tous les jours augmenter le feu qui me dévoroit, & ne pouvant lui découvrir le ſecret de mon cœur qu'en lui apprenant la honte de ſa naiſſance qu'elle n'auroit peut-être pas crue,

ou en me déclarant coupable d'une passion qui lui feroit horreur, j'étois dans la plus étrange de toutes les perplexités.

Elie avoit pour moi tous les respects qu'un véritable père peut attendre d'une fille bien née, & sa douceur & sa complaisance payoient avec usure tout ce qu'elle devoit à mes soins, mais ce n'étoit pas là des sentimens qui pussent satisfaire les miens, & mon amour demandoit autre chose que ce qu'une fille doit à son père.

Ma vue étoit de la rendre maîtresse de tous mes biens en l'épousant malgré le défaut de sa naissance, & c'est dans cette pensée que je rejettai tous les partis qui se présentèrent, attendant une occasion favorable pour lui découvrir & ma passion, & sa véritable qualité.

Cent fois je résolus de lui ouvrir mon cœur, & cent fois prêt à le faire, cette opinion publique qui me faisoit passer pour son père me lia la langue, & me réduisit à me contenter de la voir la plus aimable fille de la terre, & de couvrir sous les ombres de la tendresse d'un faux père la passion violente d'un véritable amant.

Réduit dans cette cruelle extrémité, je sentois tous les jours altérer mon esprit & ma santé, & si les vers que je faisois continuelle-

ment

ment pour elle ſous des noms empruntés la divertiſſoient, comme elle en ignoroit le ſecret, ils ne produiſoient rien dont mon amour ſe put flatter.

Enfin la violence de cette paſſion trop renfermée dans mon cœur, m'accabla tellement, que je tombai dangereuſement malade. L'on ne peut concevoir les ſoins qu'eut de moi Virginie, & la douleur ſenſible dont elle fut touchée. Elle ne quittoit point le chevet de mon lit, mais elle ne s'appercevoit pas que plus elle s'approchoit de moi, plus mes peines ſecrètes redoubloient ma fièvre. Enfin le mal vint au point qu'on déſeſpéra de ma vie, & ne doutant pas moi-même que je ne fuſſe arrivé à ſon terme, je crus que dans cette conjonƈture & prêt à lui laiſſer tous mes biens, je pouvois lui apprendre & ce qu'elle étoit, & la véritable cauſe de ma mort.

Je pris donc un moment qu'elle étoit ſeule dans ma chambre, & lui ayant commandé de la fermer, je lui mis entre les mains un papier par lequel en peu de mots, & ſans la nommer ma fille, je lui donnois tout mon bien. Elle le lut, ſe tournant vers moi les yeux mouillés de larmes. Pourquoi, mon père, dit-elle, pourquoi vous inquiéter d'une diſpoſition inutile, la nature & la loi n'y ont

elles pas assez pourvu, vivez, & ne pensez qu'à vous guérir.

Ah! Virginie, repris-je alors avec un soupir, tant que j'ai vêcu vous avez connu un père, mais connoissez au moment de sa mort un amant qui perd pour vous la vie, & qui ne vous l'a jamais donnée.

Ce peu de mots l'ayant jettée dans une surprise qui lui ôta la parole, je continuai, & lui expliquai sa naissance, le hasard qui l'avoit mise entre mes mains, mes soins & mes tendresses pour elle, mon amour, les raisons de mon silence, & enfin la cause de ma mort.

Je tirai même de dessous mon chevet la petite croix de diamans attachée au ruban que je trouvai sur elle, afin qu'elle la conservât pour lui aider à retrouver peut-être un jour ses parens, mais quoique ce fut une marque visible de la vérité de tout ce que je lui disois, elle y trouva néanmoins, ou elle voulut y trouver si peu de vraisemblance, qu'elle prit mon discours pour l'effet d'un transport au cerveau, & pour l'imagination creuse d'un esprit égaré. Ainsi me jugeant plus malade que je ne l'avois encore été, sa tendresse la poussa à m'embrasser en me mouillant le visage de ses larmes. Quelle fut la palpitation de mon cœur en ce moment! Je l'embrassai de toutes mes

forces, & je crois que j'aurois expiré dans cet état, si elle ne m'eût quitté pour aller ouvrir la porte à mon médecin.

Elle lui conta ce que je lui avois dit, & le médecin l'attribua comme elle à la violence de la maladie ; mais il lui dit que pour aider à me guérir, si je continuois dans cet égarement, elle devoit feindre de correspondre à mes imaginations, & après avoir concerté avec elle cette résolution, il s'approcha de moi.

Comme rien ne m'avoit plus accablé que le poids de mon secret, je me trouvois tellement soulagé de m'en être ouvert, que le médecin en fut surpris, il me tenoit le pouls qui lui paroissoit plus modéré, lorsque Virginie s'approcha & s'assit sur mon lit ; mais l'émotion que son approche me donna lui parut si sensible, qu'il ne douta point de la passion que j'avois conçue pour elle.

Cependant il avoit trouvé le véritable secret de me guérir par le conseil qu'il avoit donné à Virginie, & la feinte qu'elle fit de me croire & de flatter ma passion, me rendit bien-tôt ma santé parfaite.

Mais quel fut son étonnement ? lorsqu'après ma guérison elle vit que je persistois à lui dire les mêmes choses qu'elle avoit attribuées à la violence de ma maladie, & que de sens

froid je lui propoſai de l'épouſer & de lui aſſurer tout mon bien.

Elle ceſſa les feintes dont elle m'avoit amuſé, & me dit qu'elle avoit porté avec trop de plaiſir le nom de ma fille pour ceſſer de l'être, que jamais elle n'épouſeroit que celui que je lui donnerois; mais que quand je ne ſerois pas véritablement ſon père, l'idée publique qu'on en avoit conçue ſuffiſoit pour l'engager à conſerver précieuſement le nom que j'avois bien voulu lui donner, & pour éloigner de mon cœur des ſentimens dont les ſeules ombres faiſoient murmurer la nature.

Comme le pas le plus difficile étoit franchi par la déclaration d'un amour que j'avois ſi long-tems caché, je crus que le tems pourroit détruire l'obſtacle que je trouvois dans ſa réſiſtance; je commençai donc à lui parler en véritable amant, & à effacer peu-à-peu l'idée qu'on avoit qu'elle fût ma fille; je voulus même qu'elle m'accompagnât à Paris dans un voyage que je fus obligé d'y faire, de crainte que mon abſence ne favoriſât les vues de quelque rival; mais plus je m'efforçois de lui plaire comme amant, plus je la trouvois inébranlable; & ſans faire aucun progrès ſur ſon cœur, je vis bientôt que je n'opérois autre choſe que de lui cauſer dans le public un préjudice irréparable.

J'avois un neveu, qui ſans cette fille auroit été l'unique héritier de tous mes biens; il en avoit beaucoup de ſon chef qu'il ne devoit pas moins à une adroite banqueroute de ſon père, qu'à une grande ſucceſſion qu'il avoit eu la ſubtilité d'envahir au préjudice des véritables héritiers, en débaptiſant un homme mort, & le ſuppoſant ſon parent. C'eſt celui que le Pont-de-l'Arche a aujourd'hui pour ſon premier juge, & qui eſt aſſez connu dans toute la contrée ſous le nom de M. de la Camardière.

Je doute qu'il y ait un homme dans le monde plus entêté que lui de ſon propre mérite, quoique fort mince; la maſſe de ſon gros corps eſt toute enflée de cette prévention, & le deſir de paroître même dans ſon air extérieur élevé au-deſſus des autres, l'oblige à tenir ſa tête d'un droit qui le fait paſſer pour une ſtatue ſur un piedeſtal lorſqu'il ne ſe remue point, ou rire de ſes allures ſingulières lorſqu'il marche.

Prévenu de ſon mérite, de ſon bien, & de l'autorité de ſa charge, il s'étoit mis en tête d'aimer Virginie auparavant que ma maladie m'eût engagé à lui déclarer mon amour, & ſe perſuadoit que rien n'étoit capable de faire obſtacle à ſes deſirs; mais plus il avoit pré-

ſumé de facilité à gagner le cœur d'une couſine, & d'un oncle, moins il y avoit trouvé de diſpoſitions, ſoit par l'averſion naturelle que Virginie avoit conçue contre lui, ſoit par la paſſion ſecrète que j'avois pour elle.

Tant que je ne m'étois point déclaré j'avois eu dans l'antipatie de cette fille, & dans un feint ſcrupule, un fondement plauſible pour me diſculper du refus que je lui faiſois de l'agréer pour gendre, & les artifices que j'employois en ſecret auprès de Virginie pour fomenter ſon averſion, trouvoient dans ſon eſprit des diſpoſitions ſi conformes à mes intentions, que je la voyois tous les jours augmenter au-delà de ce que je pouvois déſirer.

Mais enfin lorſque rétabli dans une ſanté parfaite je commençai à me déclarer ouvertement, & à publier même que Virginie n'étoit point ma fille, la Camardière n'eut pas de peine à reconnoître par quel motif je n'avois pas voulu écouter ſa demande ; & comme il étoit auſſi brutal & vindicatif qu'il eſt orgueilleux & vain, il crut que l'anéantiſſement de ma qualité de père m'ôtoit toute l'autorité que j'avois ſur elle, & il ne douta point qu'en peu de tems il ne l'emportât ſur un rival qu'il jugeoit auſſi peu redoutable que moi.

Il ſe voyoit dans la fleur de ſon âge, au lieu

que je penchois à la vieilleſſe, outre que ſa qualité de magiſtrat lui donnoit un grand crédit, l'eſpérance de l'union de mes biens aux ſiens le flattoit d'un effet prompt & victorieux ſur l'eſprit d'une fille ſans naiſſance, & qui ſe voyoit privée des biens ſur leſquels elle avoit juſques-là compté.

Mais la Camardière comptoit lui-même fort mal, car outre que la tendreſſe que j'avois pour Virginie m'avoit fait prendre la réſolution, ou de lui aſſurer tous mes biens en l'épouſant ou de les lui laiſſer un jour comme à une fille que mon cœur avoit adoptée; plus il croyoit que l'état nouveau dans lequel elle ſe trouvoit la porteroit à l'écouter, plus il la voyoit obſtinée dans la haine qu'elle avoit pour lui.

Le mauvais ſuccès de ſes déſirs le brouilla entièrement avec moi, & encore plus lorſqu'il vit que je l'emmenois à Paris, mais ce n'étoit pas le plus grand de mes chagrins, & j'étois bien moins affligé de cette rupture que du peu de progrès que je faiſois ſur le cœur de Virginie.

Je languis & je ſoupirai inutilement plus de deux mois depuis mon retour de ce petit voyage, & enfin un jour que je la preſſois le plus d'accepter & mon cœur & ma

main & tous mes biens, au milieu des plus tendres expressions de respect qu'on puisse attendre d'une fille, elle me parut encore plus inébranlable que jamais; j'en fus vivement piqué, & je lui dis qu'étant sûr que mon neveu n'étoit pour elle qu'un objet d'horreur, il n'étoit pas possible qu'elle rejettât avec tant d'obstination le parti avantageux que je lui proposois, si son cœur n'avoit pas d'ailleurs quelque engagement, & que par toutes les bontés que j'avois eues pour elle je la conjurois de m'en faire avec franchise un aveu qui serviroit peut-être à me guérir.

A ce mot je vis une rougeur monter sur son visage, qui ne me confirma que trop dans l'idée funeste qui me donnoit déja de l'inquiétude, je la regardai fixement, & lus dans ses yeux une langueur mêlée d'une pudeur modeste qui au travers de son silence m'en disoit assez.

Je la pressai plus vivement, & lui dis que, si elle croyoit devoir taire son secret & le bonheur d'un rival à un amant trop intéressé pour ne s'en pas affliger, que du moins elle le confiât à la discrétion d'un père qui l'avoit si tendrement élevée, à ce mot elle fit un soupir; quelques larmes coulèrent de ses yeux qu'elle baissa, & sans me regarder elle me dit:

penſez vous que j'aurois l'ingratitude de rejetter la fortune que vous me propoſez, puiſqu'elle feroit votre ſatisfaction, ſi je pouvois l'accepter ? cette idée que le monde avoit conçue en me croyant née de vous, ne m'empêcheroit pas d'être votre épouſe, & de vous donner cette marque de la reconnoiſſance que je dois à vos bontés, puiſque je ſuis convaincue que je ne ſuis point votre fille ; mais puiſque vous voulez que je vous ouvre mon cœur avec confiance, ſachez .... à ce mot elle ſe tut ; & deux ruiſſeaux de larmes interrompant ſes paroles, je la preſſai, en lui ſerrant les mains entre les miennes, d'achever de m'ouvrir ſon ſecret, & l'aſſurant qu'elle ne pouvoit le mieux dépoſer, elle reſta quelque tems dans le ſilence ; & enfin baiſſant les yeux qu'elle venoit de lever ſur moi : pourquoi, dit-elle, m'avez-vous obligée de vous accompagner à Paris, & permis de voir les Tuileries. Mais ſi je ſuis à votre égard la plus ingrate de toutes les filles, j'en ſuis aſſez punie par l'oubli d'un infidèle que je crus trop légèrement. Une retraite que j'ai réſolue punira ma crédulité ; & tout ce que je demande à la tendreſſe que vous avez eue juſqu'ici pour moi, c'eſt votre conſentement pour cette retraite, & qu'une petite penſion que vous m'accorderez m'en ouvre la porte.

Quelle fut ma ſurpriſe en apprenant de ſa propre bouche que j'avois un rival aimé ; & un rival indigne par ſa perfidie, de me ſupplanter dans le cœur de celle que j'aimois plus que moi-même. Je ne pus tirer d'elle aucun autre éclairciſſement de l'aventure qu'elle avoit eue avec ce rival, & j'employai inutilement trois mois de ſoupirs & de ſoumiſſions pour obliger cette aimable fille à oublier un infidèle, ſans pouvoir gagner autre choſe que d'altérer mon eſprit à force d'amour.

La Camardière cependant continuoit ſes batteries pour faire brèche à ſa réſiſtance ; & après une infinité d'efforts, qui n'aboutirent à rien, il crut que j'étois le ſeul obſtacle à ſon bonheur, & prit une des plus indignes réſolutions qu'on puiſſe imaginer, & qu'il fonda ſur le grand crédit & la facilité que lui donnoit l'autorité de ſa charge. Car, ſi peu qu'on ait pratiqué le monde, on ne peut ignorer combien dans les petites villes cette autorité devient l'inſtrument de la paſſion de ceux qui l'ont en main, & que l'épée de la juſtice qu'on leur confie ſert plus à leur vengeance particulière, qu'à celle des loix violées.

La Camardière avoit deux vues, l'une d'obliger Virginie à condeſcendre au déſir qu'il avoit de l'épouſer, en me mettant hors d'état de

pouvoir être jamais ſon époux ; & l'autre de m'ôter la liberté de diſpoſer de mon bien en faveur de cette fille, & par-là s'aſſurer ma ſucceſſion ; & pour venir à bout de ce double projet par une ſeule voie, il employa la partie publique, dont il diſpoſoit abſolument.

C'étoit l'homme de France le plus malfaiſant & le plus intéreſſé, & qui ſe perſuadoit qu'on ne lui avoit mis en main ſon emploi, que pour la déſolation du genre humain ; cependant auſſi fourbe qu'hypocrite, & qui ne promettoit jamais avec plus d'emphaſe ſes ſervices que quand il vouloit étrangler ; il mit donc cet homme en mouvement contre moi, pour demander qu'il lui fût permis de prouver que Virginie étoit une fille batarde que j'avois eue d'une perſonne qu'un vœu ſaint avoit ſéparée du commerce du monde, & que par un ſcandale effroyable je voulois épouſer.

Sur le projet de cette action, il n'eut pas de peine à faire apoſter quelques témoins corrompus, dont notre climat eſt aſſez fertile, & de faire ordonner ſur leur dépoſitition, qu'elle me feroit ôtée & renfermée ; & ce complot fut tenu ſi ſecret entr'eux, & ménagé avec tant de diligence, que Virginie fut enlevée & miſe dans un couvent, dont la Camardière étoit le maître, avant que je fuſſe averti qu'on informoit.

L'autorité de mon rival fit qu'on ne me permit, ni de la voir, ni de lui donner aucunes de mes nouvelles; & la supérieure, entre les mains de qui on l'avoit remise, la faisoit observer avec tant d'exactitude, qu'on ne put d'abord m'informer de son destin.

Mon neveu cependant, après avoir fait agir ses émissaires sur un esprit qu'il croyoit intimider, & qu'il se flattoit de réduire par cette oppression, la vit lui-même; &, après lui avoir brutalement expliqué l'excès de sa passion, & superbement exagéré les avantages de l'honneur qu'il vouloit lui faire, lui proposa de la faire reconnoître pour ma fille légitime, ou de quelque autre, tel qu'elle voudroit, pourvu qu'elle voulût consentir qu'il l'épousât, sinon qu'elle alloit être reconnue pour ma fille bâtarde, mais d'une manière qui lui permettroit à peine de recevoir des alimens. Mais une si infâme proposition ne fit que redoubler l'horreur qu'elle avoit pour lui, & la porter à rejetter avec plus d'aversion ses poursuites.

Tandis que deux mois s'écoulèrent en efforts inutiles de la part de ce persécuteur, Virginie trouvoit, dans cette rigoureuse captivité, des consolations qu'elle devoit à la fermeté de son ame & à l'adresse de son esprit; elle l'avoit doux & insinuant; & sa conduite faisant ad-

mirer ſa vertu, elle y eut bientôt acquis de bonnes & ſincères amies ; &, entr'autres, elle gagna ſi abſolument le cœur de la ſage Félicie, l'une des principales du couvent, qu'après lui avoir confié tous ſes ſecrets, & l'avoir touchée d'une véritable compaſſion, elle en reçut tous les bons offices imaginables.

Cette amie ſincère & ſolide fit donc, pour adoucir l'amertume de ſes peines, tout ce qu'elle put ; & ce fut par ſon moyen, qu'étant inſtruit de toutes choſes, je lui fis paſſer de mes nouvelles, & tous les ſecours dont elle avoit beſoin.

Il y avoit deux mois qu'elle étoit dans ce couvent, & j'étois allé à Rouen pour obtenir un arrêt contre cette injuſte oppreſſion, lorſque Virginie, qui s'étoit acquis beaucoup plus de liberté qu'elle n'en avoit d'abord, ſe promenant un ſoir, après le ſoupé, dans le jardin avec Félicie, elle lui dit qu'elle vouloit lui conter un ſonge qu'elle avoit fait la nuit précédente.

J'ai, dit-elle, ſongé que je pleurois enchaînée au pied d'un arbre, tandis qu'un dogue aboyoit comme prêt à me dévorer. Je me ſuis enſuite imaginée que mes chaînes s'étoient tout-à-coup rompues, & que, dans la crainte de ce dogue, j'étois montée ſur l'arbre ; qu'en même tems

mon amant infidèle avoit paru, qui, écartant ce dogue, m'avoit donné la main, & conduite dans la plus belle maiſon de Caen, & dans une chambre magnifique, où une femme m'avoit revêtue d'habits ſuperbes, & mis ſur ma tête un chapeau de fleurs.

Ah ! ma fille, lui dit Félicie, que ce ſonge s'accorde mal avec la fâcheuſe nouvelle que j'ai à vous donner. Je viens d'apprendre en ſecret, que cette nuit on doit vous livrer à la Camardière, qui, tandis que la Bourimière eſt à Rouen, a complotté de vous faire enlever, pour vous conduire dans un lieu dont il ſoit encore plus le maître que de ce couvent ; cependant il ſemble que votre ſonge vous augure une prochaine liberté, la reconnoiſſance de vos parens, le retour d'un amant infidèle, & la fin de vos infortunes, & que tout ſe doit accomplir à Caen ; mais, pour vous y conduire & rompre vos chaînes, il faudroit que le ciel fît un miracle que je ne puis prévoir, & dont je ne vois aucune apparence.

Quoi ! dit Virginie, cette nuit on doit me livrer à mon perſécuteur ! Ah, chère Félicie, que me dites-vous ! La mort me feroit mille fois moins terrible que de tomber entre ſes mains.

Elles parloient de la ſorte, lorſque, dans

le bout du jardin, elles apperçurent une brêche qui venoit de se faire par un éboulement de pierres, dont la poudre obscurcissoit encore l'air. Voilà, dit Félicie, voilà, ma chère Virginie, le commencement du succès de votre songe, & un heureux augure pour le reste. Vos chaînes se rompent d'elles-mêmes, & le ciel vous offre l'unique moyen que vous ayez de vous arracher au dogue qui vous aboye; le ciel parle trop ouvertement pour ne le pas écouter: montez sur l'arbre, c'est-à-dire, sur les ruines de cette muraille; sortez; &, si vous me croyez, rendez-vous au plus vîte à Caen: vous savez le couvent dont ma sœur est supérieure; elle vous y recevra à bras ouverts, & la lettre que je lui écrirai vous devancera. Laissez-moi conduire le reste; le jour va finir, ne perdez pas un moment; allez, vous ne manquez pas ici d'amies fidèles pour guider & pour couvrir vos premiers pas.

Virginie ne balança point sur une résolution que le hasard favorisoit si à propos; elle embrassa Félicie; leur adieu fut aussi tendre, qu'il fut court; &, après avoir pris de promptes mesures pour une correspondance assurée, elle sortit par la brêche; &, du même pas, fut se rendre chez une amie d'une fidélité sûre, & qui, l'ayant fait aussitôt monter dans sa chaise

roulante, l'emmena, pendant toute la nuit, dans une maiſon de campagne qui n'étoit qu'à trois lieues du Pont-de-l'Arche, d'où, après un peu de repos, elle lui fournit tout ce qui lui fut néceſſaire pour ſe rendre à Caen.

Félicie ſut couvrir avec tant d'adreſſe le ſecret de cette évaſion, qu'on ne s'apperçut de l'abſence de Virginie, qu'au moment que la Camardière envoya, ſur le minuit, un carroſſe pour l'enlever : on la chercha de tous côtés ; & comme on ne la trouva point, & qu'on ne s'étoit point encore apperçu de la brêche, la ſurpriſe de la ſupérieure, qui avoit promis de la livrer, fut terrible.

Mais elle n'approchoit pas de la fureur & des emportemens de la Camardière, lorſqu'il apprit que ſa maîtreſſe ne ſe trouvoit point dans le couvent ; il accuſoit la ſupérieure de l'avoir trahi, de concert avec moi, & lui fit les menaces les plus indignes.

Cependant Félicie m'écrivit à Rouen, & m'informa de tout ce qui s'étoit paſſé ; & Virginie ne fut pas plutôt à Caen, & reçue ſous un autre nom dans le couvent dont la ſœur de ſon amie étoit ſupérieure, qu'elle m'écrivit, & m'apprit l'endroit de ſa retraite.

La Camardière ignora ſa route, & perſonne ne douta qu'elle ne fût retournée chez moi. L'on

L'on attribua même à mon induſtrie la brêche qui n'étoit qu'un coup du haſard, & l'on me menaça de m'en faire une affaire importante; mais on ne put rien trouver qui fût capable d'en fonder l'accuſation.

Ainſi, après avoir obtenu du parlement de Rouen les défenſes néceſſaires pour arrêter la vexation de mon rival, j'ai paſſé chez moi, où j'ai ſçu qu'il avoit appris où étoit Virginie, & en même tems j'en ſuis parti pour me rendre à Caen, & pour y ſavoir les dernières réſolutions de cette aimable fille, pour laquelle je ſens tous les jours croître ma paſſion, & avec tant de violence, que j'acheverai de perdre l'eſprit, ſi je ne la trouve plus ſenſible à mon amour.

La Bourimière, qui pendant ce récit avoit conſervé tout le bon-ſens qu'il avoit apporté au monde, finit ſon hiſtoire par une foule de ſoupirs capables de ſuffoquer un goſier plus étroit que le ſien; il les accompagna de larmes; & le trouble que cette paſſion cauſoit à ſon cerveau ayant animé ſa fougue poétique, il rima, ſur ſon infortune, durant un quart d'heure, de la manière du monde la plus pitoyable, je veux dire, la plus capable d'exciter de la compaſſion dans des eſprits qui au-

soient été plus disposés que les nôtres à s'affliger des peines d'autrui, & à le plaindre.

Mais, comme je ne pensois qu'à rire, je n'étois sensible à ses pleurs, à ses soupirs & à sa poésie désolée, que pour m'en divertir. Je m'apperçus cependant qu'il avoit encore plus d'esprit que je ne lui en avois cru, & connus que si l'économie de sa tête se trouvoit dérangée, ce n'étoit que par la violence de l'amour qu'il avoit pour Virginie.

Je ne m'étonnai point de ses boutades; mais je fus surpris de voir que Cléante, pendant ce récit, avoit perdu une partie de sa belle humeur, & qu'il ne rioit point d'aussi bon cœur que je l'aurois souhaité. Au contraire, il tomba dans une langueur sombre, qui me faisoit connoître que ses idées promenoient ailleurs son esprit, & qu'il étoit bien moins avec nous, qu'avec quelqu'objet absent qui l'occupoit.

Les reproches que je lui en fis, le forcèrent de s'en détacher, ou du moins de feindre un peu plus d'attention; & notre poëte, qui se joignit à moi pour lui en faire la guerre, se mit dans la tête que le portrait qu'il avoit fait de Virginie, en avoit rendu Cléante amoureux, &, devenant jaloux de sa propre imagination, il le regardoit presque comme un rival.

Ces idées nous fournirent assez de matière

pour animer la converſation juſqu'au premier débarquement qui ſe fit ſur les deux heures après midi, dans la maiſon de campagne d'un homme un peu parent de Cléante, & qui ſe trouvoit ſur notre route.

C'étoit une de ces eſpèces de gentilshommes redoutables au gibier du pays par leur fuſil, aux payſans par leur chicane, & à leur curé par leur correſpondance avec un official, de tems en tems régalé d'un lièvre ou de quelque perdrix. Il étoit d'une taille médiocre, grand parleur, dévot à outrance, louche, & toujours vêtu moitié ville & moitié campagne. *Sa* femme, groſſe & rouſſe, étoit orgueilleuſe comme une dame de village qui n'a jamais rien vu de plus relevé que ſon procureur-fiſcal; & toute ſon occupation ſe réduiſoit à la multiplication des individus dont ſa baſſe-cour étoit peuplée, & à faire valoir ſa grange & ſon grenier, donnant cependant les noms de baron, de chevalier & d'abbé à trois marmouzets qu'on auroit plutôt pris, à leur décoration, pour ceux qui gardoient les brebis & les cochons, que pour ſes enfans.

Mais, outre toutes les qualités provinciales dans leſquelles excelloient M. & madame d'Argiville, on pouvoit mettre l'avarice pour la principale, & c'étoit entr'eux un combat

perpétuel à qui se surpasseroit dans la sordidité de l'économie.

Cléante, qui n'avoit jamais vu ce cousin que dans une méchante affaire qu'il eut à Paris, pour un beau-frère assassiné dans un bois, & dont il aida fort à le tirer, m'avoit fait une grande fête du régal qu'il se flattoit d'y recevoir, sur les empressemens avec lesquels ce campagnard l'avoit invité de l'aller voir; & sur ce qu'il lui avoit dit de sa maison & des plaisirs qu'il se préparoit de lui donner, s'il pouvoit une fois le tenir dans son château, il ne croyoit pas moins trouver qu'une maison & des jardins enchantés, avec une table délicieuse, & sur-tout le plus excellent vin du monde.

Cependant nous arrivâmes; &, étant à la porte, nous cherchions de toutes parts à nous informer où étoit le château d'Argiville, lorsqu'un homme figuré en vrai valet de charrue, se disant, tantôt cocher, tantôt chasseur, & tantôt le cuisinier de monsieur, nous dit, en beaucoup de discours, que nous étions dans la maison que nous demandions.

Notre carrosse y entra donc au travers d'un vaste théâtre de fumiers, sur lequel un grand nombre de poules, d'oisons & de cochons jouoient la première scène de notre comédie;

&, en avançant, nous vîmes de loin un petit garçon vêtu de treillis, qui, à l'aspect de notre équipage, entra & reparut aussi-tôt vêtu d'un juste-au-corps fait de la dépouille d'un vieux billard ; & se trouvant à notre descente, il nous dit, *comme cela*, que monsieur étoit à la chasse au bout du clos, & madame au moulin, & qu'il alloit sonner la cloche pour les avertir de notre arrivée.

Ce laquais, dont le service étoit, sans doute, partagé entre la maîtresse & les dindons, nous quitta : la cloche en même tems sonna; & monsieur le baron, fils aîné, ayant changé ses sabots en souliers, nous vint faire le compliment dont il étoit capable ; & nous ayant fait entrer dans un taudis honoré du nom de salle, & fait asseoir sur des sièges dont on ne connoissoit plus l'habit, nous vîmes enfin arriver du moulin madame d'Argiville, &, un peu de tems après, le mari, ayant un grand & vieux lièvre attaché sur ses hanches.

Les complimens furent copieux de la part de nos hôtes ; car c'est la chose dont on manque le moins en province. Je ne sais, dit M. d'Argiville, de quoi je pourrai vous régaler à soupé ; j'avois, il y a huit jours, les meilleurs perdreaux du monde, & six bouteilles d'un vin qui ne se pouvoit payer ; mais vous

nous prenez dans un moment fâcheux. Nous ferons cependant ce qui nous sera possible ; buvons un coup, & puis nous ferons un tour de promenade, tandis que mon cuisinier fera son devoir. Vîte, ma femme, qu'on tue des poulets.

Pendant tous ces longs & inutiles préambules, le petit perroquet employa demi-heure à mettre sur la table une méchante nappe, un pain-bis, un couteau, & deux verres rincés à la Despréaux ; & nous ayant ensuite voituré du cellier une cruche d'une boisson moitié vin & moitié lie, nous ne pûmes en corriger l'acidité par l'abondance de l'eau que nous y mêlâmes, & la faim & la soif que nous avions ne put jamais, non plus que les complimens de notre hôtesse, nous forcer à boire un second coup.

Cette préface nous fut d'un mauvais augure pour le soupé, & la promenade ayant servi d'intermède, la cloche, sur les sept heures, nous avertit que la table se servoit. Nous revînmes donc dans la même salle ; & l'idée que nous avions conçue du repas ne fut point trompée, puisque nous trouvâmes que d'un côté la table étoit couverte d'un plat d'étain fort ténébreux, sur lequel étoient juchés deux poulets choisis entre les plus décharnés de la basse-cour, au millieu desquels présidoit la moitié postérieure

du vieux lièvre rôti; & toutes ces trois pièces étoient piquées à gros traits, d'un lard aussi jaune qu'il étoit odorant; & vis-à-vis, par fort mauvaise symétrie, on avoit servi de l'autre côté, dans une terrine, le devant du même lièvre en civet, dont la fumée nous portoit au nez les vapeurs mêlées de l'ail & des navets qui en relevoient l'assaisonnement.

Le curé, qui avoit été invité à cette fête extraordinaire, & à qui la crainte faisoit garder de grandes mesures avec le seigneur, avoit apporté deux pains d'offrande un peu moins bis que celui du gentilhomme, & deux grandes cruches d'un vin moins aigre, & moins au bas que celui dont nous avions goûté.

Cléante étoit dans un dépit mortel, de m'avoir conduit dans une si méchante auberge, & nous aurions moins tenu table, si notre poëte & le curé, qui renvoya deux fois à sa cave, ne se fussent défiés à boire, & si, après que leurs têtes furent un peu échauffées, ils n'eussent mis sur le tapis des questions politiques; dont la contestation faillit plus de quatre fois à les brouiller, mais qu'une rasade appaisoit aussi-tôt.

Enfin, lorsque ce festin, qui finit par des poires, des noix & du fromage, nous eût permis de nous retirer, nous donnâmes nos

ordres pour quitter, dès la pointe du jour, un si bon gîte ; & conduits par nos hôtes dans une chambre à deux lits, aussi bons que le repas avoit été superbe, ils nous y laissèrent ; & notre poëte, mieux rempli que nous, s'y coucha & s'endormit.

Mais pour Cléante & moi, qui, sur le chapitre du matelas, étions un peu plus délicats que la Bourimière, au lieu de nous coucher, nous descendîmes dans le jardin ; &, après nous être fait une espèce de divertissement d'un régal si contraire à celui dont nous nous étions flattés, je fis insensiblement tomber le discours sur le changement d'humeur qu'il avoit témoigné en écoutant l'histoire de la Bourimière, & sur cet air triste qui l'avoit tout-d'un-coup enseveli dans la langueur.

Cléante, qui n'avoit rien de caché pour moi, fit un soupir, & m'avoua que ce que la Bourimière avoit dit de Virginie, avoit réveillé dans son esprit le souvenir d'une aventure qui lui étoit arrivée, il y avoit quelque tems, avec une personne qu'il ne connoissoit point, & dont il n'étoit point connu ; qu'il avoit conçu pour cette fille l'amour du monde le plus vif & le plus tendre ; que cette passion s'étoit fortifiée dans son cœur, parce qu'il avoit cru en être aimé ; que les choses même avoient

été sur le point de se pousser beaucoup plus loin, puisque le rendez-vous avoit été pris pour se faire connoître l'un & l'autre; mais qu'un accident fatal l'ayant forcé de manquer à ce rendez-vous, jamais il n'avoit vu depuis cette aimable fille, ni pu savoir qui elle étoit; qu'elle ignoroit aussi le nom, la fortune, & la qualité de son amant; que ce n'est pas qu'il s'imaginât que Virginie eût rien de commun avec cette fille; mais enfin, que tout ce que la Bourimière en avoit conté, avoit, je ne sais par quels ressorts, rendu toute la vigueur à une passion qu'il essayoit d'étouffer.

Mais, ajouta-t-il, puisque nous ne voulons point dormir, qu'il fait un tems le plus doux du monde, & que la lune en son plein semble nous inviter à nous reposer à sa clarté, mettons-nous sur ce siège que voici, & je vous conterai cette petite aventure. Je consentis avec plaisir à ce que voulut mon ami; nous nous assîmes sur un banc au pied d'un orme; & Cléante me voyant prêt à l'écouter, me parla de la sorte:

AVENTURE DE CLÉANTE.

SI vous me connoissiez moins, je commencerois par vous dire que quoique jusqu'ici j'aie passé dans le monde pour un homme qui se laisse prendre facilement aux attraits d'une belle, il y a cependant peu d'hommes plus difficiles & plus délicats en amour, ou, pour vous parler plus nettement, je n'ai presque jamais aimé, quoique, par une habitude qui semble commune à toute la jeunesse, le desir de m'amuser, & de ne pas passer pour un jeune homme sans bonne fortune, m'ait livré à plusieurs aventures, les unes plaisantes, & les autres qui m'ont coûté beaucoup de chagrin.

Mais l'amour est malin; &, après avoir longtems souffert qu'un homme se suppose amant sans ressentir une véritable passion, il se venge, & l'engage d'aimer tout de bon, lorsqu'il pense le moins à s'engager : c'est l'état où je me trouve; & le feu dont je brûle pour une inconnue, me punit bien sévérement de toutes les passions que j'ai feintes.

Vous connoissez, sans doute, Céphise, la femme de ce gros marchand en magasin, qui

ſe fait un plaiſir de lui donner un des meilleurs équipages de Paris. Vous ſavez qu'elle paſſe dans ſon quartier pour un modèle achevé de pruderie & de retenue, & qu'à trente-deux ans, traînée dans ce bon carroſſe, elle porte des manches plus longues, & des coiffures plus courtes qu'aucune femme de cinquante.

Il n'y a perſonne qui, ſur ſon air, ſa phyſionomie, ſes diſcours, & les careſſes qu'elle fait à ſon mari, ne pariât pour le front de cet époux; mais qu'il faut bien connoître le fond des gens, avant que de haſarder ſur les dehors un pari de cette délicateſſe.

Vous ne croiriez donc pas, ſi je ne vous le diſois, que ce modèle de prude prit, je ne ſais par quel endroit, ou feignit prendre un amour violent pour le jeune Florimond mon ami, qui ne s'en fut pas plutôt apperçu par les avances qu'elle lui fit, qu'il m'en confia le ſecret, non-ſeulement parce qu'il n'a jamais eu rien de caché pour moi, mais parce qu'il avoit beſoin d'un ami pour avoir prétexte de ſe dérober facilement aux yeux d'un vieil oncle qui l'obſervoit plus exactement qu'il ne vouloit, & qui me le confioit aſſez librement.

Je l'accompagnois donc ſouvent à leurs rendez-vous; & ſitôt que je les voyois prêts à ſe joindre, j'avois la prudence de les laiſſer dans

une entière liberté ; & leur rendez-vous étoit ordinairement aux Tuileries, sur les neuf heures du soir.

Un jour que nous l'attendions dans l'allée qu'elle lui avoit indiquée, après que nous nous fûmes long-tems promenés, nous l'apperçûmes venir de loin, accompagnée d'une fille, dont la jeunesse & la beauté ne servoient pas à lui donner du lustre. Elles s'avancèrent, & nous étant joints tous quatre vis-à-vis de l'amphithéâtre, elle feignit d'avoir quelque chose d'important à dire à Florimond, & dit à celle qui l'accompagnoit, de l'attendre un moment dans cet endroit, & en même tems elle s'écarta avec mon ami.

Cette manière familière me fit faire un jugement peu avantageux à la jeune & belle personne qu'elle laissoit seule avec moi si tard, & dans un endroit si commode pour les aventures brusques.

L'humeur enjouée qui me porte naturellement au plaisir, m'engagea à lier avec elle une conversation que j'ouvris d'abord sur le pied de mes fausses idées ; mais je fus bientôt détrompé : je trouvai une fille aussi modeste & spirituelle, qu'elle étoit jeune & brillante ; & changeant tout-d'un-conp en respect l'enjouement excessif par lequel j'avois débuté, je louai

férieusement toutes les qualités aimables que je découvris dans cette inconnue ; & insensiblement, soit qu'elle trouvât mon esprit & mes manières au goût de sa vertu, soit que ce fût l'effet d'une sympathie qui agissoit sur elle en même-tems que sur moi, elle me dit mille choses plus obligeantes que je ne les méritois, & porta sa complaisance jusqu'à me témoigner que son amie lui avoit fait un plaisir sensible de la laisser avec moi.

Quelque long que fût le rendez-vous de Céphise & de Florimond, ils revinrent nous joindre beaucoup plutôt que je ne le desirois. La conversation générale fut courte, & l'on se sépara, mon ami étant, à ce qu'il me dit, très-satisfait, & moi plus frappé au cœur que je ne l'avois été de ma vie.

Je passai le reste de la nuit & le jour suivant dans des impatiences mortelles du rendez-vous que Céphise avoit donné pour le lendemain au même endroit, & j'étois fort résolu d'y expliquer, dans les formes, à mon inconnue, la passion que je sentois véritablement pour elle, & d'essayer d'apprendre qui elle étoit ; car, dans une première entrevue, la décence n'avoit pas permis à mon amour naissant une curiosité qui auroit paru trop incivile.

Le lendemain, nous nous rendîmes tous pres-

que en même tems au même lieu, Florimond emmena Céphise où il lui plut ; & mon inconnue s'étant assise sur le gazon, je me jettai à ses pieds un genou en terre ; & y restant, malgré tous les efforts qu'elle fit pour m'obliger de quitter cette posture : Non, charmante inconnue, lui dis-je ; non, laissez-moi le plaisir de lire dans vos regards si vous en avez un peu de me revoir. Avez-vous songé un moment à moi, tandis qu'éloigné de vous, je n'en ai pas passé un seul sans penser à vous ?

Il me semble, répondit-elle, qu'hier je vous expliquai assez le plaisir qu'on avoit de s'entretenir avec vous, pour vous faire comprendre qu'on ne vous oublie pas si aisément. Que je suis heureux, lui répliquai-je, si j'ai pu occuper votre souvenir, quand même ce ne seroit pas avec l'inquiétude que le vôtre m'a donné. Ah ! belle inconnue, poursuivis-je, pourquoi me faites-vous voir tant de mérite, tant d'esprit & tant de vertu ? Et peut-on vous connoître, & ne pas ressentir pour vous tous les plus tendres mouvemens de l'amour ?

Je la regardois tendrement en prononçant ces paroles, pour lire dans ses yeux l'effet qu'y produiroit ce mot ; & sans lui donner le tems de me répondre quelque chose qui fût contraire à mes desirs : Oui, belle inconnue, continuai-je,

Il ne m'est pas possible de vous taire que la passion que j'ai pour vous est la plus sincère que vous ferez jamais naître. J'ajoutai toutes les expressions les plus fortes & les plus tendres pour lui persuader cette vérité ; & si elle ne répondit pas à mon ardeur avec toute l'émotion que je pouvois desirer, j'eus du moins l'avantage de connoître que tout ce que je lui disois ne l'offensoit point, & que si son cœur ne se rendoit pas, il étoit du moins ébranlé.

Je goûtois donc, dans une si douce conversation, un bonheur qui ne se peut exprimer ; & plus je l'entretenois, plus j'étois charmé de son esprit ; mais j'essayois en vain de tirer d'elle quelque chose qui me pût instruire de son nom, ou de ce qu'elle étoit, & j'en fus aussi peu éclairci que la première fois. Nos amans revinrent dans le tems que j'avois encore mille choses à dire ; mais il fallut se séparer, & attendre deux jours à se voir, parce que Céphise avoit des obstacles qui l'empêchoient de venir le lendemain.

Il faut aimer avec autant de violence que j'aimois, & se croire aimé comme je me flattois de l'être, pour comprendre toute l'inquiétude dont je fus agité durant ces deux jours. La crainte de manquer un succès que je regardois déja comme indubitable, & l'impatience de

revoir celle sans laquelle je ne pouvois plus vivre, me faisoient compter tous les momens. J'écrivis dix lettres, & les brûlois à mesure qu'elles étoient écrites, soit qu'elles ne me parussent pas répondre à l'excès de ma passion; soit que l'impossibilité de les envoyer me fit voir ma folie; & plus je cherchois tout ce qui pouvoit diminuer mon inquiétude, plus elle s'augmentoit.

Enfin le jour du rendez-vous arriva, & j'eus le bonheur d'entendre cette belle inconnue m'avouer que si je l'aimois véritablement, elle n'avoit pas un moindre penchant pour moi; qu'elle pouvoit m'assurer qu'elle n'étoit point un parti indigne d'un honnête homme; que si je desirois une union indissoluble avec elle, & que la chose devînt possible, je ne trouverois aucune résistance dans sa volonté; que même elle se feroit un plaisir de mon bonheur; mais qu'elle y voyoit des obstacles invincibles; que pour me les expliquer, & imaginer des moyens de les vaincre, il falloit plus de tems que nous n'en avions; que si je voulois, le lendemain matin, me rendre seul, à neuf heures, dans le même endroit, elle m'apprendroit son nom, sa qualité, & les obstacles qui s'opposoient à ma passion; qu'elle remettoit à ce moment à savoir aussi mon nom, qui, tel qu'il fût, lui

feroit toujours moins confidérable que les qualités qu'elle avoit reconnues en moi, & qu'en un mot, je ne manquasse pas à ce rendez-vous.

Je lui promis de n'y pas manquer, ou qu'elle me crût le plus indigne, & le plus perfide de tous les hommes; & pour gage de l'amour réciproque & inviolable que nous nous jurâmes, elle me permit de baiser sa main & reçut une petite bague d'or que je lui mis au doigt, & dont le chatton étoit composé de deux mains qui se lioient, & qui étoient le symbole de la foi éternelle que je lui promettois.

J'achevois cette petite cérémonie qui m'engageoit pour jamais à cette belle inconnue, lorsque nos amans parurent: Céphise voulut faire un tour de promenade, & je fus dans une prodigieuse surprise, lorsque je sentis qu'en s'approchant de moi elle me serra la main, & m'y glissa un billet. Je crus d'abord que ce pouvoit être quelque chose qui concernoit l'inconnue; mais tout ce qu'elle dit avec équivoque dans la promenade, me fit bien-tôt changer de sentimens; nous sortîmes; elle monta en carrosse avec l'inconnue; & après avoir quitté Florimond, je me retirai chez moi fort impatient de voir ce que portoit ce billet mystérieux, & je n'eus pas plutôt

de la lumière dans mon cabinet, que je l'ouvris, & y lus ces paroles.

» Quel pas me fait faire l'amour ! mais quels » pas n'est-on point capable de faire pour » Cléante ? Jugez de l'excès de la passion que » j'ai pour vous, puisqu'elle me fait trahir » votre ami, & qu'elle m'expose à être trahie » moi-même, si vous avez de plus grands » égards pour cet ami que pour une femme » qui vous aime plus que tout le monde en- » semble ».

Quel fut mon étonnement en lisant ce billet ? quand une si honteuse démarche de cette fausse prude ne m'auroit pas donné pour elle tout le mépris qu'elle méritoit, la passion que j'avois pour l'inconnue, & l'amitié sincère qui me lioit avec Florimond, suffisoient pour m'en inspirer de l'aversion. Cependant, quoique je plaignisse mon ami d'être tombé en de si mauvaises mains, j'avois trop de cœur pour lui sacrifier ce billet ; & excusant l'aveuglement de l'amour, je résolus de dissimuler toute l'horreur que j'avois conçue de cette action, & de tâcher par des voies douces, à détourner cette infidèle de la trahison qu'elle vouloit faire à mon ami.

Ce fut pour moi un surcroît d'inquiétude,

qui, avec celle de mon amour, m'ôta le sommeil. Je paſſai la nuit à rêver ſur la conduite que je devois tenir dans une rencontre ſi délicate; & m'étant levé, je commençai quatre billets pour répondre au ſien; & enfin je me preſſois d'en achever un pour ne pas perdre l'heure de mon rendez-vous qui s'approchoit, lorſque je vis une femme en habit fort négligé, entrer dans ma chambre; & la regardant plus attentivement, je connus que c'étoit Céphiſe.

Où allez-vous, madame, lui dis-je; où allez-vous? Je n'oſe vous dire ce qu'elle me répondit, ni l'entretien qui fut la ſuite de ſa première réponſe. Si ſa lettre étoit d'un emportement peu pardonnable à la modeſtie du ſexe, tout ce qu'elle me dit pour m'expliquer la violence de ſon amour fut beaucoup au-delà: j'y répondis comme un véritable ami de Florimond, & comme un homme dont le cœur avoit pris une autre attache; & l'impatience où me mettoit l'heure de mon rendez-vous irritant l'averſion qu'elle méritoit, tantôt j'allois juſqu'à la bruſquer, pour l'obliger de me laiſſer en repos, & tantôt attribuant mon impatience & ma mauvaiſe humeur à des affaires domeſtiques, je feignois de flatter ſa paſſion pour l'exciter à remettre à un autre tems: à nous

expliquer ; mais toute mon induſtrie ne put l'empêcher d'être près de deux heures dans ma chambre ; & enfin voyant que je l'allois abſolument laiſſer chez moi, elle ſortit, auſſi mal ſatisfaite que je l'étois du contre-tems de ſa viſite.

Mais admirez la bizarrerie du ſort : ce même jour Florimond ayant ſu que le mari de Céphiſe étoit parti dès le matin pour la campagne, s'aviſa d'aller chez elle pour la voir, & arriva dans le moment qu'elle venoit de ſortir ſeule, & à pied : une jalouſie ſoudaine le prit ; & comme il eſt extrêmement vif dans ſes réſolutions, il ſe mit ſur ſa piſte, l'apperçut, la ſuivit de loin, & la vit entrer chez moi.

Il ne douta point qu'il n'y eut entre nous une ſecrette intrigue concertée pour le trahir ; & comme il s'étoit mis en ſentinelle pour obſerver quand elle ſortiroit, la longueur prodigieuſe de ſa viſite à une heure ſi extraordinaire le confirma dans ſon idée, & donna à ſa bile tout le tems de s'aigrir. Ainſi réſolu de ſe venger contre moi de la perfidie qu'il en croyoit recevoir ; lorſque Céphiſe ſortit, il ſe cacha, & la laiſſa paſſer ; mais me voyant ſortir un moment après à pied, & ſans laquais, il vint droit à moi, & me criant,

» ah traître ! il faut que tu meures ». Il mit l'épée à la main, & m'obligea de me mettre en défence ; je connus bien son erreur, mais son attaque étoit trop vive pour m'amuser à le désabuser. Je fus, du premier coup blessé à la cuisse, mais dans la chaleur cette plaie n'empêcha pas que, conservant plus de jugement que lui, je ne le désarmasse.

Voilà le sujet de ce démêlé que j'eus, & dont jamais personne n'a pénétré la vérité : on me porta chez moi plus blessé que je ne le croyois, & delà on me fit passer par derrière chez un de mes amis, tandis qu'on tira de mon coffre les voies les plus courtes pour faire passer cet accident pour un assassinat qu'un inconnu avoit médité contre moi. Ainsi, vous êtes le seul au monde qui sachiez que c'est Florimond qui m'attaqua.

Vous jugez bien que mon rendez-vous fut manqué ; j'ignorois, qui étoit, & où étoit mon inconnue ; & lorsqu'au bout d'un mois ma plaie me permit de sortir, je fus inutilement la chercher de toutes parts ; elle n'a plus paru à mes yeux : & comme il ne lui étoit pas difficile de découvrir par Céphise ou par Florimond, qui j'étois, & que ma blessure avoit fait assez de bruit ; le silence dans lequel son amour s'est évanoui, me fait assez

connoître, ou qu'elle ne m'aimoit point, ou qu'une infidélité me l'a enlevée.

Mais si cet incident, & la perte de l'inconnue, qu'il m'avoit causée, redoubloient tous les jours l'horreur que j'avois pour Céphise, je voyois avec chagrin augmenter sa passion. J'avois désabusé Florimond, sans néanmoins perdre cette perfide dans son esprit, & notre amitié s'étoit aisément renouée plus forte que jamais, mais elle rompit avec lui de la manière du monde la plus dure, croyant que ce sacrifice me rendroit plus traitable, & que n'ayan plus à combattre l'obstacle des intérêts de mon ami, j'entrerois plus facilement dans ses désirs, mais mon cœur n'étoit plus libre, & la voie qu'elle avoit prise pour y arriver étoit trop odieuse, & trop coupable pour m'exciter au moindre penchant.

Mais à mesure que mon aversion croissoit pour elle, le cruel amour que j'avois pour une infidèle que je ne connoissois point, me dévoroit de plus en plus; je fuyois l'une partout, & je cherchois par-tout l'autre. J'ai passé près de cinq mois dans ce double tourment, & ce n'est pas moins pour m'éloigner de l'une, que pour tâcher d'oublier l'autre, que je fais ce voyage.

Cléante finit de la sorte le récit de son aventure, qui, par l'infidélité de Céphise, le brusque emportement de Florimond, & le silence de l'inconnue, nous fournit une ample matière de réfléchir, & de raisonner sur le peu de solidité qu'on trouve dans l'amour que les femmes nous témoignent, sur l'aveuglement de la jalousie, & sur l'inconstance de la jeunesse, & après toutes nos réflexions; mais, lui dis-je, mon cher Cléante, est-il possible que, pour avoir vu trois fois une fille, dont vous ne savez ni le nom, ni le bien, ni la naissance; ni qui plus est la réputation, & qui ne l'avez connue que parce qu'elle accompagnoit une perfide, vous qui vous dites si délicat en amour, vous en ayez pris pour elle un assez violent pour vous déterminer à la vouloir épouser; & pour ne la point oublier après l'indifférence qu'elle a eue pour vous jusqu'à vous négliger comme vous voyez qu'elle a fait? Il y a, me répondit Cléante, des mérites si victorieux, & les ressorts secrets de l'amour agissent avec tant de force & de puissance, qu'il ne faut point que vous vous étonniez, ni de la passion soudaine que j'ai conçue pour la plus aimable, & la plus spirituelle fille de la terre, ni de ma constance malgré son oubli. Je me flatte même

quelquefois jusqu'à chercher dans mon esprit des excuses à son silence : & quand je considère de quelle manière bizarre le hasard rompit le rendez-vous qu'elle m'avoit donné, je me persuade que d'aussi bizarres rencontres peuvent me l'avoir enlevée, & que, comme elle me fait, sans doute, l'injustice de me croire volage sur ce que malgré moi j'ai manqué à la parole que je lui avois donnée ; je lui en fais peut-être une aussi grande de la croire inconstante.

C'est ainsi, lui dis-je, que les amans se flattent toujours : cependant vous cherchez à l'oublier, & vous ne le cherchez que parce que vous la croyez infidèle.

Oui, dit Cléante, mais plus je fais d'efforts pour arriver à cet oubli, moins j'en viens à bout ; & comme l'amour se repaît souvent de chimères & de visions, je m'imagine toujours que quelque aventure singulière me la rendra : je n'ai pu même ouir ce que ce poëte nous a conté de l'aventure de Virginie sans l'appliquer à la mienne ; & quoique je ne sois pas assez fou pour me flatter que l'une soit l'autre, le malheur de cette fille, & les plaintes qu'elle fait d'avoir trouvé un infidèle, m'ont du moins appris que je ne suis pas le seul que l'amour rend infortuné.

Nous nous promenâmes ensuite en parlant de choses plus indifférentes ; & la pointe du jour approchant, nous remontâmes à la chambre de la Bourimière, pour l'arracher des bras du sommeil. Nous le trouvâmes levé, & déja la plume à la main, & à la clarté d'une lampe qu'il avoit été chercher il remplissoit un sonnet sur un canevas de bouts-rimés. Ah de grâce ! nous dit-il, en nous voyant entrer, laissez-moi un petit moment en repos, je n'ai plus qu'un tercet à remplir de ces bouts-rimés, qui m'ont été envoyés par une célèbre académie fort amoureuse de ces sortes de pièces, & je ne serai point de bonne humeur que je n'aie passé ma colère en décochant la pointe d'un sonnet sur la cohue prodigieuse d'un nombre innombrable d'avortons qui ont l'audace de s'ériger tous les jours en auteurs, & qui croyent qu'il est libre aux ânes de monter sur le parnasse, parce que les anciens ont placé un cheval sur la croupe de cette montagne.

Cette boutade de notre poëte nous réjouit ; & pour ne le point interrompre, nous descendîmes pour aller mettre en mouvement nos valets, afin que notre équipage fût prêt pour le départ, & nous le laissâmes dans une entière liberté ; mais nous étions à peine des-

cendus, qu'il nous rappella par la fenêtre; en nous criant de venir au plus vîte servir de remueuse au nouveau-né dont il venoit d'accoucher.

Comme nous savions que les poëtes sont d'un courroux implacable contre ceux qui refusent de prêter attention aux ouvrages qu'ils veulent montrer, & que rien ne les met en meilleure humeur que les applaudissemens, nous remontâmes avec toute la diligence possible.

Mais au milieu du limaçon de bois, à qui par honneur je veux bien donner le nom d'escalier, nous trouvâmes notre hôte, dont les complimens aussi longs que son fusil, & aussi mal assaisonnés que son civet, nous arrêtèrent. La Bourimière cependant crioit, & nous appelloit d'une voix aussi forte que celle d'un Iman, qui du haut d'un minaret appelle les Turcs à la Mosquée. Nous quittâmes donc notre hôte qui descendoit, dit-il, pour ordonner le déjeûner, & montant au plus vîte auprès de notre poëte, il nous lut avec emphase ce sonnet.

SONNET

De bouts-rimés sur les mauvais auteurs.

Aux pieds du Mont-Parnasse, une sale *Gargouille*
Forme un égoût puant où rampe l' *Escarbot*
C'est-là que Phébus voit un poëte en *Sabot*
S'abreuver du limon qui nourrit la *Grenouille*

Quand Despréaux jadis y faisoit la *Patrouille*
Son fouet en bannissoit l'ignorant & le *Sot*
Chacun prenoit en main la lime & le *Rabot*
Mais, faute de censeur, tout se gâte & s' *Enrouille*

L'auteur, de toutes parts, naît comme un *Potiron*
Tel croit pouvoir chanter l'élève de *Chiron*
Qui fournit de cornets le poivre & la *Muscade*

Quand du Méandre, ô ciel, banniras-tu l' *Oison*
Quand par les Médecins tu verras un *Malade*
A coup sûr & *gratis*, recevoir *Guérison*

Nous ne trouvâmes point ce sonnet mal rempli sur ses rimes bizarres ; & quoique j'aye toujours eu pour les bouts-rimés, les sentimens que Sarazin m'a inspirés, cela n'empêcha pas que je ne comblasse de louanges notre poëte Normand.

Je vous ferai voir, dit-il, avant que nous nous quittions, d'autres pièces de ma façon, & vous avouerez qu'il ne croît pas de corbeaux dans le pays des *Corneilles*. Il s'étendit

ensuite sur le mérite élevé des bons auteurs que nous avons perdus, ou par la mort, ou par la retraite; & sur les petitesses de la plupart de ceux qui nous restent, & n'auroit pas cessé, si d'un côté un de nos laquais, aussi impatient que nous d'être hors de cette auberge, ne fût venu nous avertir que la voiture étoit prête, & que de l'autre, notre hôte ne fût venu nous dire qu'un petit déjeûné nous attendoit, & il étoit vrai.

Nous descendîmes donc; & nous entrâmes dans la salle, plus par curiosité de voir l'apprêt du repas de l'étrier, que par le désir de manger. Il consistoit dans un morceau de lard fumant, qu'on avoit fait bouillir toute la nuit; & le curé qui, charmé de l'esprit de la Bourimière, ne vouloit pas le laisser partir sans lui dire adieu, y avoit joint une poivrade de quatre pigeonneaux tirés de son volet, & une cruche de vin; on en déjeûna : le Gentilhomme fut ensuite remercié au-delà des mérites de son régal, & madame d'Argiville qui descendit en cornette sale, corset de bufle, jupe à guipures, & pantoufle de roussi, eut sa part des complimens, & trois baisers par dessus. Le curé eut aussi ses remercimens avec plus de justice, & il s'en falut peu que notre poëte ne le suffoquât à force de l'embrasser,

non-seulement pour le payer de son vin ; mais des louanges outrées qu'il avoit données à son sonnet, dont il voulut retenir copie pour le montrer à tous les curés du voisinage.

Nous voilà donc embarqués pour le dernier jour de notre route à Falaise, puisque nous faisions notre conte d'y arriver le soir : comme nous n'avions point reposé la nuit, nous donnâmes, Cléante & moi, la plus grande partie du matin au someil, tandis que le poëte s'entretenoit tour-à-tour, tantôt avec l'idée de Virginie, & tantôt avec le cheval Pégase.

Nous avions déja fait quatre lieues sans que notre repos eût été rompu, lorsque la Bourimière se mit à crier d'une voix terrible, arrête, arrête cocher, arrête. Ce bruit nous ayant éveillés, j'apperçus que nous étions dans une route qui coupoit un petit bois ; & la première imagination que j'eus, ce fut que nous étions peut-être tombés dans une troupe de voleurs. Mais ne voyant qui que ce soit de part ni d'autre du carrosse ; je mis la tête à la portière, & vis une chaise de poste qui couroit à toute bride devant nous, avec un cavalier qui l'escortoit.

La Bourimière continuoit de vouloir qu'on arrêtât ; nous lui en demandâmes le sujet ; ou je suis, dit-il le plus trompé du monde ;

ou je viens de voir passer Virginie dans cette chaise. Bon! lui dis je, elle est à Caen, & nous y allons. C'est, dit-il, ce qui m'étonne. Mais, repris-je, quand vous seriez à pied, pouvez-vous l'atteindre; elle n'est plus même déja à portée de votre voix; & l'unique parti que vous avez à prendre, c'est que nous nous informions par-tout de sa route, pour la joindre où elle arrêtera. Elle dînera peut-être où nous débriderons : ainsi, bien loin d'arrêter, il faut au contraire presser nos chevaux.

Cependant, la chaise s'éloignoit d'une vîtesse inconcevable, & nous l'avions déja perdue de vue dans les arbres d'un petit bois : nous pressâmes donc notre marche, & avant midi nous avions fait encore près de trois lieues, & nous arrivâmes à un bourg qui n'en étoit plus qu'à cinq de Falaise.

Nous nous y arrêtâmes pour dîner, & apprîmes que la dame à la chaise y ayant pris des chevaux frais, avoit passé outre, & qu'elle faisoit état d'être à deux heures à Falaise, que le cavalier qui l'accompagnoit avoit dit en buvant un coup avec l'hôte, qu'hier elle avoit été enlevée à Caen, mais que son maître l'avoit tirée des mains de ses ravisseurs, qu'un valet y avoit été tué, & qu'il la renvoyoit

dans cet équipage pour se rendre où elle voudroit.

Ce rapport fit qu'on ne douta plus que ce ne fût Virginie ; & la Bourimière sur cet incident, faisant battre à son imagination toutes les campagnes des aventures romanesques, cherchoit à deviner de quelle manière cet enlèvement avoit pu être fait, car il ne doutoit point que ce ne fût l'ouvrage de son neveu.

Nous montâmes dans une chambre où l'on nous apporta pour dîner tout ce qui se put trouver de plus propre à nous consoler de la mauvaise chère que nous avions faite chez le cousin de Cléante ; mais à peine étions nous hors de table, que dans une chambre qui n'étoit séparée de la nôtre que par une cloison d'ais entre-ouverts, & couverts d'une méchante bergame, nous entendîmes entrer du monde, dont un qui prit un ton de maître, & plein de courroux, dit aux autres : il faut que vous soyez de lâches coquins, de vous être laissé battre trois par deux hommes, & enlever ce qui vous étoit confié. Contez-moi donc, vous la Verdure, de quelle manière la chose s'est passée, car ce coquin de la Pierre ne sait ce qu'il dit.

Ce préambule avoit trop de rapport à l'aveni

ture de Virginie, pour ne pas exciter notre curiosité, & la Bourimière nous ayant assuré que c'étoit le superbe la Camardière qui avoit parlé; nous prêtâmes, avec un profond silence, l'oreille à ce qu'ils diroient.

Mon camarade a dû vous avoir dit, répondit un de ceux que nous jugeâmes valet de l'autre, que l'archer la Fosse, qui a été tué, ayant en main l'arrêt dont vous l'aviez fait porteur, & s'étant revêtu d'une robe en véritable huissier du parlement, nous prit pour recors, la Pierre & moi, que suivant vos ordres nous nous rendîmes tous trois dès avant hier au soir à Caen, à la grille du couvent où Virginie s'étoit cachée, & qu'à la requête de votre oncle nous y donnâmes à la supérieure copie de cet arrêt, avec commandement de nous la délivrer. Elle nous remit au lendemain matin, & hier dès cinq heures y étant retournés, le stratagême réussit; on crut que c'étoit la Bourimière qui la retiroit, & on nous la mit entre les mains.

Virginie monta avec plaisir dans le carrosse que nous lui avions préparé, & nous la conduisîmes hors des portes, où une chaise pour elle, & trois chevaux pour nous, nous attendoient: nous suivîmes la route que vous nous aviez donnée, & jusqu'au dîné elle de-

meura

meura dans l'erreur ; mais enfin à force de nous interroger de choſes ſur leſquelles nous n'étions pas préparés, elle commença à ſe défier de nous ; & confirmée que c'étoit un ſtratagême de votre part, le refus qu'elle fit de continuer ſa route nous ayant obligés d'employer la violence, la Foſſe qui étoit le mieux monté, la prit devant lui ſur ſon cheval, tandis que la chaiſe nous ſuivoit toujours ; & malgré ſes cris nous n'étions plus qu'à une lieue du château où vous nous attendiez, lorſque ſur la fin du jour deux hommes bien montés paſsèrent auprès de nous.

Le nom dont elle appella le mieux fait de ces deux cavaliers, & les cris qu'elle fit, l'engagèrent de mettre l'épée à la main ; & ſoutenu de l'autre, il vint à nous, prit un ton fier, & nous menaça de la mort ſi l'on ne mettoit bas cette fille.

A cette menace, nous mîmes la Pierre & moi le piſtolet à la main pour faire ferme, tandis que la Foſſe emportant Virginie s'échappoit à toute bride : mais ces deux cavaliers ayant eſſuyé nos deux coups, fondirent ſur nous avec tant d'impétuoſité, que n'ayant pas le loiſir de porter la main au piſtolet qui nous reſtoit, nous fûmes forcés de lâcher le pied, & d'enfiler une autre route que la Foſſe,

pour attirer ces cavaliers, mais notre ruse ne réussit pas ; il nous laissèrent, & s'attachant à celui qui emportoit la proie, ils ne furent pas long-tems sans l'atteindre ; le mieux monté le joignit ; & d'une hauteur d'où je ne pouvois pas lui donner secours, je vis la Fosse percé d'un coup d'épée qui lui passa d'un flanc à l'autre, & tomber mort d'un côté de son cheval, tandis que Virginie tomba évanouie de l'autre.

Vous jugez bien que nous n'étions pas en état de leur arracher cette proie. Ainsi tout ce que nous pûmes faire, c'est que je vous dépêchai mon camarade pour aller vous rendre compte de notre infortune, tandis que je pris soin d'observer les démarches de nos ravisseurs ; & c'est par ma vigilance que vous avez su ce matin qu'elle étoit partie dans cette même chaise qui nous suivoit, & qu'elle a pris la route de Falaise.

Il falloit périr reprit l'autre, plutôt que d'abandonner votre proie ; mais si elle m'est échappée, elle n'est pas loin ; je suis sur sa route, & je la joindrai à Falaise. Qu'on bride mes chevaux aussi-tôt qu'ils auront mangé.

Sur ce récit que nous ouîmes mot à mot, nous ne pouvions douter que celui qui parloit ne fût la Camardière, & que Virginie

n'eût été enlevée de ſon couvent de Caen, par le tour de ſoupleſſe qu'on venoit de conter. Mais quoiqu'inſtruits d'une action ſi noire, & portés à ſervir la Bourimière & Virginie, il n'étoit pas aiſé de prendre une réſolution qui fût tout enſemble, & ſage & ſûre.

Si nous euſſions voulu prendre la voie de la violence, il ne nous auroit pas été difficile de les accabler, puiſqu'ils n'étoient que trois; mais la Camardière, tout coupable & tout ſcélérat qu'il fût, étoit un juge; & nous n'étions pas en droit de l'aller attaquer de ſang-froid, & de nous attribuer l'autorité de le punir.

Nous aurions bien voulu pouvoir le devancer à Falaiſe, pour prévenir ce qu'il pouvoit y entreprendre en y arrivant devant nous, mais il étoit à cheval, & nous dans un carroſſe, ce qui rendoit notre déſir d'une difficile exécution.

La Bourimière outre cela, ſoit qu'il fût naturellement poltron comme un poëte de cinquante ans, ſoit qu'il eût des raiſons particulières, nous dit qu'il étoit à-propos que ſon neveu ne le vît point.

Enfin, après avoir bien raiſonné, Cléante qui entroit plus que moi dans tout ce qui regardoit Virginie, fit appeller ſon cocher, &

lui commanda de faire en forte que les chevaux des trois cavaliers qui venoient d'arriver, fuſſent hors d'état de marcher.

La choſe eſt facile, dit le cocher, & il y en a déja un qui ne ſe peut ſoutenir : il deſcendit auſſi-tôt, & tandis que les nouveaux venus mangeoient, & qu'un de nos laquais étoit en vedète, il fit avec l'autre ſon opération ; un clou mit celui de la Camardière ſur la litière, & une piqûre à un nerf fit le même effet ſur l'autre.

Cependant notre carroſſe fut prêt ; la Bourimière enveloppé, entra dedans ſans qu'on le vît, & nous partîmes pour continuer notre route, dans le tems que les valets de la Camardière entroient dans l'écurie pour y brider les chevaux.

Cléante avoit laiſſé un laquais Gaſcon fort adroit, pour lui rendre compte du ſuccès de ſa malice, & avoit pris la précaution de louer pour lui l'unique cheval de ſelle qui étoit dans ce bourg, non-ſeulement pour en ôter à la Camardière la commodité, mais afin que ce laquais pût le ſuivre, & obſerver ſa marche pour nous en inſtruire.

C'eſt de lui que nous apprîmes les emportemens fougueux qu'il eut à la vue de l'état où étoient ſes chevaux. Ceux qui avoient

amené Virginie étoient retournés, & ceux qu'elle avoit pris avoient épuisé le village : ainsi après avoir consumé plus d'une heure à chercher les moyen les plus prompts pour se rendre à Falaise, il n'en trouva point d'autre que de laisser un de ses valets pour amener le lendemain au petit pas ses chevaux estropiés, & de faire cependant atteler une charrette où sa prestance magistrale s'emballa pour être menée par une lieue de traverse, dans un endroit où il pût prendre des chevaux de poste.

Mais comme celui qui devoit conduire la voiture savoit mal cette route de traverse, le laquais Gascon de Cléante montant à cheval dit la savoir parfaitement, & pour peu de chose s'offroit à servir de guide. Sa bonne volonté fut acceptée & payée d'avance, & il les mena si bien, que les ayant promenés à contre-pied jusqu'à la nuit, & enfourné la charrette dans un bois, il s'échappa, & vint le lendemain nous en rendre compte à Falaise, où nous étions heureusement arrivés.

Je dis heureusement, & en effet, on ne pouvoit faire une route avec plus de succès ; le tems fut admirable, & notre entretien roula pendant deux heures sur les moyens de prévenir les violences de la Camardière, & de le faire châtier de son entreprise : Cléante

promit à la Bourimière l'appui de ſon oncle ; qui avoit un très-grand crédit au parlement de Rouen, & lui dit que dès qu'il ſeroit à Falaiſe il falloit chercher Virginie, la mettre en lieu ſûr, lui faire faire une plainte ſur ſon enlèvement, & ſe conduire enſuite ſelon l'occaſion.

Notre poëte, durant cette converſation, avoit de tems en tems des ſaillies d'amour & de poéſie, qui nous faiſoient pâmer de rire ; il nous dit quantité de vers amoureux qu'il avoit faits pour Virginie ; & ce ſonnet entr'autres, ſur ce qu'il ne la pouvoit oublier malgré ſes rigueurs, me plut ſi fort, que je le retins.

SONNET,

Sur la rigueur d'une inhumaine qu'on ne peut oublier.

Que ton traître poiſon me cauſe de ſupplices,
Serpent toujours caché ſous d'agréables fleurs !
Que tu me fais payer par d'amères douleurs,
Tout ce qu'un faux eſpoir me peignoit de délices !

Je ne t'ai point offert, Amour, de ſacrifices,
Que je n'aye arroſé tes autels de mes pleurs,
Et tes funeſtes feux, par des ſentiers trompeurs,
Ne m'ont enfin conduit qu'à d'affreux précipices.

Sous l'empire d'Iris, & chargé de ſes fers,

Que de maux essuyés, que de tourmens soufferts,
Sans pouvoir amolir le cœur de l'inhumaine!
Je me vois au tombeau tout vif enséveli.
Ciel, fais qu'en cet enfer, pour adoucir ma peine,
Je rencontre du moins le fleuve de l'Oubli.

Quoique les vers de notre poëte amoureux, & un peu fou, nous donnassent du plaisir, ce ne fut pas néanmoins le plus grand que nous eûmes. Car, comme nous étions prêts d'entrer à sa guibraye, & que nos chevaux un peu recrus tiroient du flanc, nous vîmes de loin venir derrière nous au grand trot trois cavaliers, que nous prîmes d'abord pour la Camardière & ses deux valets; mais lorsqu'ils purent être facilement discernés, Cléante qui les regardoit attentivement, fit tout-à-coup un grand cri, & dit, non, je ne me trompe pas, & voilà notre ami Florimond; c'est lui-même; c'est lui; où va-t-il; & sa mère seroit-elle morte à Caen?

Il avoit à peine achevé, & crié à son cocher d'arêter, que ces trois cavaliers joignirent le carrosse, & que Florimond ayant reconnu son ami, descendit de cheval pour l'embrasser. Cléante pensa rompre d'impatience la portière; & s'étant désemballé pour donner plus de liberté à ses embrassemens, ils se firent l'un à l'autre vingt questions à la fois

ſans répondre à pas une : Florimond demanda s'il y avoit place pour lui dans le carroſſe, afin qu'il pût s'entretenir avec nous pendant le reſte du chemin juſqu'à Falaiſe ; mais comme il falloit une place pour lui, & du moins la valeur d'une autre pour ſes bottes, la Bourimière s'offrit de monter ſon cheval, & de fournir par ce moyen, de quoi loger le cavalier botté.

Cet échange fait, les embraſſades, dont j'eus ma part, ſe renouvellèrent dans le carroſſe, tandis que les chevaux obéiſſant avec peine aux coups de fouet, continuèrent leur marche : & enfin l'embarras des complimens étant un peu débrouillé, les convulſions civiles appaiſées, & les eſprits ſitués de manière qu'on pouvoit faire des queſtions par ordre, & en eſpérer réponſe, Cléante demanda à Florimond ce qui l'amenoit en Normandie, & s'il avoit pu quitter les couliſſes de l'opéra.

Vous voyez, dit Florimond, ce gros homme de bonne mine que je n'ai pas voulu vous préſenter, ni vous à lui ; vous ne devineriez jamais que c'eſt un amant de cinquante ans que je mène à ma mère qui en a quarante-ſix ; & qui l'attend à Falaiſe, pour le conduire à Caen où il la doit épouſer.

L'épouſer ! dit Cléante, je n'aurois jamais

imaginé qu'un homme de vingt-six ans, aussi spirituel, & aussi sage que Florimond, pût s'aviser de mener un mari à sa mère.

La chose est à la vérité nouvelle, dit Florimond, mais il faut vous en dire le sujet. Ma mère est, comme vous le savez, une des plus riches femmes de Caen: mon père trésorier de France, la laissa veuve à vingt-trois ans, n'ayant que moi pour fils unique, qui n'en avois pas quatre. Cet officier que je vous nommerai monsieur d'Olinville, étoit alors capitaine de cavalerie, homme de naissance & de mérite, & dont les terres ne sont qu'à douze lieues de Caen.

Il aima ma mère à la fureur; elle l'aimoit avec passion; & dès lors il auroit l'épousée, sans une affaire cruelle dans laquelle un de ses amis l'embarrassa, & pour laquelle il fut forcé de sortir du royaume, sans apparence de pouvoir jamais y rentrer: cependant, après avoir servi long-tems chez les étrangers, où sa valeur l'a poussé jusqu'à être officier général: enfin, ses amis, son mérite, & vingt ans d'absence lui ont rouvert la porte du royaume; & étant de retour, comblé de gloire, & avec des biens considérables, ses anciens feux pour ma mère se sont réveillés; il l'a vue, & soit qu'il y eût dès lors entr'eux quelqu'en-

gagement qui les ait empêchés de penser à d'autres liens, soit que madame de Florimond n'ait pas trouvé d'occasion à son gré; elle est toujours restée veuve durant l'absence de monsieur d'Olinville.

Il lui a donc proposé à son retour un mariage fort avantageux, elle m'en a écrit comme y ayant consenti, & m'a ordonné de me rendre incessamment auprès d'elle, & de prendre en passant ce gentilhomme dans l'une de ses terres, pour venir ensemble à petit bruit terminer toutes choses, ajoutant qu'il y avoit une clause très-importante à régler par le contrat, pour prévenir de grandes difficultés, & pour laquelle il étoit nécessaire que je fois présent.

Je ne puis imaginer ce que ce peut être: car à l'égard du bien de mon père, j'en suis en possession, & ne lui demande rien; & pour le sien, elle en est maîtresse suivant que la coutume lui permet d'en disposer. Je vois même que monsieur d'Olinville désire lui faire de fort grands avantages.

Cléante dit à Florimond qu'il prenoit à cette aventure toute la part que son ami voudroit, & que ses complimens sur cela étoient comme ceux qu'on doit faire à un homme sur la mort d'une femme; c'est-à-dire, ou de condoléance,

ou de conjouiſſance, ſuivant que l'accident plaît ou déplaît au mari.

Après que cet article fut épuiſé, Florimond s'adreſſant à Cléante : Il faut, lui dit-il, que je vous apprenne une autre aventure aſſez bizarre, qui m'eſt arrivée hier au ſoir comme j'allois à Olinville, & dans laquelle vous avez beaucoup plus de part que vous ne penſez.

Moi! dit Cléante. Vous-même, reprit Florimond. Ecoutez : Je n'étois plus qu'à demi-lieue d'Olinville, & le ſoleil ſe couchoit, lorſque je rencontrai trois ſcélérats qui enlevoient une fille dont les cris m'arrêtèrent, parce qu'elle me nomma ; je ne pus cependant la reconnoître dans la première émotion que me donna ce ſpectacle ; mais quand elle m'auroit été inconnue, l'état où je la voyois, ſon ſexe & ſes cris auroient ſuffi pour m'exciter à la ſecourir.

Je l'entrepris donc, appuyé de mon ſeul valet-de-chambre, qui eſt un des plus déterminés garçons que je connoiſſe. Nous eſſuyâmes deux coups de piſtolet, dont l'un me friſa légérement l'épaule ; mais deux de ces infâmes ayant lâché le pied, je joignis l'autre qui emportoit ſa proie, & qui aima mieux ſe laiſſer tuer que de la quitter.

Nous ſavons, lui dis-je, cette aventure,

mais nous ignorions que ce fût à vous que cette fille eût cette obligation.

Nous ſavons même davantage, dit Cléante, puiſque nous connoiſſons celle à qui vous avez rendu ce ſervice important.

Je ſuis donc bien aiſe, reprit Florimond, que vous ayez reconnu la jeune & belle compagne de la perfide Céphiſe.

Quelle ſurpriſe pour Cléante! Quoi! s'écria-t-il, Virginie que vous avez tirée des mains de ces infâmes raviſſeurs! cette Virginie dont nous avons tant ouï parler depuis deux jours! c'eſt cette même perſonne qui accompagna trois fois Céphiſe aux Tuileries!

Elle-même, dit Florimond, & je ne m'en remis l'idée qu'après le ſervice que je lui ai rendu: je l'entretins, & le tems que j'employai auprès d'elle ne ſe paſſa de ſa part qu'à s'informer qui vous étiez, & à répéter à chaque moment, qu'elle étoit la fille du monde la plus infortunée; &, ſur tout ce qu'elle m'a dit, je puis répondre que vous ne lui êtes pas indifférent, quoiqu'elle m'ait parlé avec une diſcrétion admirable. J'aurois bien voulu la conduire moi-même à Falaiſe; mais il m'étoit impoſſible dans la ſituation où je me trouvois; je n'oſai même la mener chez le beau-père que je n'avois jamais vu, & je pris

le parti de charger mon valet-de-chambre de la rendre où elle voudroit aller, & de ne la point abandonner qu'elle ne le renvoyât, & de ne la laiſſer manquer de quoi que ce ſoit.

Il auroit été difficile de concevoir tous les mouvemens dont le cœur de Cléante étoit agité. Son amour pour un objet qui ne lui étoit plus inconnu, redoubla; l'eſpérance renaiſſoit dans ſon cœur; mais il ſe ſentoit doublement jaloux de la Bourimière, qu'il ne pouvoit pourtant haïr, & de la Camardière, contre lequel il étoit animé d'un courroux terrible; & enfin il ne pouvoit aſſez témoigner de reconnoiſſance au libérateur de ſa maîtreſſe.

Toutes ces paſſions différentes éclatoient tout-à-la-fois dans tout ce qu'il diſoit, & ſurtout il ſentoit une impatience inconcevable d'être à Falaiſe pour y chercher Virginie, ſe jetter à ſes pieds, lui demander pardon de l'injuſtice qu'il lui avoit faite de la croire infidèle, & la déſabuſer de l'opinion qu'elle pouvoit avoir de ſon inconſtance.

Nous achevâmes, dans cette agitation, ce qui nous reſtoit de chemin; & enfin nous attrapâmes Falaiſe, réſolus d'y exécuter des choſes bien plus importantes que celles que

nous avions préméditées en partant de Paris.

Mais pour en conter le ſuccès, & tout ce qui ſe paſſa dans le ſéjour que nous y fîmes, il eſt bon de prendre ici un peu d'haleine, tandis qu'on débride nos chevaux chez le vieil & riche oncle de Cléante.

Fin de la première partie.



SECONDE PARTIE.

Le valet de chambre de Florimond qui avoit escorté Virginie, étoit venu au devant de lui hors de Falaise, pour lui rendre compte du succès de sa commission; il lui dit que cette aimable fille ayant descendu dans une hôtellerie, l'avoit chargé d'un million de complimens pour son libérateur, & lui avoit dit qu'étant obligée de se dérober aux violences d'un persécuteur, elle alloit chercher un asyle chez une de ses amies, & qu'en même tems elle l'avoit quitté, sans vouloir permettre qu'il l'accompagnât.

Cléante qui l'écoutoit avec attention, & qui croyoit qu'on lui alloit apprendre où étoit sa maîtresse, vit avec chagrin qu'il ne devoit point flatter son impatience du plaisir de la voir dès ce même jour : il fonda néanmoins l'espérance de la retrouver bien-tôt sur la même impatience qu'auroit la Bourimière de la découvrir, & dans cette pensée il résolut de ne pas permettre que ce poëte se séparât de nous, ni qu'il logeât ailleurs que chez son oncle.

Cette scène finissoit en avançant toujours, lorsqu'à cent pas de la porte, nous trouvâmes

un équipage que madame de Florimond envoyoit au devant de monsieur d'Olinville & de son fils; c'est ce qui l'obligea de nous quitter pour aller faire à son beau-père les honneurs de cette commodité; & après que nous nous fûmes embrassés, il monta dans le carrosse de sa mère, & la Bourimière vint reprendre la place qu'il lui avoit cédée.

Cléante qui ne jugeoit pas à propos que ce poëte le connût pour son rival, ne lui dit rien de tout ce que Florimond nous avoit appris, & l'engagea seulement à venir descendre avec nous chez le bon-homme, monsieur l'abbé de Long-repas son oncle, l'assurant qu'on ne pouvoit lui faire un plus grand plaisir que de lui mener bonne compagnie, & sur-tout des personnes d'esprit, & en disant ce mot, il serra la main de la Bourimière.

Il n'en falloit pas davantage pour le faire tressaillir d'orgueil & de joie; je tâcherai, lui dit le poëte, de payer mon écot, & je vous trouve l'un & l'autre si fort à mon gré, que je me voue inséparablement à vous tant que je serai obligé de rester à Falaise. Cléante qui se sentoit plus intéressé que jamais à ménager cet esprit avide de louanges, ouvrit sa grande boëte à l'encens, & lui dit les choses du monde les plus capables de le chatouiller, je

je crois même que leurs complimens n'auroient pas cessé, si nous n'eussions enfin trouvé la maison de l'oncle, dont nos chevaux avoient un extrême besoin.

Nous mîmes donc pied à terre dans la cour du bon-homme, dont un vieux domestique, à face vermeille & bien nourrie, nous dit que monsieur l'abbé, en attendant monsieur son neveu, prenoit sur les matelas d'un lit de salle, un peu de repos pour se préparer à mieux souper avec lui, & avec deux ou trois de ses amis qu'il avoit invités.

Monsieur l'abbé de Long-repas, oncle de Cléante, étoit un bon gros homme de soixante & cinq ans, qui avoit joint à huit mille livres de rente de patrimoine deux bons bénéfices qui lui en donnoient six, toutes décimes, don gratuit, & autres charges payées; sa prudence avoit réglé sa dépense, de manière que le bout de l'an trouvoit le bout de son revenu; mais comme il étoit ennemi de l'inquiétude; il avoit pris soin, dès le commencement de sa vie, d'avoir toujours dans son coffre une année d'avance. La tranquillité d'ame qui résultoit de cette précaution, & la fondation qu'il avoit faite à perpétuité chez lui d'une bonne table assaisonnée de joie & de liberté, n'avoient pas permis à l'âge de diminuer son

embonpoint ; & à mesure que les roses du printems s'étoient effacées sur son visage, celles de l'automne que le pinceau de Bacchus y avoit substituées, empêchoient que la vivacité de son teint ne s'amortît.

Après l'amour qu'il se portoit à lui-même, celui qu'il aimoit le plus au monde, c'étoit son neveu ; il n'avoit point d'autre héritier ; mais il ne falloit pas qu'il songeât à lui rien demander, tant qu'il auroit du goût au palais, & de l'appétit à l'estomac ; du reste c'étoit un homme franc, & à qui l'on ne pouvoit faire un plus grand plaisir que de trouver son vin bon, & d'applaudir à la délicatesse des ragoûts que faisoit maître Jacques son cuisinier.

On peut juger que dans cette disposition d'esprit de notre hôte, nous tombions en meilleure auberge que celle de monsieur d'Argiville, nous ne voulions point qu'on troublât son sommeil digestif, quoiqu'il fût presque l'heure du soupé, mais il avoit donné des ordres contraires, & ce vieux valet le fit avertir que nous étions débarqués.

Il reçut Cléante avec de si grandes expressions de joie, que j'attribuai à ce mouvement quelques petites larmes qui coulèrent de ses yeux, quoique depuis j'aie reconnu qu'elles n'étoient qu'une subtile distilation d'un esprit vineux ;

alambiqué dans ſes prunelles. Cléante auſſi-tôt nous préſenta, moi comme ſon ami intime, & la Bourimière comme bel-eſprit.

Nous eûmes lieu d'être contens de la réception, & Cléante auroit été le plus ſatisfait des hommes, ſi l'impatience de voir Virginie ne l'avoit intérieurement agité; la Bourimière n'avoit pas moins d'inquiétude, mais il n'étoit pas poſſible de quitter notre hôte, outre que ſes amis étant arrivés, les complimens recommencèrent, & ils n'étoient pas encore finis lorſqu'on vint avertir qu'on avoit ſervi.

Comme nous n'étions pas de ces aventuriers que les auteurs des romans font voyager & vivre ſans jamais repaître; je dois dire que nous bûmes & que nous mangeâmes parfaitement bien.

Nous étions ſept, tout ce qu'on nous donna étoit d'élite, les viandes ſucculentes, & ſervies comme les gens de bon goût ſe plaiſent à les manger, c'eſt-à-dire, plat à plat.

Un monſtrueux aloyau, à moitié abîmé dans un ragoût merveilleux, fut la baſe ſolide de la bonne chère; il fit place au ſecond plat chargé des plus blanches & des plus tendres poulardes que fourniſſe la Normandie; des lapreaux vinrent après, les plus fins qui ayent jamais frappé mon odorat, & on ne les ôta

que pour donner à notre appétit déjà mort, le déplaisir de ne pouvoir plus s'exercer qu'avec langueur sur des perdreaux d'un fumet exquis. Chaque plat avoit ses différentes salades très-propres, & nous pensions avoir terrassé tous nos ennemis, lorsqu'un pâté flanqué de quatre petits ragoûts de la main fine de maître Jacques nous fit regretter de n'avoir plus de place à rien loger.

Ce repas étoit abreuvé d'un vin de Champagne très-net & très-délicat, & dans des verres qui auroient pû y laisser voir un atôme; mais ce qui nous charmoit, c'étoit un sur-tout de bon visage, sur lequel brilloient tout ensemble la joie & la franchise.

Notre poëte s'en donnoit des mieux, mais heureusement ses saillies ne franchirent point les bornes; parce qu'il pensoit moins à Virginie, qu'aux bouteilles qu'on décoëffoit, & qu'ayant trouvé en regard diamétral un chanoine qui se piquoit de triompher en impromptus; il s'en fit entr'eux un petit combat, qui nous divertit d'autant plus que notre hôte paroissoit y prendre plaisir.

Tant de services avoient donné une grande étendue au repas, & le dessert qui le vint encore allonger, nous trouva moins disposés à déranger les fruits qu'à les louer; la conver-

ſation y devint plus bruyante qu'elle n'avoit été à l'aloyau, toutes les voix étant montées d'une octave, & enfin deux bouteilles de liqueurs excellentes, & frappées à propos d'une pointe de glace, furent le couronnement du feſtin. On quitta la table, chacun prit congé, & l'oncle eut ſes raiſons pour ne ſonger plus qu'à ſe mettre au lit, tandis que ſes amis ſe retirèrent comme ils purent, & qu'une graſſe & vieille ſurintendante de la maiſon nous conduiſit aux dortoirs qui nous étoient préparés, & ſe retira dès qu'elle nous y eut mis, & qu'elle nous eut fait apporter le vin du chevet dont nous n'avions aucun beſoin.

Comme nos chambres ſe communiquoient, ſi-tôt que nous fûmes ſeuls, la Bourimière qui peut être tant qu'il fut à table avoit peu ſongé à Virginie, s'aviſa de s'en ſouvenir, & avant que de s'enſevelir dans ſon lit, il vint nous prier d'être prêts à ſortir avec lui dès la pointe du jour, pour l'aider à la déterrer; c'étoit juſtement ce que déſiroit Cléante, & comme nous étions perſuadés que la Camardière n'étoit pas encore à Falaiſe, puiſque le Gaſcon n'étoit pas de retour; nous lui promîmes d'être debout auſſi-tôt que lui pour l'accompagner.

L'inquiétude amoureuſe de Cléante ne lui

permit pas de fermer l'œil, & il me fit lever dans le tems que la Bourimière ronfloit encore; nous l'éveillâmes, & au lever du soleil nous sortîmes tous trois pour nous donner bien de la peine & fort inutilement, puisque quelque diligence que nous fissions pendant deux heures, il nous fut impossible d'avoir aucune nouvelle de ce que nous voulions apprendre.

La Bourimière en faisoit éclater un merveilleux chagrin, quoiqu'il fut assuré que ce n'étoit point pour se dérober à ses yeux que Virginie se cachoit avec tant de précaution, & Cléante qui n'avoit pas moins de déplaisir n'osoit le produire aux yeux de son rival, de crainte que la découverte de son amour ne lui fît prendre des mesures qui auroient dérangé tous ses projets.

Après cette recherche inutile dans les lieux où il espéroit la trouver, notre poëte nous quitta pour aller voir quelques-uns de ses amis; mais pour Cléante & moi avant que de retourner chez l'oncle, nous fûmes pour rendre visite à Florimond qui sortoit lui-même pour venir nous voir; il nous apprit que dès le soir les articles de mariage de sa mère avoient été signés, qu'il étoit très-satisfait de M. d'Olinville, & que cet article important n'étoit qu'une vision qui apparemment n'auroit aucun effet,

puisque ce n'étoit autre chose qu'un acte, par lequel madame de Florimond en le déclarant son héritier unique de plus de cent mille écus de bien qu'elle possédoit, le chargeoit de donner sur ces biens cent mille livres, en cas qu'il y eût des enfans de M. d'Olinville & d'elle.

Voilà, lui dis-je, une grande précaution pour une femme qui court à cinquante ans, elle pouvoit, ce me semble, attendre qu'elle eût des enfans pour faire elle-même cette disposition.

Elle prend, dit Florimond, toutes ses mesures & parle comme si elle en avoit. C'est apparemment, dit Cléante, l'envie qu'elle a d'en faire; cette idée nous fournit la matière de parler de ces passions que l'âge n'amortit point, & qu'on porte souvent jusqu'au tombeau: nous engageâmes ensuite Florimond de venir dîner avec nous, pour aller rendre après le dîné nos devoirs à madame de Florimond, & complimenter M. d'Olinville sur sa bonne fortune; il consentit à ce que nous desirions, & nous dit que sa mère pour déclarer son mariage conclu, donnoit ce même soir à souper à son futur époux & à quelques-uns de ses amis; que le lendemain cet amant lui donnoit le divertissement d'un bal, que le jour

suivant on iroit à Caen pour achever les cérémonies de ce mariage; & qu'il nous retenoit pour prendre part à tous ces plaisirs. Cléante le promit pour lui & pour moi; mais à condition que la Bourimière en seroit, parce qu'il avoit des raisons pour ne le pas quitter de vue.

Ce fut dans ce moment que nous vîmes arriver le Gascon, qui nous appercevant sur la place, descendit de cheval, & vint rendre compte à Cléante du tour qu'il avoit joué à la Camardière pour le mettre hors d'état de nous prévenir. Nous louâmes son adresse, & Cléante l'ayant envoyé se rafraîchir, il y avoit bien une demi-heure que nous nous promenions sous la halle, en raisonnant sur les moyens de découvrir la retraite de Virginie, lorsque nous apperçûmes trois cavaliers avec un postillon à leur tête, qui piquoient à grands coups d'éperon des chevaux fort fatigués.

Celui qui avoit une figure de maître, étoit un grand homme épais d'environ trente-cinq ans, & qui, portant sa tête en arrière & son corps en avant comme s'il eût monté un cheval de manège sous Duplessis, se tenoit sur sa mazette de poste avec la même gravité, qu'un cadi qui préside à son audience se tient entre les bras de son grand fauteuil de bois doré.

Mais Florimond n'eut pas plutôt jetté l'œil ſur le plus grand des deux valets qui le ſuivoient, qu'il le reconnut pour celui des deux raviſſeurs de Virginie, dont il avoit eſſuyé le coup de piſtolet, & qui par ſa fuite avoit évité le ſort d'un de ſes camarades : il ne fut pas ſur cela difficile de juger que cette épaiſſe ſtatue de chair qui les précédoit, étoit le véritable la Camardière, & en effet c'étoit lui.

Si Cléante avoit ſuivi ſes premiers mouvemens, il ne l'auroit pas laiſſé deſcendre dans l'hôtellerie qui étoit vis-à-vis de nous, ſans tirer une prompte vengeance des outrages que Virginie avoit reçus de lui; mais ſa prudence arrêta l'impétuoſité de ſon reſſentiment, & il ſe contenta de faire déguiſer & de lui attacher comme une mouche ſon autre laquais, qui pour être Picard n'en ſavoit pas moins que le Gaſcon, avec ordre d'examiner toutes ſes démarches & de l'en informer exactement.

Cléante avoit donné tous ſes ordres à ſon eſpion; & revenoit à nous, lorſqu'une femme très-bien faite, très-propre, & maſquée l'aborda, & ſans ſe démaſquer lui dit qu'une perſonne qui avoit des raiſons pour ne pas paroître, déſiroit l'entretenir ſur une affaire importante, qu'il n'avoit qu'à lui donner la

main, & qu'elle le conduiroit où elle étoit.

Comme l'amour cherche toujours à se flatter, Cléante s'imagina que cette ambassadrice étoit l'amie chez laquelle Virginie se cachoit, & dans cette pensée nous ayant prié de l'attendre en nous promenant, il donna la main à cette femme, volant avec elle sur les aîles de l'amour, par toutes les petites rues détournées par lesquelles elle le conduisit jusques chez elle, où dans un cabinet qui étoit au fond d'un jardin, au lieu de rencontrer Virginie, il trouva Céphise.

Cette emportée avoit su son départ, & la route qu'il avoit prise; comme son mari étoit allé en campagne pour un tems considérable, elle avoit pris cette occasion pour venir troubler les plaisirs de notre voyage.

L'on peut s'imaginer quelle fut la surprise de Cléante, & tout ce que fit dire à Céphise une passion à laquelle elle s'étoit aveuglément abandonnée; mais elle le trouva mille fois plus froid & plus inébranlable que jamais, & toutes ses avances outrées, ne servirent qu'à la faire d'autant plus haïr, que cet amant se voyoit plus près de retrouver Virginie.

La scène entr'eux fut vive & fâcheuse par les refus & l'aversion de l'un, & par l'amour effréné & les violens dépits de l'autre. Cléante

ne se vit jamais ni si outré, ni si impatient de finir une conversation; ne voulant pas porter Céphise à des éclats qui pouvoient avoir de dangereuses suites, il essayoit tout ce que l'honneur & la raison peuvent faire imaginer de plus propre à tirer une femme de l'égarement. Mais voyant qu'il ne faisoit qu'irriter une passion qui ne vouloit plus rien écouter, il rompit brusquement avec elle, & s'en débarrassant du mieux qu'il put, il vint nous rejoindre, en laissant ses regrets & sa bile amoureuse s'évaporer en menaces.

Nous le vîmes de retour aussi plein de courroux & d'inquiétude qu'il étoit parti rempli de joie & d'espérance, & nous ayant en peu de mots conté son aventure, midi sonna, qui nous avertit que l'heure du dîner de monsieur l'abbé s'approchoit, & comme il auroit été incivil de le faire attendre, nous reprîmes la route de son logis, & ayant rencontré la Bourimière qui avoit achevé ses visites, nous rentrâmes tous ensemble chez le bon-homme, & nous le trouvâmes en robe-de-chambre dans sa cuisine, qu'il visitoit plus régulièrement que sa bibliothèque.

Il embrassa Florimond que Cléante lui présenta, & la soupe étant à son gré assez mitonnée il fit servir, & nous donna à dîner

comme si nous avions oublié le souper de la veille. Nous nous ménageâmes cependant pour pouvoir faire honneur à celui de madame de Florimond, & dès que nous pûmes honnêtement quitter un homme qui prenoit tant de soins à nous régaler, Florimond nous conduisit chez sa mère.

Nous eûmes bien-tôt rempli la cérémonie de notre visite, & nous étions déja sortis la Bourimière & moi, tandis que Cléante arrêté sur la porte avec Florimond qui nous avoit reconduits, lui parloit encore de Céphise, lorsqu'une espèce de servante l'aborda, & l'ayant tiré à part, lui dit qu'elle avoit ordre de la part d'une dame de lui remettre une lettre qu'elle tira, & qu'elle lui présenta.

Cléante étoit si plein de l'idée odieuse de Cèphise, que croyant que ce billet venoit de sa part, non-seulement il ne voulut point le prendre, mais pour assaisonner son refus de tout ce qui pouvoit le rendre plus piquant, il y ajouta quantité de choses fort dures, & qui marquoient le mépris qu'il faisoit de celle qui l'avoit chargée de cette commission.

L'ambassadrice s'en retourna fort désolée, & remporta son billet ; nous avions oui la Bourimière & moi tout ce qu'il avoit dit, & avançant toujours doucement, nous sui-

vions de loin cette méssagère qui marchoit devant nous, tandis que Cléante parloit encore à Florimond, lorsque j'apperçus tomber le billet que notre ami avoit rebuté.

Il eût été de l'ordre d'en avertir la messagère ; mais ma curiosité l'emporta sur la règle, & l'ayant ramassé, je le mis dans ma poche, pour la lire avec Cléante, si-tôt que nous serions seuls.

L'occasion s'en présenta bien-tôt. Nous fûmes faire un tour de promenade, & un ami du poëte nous l'ayant enlevé, je tirai ce billet, & quelque refus que fît Cléante d'y prêter attention, je le forçai malgré lui de consentir que je le lusse, & l'ayant ouvert, nous y trouvâmes ces paroles.

» Est-ce un songe ? est-ce une vérité ? est-ce
» vous-même, infidelle, que j'ai vu ? &
» quel hasard après six mois vous fait-il paroître
» où je suis ? Oui, perfide, c'est vous-même ;
» mais il m'auroit été bien plus doux de ne
» vous jamais revoir, que d'avoir eu le spec-
» tacle odieux de voir ma rivale entre vos
» mains. Ce n'est point un rapport, ce sont
» mes propre yeux qui ont été les témoins de
» son triomphe, de votre joie, & de mon
» malheur. Que pourriez-vous me dire, par-

» jure, pour excuser votre infidélité ? hélas !
» je ne serois que trop prête à me laisser dé-
» tromper s'il étoit possible, & quoique je
» ne dusse jamais penser à vous, il me semble
» qu'il manque à la vengeance que je médite
» le plaisir de vous reprocher à vous-même
» votre perfidie, & que je vous condamnerai
» avec plus de justice & moins de regret lors-
» que je vous aurai entendu. Vous pouvez
» donc suivre cette fille qui vous conduira où
» je suis, & où je n'ai plus que trois heures
» à rester. C'est le dernier entretien que veut
» avoir avec un perfide la trop constante Vir-
» ginie ».

Quelle fut la douleur, ou plutôt le déses-poir furieux de Cléante ! de quelles exécrations ne chargea-t-il point Céphise d'être cause du pas imprudent qu'il venoit de faire. Malheureux ! disoit-il, que ne va point croire Virginie, non seulement du refus de sa lettre, mais du mépris indigne que j'ai eu la fureur d'y ajouter ! Il joignoit à cette douleur la perte d'une occasion si favorable de la voir & de la détromper, & succomboit au chagrin mortel de penser qu'il s'étoit peut-être mis en état de ne la retrouver jamais.

Je mêlai tout le sang-froid de ma philoso-

phie, à toute la chaleur de ma rhétorique, pour calmer les agitations de ſes tranſports, & lui faire comprendre que puiſque Virginie l'avoit véritablement aimé, elle l'aimoit encore, qu'ainſi ſa juſtification n'étoit point déſeſpérée, & que le tems que ſon billet marquoit n'étant pas écoulé, on pouvoit encore la retrouver, qu'on ne pouvoit douter que ce ne fût de quelque fenêtre qu'elle l'avoit vu paſſer le matin avec cette femme qui l'étoit venu chercher de la part de Céphiſe, & qu'il falloit de-là conclure qu'elle étoit dans une maiſon ſur la route qu'il avoit tenue.

Il goûtoit aſſez mes raiſons, mais par malheur cette femme l'avoit conduit par tant de détours & de petites rues, qu'il lui étoit impoſſible de les retrouver, & c'eſt ce qui le mettoit au déſeſpoir. Nous réſolûmes cependant de nous débaraſſer de la Bourimière, en lui donnant un rendez-vous pour l'heure du ſouper, & d'aller enſemble ſeuls, & au haſard, chercher dans toutes les rues par leſquelles il pourroit ſe figurer d'avoir paſſé; mais à dire le vrai, nous avions très peu d'eſpérance de trouver ce que nous allions chercher.

Nous avions battu & rebattu quantité de rues ſans ſuccès, malgré toutes les précau-

tions exactes que nous prenions pour n'échapper aucune lumière, & la nuit étoit presque fermée, lorsque dans le tournant d'une rue nous rencontrâmes cette même figure épaisse d'homme, que nous avions vu descendre de cheval ; il étoit suivi non-seulement des deux valets qui étoient arrivés avec lui, mais d'un autre qui avoit ramené ses chevaux estropiés. C'étoit donc en effet le gros la Camardière, suivi d'une forme de valet-de-chambre, & escorté des deux coupe-jarets, dont il s'étoit servi pour son expédition du couvent de Caen, & quoique l'obscurité commençât à confondre les objets, ils ne laissèrent pas de reconnoître Cléante pour être le maître du Gascon qui les avoit malicieusement égarés, & qui apparemment avoit fait enclouer leurs chevaux ; de sorte que la Camardière qu'ils en informèrent voyant que nous n'étions que deux, & qu'ils étoient quatre, & se fiant sur l'avantage du nombre, mit l'épée à la main, & revint sur nous.

Quoique l'attaque fût prompte & imprévue, nous fûmes néanmoins bien-tôt en défense, & la vigueur, l'adresse & le courroux, suppléant à l'inégalité de la partie, nous nous battîmes d'une manière qui les étourdit, & qui les faisoit déja molir, lorsqu'au bruit du

combat, & de la voix dont nous nous animions, du monde arriva de toutes parts, & en assez grand nombre pour nous séparer ; mais aux premiers qui parurent, la Camardière qui avoit trouvé plus de résistance qu'il n'en attendoit, & qui ne vouloit pas qu'on le reconnût, lâcha le pied, & se retira fort vîte emmenant un de ses assassins blessé.

Mais quelle fut la surprise de Cléante, lorsque parmi ceux que ce bruit avoit attirés ; il vit paroître sur une porte voisine une femme de quarante ans, accompagnée de deux jeunes personnes, & qu'à la clarté d'une chandelle qu'une servante tenoit auprès d'elle, il en reconnut une pour être sa chère Virginie ; il fit un cri en l'appercevant, mais en même-tems elle rentra avec les autres, & la porte fut fermée.

Nous ne nous trouvâmes point blessés, & Cléante ayant été reconnu pour le neveu d'un homme qui étoit universellement aimé, il n'y eut personne qui ne nous offrît son témoignage contre la mauvaise action de ces assassins ; mais Cléante pensoit à d'autres choses qu'à se venger par les voies de la procédure, & se croyoit au contraire fort obligé à l'attaque de son rival, puisqu'elle lui avoit fait si heureusement découvrir le réduit de Virginie.

L'heure de se rendre chez madame de Florimond approchoit ; mais Cléante avoit trop d'intérêt de profiter de la découverte qu'il avoit faite ; & si-tôt que le monde que ce bruit avoit assemblé fut écoulé, il me dit qu'il ne prétendoit point s'éloigner qu'il n'eût eu avec Virginie un éclaircissement qui pût le justifier, & dans ce dessein, nous frappâmes à la porte où nous l'avions vue entrer.

Mais, soit qu'elle appréhendât que la Camardière ne la déterrât, & ne lui fît de nouvelles violences, soit qu'elle eût le cœur trop irrité du mépris outrageux de Cléante, il nous fut impossible de faire ouvrir ; & nous eûmes pour toute réponse au travers de la porte, que tout le monde étoit sorti par celle du jardin ; ainsi tout ce que nous pûmes faire, ce fut d'apprendre le nom de la rue, & que la maîtresse de la maison s'appelloit madame de la Boissière, & Cléante crut que c'étoit toujours gagner quelque chose, que d'avoir découvert par quel endroit il pourroit donner de ses nouvelles à Virginie. Ainsi nous nous en retournâmes après avoir attaché une sentinelle à portée de vue de cette porte, pour observer tout ce qui sortiroit.

Cet ordre donné, nous nous rendîmes chez madame de Florimond, & le soupé n'étant

pas encore en état d'être servi, Cléante s'enferma dans la chambre de son ami, écrivit à Virginie cette lettre.

» Je ferois un second crime si je n'avouois » pas qu'on ne peut être plus coupable que je » le suis d'imprudence, mais non pas d'infidélité : j'ai refusé votre lettre avec mépris, parce » que je ne la croyois point de vous, mais d'une » main que j'ai en horreur. La fortune moins » aveugle que moi, l'a fait tomber entre mes » mains, & m'a fait connoître mon erreur, & » à quel point je vous ai offensée. Mon amour, » belle Virginie, est toujours, & n'a jamais » cessé d'être le même. Les apparences vous » ont trompée ; mais il faudroit plus de tems » pour vous expliquer toutes les circonstances » des infortunes qui vous ont fait prendre pour » un infidèle le plus constant de tous les amans. » Ne me condamnez point sans m'entendre ; » ma vie ou ma mort dépendent de vous ; ne » perdez pas un amant qui ne vit que pour » vous, qui ne pense qu'à vous, qui n'aime » que vous. Il est malheureux ; il est imprudent : mais il n'en fut jamais un plus fidèle » que

» CLÉANTE ».

Il ferma cette lettre, en mit l'adresse à Vir-

ginie; & l'ayant enfermée sous une enveloppe qui s'adressoit à madame de la Boissière, il chargea le valet-de-chambre de Florimond de la porter, & de ne point revenir qu'il ne l'eût remise à son adresse.

La commission fut exécutée comme Cléante le souhaitoit; & cet ambassadeur introduit ayant rendu le paquet, revint peu de tems après nous dire que Virginie étoit encore chez son amie; mais qu'il avoit vu un carrosse attelé à la porte de derrière du jardin, & tout prêt à partir.

Madame de la Boissière chez qui Virginie s'étoit retirée, étoit une riche veuve, mère de deux filles, dont l'une, parfaitement belle, étoit auprès d'elle, & l'autre étoit religieuse dans le couvent de Caen, d'où Virginie avoit été enlevée par la malice de la Camardière. Cette aimable fille ne savoit point que la Bourimière fût à Falaise; le mépris que Cléante avoit fait de son billet l'avoit outrée au dernier point; & ayant vu la Camardière, les persécutions qu'elle en avoit reçues, lui en faisoient appréhender de nouvelles; ainsi elle avoit pris le parti de sortir au plutôt de Falaise, & de retourner à Caen dans le même Couvent, d'où elle savoit bien qu'un second stratagême ne l'enleveroit pas.

Elle avoit donc résolu son départ, & le carrosse étoit prêt ; mais cette dame lui ayant rendu la lettre de Cléante, elle tomba tout-d'un-coup dans une incertitude si grande, & son esprit fut tellement balancé entre son dépit & son amour, qu'elle ne put se résoudre à partir ; ainsi elle resta, dans l'espérance que le repos de la nuit donneroit à son cœur une tranquillité qui l'aideroit à se déterminer mieux que dans le trouble dont elle étoit agitée.

Nous soupâmes cependant sans informer la Bourimière de nôtre découverte ; de crainte que sa jalousie ne fît obstacle aux desseins de Cléante. Ce poëte, tant que le repas dura, réjouit beaucoup madame de Florimond, qui aimoit extrêmement tout ce qui partoit de la vivacité de l'esprit. Il lui rima vingt impromptus fort plaisans, & entr'autres, comme il vit qu'après lui avoir servi une grosse truffe, elle s'essuya les doigts, il lui dit :

Iris, ne craignez point que vos doigts soient salis :
Quand, sur une truffe si noire,
Vous portez une main plus blanche que les lys ;
C'est un globe d'ébène mis
Dans des cercles d'yvoire.

Il se retint ensuite pour faire l'épithalame de son mariage ; & sa gaieté augmentant à

chaque coup qu'il buvoit, il se leva solitairement sur la fin du repas, tenant une rasade à la main, & porta solemnellement à M. d'Orlinville la santé de Virginie.

Chacun la but avec la cérémonie qu'exigea notre poëte; & les éloges merveilleux qu'il en fit, & sur lesquels la politique nous faisoit garder, à Florimond, à Cléante & à moi un profond silence, obligèrent enfin M. d'Olinville de s'informer qui étoit cette aimable fille.

C'est ma maîtresse, répondit la Bourimière. Elle m'aime extrêmement, & cependant elle ne m'aime pas comme je le voudrois; je fais mon possible pour être son époux, & elle fait le sien pour m'obliger à rester son père. Elle est où je suis, & je ne la puis trouver; elle ne connoît point mon rival, & ce rival, sans être connu, me supplante; en un mot elle est ma fille, & elle ne l'est point.

Vous nous donnez, dit Florimond, une énigme difficile à développer, & je ne puis comprendre qu'elle est votre fille, & qu'elle ne l'est point; à moins que feue votre femme ne l'ait dérobée.

Vous ne touchez point au but, dit la Bourimière; & là-dessus, après avoir préparé sa narration par un coup qu'il but, il conta de quelle manière il avoit trouvé cette fille; les

soins qu'il avoit pris pour l'élever, & la tendresse qu'il avoit toujours eue pour elle; & comme madame de Florimond lui témoignoit une grande attention, & lui faisoit une infinité de questions sur les circonstances de son aventure, il lui fit un abrégé de toute l'histoire qu'il nous avoit contée, & la pria de l'aider à découvrir l'endroit où elle se tenoit cachée.

Je suis si sensible à votre aventure, dit madame de Florimond, & vous m'inspirez une si grande tendresse pour Virginie, que je vous promets, pour M. d'Olinville & pour moi, de joindre à vos soins toute notre industrie, pour vous en faire savoir au plutôt des nouvelles; & qu'en quelqu'endroit qu'elle soit, ou de Falaise ou de Caen, nous la déterrerons: une fille avec tant de beauté & de mérite ne peut pas être si long-tems cachée. Chacun lui promit la même chose, mais dans des vues bien différentes de celles qu'il avoit; &, sur ces assurances, flatté de la revoir bientôt, il but & rit jusqu'à la fin du repas.

On promit à M. d'Olinville de masquer pour son bal; &, après qu'on eut pris congé, nous nous retirâmes chez le bon-homme, où l'espion dit en rentrant, à Cléante, que Virginie étoit indubitablement restée chez son

amie, & que la voiture qu'on lui avoit tenuë prête jusqu'à dix heures à la porte du jardin, avoit été renvoyée.

Cléante s'étoit fait un capital, que la Bourimière ne fût point instruit de tout ce que nous avions appris ; &, comme il s'arrêta dans notre chambre, nous avions une impatience extrême qu'il se retirât dans la sienne, & qu'il allât se mettre au lit pour nous laisser en liberté.

Mais lorsque la barque d'un poëte a pris le courant du babil, & qu'il s'est mis dans la tête de donner l'essor à sa verve, il n'est pas facile de le congédier si on ne le brusque ; & c'est ce que nous ne voulions pas faire.

Il fallut donc malgré nous avoir la patience d'essuyer tout ce qu'il voulut nous dire ; il nous fit le plan de deux ou trois comédies fort plaisantes, dont il avoit le projet dans sa tête ; & qu'il promettoit d'exécuter sitôt qu'il seroit débarrassé de son inquiétude amoureuse ; il nous récita différens sonnets & madrigaux ; & s'étant étendu copieusement sur le ridicule que l'amour donne à la vieillesse, il fallut, pour le contenter, que je prisse copie d'une traduction qu'il avoit faite autrefois de cette ode d'Horace, dans laquelle il fait une satyre si agréable de la passion de l'amoureuse & vieille

Lycé. Nous étions, à la vérité, fort peu en humeur de goûter sa poésie ; cependant je l'écrivis par complaisance comme la voici, en lui demandant s'il la dédioit à l'épithalame de madame de Florimond.

Lycé, mes vœux sont exaucés ;
Te voilà vieille enfin ; tes beaux jours sont passés ;
Et tu te crois encore aimable ;
Pour belle tu t'oses montrer ;
On te voit rire, folâtrer,
Et, d'un air effronté, choquer le verre à table.

Le vin t'échauffe-t-il les sens !
Tu tâches d'exciter, par d'impudiques chants,
L'amour qui fuit ta voix tremblante ;
Il te fuit, & court chez Philis,
Reposer sur son teint de lys,
Et seconder les airs dont elle nous enchante.

Quand les chênes ne sont plus verds,
Le zéphire passe outre, &, volant au travers,
Rit de leur tête dépouillée :
Ainsi l'amour, avec mépris,
Fuit en voyant tes cheveux gris,
Ta ride qui l'effraye, & ta dent enrouillée.

L'or & la pourpre des habits,
L'éclat des diamans, & le feu des rubis,
Ne te rendent point ta jeunesse ;
Et ce que l'âge a dévoré
Ne peut plus être réparé
Par les vains ornemens qui fardent ta vieillesse.

Que sont devenus tes attraits ;
Ces heureuses couleurs, ces yeux vifs, ce teint frais,
Ce pied fin qui m'enlevoit l'ame ?
Que te reste-t-il des beautés
Dont mes sens étoient enchantés,
Et qui ne respiroient qu'une amoureuse flamme ?

Iris qui me tint sous sa loi,
Iris à peine étoit plus charmante que toi ;
Ta beauté balançoit la sienne ;
Mais ce bouton fut tôt cueilli ;
Elle est morte, & n'a point vieilli,
Et par-là sa disgrace est moindre que la tienne.

Vieille corneille, que le sort
Réserve à des chagrins plus tristes que la mort,
Apprends ce que tu dois attendre :
Tu vis, afin qu'en tes vieux ans,
Mille chauds & jeunes amans
Se raillent d'un flambeau qu'on voit réduit en cendre.

Voilà, dis-je à la Bourimière, le plus joli épithalame qu'on puisse faire pour une vieille qui cherche à se remarier ; mais il ne convient point du tout à madame de Florimond.

Ce fut sa dernière importunité, sur laquelle ayant attendu & reçu nos complimens ; enfin il nous laissa libres, & Cléante en même-tems me communiqua le dessein qu'il avoit d'aller faire une petite patrouille à l'Italienne autour du logis de sa maîtresse. Il étoit minuit,

la lune claire, & l'insulte que nous avions reçue avant le soupé, ne me permit pas de le laisser aller sans que je l'accompagnasse ; il prit aussi ses deux laquais munis de bonnes épées & de bons bâtons, & s'étant chargé d'une guitare dont il jouoit parfaitement bien, nous partîmes sous l'escorte de l'amante d'Endymion, & tirâmes droit où son cœur le conduisoit.

Nous marchions du côté de l'ombre pour n'être point apperçus, & nous n'étions plus qu'à cinquante pas du logis de Virginie, lorsqu'à la clarté de la lune & du côté qu'elle donnoit, nous vîmes ses fenêtres ouvertes ; & une personne qui disposoit sa voix à chanter ; c'est ce qui nous obligea d'arrêter, & de prêter silence. Et aussi-tôt nous entendîmes chanter ces paroles.

CHANSON.

Oui, Tyrsis, oui, j'ai cru que tu manquois de foi,
Et mon cœur succomboit sous sa douleur mortelle.
Ah ! si mon amant est fidèle,
Il n'est plus de douleurs pour moi.

Cléante qui avoit oui chanter une fois Virginie aux tuileries, n'eut pas de peine à reconnoître sa voix, & si-tôt qu'elle eût cessé, comme il tenoit sa guitare prête, il joua

d'une délicatesse admirable le même air sur lequel elle avoit chanté, & lorsqu'il l'eut achevé il le doubla, & accompagna de sa guitare ces paroles qu'il venoit de retourner.

CHANSON.

Non, Philis, non, jamais je ne manquai de foi,
Soyez, soyez sensible à ma peine mortelle.
Ah! si mon amante est fidèle,
Elle prendra pitié de moi.

Virginie ne pouvoit nous voir dans l'ombre; elle ne savoit point que Cléante jouât de cet instrument qu'elle touchoit elle-même fort délicatement, & comme elle aimoit avec passion la musique, elle avoit prêté une fort grande attention; mais elle eut bien-tôt reconnu son amant dès qu'elle entendit de quelle manière juste il avoit retourné ses paroles, & pour lui faire comprendre qu'elle l'avoit fort bien entendu & reconnu, elle chanta sur un autre air ces autres paroles.

CHANSON.

Ah! Tyrsis, dis-tu vrai,
Quand tu te dis fidèle?
Ton amante en peut-elle
Risquer le dangereux essai?
Brûlerois-tu pour moi d'une flamme éternelle!
Quand tu te dis fidèle,
Ah! Tyrsis, dis-tu vrai?

Cléante fit la même manœuvre qu'il avoit déjà faite, & après avoir pincé le même air sur son instrument, il le doubla pour accompagner ces paroles.

CHANSON.

Oui, Philis, je dis vrai,
Quand je me dis fidèle.
Rien n'égale mon zèle:
On ne risque rien à l'essai.
Mon amour est constant, ma flamme est éternelle;
Quand je me dis fidèle,
Oui, Philis, je dis vrai.

Cléante prit plaisir à répéter plusieurs fois la fin de ces paroles, parce que Virginie dès la première répétition joignit sa voix à la sienne, & faisant un *Duo*, ils chantèrent ensemble.

Mon amour est constant, ma flamme est éternelle:
Quand je me dis fidèle,
Oui, { Tyrsis, / Philis, } je dis vrai.

Après ces paroles, Cléante crut pouvoir paroître, & nous laissant dans les ombres qui nous cachoient, il s'avança sous la fenêtre de Virginie, qui lui fit tous les reproches que peut faire une amante qui ne cherche que les moyens de justifier son amant.

Mais comme l'endroit & l'heure étoient peu propres à pousser un long entretien, & que la fille de son amie étoit dans la même chambre, puisqu'elle s'étoit montrée tandis que Cléante jouoit, Virginie lui dit de se retirer; qu'elle avoit quelques mesures à garder où elle étoit; mais elle l'avertit que comme le lendemain elle devoit se masquer pour le bal de M. d'Olinville, elle n'éviteroit pas l'occasion de pouvoir le joindre pour l'éclaircissement qu'elle desiroit de lui. Et en même tems elle ferma si brusquement sa fenêtre, que nous jugeâmes que son amie étoit sans doute entrée dans sa chambre, & qu'elle ne vouloit pas en sa présence continuer cette conversation.

Cléante vint nous rejoindre fort satisfait de son expédition amoureuse; & nous nous en retournâmes très-contens par une autre route que celle que nous avions prise pour y venir.

Nous avions déja marché quelque tems par une petite rue qui ne servoit qu'à donner des issues de commodité à différens jardins, lorsque nous en vîmes un des plus grands, dont la porte étoit entr'ouverte; & nous ne parûmes pas plutôt, que deux hommes qui en étoient assez proche prirent la fuite; cette démarche nous fit imaginer que c'étoient des voleurs qui vouloient par-là s'introduire dans la maison;

mais Cléante en passant, ayant mis la tête à cette porte entr'ouverte, y vit une figure d'homme toute semblable à la Camardière, avec une femme, qui se promenoient ensemble, & qui parloient avec beaucoup de chaleur. Ils venoient de passer la porte, & ne pouvoient plus nous voir, parce qu'ils marchoient le dos tourné le long d'une petite allée de charmille. Mais comme Cléante ouït prononcer le nom de Virginie, il nous fit rester pour demeurer maîtres de la porte, & en écarter ceux qui avoient pris la fuite en cas qu'ils voulussent s'en rapprocher, & s'étant glissé sans bruit dans le jardin, il marcha vis-à-vis de ces deux personnes, ayant la palissade entre deux, & reconnut que c'étoit effectivement la Camardière avec Céphise.

Ayant donc prêté l'oreille avec attention, il ouït que cette emportée disoit à l'autre : n'en doutez point, vous dis-je, mon cousin, je sors de chez madame de la Boissière, comme je vous l'avois promis ; j'ai donné à la servante ce que vous m'avez mis entre les mains, & vous pouvez compter que Virginie y est encore. Mais, dit la Camardière, qui peut l'avoir empêchée de partir ? Comme vous m'aviez assuré qu'elle partiroit, toutes mes mesures étoient si bien prises malgré le peu

de tems que j'avois eu, que je n'aurois pas assurément manqué mon coup. Je ne puis le deviner, dit Céphise, l'avis étoit juste, & le carrosse prêt; mais l'on n'a pu me rendre raison de la cause de ce changement. Tout ce que je sais, c'est que Cléante l'aime à la fureur; c'est avec lui que vous avez eu la rencontre dont vous m'avez parlé. Il en est aimé; c'est le rival que vous devez craindre, plus que le vieux la Bourimière.

J'en suis persuadé, reprit la Camardière, & l'endroit où je l'ai rencontré me justifie assez leur intelligence; mais, puisque vous me marquez une si furieuse colère contre lui, vous en serez bientôt vengée & moi aussi, & mon adresse a si bien disposé toutes choses, qu'il n'échappera pas demain au piège que je lui tends.

Dans le moment qu'il disoit ces paroles, ils se trouvèrent tous trois vis-à-vis d'une ouverture; & Cléante ne pouvant retenir l'impétuosité de son ressentiment contre un rival aussi perfide qu'insolent, il se montra tout-à-coup, mit l'épée à la main, marcha droit à la Camardière; &, se mettant en posture de le charger: tu n'as pas ici tes assassins, lui dit-il, défends-toi, & tâche d'échapper à ma vengeance,

géance, si tu veux que je n'échappe point à ces pièges que tu me tends.

Céphise, éperdue de se voir découverte par Cléante dans le complot infâme qu'elle méditoit avec la Camardière, prit la fuite du côté du logis, & le laissa seul démêler la fusée; mais, au lieu de se mettre en défense, il ne songea qu'à prendre la fuite du côté de la porte. Cléante le suivit; & l'ayant atteint: tu fuis, lâche, lui dit-il, parce que tu ne te vois pas quatre contre deux. Il le saisit alors, & ne voulant pas le percer comme il auroit pu, il lui arracha de la main une grosse canne, & lui en donna tant de coups sur les oreilles & sur les épaules, qu'il le laissa tout étendu sur la place. Les cris que fit ce lâche mettoient en mouvement tout ce qui étoit dans le logis; mais Cléante emportant sa canne, le laissa dans le jardin, dont il ferma la porte dès qu'il en fut sorti; & voyant qu'au bruit qu'avoit fait la Camardière, ses deux sentinelles, qui s'étoient écartées, revenoient, il détacha sur eux ses deux laquais, qui les mirent en état de ne pouvoir rien reprocher à leur maître.

Céphise étoit parente de la Bourimière & de son neveu, & c'est ce qui, dans Paris, avoit donné à Virginie sa connoissance, & l'avoit engagée de l'accompagner aux Tui-

leries ; elle avoit fort aisément découvert l'amour que Cléante avoit pris pour cette jeune cousine, & ce fut l'aveu qu'elle lui en fit qui, par un caprice bizarre & assez ordinaire aux femmes, la porta à vouloir enlever un amant à celle qui lui faisoit, avec tant de facilité, la confidence de sa passion. Le rendez-vous de Cléante & de Virginie ayant manqué par les incidens de la visite de Céphise & du combat de Florimond, cette jeune fille fut, dès le lendemain, obligée à un départ imprévu avec la Bourimière, sans avoir pu s'informer qui étoit Cléante ; & en effet elle ne l'apprit que de Florimond, après qu'il l'eut retirée des mains de ses ravisseurs.

Cependant la Camardière étant arrivé à Falaise, où Céphise étoit dès le jour précédent, il rencontra par hasard cette parente ; & lui ayant fait part du sujet de son voyage, il la trouva très-disposée, par son intérêt propre, à le servir.

Elle avoit donc en sa faveur déterré Virginie ; & comme leurs différens amours les portoient également à traverser Cléante, ils s'étoient unis pour les complots qu'ils tramoient dans ce jardin, & qui furent rompus par cette aventure.

Il étoit plus de deux heures lorsque nous

rentrâmes ; je me mis auſſi-tôt au lit ; mais Cléante, rempli de ſa paſſion, ne put ſe réſoudre d'entrer dans le ſien, qu'après avoir écrit à Virginie une lettre qu'il vouloit lui envoyer le lendemain matin, & qui étoit conçue en ces termes :

« Votre cœur étoit-il de concert avec le » mien, tandis que votre voix s'uniſſoit à celle » qui vous expliquoit mes véritables ſenti» mens ? Quelle heureuſe nuit, belle Virginie, » ſi je puis me flatter que vous êtes enfin dé» trompée ! Ne prenez point pour des chan» ſons celles que vous avez ouïes ; je ſuis dans » une impatience qui ne ſe peut exprimer, de » l'occaſion favorable que j'attends ce ſoir, » pour effacer le reſte des ombres qui pour» roient encore troubler ma félicité. Je la » mets à vous apprendre que je vous aime » d'une conſtance au-deſſus de toutes les » épreuves, & à vous faire avouer que ſi Vir» ginie a quelque ſenſibilité, on ne peut être » plus fidèle que l'eſt

« CLÉANTE ».

Après que Cléante eut écrit cette lettre, ſoit qu'il voulût me la montrer avant que de l'envoyer, ou y ajouter quelque choſe ; au lieu de la fermer, il la mit dans ſon porte-

feuille toute ouverte, & le laissa sur la table ; puis s'étant mis au lit, les fatigues qu'il avoit eues pendant la journée l'ensevelirent dans un profond sommeil.

La Bourimière cependant se leva de très-bonne heure ; & étant entré dans notre chambre, & nous voyant encore endormis, comme les poëtes sont naturellement de francs furets de porte-feuilles, il ouvrit celui de Cléante ; & y trouvant cette lettre toute dépliée, il la lut.

Quelle surprise pour lui, d'apprendre tout-à-la-fois qu'il avoit un rival du mérite de Cléante, que ce rival avoit vu Virginie, qu'il avoit chanté avec elle, qu'il se flattoit d'en être aimé, & que le même soir il devoit la voir encore, & lui parler ! mais ce qui redoubloit son étonnement & son dépit, c'étoit le mystère que Cléante lui avoit fait de la découverte de Virginie, & de cette entrevue.

Il remit donc la lettre, descendit & s'informa avec tant d'adresse de tout ce qu'avoit fait Cléante, qu'il apprit sans beaucoup de peine, qu'il avoit passé deux heures dehors, au lieu de se coucher ; que nous avions arrêté vis-à-vis de chez madame de la Boissière ; qu'on y avoit chanté & joué de la guitare, & que cette aventure avoit été terminée par

des coups de canne & de bâton, dont on avoit régalé le dos épais d'un juge du Pont-de-l'Arche, & ses deux valets.

Instruit donc de toutes ces circonstances, il ne douta pas que Virginie ne fût chez madame de la Boissière, & nous laissant Cléante & moi endormis, il courut chez elle; & s'étant fait connoître à cette sage veuve, elle le conduisit elle-même à la chambre de Virginie, en fit sortir sa fille, & le laissa seul avec elle.

Virginie, qui ne croyoit point la Bourimière à Falaise, fit éclater sa joie par toutes les marques les plus vives qu'elle lui en put donner, & ses transports exprimoient tout-à-la-fois, de la manière du monde la plus tendre, & son zèle & son respect; lorsque ce poëte, prenant un visage altéré de dépit & de chagrin : eh bien! Virginie, lui dit-il, ce n'est donc plus un amant inconnu qui m'enlève votre cœur; c'en est un nouveau : avouez que les filles se laissent aisément surprendre, & qu'elles sont bien volages! Cléante arriva avant-hier avec moi, il vous vit hier sur ce que je lui ai conté de vous; &, dès le même jour, vous êtes éprise pour lui; vous lui parlez; vous lui faites connoître votre passion; vous chantez avec lui, & vous lui donnez ce soir des rendez-vous. Ah, Virginie, encore coup,

que les filles sont volages, & que leur cœur tient à peu de chose!

Cléante n'avoit point voulu faire savoir à Virginie que la Bourimière étoit à Falaise; & quoique ce poëte eût toute la journée couru la ville, elle n'avoit point eu occasion, ni de l'appercevoir, ni d'apprendre qu'il fût arrivé. Mais, étonnée que, d'un côté, Cléante lui eût fait ce mystère, &, de l'autre, que la Bourimière, venu avec lui, se trouvât instruit de sa passion, elle ne pouvoit attribuer cette connoissance qu'à quelque confidence indiscrète.

Elle étoit donc fort en peine de quelle manière elle répondroit; mais enfin, s'étant tout-d'un-coup généreusement déterminée à ne lui plus cacher un secret dont elle lui avoit déjà donné une légère idée: ceux, lui dit-elle, qui vous ont instruit de l'amour que Cléante a pour moi, ont dû vous avoir appris que c'est cette même passion dont vous exigeâtes en père la confidence; & vous pouvez vous souvenir de quelle manière je me plaignis alors du voyage que vous me fîtes faire à Paris, des promenades que je fis avec Céphise au Tuileries, & de l'oubli d'un amant que j'accusois d'une infidélité qu'il n'eut jamais.

Je vous avouerai donc, continua-t-elle, que c'est ce même Cléante que j'avois vu, &

que, sans savoir ni son nom, ni sa qualité, je pris pour lui un penchant si fort, que mon cœur en est devenu incapable de toute autre impression.

Elle lui conta ensuite de quelle manière elle l'avoit vu aux Tuileries, & le reste de ses aventures qu'il ignoroit ; lui dit que c'étoit Florimond qui l'avoit sauvée des mains de ses ravisseurs ; que c'étoit de lui qu'elle avoit appris qui étoit Cléante ; & que le hasard les ayant amenés dans un même endroit, il sembloit que le Ciel les y eût exprès conduits, pour les détromper des fausses idées qu'ils avoient prises, & pour serrer les liens d'un amour inviolable.

La Bourimière écoutoit avec toute la douleur d'un rival supplanté ce que lui disoit Virginie. Il redoubla tous ses efforts, pour lui faire comprendre l'avantage qu'elle tireroit de le préférer à un jeune homme presque ruiné, qu'elle étoit sans autre bien que ce qu'elle pouvoit attendre de sa bonté ; mais toutes ses paroles, toute sa passion, toutes ses caresses ne purent ébranler un cœur qui étoit à Cléante, & sans rien diminuer de l'ardeur avec laquelle elle l'aimoit comme son père ; elle lui dit en un mot, que si elle étoit assez infortunée pour n'être jamais à Cléante, elle ne seroit jamais à personne.

& qu'elle iroit le reste de ses jours au fond d'une retraite, gémir de n'avoir eu ni le mérite ni le bien nécessaire pour le posséder.

Et moi, dit la Bourimière, piqué de son obstination, si vous refusez d'être ma femme, je prétends conserver sur vous toute l'autorité d'un père ; vous ne serez jamais à mon rival, & je veux que vous partiez tout-à-l'heure pour Caen. Peut-être que quand vous serez séparée de l'objet, votre passion perdra sa force, & que la raison vous fera réfléchir sur les avantages que je vous propose.

Virginie avoit un si grand respect pour la Bourimière, qu'elle ne se seroit point opposée à cette résolution, sans l'engagement dans lequel elle étoit avec madame de la Boissière de se masquer le soir avec elle & sa fille pour le bal. C'est le prétexte qu'elle prit pour le porter à différer ce départ jusqu'au lendemain; elle ne l'auroit pas cependant obtenu, si madame de la Boissière elle-même ne fût entrée dans ce moment, qui, sachant le sujet de cette contestation, acheva de gagner la Bourimière, & enfin après avoir lui-même réfléchi que cet éclat de chagrin jaloux seroit mal expliqué, il defendit à Virginie de découvrir à Cléante ni cet entretien, ni la résolution prise pour ce voyage de Caen, &

après avoir été prendre toutes ses mesures pour pouvoir dès le lendemain matin exécuter son projet ; il revint chez le bon-homme, & ne dit ni ne fit aucune chose qui pût donner le moindre soupçon qu'il eût vu cette lettre, mais bien résolu dans le cœur d'observer de si près Cléante, qu'il ne put joindre au bal Virginie, ni avoir avec elle aucun entretien particulier.

Nous nous levâmes cependant Cléante & moi, & sa lettre ayant été fermée, après qu'il me l'eût fait voir, un de ses laquais la porta à Virginie qui la reçut, & lui fit cette réponse.

» Un ordre auquel je dois un profond res-
» pect, me défend de vous découvrir mille
» choses importantes : mon penchant soutient
» sur ce silence forcé un combat qui m'est bien
« dur. Pourquoi votre passion est-elle connue
» d'autres que de moi ? & ne pouviez-vous
» vous abstenir d'en faire confidence à celui
» que la fortune m'a donné pour père, &
» la bizarrerie de mon sort pour amant. Je
» crains qu'il ne laisse ce soir de grands obs-
» tacles à l'entretien dont nous nous flattons ;
» comme c'est vous qui vous les êtes suscités,
» c'est à vous à chercher les moyens de les

» vaincre ; pour ce qui est de moi, pourvu
» que vous me fassiez connoître que vous ne
» m'avez point été infidelle, croyez que rien
» ne vous ôtera jamais le cœur de la fidelle

VIRGINIE.

Cléante par cette réponse, & par les assurances qu'il y trouvoit d'être aimé de Virginie, se vit au comble de son bonheur ; mais il ne pouvoit comprendre comment la Bourimière avoit pu être informé d'un amour qu'on lui cachoit avec toute l'exactitude possible.

Il me fit voir ce qu'on lui mandoit, & me conjura de joindre mes soins pour l'aider à vaincre les obstacles que le poëte voudroit apporter à l'entretien qu'il espéroit le soir avec Virginie, & je lui donnai sur cela des conseils que le hasard fit parfaitement bien réussir.

Cependant les coups de canne n'avoient causé sur le corps de la Camardière, que de larges & douloureuses contusions, & sa colère jalouse n'en fut que plus animée à la vengeance que sa lâcheté méditoit. Céphise d'autre côté, outrée de la découverte de son complot, en devint encore plus ferme dans la résolution qu'elle avoit prise d'ôter Virginie à Cléante, & de la mettre au pouvoir de son cousin ;

ainſi comme elle n'avoit fui que pour ſe dérober aux yeux d'un amant dont les mépris la déſoloient, elle s'étoit contentée de ſe mettre à couvert dans le premier endroit qu'elle avoit rencontré ; mais ſi-tôt qu'elle n'ouit plus que la voix du battu, elle vint le rejoindre, & l'ayant conduit dans ſa chambre, & étuvé toutes ſes contuſions, tandis que les domeſtiques couroient à demi-nus le jardin, pour chercher celui qui n'y étoit plus, ils paſsèrent le reſte de la nuit à concerter enſemble tout ce qu'ils prétendoient faire.

La Camardière vouloit ſatisfaire tout-à-la-fois deux paſſions, ſon amour & ſon courroux, c'eſt-à-dire, ſe rendre maître de Virginie, par un enlèvement qu'il avoit déja manqué trois fois, & venger par une inſulte ſanglante, à bel aſſaſſinat comptant, les coups qu'il avoit reçus de ſon rival.

Il ſe réſerva ſeul le projet & la conduite de cette vengeance ; mais il communiquoit avec Céphiſe, dont il avoit beſoin, les moyens d'exécuter cet enlèvement, & voici la manière dont elle prétendoit en venir à bout.

Après que, par l'intrigue d'une ſervante elle eut découvert que Virginie étoit chez madame de la Boiſſière, elle avoit vu cette veuve en viſite ſérieuſe, ſous un prétexte

qu'elle n'avoit pas eu de peine à inventer ; puisqu'elle l'avoit autrefois connue à Caen d'où elle étoit. Mais comme Virginie se cachoit avec exactitude parce qu'elle ne savoit point que la Bourimière ni Cléante fussent à Falaise, elle n'avoit point vu cette cousine ; elle résolut donc qu'elle retourneroit une seconde fois la voir sur l'heure du dîner, sous prétexte qu'on venoit de lui apprendre que Virginie étoit chez elle, ne doutant point que le commerce qu'elle avoit eu à Paris avec elle, ne la portât à la voir avec plaisir ; & qu'alors elle tourneroit si adroitement les choses, qu'elle se mettroit de leur partie pour se masquer, & que se chargeant de la conduite de sa cousine, comme madame de la Boissière se chargeroit de celle de sa fille, elle trouveroit fort facilement le moyen de la détourner dans un endroit où la Camardière pourroit s'en rendre le maître, & que c'étoit ensuite à lui à prendre de si bonnes mesures, que rien ne pût faire obstacle à l'exécution de son projet.

Céphise accomplit chez madame de la Boissière, avec autant de ruse que de succès, ce qu'elle venoit de promettre à la Camardière ; elle s'y rendit ; elle y fut agréablement reçue, & Virginie qui ne connoissoit point son esprit fourbe, & qui n'avoit garde de pénétrer

dans ses trahisons, se fit un extrême plaisir de recevoir celle qu'elle avoit vue presque seule à Paris, & qui lui avoit fait naître l'occasion de connoître Cléante.

Ce ne fut qu'embrassemens, ouvertures de cœur, confidences sincères d'un côté, & fausses de l'autre. On la retint à dîner, & elle se fit prier & presser pour la mascarade qui étoit le seul but de sa visite. Le déguisement fut proposé de manière que, Virginie & Marianne qui étoit la fille de madame de la Boissière, étant de même âge & de même taille, seroient en Bohémiennes, & madame de la Boissière & Céphise en Astrologues, & que chaque Astrologue donneroit la main à une Bohémienne.

Les choses ainsi arrêtées, Céphise, sous prétexte de se fournir de quelques ajustemens, sortit pour jusques sur le soir, mais ce fut pour voir la Camardière, l'instruire de tout, & disposer les choses pour lui livrer Virginie, qu'elle tiendroit par la main à la descente du carrosse, après qu'elle auroit laissé passer madame de la Boissière qui tiendroit sa fille.

De notre côté, nous n'étions pas en moindre mouvement pour nous préparer à la mascarade. Notre poëte qui, sous une dissimulation profonde, & dont on ne l'auroit pas cru ca-

pable, cachoit tout ce qu'il avoit appris, & le dessein qu'il avoit formé de partir le lendemain matin, ne vouloit point abandonner de vue Cléante, & se mit de la partie.

On délibéra de quelle manière l'on masqueroit, & l'on résolut de prendre des habits de Scaramouches, qu'on trouva fort propres pour notre déguisement ; mais pour tromper la vigilance avec laquelle nous ne doutions point que la Bourimière ne s'attachât à observer Cléante, les choses furent par mon conseil disposées de manière, que le laquais Gascon de Cléante qui étoit de même taille que son maître, s'habilleroit secrétement de même que nous, & que dans le moment qu'on voudroit partir, il prendroit subtilement la place de Cléante, qui au plus vîte se déguiseroit d'une autre manière pour se rendre seul & libre au bal, tandis que notre poëte tiendroit ses yeux attachés sur le laquais, & qu'on le détourneroit de tous les endroits où seroit Cléante.

Virginie fut avertie de ce double déguisement, afin qu'elle pût aisément reconnoître son amant, & elle prit le soin de nous avertir par la même voie qu'elle seroit déguisée avec Marianne en Bohémiennes, & toutes deux d'une parure si semblable, qu'il seroit im-

possible de les démêler ni à leur taille, ni à leur habit; mais que pour se distinguer, Marianne attacheroit sa croix de diamans avec un ruban or & couleur de feu, & qu'elle attacheroit la sienne avec son ruban or & bleu.

Dans ces dispositions, chacun attendoit avec une merveilleuse impatience l'heure du bal; Céphise & la Camardière pour l'exécution de leurs complots, Cléante & Virginie pour tâcher de s'entretenir une fois avec liberté, & la Bourimière pour les épier, rompre leurs mesures, & partir dès le lendemain pour l'emmener à Caen.

La Camardière qui n'épargnoit rien pour venir à bout de ses entreprises, avoit des espions qui lui rendoient compte des démarches de Cléante, & on l'avoit averti qu'il devoit être déguisé en Scaramouche avec la Bourimière & moi, & comme je suis d'une taille fort pleine, notre poëte d'une fort petite, & que Cléante étoit grand & délié, il n'étoit pas difficile de le démêler entre les deux autres Ainsi la Camardière ayant résolu de lui faire rendre avec usure les coups qu'il avoit reçus, posta à la porte de madame de Florimond, chez qui se donnoit le bal, un de ses valets avec trois autres assassins, armés de bons bâ-

tons, & très-bien payés pour remplir cette glorieuse expédition; & réserva ses deux autres valets avec lui-même, & un carrosse prêt pour enlever Virginie.

Le bon-homme, monsieur l'abbé de Long-Repas, nous avoit régalés selon sa coutume, c'est-à-dire parfaitement bien; & voyant que l'heure du bal s'approchoit, il nous avoit laissé toute la liberté de nous y préparer. La chose fut bien-tôt faite, & nous étant habillés; nous fîmes fort aisément l'échange du laquais contre le maître, & Cléante ayant pris au plus vîte un autre habit qu'il tenoit prêt, il nous dévança, & se rendit bien plutôt que nous chez Florimond.

Nous montâmes donc en carrosse la Bourimière, le Gascon & moi, & étant arrivés à la porte & descendus, j'étois déja entré dans la cour, & le poëte sur la porte, tandis que le Gascon étoit arrêté dehors pour un petit besoin, lorsque les quatre assassins de la Camardière le prenant pour Cléante, fondirent tous ensemble sur ce laquais, & le chargèrent si brusquement à coups de bâton, qu'il ne put porter sa main droite à une épée qu'il tenoit sous son bras gauche.

Au bruit que causa cette insulte, la Bourimière entra vigoureusement dans la cour, soit

ſoit qu'il ne jugeât pas à propos de s'expoſer à partager une grêle, dont l'orage tomboit d'une furieuſe abondance, ſoit qu'il ſe réjouît peut-être intérieurement de cet accident de ſon rival ; mais pour moi je ſortis l'épée à la main, & ſecondé d'un valet de Monſieur d'Olinville, qui étoit à la porte, je chargeai ſi à propos ces aſſaſſins, qu'ayant coupé le viſage au premier ſur lequel je tombai, ils prirent ſoudain la fuite à la lueur de nos deux épées ; & ayant relevé le Gaſcon qui étoit par terre, je le dégageai de la recette onéreuſe qu'il faiſoit pour ſon maître.

Mais dans le même tems que cette ſcène violente ſe jouoit à la grande porte de ce logis, Céphiſe pour exécuter ce qu'elle avoit promis à la Camardière ne fut pas plutôt déguiſée avec ſes trois compagnes, qu'elles montèrent toutes quatre en caroſſe, & ſe rendirent à la porte de derrière du même logis, ſuivant les meſures qu'elle avoit priſes avec ſon couſin.

Un laquais qui étoit à elle, & qui les éclairoit, éteignit le flambeau dès qu'elles furent vis-à-vis de la porte qu'on leur ouvrit, & madame de la Boiſſière étant entrée avec l'une des Bohémiennes à laquelle elle donnoit la main, Céphiſe au lieu d'entrer avec l'autre qu'elle tenoit auſſi, tira la porte & la ferma,

& enveloppée en même tems de trois ou quatre hommes, elle feignit qu'on l'enlevoit elle-même, & priant celle qu'elle tenoit de ne la point abandonner; elle l'obligea de monter avec elle dans un carosse qui se trouva prêt, le cocher en même tems poussa ses chevaux & les mena en diligence à la porte du même jardin où Cléante avoit la veille trouvé Céphise avec la Camardière, d'où leur dessein étoit de passer au travers de la maison pour rompre les voies à ceux qui les auroient voulu suivre, & prendre une nouvelle voiture qui les attendoit de l'autre côté.

La Bohémienne avoit été si surprise de cet enlèvement, ignorant si c'étoit pour elle ou pour Céphise, & l'exécution en fut si soudaine, qu'elle n'avoit presque pas eu la force de crier ni de parler; & ses ravisseurs étoient dans une si grande émotion du coup hardi qu'ils venoient d'entreprendre, qu'ils ne reconnurent que dans la maison de Céphise qu'ils avoient enlevé Mariane au lieu de Virginie.

En effet dans l'obscurité qu'avoit soudainement causée le flambeau éteint, Virginie & Mariane en descendant de carosse s'étoient mêlées, de manière que madame de la Boissière au lieu de prendre sa fille prit Virginie, & que Céphise qui croyoit la tenir, prit Mariane & la livra à la Camardière.

Leur étonnement fut terrible lorsqu'en entrant dans la maison, & à la lumière qu'on leur apporta, ils découvrirent cette méprise. Cependant madame de la Boissière avoit traversé la petite cour, & monté une partie de de l'escalier par lequel on la conduisoit, sans s'appercevoir qu'elle n'étoit point suivie de Céphise; mais s'étant tout-à-coup retournée & ne la voyant point, elle l'attendit longtems, s'imaginant qu'un besoin l'avoit retenue dans la cour; enfin l'impatience la prit, & s'adressant à Virginie qu'elle prenoit pour Mariane; descendez là-bas, ma fille, lui dit-elle, & voyez ce qu'elles font. Virginie en se démasquant répondit qu'elle y alloit, & l'autre ne l'eut pas plutôt reconnue qu'une inquiétude de mère la saisit, & qu'elle descendit elle-même avec Virginie; mais ne trouvant personne ni à la porte, ni dans la cour, ni même le carosse qui les avoit amenées, elle tomba dans une surprise égale à sa colère.

Une lionne à laquelle on vient d'enlever son petit, ne fait pas des cris plus horribles que ceux que fit cette mère désolée lorsqu'elle ne trouva pas sa fille, & à ses cris monsieur d'Olinville, Florimond, & ensuite madame sa mère, & Cléante étant venus, suivis à la file de la plupart de ceux qui étoient déjà assem-

blés, & la cour étant tout-à-coup éclairée de quantité de lumières; madame de la Boissière toute en pleurs conta le sujet de sa douleur, & dit que sa fille avoit disparu avec Céphise, sans qu'elle sût ce qu'elle pouvoit être devenue.

Tout étoit dans une furieuse émotion; Florimond qui connoissoit le mauvais caractère de Céphise, n'en parla pas comme d'une personne à qui l'on dût confier une jeune fille; chacun s'efforçoit de consoler la mère, on l'environnoit de toutes parts, & l'on dépêchoit de tous côtés du monde pour en découvrir quelque chose.

Cependant Cléante s'étant tiré de la foule, & ayant apperçu Virginie démasquée & séparée du gros, il la joignit, & lui dit qu'on ne pouvoit pas trouver une occasion plus favorable pour l'éclaircissement qu'elle désiroit, & que tandis que l'aventure de son amie occupoit tout le monde, elle pouvoit lui accorder ce moment précieux pour le suivre dans un petit jardin dont l'entrée étoit à côté de cet escalier, & dont Florimond lui avoit confié la clef, qu'ils pourroient là en toute liberté s'entretenir; si elle vouloit bien s'y rendre, & qu'il alloit lui en ouvrir la porte.

Virginie souhaitoit avec trop de passion cet

éclairciſſement pour en perdre l'occaſion, & le départ dont elle étoit menacée pour le lendemain matin, étoit encore un puiſſant motif pour ne pas réfuſer à ſon inquiétude amoureuſe un moment qui ne ſe trouveroit peut-être jamais; ainſi elle le ſuivit, & tous deux étant entrés dans le jardin dont ils refermèrent la porte ſur eux, ils furent s'aſſeoir ſous un petit berceau qui étoit dans le fond.

Ce fut là que Cléante après mille aſſurances de ſa fidélité, lui conta la paſſion honteuſe que Céphiſe avoit eue pour lui, le combat de Florimond qui avoit rompu leur rendez-vous, ſa bleſſure, la rencontre de Céphiſe à Falaiſe, & enfin tout ce qui pouvoit être capable d'effacer entièrement les fauſſes impreſſions qu'elle avoit priſes de ſon infidélité.

Il n'étoit pas difficile de perſuader un cœur qui ne demandoit qu'à être détrompé. Virginie de ſa part l'informa de tout ce qui pouvoit lui marquer la violence de ſa paſſion, lui apprit tous les combats qu'elle avoit ſoutenus contre celle de la Bourimière, & lui marquant enfin & ce qu'elle étoit, & l'état auquel elle ſe trouvoit ſans biens & ſans naiſſance, & ainſi ſans proportion avec lui, & ſans apparence qu'il dût penſer à l'épouſer, elle l'aſſura qu'elle l'aimeroit uniquement juſqu'à ſon dernier ſoupir;

mais que pour ne pas le rendre malheureux par une alliance qui lui seroit trop onéreuse, & que sa famille n'approuveroit jamais, elle avoit résolu une retraite qui l'arracheroit à tout le monde, sans jamais l'arracher à celui qui avoit toutes ses inclinations.

Cléante se jetta à ses pieds, lui dit tout ce que l'ardeur la plus vive peut inspirer; lui expliqua sérieusement l'état de ses affaires, qui étoient pour le présent assez médiocres; mais que l'espérance de la succession d'un oncle qui l'aimoit cordialement lui paroissant infaillible, il pouvoit l'assurer qu'il en auroit toujours assez pour l'un & pour l'autre; qu'il ne lui demandoit que son cœur & sa main, sans aucun bien & sans autre espérance que d'en être éternellement aimé, & qu'il les préféreroit à toutes les richesses de la terre.

Vous pouvez croire, dit-elle, qu'étant obligée de rompre pour vous avec celui qui jusqu'ici m'a servi de père, je ne puis plus rien attendre de lui si-tôt qu'il vous verra le maître de ma destinée, & qu'ainsi je ne puis vous donner autre chose que ce cœur & cette main que vous me demandez; je vous les donne donc, mon cher Cléante, ajouta-t-elle en lui tendant la main, & versant des larmes de tendresse, & je vous promets de réparer, par une si

grande complaisance, & par un amour si pur & si constant, les injures que la nature & la fortune m'ont faites en naissant, que vous ne vous repentirez jamais des bontés dont votre amour m'aura comblée.

Et moi, dit Cléante, belle & sage Virginie, je vous donne mon cœur & ma foi, & vous fais maîtresse de tous mes biens. Je vous prends dans ce moment pour mon épouse, & je vous jure d'être toute ma vie inviolablement à vous. Il mit, en disant ces paroles, sa main dans la sienne, & un baiser scella cette promesse réciproque. Ils se levèrent en même tems & sortirent tous deux du jardin pour voir si madame de la Boissière avoit appris quelques nouvelles de Mariane.

Elle venoit de rentrer toute seule, & fort émue, & tout le monde retourné dans la salle prêtoit attention au récit qu'elle faisoit. Elle leur avoit dit que Céphise, par une trahison indigne de son sexe, & de la confiance qu'on avoit eue à sa fausse pruderie, l'avoit livrée à un homme qui lui étoit inconnu, qu'elle n'avoit pas cru d'abord être l'objet & la victime de cet enlèvement; mais que les discours du Ravisseur auquel elle ne répondoit rien l'avoient bien-tôt détrompée. Qu'on l'avoit conduite à la porte d'un jardin dans une maison, mais

que Céphise & cet homme n'eurent pas plutôt vu son visage à la clarté qu'on avoit apportée, que paroissant tout-à-coup interdits, elle reconnut dans l'émotion de leur visage leur surprise, que s'étant ensuite long-tems parlé en secret, cet homme l'avoit enfin abordée, & fait de grandes excuses, mais fort mal digérées de l'insulte qu'elle venoit de recevoir, ajoutant qu'il s'étoit trompé, qu'elle devoit pardonner à son erreur, & qu'elle pouvoit remonter librement dans le même carosse qui l'avoit emmenée, & qui la remettroit dans le même lieu où l'on l'avoit prise; mais que Céphise ni lui ne pouvoient pas se résoudre à l'accompagner, de sorte que dans cet état elle avoit cru n'avoir pas d'autre parti à prendre que celui de remonter en carosse & de venir rejoindre sa mère.

Il ne fut pas difficile à Cléante de juger que c'étoit une nouvelle entreprise de la Camardière sur Virginie, & que le seul hasard avoit fait avorter comme les autres. Il détesta la méchanceté de Céphise, & résolut de se venger à la première occasion de toutes les fourbes de ce rival, mais d'une manière plus forte qu'il n'avoit encore fait, & son courroux redoubla même lorsque je lui appris l'insulte dont il avoit été l'objet, & son Gascon la victime.

Cette aventure par le tumulte qu'elle causa, mit une étrange confusion dans les dispositions du bal, & avoit empêché qu'on ne le commençât ; mais il en survint une autre beaucoup plus importante, & qui causa une bien plus étrange surprise dans tous les esprits.

Virginie étoit sortie du jardin où elle avoit passé une demi-heure avec Cléante dans un tête-à-tête qui avoit fini ses inquiétudes, & déterminé ses résolutions ; elle remonta dans la salle, & voyant Mariane de retour qui achevoit de conter son aventure, elle ne put s'empêcher, par la tendresse qu'elle avoit pour elle, de fendre la presse & de l'aller embrasser.

Cléante étoit entré presqu'en même-tems que Virginie, & comme il croyoit qu'après les paroles qu'elle venoit de lui donner, il pouvoit se dispenser des mesures qu'il avoit jusques-là gardées avec la Bourimière ; il se tenoit démasqué, & embrassoit Florimond, en lui rendant compte à l'oreille du succès de son entrevue, lorsque notre poëte, qui depuis une heure s'étoit rendu l'inséparable espion du faux Cléante, reconnut le véritable, & se voyant trompé par un stratagême qui ne pouvoit que renfermer un grand mystère, il ne douta point que Virginie ne vînt de lui accorder cet entretien qu'il redoutoit si fort, & que par toutes sortes

de moyens il vouloit empêcher. La joie même qu'il apperçut sur le visage de son rival, lui fit augurer un contentement qui le mettoit au désespoir.

Il ne consulta donc plus que les mouvemens impétueux de sa jalousie, & se détachant avec dépit du Gascon & de moi, il courut à Virginie, la prit par le bras, & la retirant des embrassemens de Mariane, tandis que madame de Florimond étoit allée donner quelques ordres; ah! Virginie, lui dit-il, cruelle Virginie, c'est m'insulter trop ouvertement, je ne puis être plus long-tems le témoin de ma honte & de la félicité de mon rival; suivez-moi, & que je n'aie plus la douleur de vous voir ici.

Depuis que je suis au monde, répondit Virginie, je vous ai révéré comme le doit une véritable fille, j'aurai jusqu'à la mort les mêmes respects pour vous, mais pouvez-vous forcer mon cœur, & croyez-vous qu'il me soit possible de regarder comme amant celui que j'honore comme mon père?

Ah ingrate! dit la Bourimière, si l'amour que vous avez pour Cléante ne vous aveugloit pas, vous n'auriez pas recours à ce nom imaginaire de fille pour vous défendre de répondre à ma passion, & refuser d'être mon épouse.

Je ne puis vous nier, répliqua Virginie, ce

que vous savez déjà ; & afin que vous soyez informé de ce que vous ignorez encore, sachez que Cléante n'a pas seulement mon cœur, mais que je viens de lui donner ma foi, & que telle que soit ma destinée, rien ne peut m'empêcher d'être à lui. Je suis fâchée que vous me forciez à une déclaration si publique, mais les choses sont réduites à un point que je ne puis plus me dispenser de vous les apprendre.

Tandis que la Bourimière & Virginie parloient de la sorte en présence de quantité de personnes qui les écoutoient ; Cléante qui voyoit ses intérêts en de bonnes mains pour les défendre, gardoit le silence & sourioit de tems en tems avec Florimond qui venoit d'apprendre de lui ce qui s'étoit passé dans le jardin.

Mais dans le même tems madame de Florimond étant rentrée, & au bruit de cette contestation s'approchant de Virginie qu'elle n'avoit point encore vue, elle n'eut pas plutôt porté ses yeux sur une croix de diamans qu'elle vit attachée au devant de sa gorge, & suspendue à un ruban or & bleu ; que portant la main dessus, & faisant paroître sur son visage une émotion extraordinaire, elle regarda fort attentivement l'une & l'autre.

Vous regardez, madame, lui dit Virginie, tout ce que j'ai jamais eu de ceux qui m'ont

donné la vie, & qui ne m'ont pas crue digne qu'on prît aucun soin de moi.

A ces mots, madame de Florimond la regardant fixement, & voyant ses yeux aussi grands, aussi brillans, & de même couleur que ceux de monsieur d'Olinville, qui les avoit parfaitement beaux, & joignant à toutes ces marques ce que la Bourimière avoit compté la veille, elle fit un cri, & l'embrassant, ah Virginie! dit-elle, seroit-il bien possible que vous fussiez cette même fille, qu'une femme à laquelle seule je me confiois, eut la cruauté d'exposer après que votre naissance secrete, & la disgrace de votre père m'eurent mise à deux doigts de la mort, & ôté toute la liberté de penser à vous?

Puis se tournant vers la Bourimière, voilà donc cette même Virginie dont vous nous parliez hier, & que vous trouvâtes il y a vingt ans à Caen, avec cette même croix, & ce même ruban? C'est elle-même, dit la Bourimière, & non-seulement elle avoit ces marques que vous avez si-tôt reconnues; mais je conserve précieusement chez moi la corbeille dans laquelle elle fut exposée, & tout ce qui l'enveloppoit.

Ce spectacle jetta toute l'assemblée dans une surprise étonnante; Florimond qui étoit pré-

sent, se voyoit tout-à-la-fois, & contre son attente, pourvu non-seulement d'un beau-père, mais d'une sœur de vingt ans, qui remplissoit le cas de l'acte que sa mère lui avoit fait signer; cependant l'intérêt ne l'empêcha point de prendre toute la part possible à la joie de sa mère, qui ne se pouvoit lasser d'embrasser une fille qu'elle avoit pleurée, qu'elle avoit souhaitée, & qu'elle retrouvoit dans une conjoncture si heureuse.

Monsieur d'Olinville, à qui cette nouvelle fut portée dans une chambre voisine où il étoit allé, accourut, & reconnut lui-même la croix & le ruban, & ne douta point que cette fille ne fût le fruit de ses premières amours avec madame de Florimond, & de la promesse réciproque d'un mariage que l'affaire cruelle qui lui survint l'avoit empêché d'exécuter; il embrassa donc Virginie, & ayant ensuite embrassé la Bourimière, il l'assura d'une éternelle reconnoissance des soins qu'il avoit pris de son éducation, & de l'en récompenser.

Je suis, répondit la Bourimière, assez récompensé de tous mes soins par la joie sensible que j'ai de ce qu'elle retrouve ses véritables parens. Je sais bien que la naissance illustre que la fortune lui rend aujourd'hui,

& les grands biens qu'elle doit attendre de vous & de madame sa mère, l'élèvent si fort au-dessus de moi, qu'ils ôtent à mon amour tout l'espoir dont il pouvoit se flatter lorsque je ne lui voyois ni bien ni naissance; mais si cette disproportion me force à étouffer une passion qu'elle n'a jamais voulu écouter, & qui m'a presque rendu fou, elle n'étouffera jamais la tendresse de père que je veux toute ma vie lui conserver, & dont elle ressentira des effets plus puissans qu'elle ne croit.

Il n'y eut personne dans l'assemblée, qui ne vînt témoigner à Virginie par ses embrassemens le plaisir général qu'on ressentoit d'une si heureuse reconnoissance; mais le seul Gléante, joyeux du bonheur de sa maîtresse, trembloit qu'il ne fût fatal à son amour.

Il voyoit son aimable Virginie autant au-dessus de ses biens, & même de toutes ses espérances, qu'il s'étoit vu au-dessus d'elle lorsqu'ils s'étoient promis une foi réciproque. Il n'ignoroit pas qu'elle entroit sous la puissance d'un père & d'une mère dont sa destinée alloit dépendre, & qui auroient pour son établissement des vues bien plus élevées, il espéroit néanmoins, & sur l'amitié de Florimond, & sur la sincérité d'ame de la géné-

reuſe Virginie, qui avec tant de tendreſſe & tant de bonté venoit de lui donner ſa foi & ſa parole.

Il ne lui fit donc qu'en tremblant ſon compliment de conjouiſſance ſur ſa nouvelle qualité, & lui dit tout bas : Cléante ne vous perd-il point, lorſque d'heureux parens vous retrouvent. Non, Cléante, dit Virginie, non, mon cœur eſt au-deſſus de la fortune, j'étois à vous avant que le ciel m'eût rendu à mes parens, & je ne ſerai point leur fille, que vous ne ſoyez leur gendre.

Florimond, qui voyoit bien ſur le viſage de Cléante, que la crainte de perdre Virginie troubloit la joie qu'il devoit avoir de ſon bonheur, s'approcha d'eux, & ſe doutant bien de ce qu'ils ſe diſoient tout bas, il prit la main de ſa ſœur & celle de Cléante, les mit l'une dans l'autre, & s'adreſſant à lui; j'ai été, lui dit il, comme votre ami, le confident de votre paſſion, mais à préſent comme frère, je prétends en être le protecteur, & je vous promets que Virginie ne ſera jamais de mon conſentement à d'autre qu'à vous.

En diſant ces mots, & ſans quitter les deux mains qu'il tenoit, il ſe tourna vers M. d'Olinville & madame de Florimond occupés à re-

pondre à une infinité de complimens qu'on leur faisoit sur le mérite & la beauté de Virginie, & il leur dit : le ciel vous rend une fille & à moi une sœur, & elle nous seroit encore inconnue si je ne l'avois pas moi-même retirée des mains de ses ravisseurs ; je ne prétends pas m'être acquis par-là quelques droits sur elle au-dessus des vôtres ; mais je ne pourrai goûter le plaisir de posseder une sœur si aimable, si vous rendez le meilleur de mes amis le plus désolé de tous les hommes.

Cléante, ajouta-t-il, est un homme de mérite, & mon plus intime ami ; il aime ma sœur d'une passion si généreuse, que sans biens & sans naissance il l'auroit élevée à l'honneur d'être son épouse, il en est aimé avec passion ; vous n'ignorez ni l'un ni l'autre quels sont les effets de l'amour sur deux cœurs qui en sont vivement pénétrés, puisque Virginie est elle-même le fruit de votre amour ; je vous demande donc à l'un & à l'autre, que le bonheur de ma sœur ne fasse pas deux infortunés.

M. d'Olinville très-riche, & madame de Florimond très-ambitieuse, formoient déja sur cette fille des projets de quelque alliance illustre dans la province ; c'est ce qui fit qu'ils ne répondirent pas à Florimond de la manière

nière qu'il espéroit; ils ne le rebutèrent pas néanmoins par un refus; mais M. d'Olinville lui dit qu'une affaire de cette importance n'étoit pas d'une nature à être précipitée; qu'il étoit bon de reprendre haleine sur l'émotion que cette aventure venoit de leur donner, que la première chose qu'ils avoient à faire, c'étoit d'accomplir leur mariage pour assurer l'état de Virginie, qu'ensuite on pourroit écouter tout, & qu'on verroit quels égards on auroit pour le mérite de Cléante, pour les bonnes intentions de Florimond, & pour le penchant de Virginie.

La Bourimière étoit présent, qui, après avoir attentivement écouté ce que disoit M. d'Olinville, prit la parole, & par une saillie, à laquelle qui que ce soit ne se seroit attendu; il n'y a pas une heure, dit-il en le regardant, que vous êtes le père de Virginie, & il y a vingt ans que je le suis, ainsi je prétends avoir quelque voix en chapitre pour son mariage; je connois Cléante pour un des plus honnêtes hommes du monde, & son oncle est bien la meilleure pâte de vivant qui soit sous le ciel. Qu'aurez-vous à dire si l'oncle assûre à Cléante sa succession? & je suis persuadé qu'il ne le refusera pas. Quoi qu'il en soit, je vous déclare, moi, que j'ai conçu

une estime si singulière pour Cléante, que pour exécuter le dessein que j'ai toujours eu d'assurer tous mes biens à Virginie, que j'aime comme ma vraie fille; & pour priver mon indigne neveu d'une succession qu'il ne mérite pas, j'adopte ces deux amans pour mes enfans; & que je leur donnerai tout mon bien, qui monte à plus de cent mille écus, pour en jouir après ma mort, pourvu que vous consentiez à leur mariage; si la proposition vous plaît, parlez?

Tandis que M. d'Olinville & madame de Florimond, surpris de cette proposition, se regardoient comme pour se consulter réciproquement, Cléante & Virginie embrassèrent tour à tour la Bourimière, & lui dirent tout ce que leur amour put leur faire imaginer de plus tendre & de plus reconnoissant, & ensuite Virginie s'étant jettée aux pieds de M. d'Olinville, lui dit, qu'elle étoit forcée de lui déclarer que non-seulement elle aimoit Cléante d'un amour qui seroit éternel, mais qu'ils s'étoient engagés réciproquement leur foi d'une manière si absolue, & avec des sermens si inviolables, que s'il ne l'épousoit point, elle étoit résolue d'entrer dès le lendemain dans un couvent où elle étoit attendue; & que jamais elle n'en épouseroit d'autre.

Cette déclaration appuyée des empressemens de Florimond, à qui toute l'assemblée se joignit en faveur de ces deux amans, ébranla M. d'Olinville, & madame de Florimond s'étant rendue la première, le porta enfin elle-même à consentir à ce mariage. Cléante voulut se jetter à leurs pieds pour les remercier, mais ils l'embrassèrent l'un & l'autre, & lui firent toutes les caresses possibles.

Cependant dès que j'eus ouï la Bourimière, je crus qu'il étoit à propos de sonder le bonhomme pour ne point perdre des momens si précieux; ainsi je pris un carrosse à la porte, & courus chez l'oncle de Cléante que je fis éveiller, & lui ayant en peu de mots compté cette aventure merveilleuse & en quel état étoient les choses, je le trouvai très-disposé à faire tout ce qui pouvoit contribuer à l'établissement avantageux de Cléante.

Il aimoit tendrement le neveu, & s'étant au plus vite habillé, il monta en carrosse avec moi, & nous arrivâmes chez madame de Florimond dans le tems que tout venoit d'être conclu. Le bon-homme leur déclara qu'il étoit prêt d'assurer à son neveu la succession entière de tous ses biens, & que dès à-présent il lui donneroit pour cinq mille livres de rente de

bons contrats. Et la Bourimière promit aussi de tenir la parole qu'il avoit donnée, & il la tint en effet.

Tout étoit dans une joie inconcevable, & la Bourimière se préparoit à faire, disoit-il, les plus beaux vers du monde, sur une aventure dans laquelle il n'avoit pas la moindre part ; mais afin que toute la famille participât à ce plaisir, Florimond entretenant la fille de madame la Boissière, trouva que sa beauté étoit soutenue de tant de douceurs, que, comme elle étoit d'ailleurs fille unique, & un très-bon & très-riche parti, il ne trouva aucun obstacle à la résolution soudaine qu'il prit de l'épouser, & d'ajouter ce mariage aux deux autres qui étoient déja conclus.

Ainsi, le tems du bal s'étant passé sans que l'on pensât à danser, on servit entre deux & trois heures une magnifique collation qui étoit toute préparée ; on mit la Bourimière à la première place de la table, comme celui à qui l'on avoit toute l'obligation du bonheur de Virginie ; il anima la joie comme par une infinité de saillies divertissantes, on but, on rit, & l'on ne manqua pas d'y parler de la conduite infâme de la Camardière, & de la violence téméraire de toutes ses entreprises.

On les jugea très-coupables, & Florimond vouloit que Cléante le poursuivît, pour lui faire faire son procès; mais la Bourimière dit, que tout méchant qu'il fût, c'étoit son neveu; que, comme il avoit l'ame aussi intéressée que lâche & perfide, il seroit assez puni par la privation de sa succession, & que l'abandonnant & Céphise aussi à leurs remords & à leur malheureuse destinée, il ne falloit penser qu'à tout ce qui pouvoit nous faire plaisir à tous.

A ce mot, il prit un verre & nous mit tous en train de chanter; on tint table jusqu'à la pointe du jour, & l'on prit heure sur le soir, pour passer tous les contrats chez le bon-homme, qui donna un superbe souper à toute la compagnie; & afin que qui que ce soit ne pût être mécontent de tout ce qui s'étoit passé, il voulut que Cléante comptât au Gascon autant d'écus qu'il avoit reçu de coups de bâton pour lui, & dont il seroit cru à son serment jusqu'au nombre de cent, & en même-tems il prêta les deniers à son neveu pour le payer.

Il voulut même le lendemain se rendre avec tous les autres à Caen, pour être présent à la célébration des trois mariages qui se firent tout-à-la-fois devant une afluence prodigieuse d'assistans, qui prenoient un plaisir singulier de

voir Virginie tout en un même jour mise sous le drap de ses père & mère, pour être légitimée & sous le drap avec Cléante, pour en être l'épouse.

Fin du voyage de Falaise.



VOYAGE
DE
MANTES.

Par BONNEVAL.



VOYAGE DE MANTES.

CHAPITRE PREMIER.

Réflexions sans suite sur ce qui a donné lieu au reste.

DE tous les tems, il y a eu des originaux. Les mêmes, quant au fond, la forme seule a changé.

Les bonnes gens dont je me propose de tracer les ridicules, ressembloient par leurs travers à ceux d'à présent. Inhabiles à les cacher, ils n'avoient pas besoin d'impudence pour les soutenir, quand ils se voyoient découverts. Alors on rougissoit encore. Avouer sa faute en bégayant, c'étoit commencer à réparer ses torts. Depuis le départ de la pudeur, tout a bien changé de face.

Partisan né du plaisir, cédant au torrent des passions, je ne pouvois manquer de me trouver au même titre des contemporains de mon libertinage : c'étoit marchandise mêlée, comme on le verra dans la suite ; & je dois au hasard le bonheur de m'en rappeller la mémoire sans être obligé d'en rougir. Que de gens en voudroient pouvoir dire autant ! Le souvenir des écarts de la jeunesse nous couvre souvent de honte, & nous fuyons avec autant d'empressement les compagnons de nos plaisirs passés, que nous les recherchions autrefois.

Qu'il importe ou non de le savoir, j'ai pris naissance au fond d'une province éloignée de la capitale. Où ? Il m'importe beaucoup que l'on l'ignore, & l'on saura pourquoi.

Echappé de la férule, j'abusai des premiers momens de ma liberté pour me livrer avec excès aux plaisirs, d'autant plus attrayans, qu'ils étoient nouveaux.

La raison, dont la force n'étoit fondée que sur la théorie de la volupté, pouvoit-elle être une barrière assez forte pour arrêter la fougue de mes desirs ? Le dégoût des plaisirs a, peut-être, fait autant de sages que les réflexions les plus prévoyantes, sur-tout quand on vous les fait faire sur des choses que l'on ne vous fait entreyoir que pour vous détourner de les con-

noître. Le feu de l'âge me fit souhaiter de les approfondir ; il me falloit des ressources pour satisfaire mon goût ; elles étoient légères : mon père me paroissoit trop économe ; il me taxoit à son tour de prodigalité : nous avions tort tous les deux, à regarder les choses d'un certain côté ; je l'ai senti depuis.

Pour arrêter le cours de mes caravanes, le papa résolut de m'envoyer à Paris ; il espéroit, en me dépaysant & flattant mon amour-propre d'un établissement honorable, que le travail qu'il me faudroit faire pour m'en rendre digne, écarteroit entièrement les idées de dissipation qui lui paroissoient si opposées à celles qu'il avoit pour mon avancement & la satisfaction de sa vanité. Les progrès de son commerce n'avoient servi qu'à lui faire sentir la prétendue bassesse de son état ; il vouloit se dédommager de la contrainte où l'avoit réduit l'uniformité de sa situation avec ses confrères. La première charge de judicature devoit l'en venger ; il me falloit mettre en état de la posséder. Les richesses applanirent la difficulté ; mais les richesses ne nous sauvent du sifflet, qu'autant que le savoir en justifie l'emploi : on m'en fit sentir l'importance, & je courus me ranger sous la conduite d'un procureur de Paris, qui s'étoit attiré la vénération de la famille, & cela fondé, comme

presque toutes les réputations, plutôt sur le hasard que sur le savoir, à moins que l'on n'appelle science le méchanisme de l'état. Que l'on soit ignorant, que l'on passe même pour ne pas avoir d'esprit au dire de certains appréciateurs, c'est en avoir, & du meilleur, que d'avoir l'esprit de son métier. On n'est pas estimé dans la société, il est vrai, mais on a l'essentiel. L'esprit qui convient dans cette société, est l'esprit de tous les hommes en général; ordinairement superficiel, mais estimable quand on sait l'allier avec le savoir de la place que l'on occupe. Je m'apperçois que je me débats de l'esprit au sujet du plus borné de tous les procureurs, quant à l'esprit de société. Combien de ses pareils se sont piqués, & se piquent d'en avoir, qui se rendent plus ridicules. Que l'on ne s'ennuye pas de mes digressions, si elles ne satisfont pas mes lecteurs; & je le dis, malgré tout mon amour propre, s'il se trouve des lecteurs d'un ouvrage que l'on ne doit qu'à mon oisiveté, qu'ils se préparent ces lecteurs à de plus grandes digressions. Mon goût, peut-être, pourra changer par intervalle. Au reste, comme j'écris par sacade, on peut me lire de même.

✱

CHAPITRE II.

Départ, arrivée, projets.

A MON départ, mon père se justifia amicalement du passé, en m'alléguant des raisons dont les pères ne manquent jamais en pareilles rencontres. Il me fit une peinture de tous les périls que j'allois braver, en homme qui les avoit vus de près. Je promis de profiter de ses conseils, & lui ai tenu parole en homme plus heureux que sage.

A mon arrivée, je songeai sérieusement à me mettre en état de remplir les devoirs de la charge qu'on me destinoit; elle demandoit une étude profonde de la chicane, pour en savoir démêler les détours.

Un travail continuel auroit pu m'accabler. Mon esprit, qui s'y soutenoit plus par raison que par goût, demandoit du relâche. Le cœur revendiquoit ses droits; il lui falloit de l'amusement; au moins les sens entroient pour leur part dans cet arrangement.

Faire l'amour au-dehors, je sentis combien mon tems m'étoit précieux. Pour mettre tout d'accord, & n'être point distrait dans mes occupations, je résolus d'adresser mes vœux à

la fille du procureur, par convenance d'abord, ou si l'on veut, par une espèce de reconnoissance qui n'est que trop d'usage dans le monde envers ceux qui nous obligent.

Mademoiselle Hugon reçut mes petits soins avec plaisir, & sans s'effaroucher du but que je paroissois me proposer. Dans une situation égale des deux parts, tout dépendoit de l'occasion pour remplir nos vues. Après s'être montrée sous les plus beaux dehors, la perfide s'échappoit au moment que nous croyions la saisir.

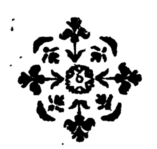
J'étois préparé à tout événement, & dans l'âge où la témérité rend souvent heureux. Si j'eusse rencontré dans ma petite maitresse un peu plus de résolution, nous aurions profité d'instans courts, à la vérité, qui sont d'autant plus précieux, que leur peu de durée ne nous laisse que les moyens d'esquisser le plaisir. Le souvenir de ces instans & l'espoir d'en retrouver de pareils remplissent l'imagination de peintures voluptueuses, presque égales au plaisir, si elles ne le surpassent quelquefois. Je rencontrai, malheureusement pour moi, une fille toute neuve : la bonne volonté n'étoit pas ce qui lui manquoit : les desirs la dévoroient ; mais le vent d'une mouche la faisoit trembler.

CHAPITRE III.

Motifs du voyage.

L'AUTOMNE nous fut plus favorable que le printéms : M. Hugon, le plus laborieux & le plus âpre des procureurs, se trouvant, par un excès de travail, presque sans affaire, se détermina, pour la première fois, à quitter son étude pendant les vacances, & en aller passer le tems auprès d'une nièce qui résidoit aux environs de Mantes. Soit pour obliger sa nièce, ou par un principe d'économie, vu l'inaction présente, il se rendit à ces sollicitations. Inviter un bourgeois à venir à la campagne, c'est inviter toute la maison, les animaux n'en sont pas même exempts. On mit deux clercs & la servante à la porte ; les clefs du corps-de-logis qu'occupoit M. Hugon, furent déposées chez un huissier, son voisin & son intime. On me proposa d'être du voyage comme une chose sur laquelle on avoit compté. J'y taupai d'autant plus volontiers, que j'espérai tirer un grand avantage de la liberté dont on jouit à la campagne pour triompher des irrésolutions perpétuelles de mademoiselle Hugon. Nous voilà donc un beau matin emballés dans la grande cariolle de

Saint-Germain. M. Hugon, madame sa chère épouse, mademoiselle Hugon, le petit Hugon son frère, Dépêches, maître-clerc & fidèle Ecuyer de madame Hugon, & moi, sans oublier plusieurs sacs de nuit, & autres paquets très-embarrassans; *item*, deux chiens qu'il fallut mettre du voyage; un gros caniche, le bien-aimé de madame Hugon: notre maître-clerc se chargea du soin de sa conduite: je m'emparai d'un petit guerdin dont on avoit fait présent à mademoiselle Hugon depuis quelques jours; plus, une grande cage de perroquet, & un perroquet dont les cris perçans nous étourdirent jusqu'au pont de Neuilly, où la voiture arrêta. Aux cris du perroquet, du jappement des chiens qui le secondoient par intervalle, & aux propos de deux femmes dont nous essuyâmes à ce sujet la mauvaise humeur, succéda une scène capable d'attendrir un lecteur facile à émouvoir, si ma plume étoit assez éloquente pour la lui rendre.



CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Combat de Neuilly.

Les deux femmes à qui la compagnie des chiens & du perroquet avoit tant déplu, sautèrent à bas de la voiture à l'aide d'un gros garçon boulanger qui leur tendit les bras. Notre maître-clerc présenta l'épaule à madame Hugon ; j'enlevai la petite Hugon, lui faisant faire demi-tour à gauche. Le petit Hugon donna du pied en terre ; & M. Hugon en le grondant, & voulant se débarrasser de tous les paquets, que nous avions obligeamment distribués autour de lui, pensa se casser le col. Nos mitronnes, après avoir bu un coup de chaque main, alloient pour monter dans une charrette qui les attendoit à quatre pas, lorsqu'un diable de fiacre qui passa dans le moment, s'avisa, par une malice naturelle à ces messieurs, d'embarrasser son essieu dans la roue de la charrette. Il l'emmenoit grand train à reculons. Le garçon dont j'ai parlé ci-dessus, que le hasard ramenoit sur la porte du cabaret, s'élança au secours de son pauvre limonier ; il le rassura en le prenant à la bride ; & ne voulant pas céder à son adversaire, fit faire à son tour la même manœuvre.

au fiacre. Le carrosse culbuta; des cris sourds apprirent aux spectateurs que la voiture renfermoit des gens mal à leur aise. Inutilement se jetta-t-on au-devant des chevaux qui traînoient le carrosse; les paisibles animaux demeurèrent comme immobiles, sans cependant paroître effrayés du désordre. Le fiacre, tout bouillant de colère, & outré de sa défaite, descendit le fouet haut, en menaçant le mitron. Les deux champions s'accablèrent d'injures; l'air retentit de tous les mots propres en pareille occasion. Un coup de fouet bien déployé, qui enveloppa les jambes nues du mitron, fut le signal du combat le plus sanglant. Les deux parties s'accrochèrent, après avoir résisté réciproquement aux plus fiers coups de poing que l'on lançât jamais. Une des mitronnes voulut les séparer; après avoir attrapé des coups des deux côtés, elle alla en culbutant rejoindre sa camarade, & toutes deux se mirent à miauler en chorus. Les uns rioient; les autres applaudissoient: chaque passant restoit comme stupéfait, & formoit le cercle. Les deux champions se bourroient sans mot dire; plus les témoins augmentoient, plus leur vigueur se renouvelloit. Un croc en jambe, un tour de rein, les fit rouler ensemble sur la poussière. A cet aspect, nous sortîmes de l'admiration que nous avoit

causé la façon dont ils avoient mesuré leurs armes, & l'on courut, comme de concert, à des baquets plein d'eau que l'on leur versa sur le corps pour les pouvoir séparer. Nos athlètes entraînés chacun de leur côté, on se ressouvint de la voiture. J'apperçus en ouvrant la portière une assez jolie jambe, avec un bas vert & un soulier couleur de rose; on m'aida à retirer une jeune fille, & cependant avec toute la décence que l'on pût observer avec des jupes sans dessous-dessous. Suivit un jeune homme qui avoit un œil poché, & un autre femme à tête chauve, à qui, visite faite, on ne trouva que cinq ou six bosses.

Le fiacre fut la première victime du jeune homme, qui débuta par lui appliquer vingt coups de canne, d'un bras vigoureux & dispos; se retournant comme un éclair vers le mitron, qui le regardoit avec plaisir, il lui en distribua autant.

La justice rendue, l'on prévint les effets d'un emportement qui n'étoit plus tolérable; on se jetta à la traverse, & la jeune demoiselle nous aida à calmer la furie du jeune homme. La vieille, qui, pendant la dernière expédition, s'étoit remise avec cinq à six verres de ratafia, voulut aussi entrer en lice; & commençant par des apostrophes qui la décélèrent, elle

alloit renouveller la querelle, sans deux capucins qui arrivèrent à propos pour rétablir la tranquillité par leur exhortation.

Les boulangères entraînèrent leur mitron, qui ne cessoit de faire des grimaces & des gestes.

Bien battu, bien payé, le fiacre très-satisfait de sa course, remontant de sang-froid sur son siège, s'en retourna presque en triomphe.

CHAPITRE V.

Reconnoissance.

PANSÉ, essuyé, rafraîchi, chacun se mit en devoir de continuer la route. Les capucins nous honorèrent de leur présence; la soit-disante mère, la jeune fille & son prétendu mari montèrent aussi dans la voiture. A vingt pas de là, un inconnu demanda place : ce que le cocher lui accorda sans nous consulter. Il monte, s'asseoit à une portière, nous salue; le cocher touche, & nous trottons.

Bien cahotés, bien pressés & mourans de chaud, on proposa de baisser les portières. maudit expédient, qui nous mit en proye à un conflit d'odeurs insoutenables. Je l'avoue, les capucins devinrent intérieurement les victimes de ma mauvaise humeur.

Après un peu d'examen, je leur rendis *justice*, ils n'y étoient tout au plus que pour leur part.

Les portières allant au gré des secousses de la cariolle, nous procuroient un peu d'air : triste situation où il falloit souhaiter d'être cahoté pour respirer.

Madame Hugon lia la conversation la première ; elle fit l'éloge des révérends pères, qui donnèrent tout le tort au fiacre. Etant trop près du jeune homme pour oser dire ce qu'ils pensoient de sa pétulence : le père, au nom de mes revérends pères, jugea à propos de se faire connoître en apostrophant son compagnon, dont il loua la charité avec laquelle il avoit dérobé une partie des coups en les recevant lui-même. Frère Ambroise, s'écria-t-il séraphiquement, se croit toujours au milieu des combats ; & cette intrépidité qui lui fit affronter les plus grands périls pour soutenir la gloire de nos armes, se renouvelle en lui toutes les fois qu'il s'agit du bien du prochain. Le Frère, tandis que l'on faisoit son panérypique, récitoit humblement ses patenôtres.

Il faut l'avouer, messieurs & mesdames, continua le père, que le ciel semble nous avoir heureusement envoyés pour empêcher monsieur de se compromettre : il a daigné se rendre à mes représentations ; je ne puis non plus passer

ſous ſilence la façon généreuſe avec laquelle l'épouſe de monſieur s'eſt jointe à mes prières. Ces malheureux ſont plutôt dignes de pitié que de colère. Ma foi, mon père, dit le jeune-homme, quelque part qu'il vous trouve, il vous doit de grands remercimens; vous lui avez épargné, & à l'autre coquin, plus de vingt coups de canne. J'étois en train, vous l'avez vû, & ils n'en euſſent pas été quittes à ſi bon marché.

Ah! monſieur, lui répliqua le père d'un ton béat, paſſe pour un premier mouvement, il eſt des cas où l'on nous force de nous oublier; mais continuer d'accabler de coups des gens que l'on doit ſe contenter de mépriſer quand ils nous manquent, permettez-moi de vous repréſenter que la charité en eſt bleſſée. Ah! vraiment, dit le jeune-homme, vous me la baillez bonne; je voudrois vous y voir dans un Fiacre renverſé par-deſſus tête, comment vous prendriez la choſe.

A Dieu ne plaiſe que j'aie aucun deſſein de vous offenſer, monſieur, reprit le zélé capucin; c'eſt une licence que ma robe autoriſe, conſervant toujours pour vous les déférences que vous méritez & qui vous ſont dûes, ainſi qu'à madame votre épouſe, ces dames, & toute la compagnie.

Le capucin n'auroit pas quitté prise, si madame Hugon ne lui avoit pas coupé la parole; & s'adressant à la vieille à qui l'on avoit mis quantité de compresses, sans ce qu'elle avoit bû; & qui pour mettre le comble à notre malheur, lui faisoit lâcher de tems à autre, de colériques bouffées d'eau-de-vie. Mon Dieu, madame, lui dit madame Hugon, comment vous trouvez-vous de vos blessures? Blessures, reprit la vieille, de ce ton qui la caractérisoit; blessures, moi! appellez-vous des bosses des blessures? Si mieux ne voulez dire des écorchûres; je n'en ai qu'une, un peu au-dessus du genou, dit-elle, en nous la montrant; c'est lui aussi qui, en se débattant, me l'a fait avec l'aiguillon de sa bouche; mais cela se passera, j'en ai bien eu d'autres, & plus considérables, & si, voyez-vous, je ne m'en suis pas plus émue pour cela.

L'inconnu, qui jusqu'à ce moment, avoit gardé le silence, frappé par le son roque de la vieille: eh! dit-il en se retournant, ou je me trompe fort, ou c'est madame Laramée que je viens d'entendre: oui, repartit-elle, à votre service; je ne me comptois pas en pays de connoissance, s'écria-t-il. C'est donc là votre fille, je ne vous en connoissois pas, elle est vraiment fort aimable; il me paroît

aussi que vous vous êtes bien engendrés. Le jeune-homme rougissoit & cherchoit à se cacher en tirant son chapeau ; il marmottoit entre ses dents ! grande ressource pour ceux qui n'ont rien de bon à dire. Parbleu, dit l'inconnu, tu cherches en vain à te cacher, je te remets ; voilà bien des façons, & avec moi encore. Va, va, si je ne suis plus jeune, j'aime toujours à le paroître. Rassures-toi, je n'irai pas étourdir les oreilles de ton oncle de cette rencontre. Et à propos, comment se porte-t-il le bon-homme ? Es-tu raccommodé avec lui ? Quoi ! te voilà tout décontenancé ; & tu ne te réjouiras jamais si jeune ; voyager seul cela ennuye, il faut de la compagnie une fois, & tu choisis bien, passe pour cela : si tu veux venir à Poissy nous rirons ; j'y vais en emplette, nous boirons ensemble le vin du marché.

La vieille étoit accommodante, la partie fut liée en dépit du jeune-homme, qui n'osa s'y opposer que foiblement. Le boucher qui se fit connoître, auroit, si on l'en avoit crû, régalé toute la carossée ; quand ces sortes de gens se mettent en train, tout y va ; c'est une effusion de cœur dont la politesse est à charge quelquefois ; mais en l'examinant, sa source est plus pure, & vaut bien le phantôme du savoir-vivre dont on est si souvent la dupe dans la société des gens plus civilisés.

Mademoiſelle Hugon & moi nous occupions l'autre portière, après avoir pris une légère part à cette aventure, nous employâmes nos yeux à un meilleur uſage. Mademoiſelle Hugon, comme je l'ai déjà remarqué, étoit de ces filles auxquelles il pèſe ſérieuſement de l'être dans la dernière exactitude. Elle avoit dix-neuf ans, ſon tempérament étoit formé, & la chagrinoit de plus en plus depuis notre connoiſſance: une taille courte & ramaſſée, de la gorge juſqu'au menton, & des yeux qui, agités dans ce moment par la ſituation de ſon ame, poſſédoient cet attrait qui fait tant faire de folies. Les gens qui ont vécu m'entendent.

Nous étions à la gêne, un geſte nous eût trahi; les regards ne s'élançoient qu'à la dérobée; l'expreſſion en étoit plus vive: on ſe frottoit furtivement le bout des doigts, faveur unique dont l'inſtant formoit le prix; ce que c'eſt que la contrainte! loin de s'en plaindre, on devroit la chérir; elle fait ſouvent valoir ce que ſans elle on n'auroit pas recherché.

Après avoir eſſuyé maints quolibets, nous arrivâmes, & chacun gagna l'auberge ſelon ſon goût; nous nous rendîmes à celle que l'on nous avoit indiquée dès Paris.

CHAPITRE VI.

Réception à Saint-Germain.

UN silence morne régnoit dans toute la maison ; la maîtresse nous reçût d'un air abattu, les servantes avoient la physionomie renfrognée ; l'hôte juroit quand nous entrâmes, ces carognes de filles nous portent toujours malheur, disoit-il, sans oublier plusieurs expressions dont ces sortes de gens sont seuls en possession. C'est assez pleurer bégueule, le mal est fait, prends-le en patience ; la bégueule pleuroit avec grace, elle en devenoit plus intéressante ; les larmes ne vont pas à toutes les femmes ; aussi quand elles leur siéent, elles en sont plus dangereuses.

Qui nous vient là, dit l'hôte, en nous appercevant, un perroquet, des chiens, des femmes, des enfans ; bonne pratique : eh catau, margot, alertes donc, que faites-vous les bras croisés, menez ces dames à la chambre verte. Nous suivons Catau & Margot pour aller reconnoître notre logement. En montant je demandai la cause du vacarme : oh ! vraiment, dit l'une, c'est une histoire : je n'ai pas le tems de la faire ; voilà la chambre, c'est ce qui nous reste, choisissez.

Quatre lits à colonne en occuppoient les quatre coins; madame Hugon après les avoir bien tâtés, les trouva fort mauvais; M. Hugon prit occasion des quatre lits pour lui dire avec ce ton de mauvais plaisant, qu'il s'étoit rendu si naturel : oh! parbleu, tu coucheras avec moi Babet, pour le coup, il n'y a pas moyen de s'en dédire. Toujours de vos coq-à-l'âne, mon mari, vous êtes incorrigible : coucher deux? le beau projet! il me faut une chambre à deux lits pour moi & pour ma fille, ou je garde celle-ci, nous dit-elle, s'il n'y en a point d'autre; arrangez-vous, & tout de suite; allons donc, messieurs, quelle jeunesse est-ce là? Descendez, n'avez-vous pas une langue? qu'en voulez-vous faire? Pour vous, mon mari, plus de chansons, elles m'ennuyent. Mérote, lui dit M. Hugon, sur quelle herbe avez-vous marché? Oh! mérote, écoutez-le, il a tout dit. . . . .

Je les laissai aux prises; & saisissant l'occasion de mettre à exécution un projet qui me paroissoit bien conçu, j'allai, suivi de Dépêches, notre Maître-Clerc, m'adresser à l'hôtesse, comme me paroissant plus accommodante; n'auriez-vous pas d'autres lits? lui dis-je, en l'abordant, on les paiera ce qu'il faut. Comment d'autres lits? ceux-là sont bons, il ne loge ici que ce qu'il y a de mieux. Vous êtes donc bien

difficiles? Ces dames sont fatiguées, repris-je. Fatiguées! ne diroit-on pas? elles viennent de Paris; voyez, qu'elle peine. Faites comme il vous plaira, je n'en ai point d'autres, à moins que monsieur, dit-elle, en montrant un abbé qui entroit, ne veuille vous céder sa chambre. De quoi est-il question, répartit l'abbé en nous saluant? D'obliger des dames, repliquai-je, peu faites à voyager; je vous entends, monsieur, ma chambre est à leur service, mais je doute qu'elles gagnent au change. Au change, dit l'hôtesse, pour un abbé de campagne vous êtes donc bien délicat. Point de querelle, maman Poitiers, reprit l'abbé, je cède ma chambre; je ne puis mieux faire, mais messieurs, procurez-moi l'honneur de saluer ces dames; en qualité de voyageur, peut-être voudront-elles me permettre de souper avec elles. Si le chemin s'adonne du même côté, ce sera pour commencer à lier la connoissance. Nous allons à Mantes, lui repliquai-je, & moi de même, répondit-il. Est-ce pour y faire quelque séjour? C'est pour passer les vacances au château de Blémicour; je connois fort, madame, de Blémicour, & suis presque tous les automnes chez elle, nous dit l'abbé; c'est sa tante & sa cousine à qui vous cédez si galamment votre chambre. La rencontre est heureuse, nous dit-il, je meurs

d'impatience de leur rendre mes devoirs, daignez m'introduire. Je recommandai le soupé à l'hôtesse ; soutenez votre réputation la mère Poitiers, lui cria l'abbé en sortant. De l'appétit, répondit-elle, avec un petit saut, nous avons du poisson excellent, & pour l'accommodage, je m'en vante. C'est ici que descend ordinairement le procureur de l'abbaye de ... qui est bien aussi difficile que vous, pour le moins ; montez toujours, & me laissez faire ; nous suivîmes son conseil. J'annonçai la politesse de l'abbé en le présentant. Grands remercîmens à ce sujet, force phrases suspendues & des révérences, ressource ordinaire de ceux qui ne se piquent pas d'être éloquens. On prit des siéges, & nous entourâmes une grande table longue, principal ornement de la chambre où nous étions. Nous sûmes que l'abbé possédoit un prieuré situé près du château de Blémicour ; maintes questions sur le château, la dame & le train qu'elle menoit, & puis, sans autre transition, franchement notre hôte nous a effarouché en entrant ici, dit madame Hugon, & peu s'en est fallu que nous n'ayons été privés de l'honneur de vous connoître sitôt. Ah ! dame, dit l'abbé ; vous lui passeriez sa mauvaise humeur si vous saviez ce qui l'a occasionnée. Le pauvre bon-homme a causé par entêtement

son malheur & celui de sa fille. En savez-vous quelque particularité, lui dis-je? Oui, répliqua-t-il, & je puis vous faire part de ce que j'ai recueilli. Je passai avant tout sur la galerie, & criai que l'on nous apportât de quoi attendre le souper; après une légère collation, on invita l'abbé à commencer son récit.

CHAPITRE VII.

Histoire de Lolote.

Je vais, nous dit l'abbé, vous raconter tout naturellement la chose, comme spectateur de la catastrophe. Entre de meilleures mains elle seroit susceptible d'ornemens qui vous la rendroient plus agréable; mais ce n'est point un roman que je veux vous faire, le fait est simple, & parle de lui-même. Je n'ai pû m'empêcher d'être touché de la situation de la petite fille, & de celle de son amant; elle méritoit un meilleur sort; vous avez pu la voir, la nature l'a assez bien bien partagée de ses dons, & je puis vous assurer que son esprit & son cœur répondent aux graces extérieures.

Depuis deux ans un jeune commis réduit à un emploi des plus modiques, en devint amoureux; il trouva les moyens de plaire, ses vues

étoient légitimes, sa recherche ne pouvoit que faire honneur; il est de bonne famille, & unique héritier d'un oncle à son aise qui l'aime beaucoup. Lolotte fut touchée de ses soins, & se livra au penchant qu'elle avoit à l'aimer, ne doutant pas que ses parens n'approuvassent la recherche du jeune Miron: c'étoit le nom de son amant.

L'oncle de Miron envisageant que les richesses de Poitiers feroient de sa fille un très-bon parti, vint en faire la demande pour son neveu. Poitiers demanda du tems pour réfléchir, l'oncle assuroit sa succession; mais en bon parent, ne vouloit rien retrancher de son usufruit. La guerre survint, Miron obtint un emploi dans les vivres. Le bonheur lui en voulut; il en écrivit à sa maîtresse, elle porta ces lettres au père, qui vouloit profiter de l'absence de l'amant pour la déterminer à épouser un marchand de bœufs. Ce dernier éblouit Poitiers par les avantages qu'il prétendoit faire à Lolotte. Une légère dot lui suffisoit; il offroit même de faire entrer Poitiers dans son commerce, n'acceptant des fonds que pour le rendre plus considérable. Poitiers lui avança une somme assez forte; le marchand de bœufs qui sentoit son crédit balancer, pressoit la conclusion du mariage. Miron n'écrivit plus; un homme en

passant annonça sa mort, le départ de Toinette sembla la confirmer. Lolotte sans espoir se résolut d'obéir à son père, & s'en fit un mérite. En revenant ce matin de l'église, quel objet se présente à sa rencontre ; c'est Miron, c'est son amant qui attache son cheval à la grille. Elle s'évanouit, Miron court à son secours ; Poitiers & sa femme le font éloigner ; le marchand de bœufs à qui Miron étoit inconnu, alloit demander son nom, quand des archers lui sautent au colet, & l'entraînent en prison pour dettes considérables. J'ai suivi Miron, & lui ai annoncé avec ménagement ce qui venoit d'arriver ; le pauvre garçon est inconsolable ; il arrivoit en homme assuré du succès. Sa fortune a surpassé ses vœux ; une maladie qui l'a réduit à l'extrémité, a occasionné la fausse nouvelle de sa mort : je crains que dans la situation où sont les choses, nos amans ne prennent conseil que de leur passion.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Grande nouvelle.

Des cris redoublés, nous attirèrent ſur la galerie. Plus curieux que les autres, je deſcendis pour en ſavoir la cauſe. Une vieille femme avoit pris au crin maman Poitiers, un homme tenoit Poitiers au colet, tout le monde ſuivit mon exemple ; & étant deſcendu, les ſépara. Miron que le prieur me fit remarquer, parut auſſi ſur la ſcène. Quelle ſurpriſe ! quelle joie ! la vieille étoit la femme du marchand de bœufs, & l'homme étoit frère de la vieille ; on leur avoit débité que Poitiers & ſa femme avoient débauché le marchand ; c'étoit la cauſe de l'incartade de la vieille & de ſon frère. Que devinrent-ils quand ils apprirent la nouvelle du mariage ? La gaieté de Miron, la ſérénité de Lolotte, l'air ſtupéfait de la vieille & de ſon frère, l'air hahuri de Poitiers & de ſa femme, la ſuffiſance de M. Hugon qui ſe jetta à travers, pour inſtruire le procès dont il enviſageoit les émolumens comme ſon bien propre, la ſatiſfaction du prieur & la mienne, les hauſſemens d'épaule & les hélas de madame Hugon : tout cela formoit un tableau inimitable.

. Poitiers pleura la perte de son argent, sa femme redevint mère, & partagea le plaisir de sa fille. M. Hugon voulut instrumenter avec son clerc, pour dresser la plainte en cassation à ce qu'il disoit : il étoit si transporté de l'événement, qu'il fallut tout le sang froid de notre maître-clerc pour le faire désister du projet. Nous accueillîmes Miron, & l'engageâmes, lui & sa maîtresse, à souper avec nous. Maman Poitiers se surpassa, & ne vint nous trouver qu'au dessert. Nos amans se regardoient pendant tout le repas, & ne mangeoient point. Poitiers, tout honteux, se présenta comme nous allions lever table. Miron le rassura, en lui offrant sa fortune, & tout le monde fut se coucher : Miron seul sortit pour hâter son bonheur.

CHAPITRE IX.

Passage de la forêt.

TOUTE la maison fut en l'air, personne ne put dormir, ainsi je remis l'exécution de mon projet à un moment plus favorable ; on se leva, je payai, nous partîmes. Madame Hugon, grasse & replette, prit sans façon le bras du prieur & celui du maître-clerc, je donnai

le mien à sa fille. M. Hugon formoit l'avant-garde avec son fils &les deux chiens, madame Hugon le corps-de-bataille ; trois polissons suivoient chargés de la cage & des paquets, & je fermois la marche avec ma petite maîtresse.

Le bruit de plusieurs chevaux qui venoient derrière, nous firent retourner la tête. Nous apperçûmes un homme lié & garròtté sur un méchant mulet, qu'entouroient plusieurs archers qui paroissoient tous fiers de leur capture. Qu'a donc fait ce pauvre homme pour être si mal à son aise, dit madame Hugon en s'adressant à un des cavaliers ? On l'à pris pour un autre, à ce qu'il prétend, madame. Méprise ou non, nous pourrions bien avoir rencontré l'équivalent de ce que nous cherchions. Le prisonnier voulut parler, ils piquèrent des deux, & nous empêchèrent de l'entendre.

Il a mauvaise phisionomie, nous dit décidément M. Hugon, qui à peine avoit pu le distinguer. La justice est trop clair-voyante pour se tromper ; nous fûmes très-heureux d'échapper à une longue suite d'exemples qu'il se mit en devoir de nous citer, & pour lesquels il avoit la mémoire très-prompte, aux circonstances près qui étoient toujours fort embrouillées. Eh ! mon mari, dit madame Hugon,

nous ne sommes pas en place marchande ; n'êtes vous pas las de nous répéter toujours les mêmes contes ? à moins que M. le prieur n'en veuille passer sa fantaisie. Je vous rends grace, dit le prieur, le soleil paroît vouloir prendre le dessus ; ménagez votre poitrine, monsieur, & gagnons du terrein, nous n'avons pas de tems à perdre. En vérité, M. le prieur, dit madame Hugon, je ne sais ce que je serois devenue sans vous ; je meurs de chaud & de lassitude ; on m'a fait envisager ce chemin comme une promenade. Eh ! mais, c'est un voyage, & je n'en ai jamais tant fait de ma vie. Eh bien, madame, reprit le prieur, faisons une pause, & réparons nos forces par un déjeûner, sans façon ; je vois d'ici un endroit où j'ai décoëffé maintes bouteilles. Le prieur en homme prévoyant, avoit chargé un des polissons d'un manequin rempli de quoi faire halte. Nous fûmes nous établir à quatre pas de la route au pied d'un chêne, qui nous mit à l'abri de la chaleur, qui commençoit à se faire sentir. Vive les gens qui ont voyagé, dit madame Hugon. Pour cela, M. le prieur, vous êtes un homme adorable ; la vue d'un saucisson, d'une langue & d'un morceau de veau mariné, lui fit oublier les maux de cœur dont elle s'étoit plainte à diverses reprises.



Il n'est rien tel que la Campagne pour donner de l'apétit, Eh! mangez donc vous autres.

C. P. Marillier, Del. A. C. Giraud, Sculp.

Mettez-vous là, ma fille, dit-elle d'un air joyeux; prenez place, mon mari; ici petit garçon: asseyez-vous donc, messieurs, & vous M. le prieur, venez à côté de moi. L'on fit un cercle sur l'herbe, il n'y eut plus que des signes; l'on mangea, & l'on but en silence.

Madame Hugon le rompit la première; il n'est rien tel que la campagne pour donner de l'appetit; eh! mangez donc vous autres, disoit-elle, en nous donnant l'exemple; sa bouche & son verre ne désemplissoient pas; personne ne me seconde, quelle espèce est-ce là? Avouez, M. le prieur, que je réponds bien aux attentions que l'on a pour moi. Je vous admire, lui dit-il, & me fais un gré infini de ma précaution; vous étiez née pour voyager; la fatigue bien loin de vous ôter l'appetit, l'aiguise. Je ne comptois pas la supporter comme je fais; à la santé du prieur, je vous la porte, messieurs; versez donc mon mari, il est là comme dans son banc, tout d'une pièce; êtes-vous sourd? Paix ma femme; je pense, répondit M. Hugon; & à quoi donc, lui dit sa femme? A cet homme lié & garrotté, que l'on a arrêté par méprise: oh! si cela est, que de dommages à répéter, il y aura bien des gens de ruinés. M. le prieur, vous ne pourriez pas trouver les moyens de me procurer cette

affaire-là ? oh, pour moi, je ne pense qu'à boire & à voyager, dit madame Hugon, mais je voudrois toujours un prieur avec moi. Vous avez vu Versaille, sans doute, mais c'est trop loin; vive S. Cloud & Auteuil, ce sont mes galeries, la voiture est douce, & cette galiotte est fort bien composée, au moins, d'ailleurs on voyage sans découcher, cela est commode, & ce que j'aime le mieux, l'eau & le grand air donnent de l'apétit; on part à la fraîche, on s'en revient de même; parlez-moi de cela, & non pas de votre carriole de S. Germain. Si vous aimez l'eau, tant mieux, dit le prieur, nous prendrons les batelets à Poissy, & nous arriverons sans peine jusqu'aux portes de Mantes. Ah! les batelets, j'en ai entendu parler, dit M. Hugon; on est là rangé comme des harengs, n'est-ce pas? Prendrons-nous aussi des mazettes? Que voulez-vous dire avec vos harengs & vos mazettes? reprit madame Hugon, je ne vais point là-dedans; aussi vous avois-je bien dit, M. Hugon, que nous aurions mieux fait de prendre un fiacre; voilà de vos épargnes, voyager avec des harengs & des mazettes. Vous vous trompez, dit le prieur; eh! pardonnez-moi, non, dit madame Hugon, je m'entends bien, c'est comme si l'on venoit par les chasse-marées, nombre de nos pratiques vien-

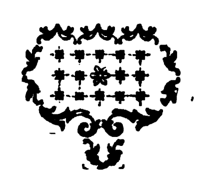
nent comme cela ; nous autres gens de Paris nous sommes au fait, on ne nous en donne pas à garder... Et puis un coup de fusil lâché à vingt pas troubla l'entretien.

Madame & mademoiselle Hugon s'évanouirent ; le procureur & son fils gagnèrent Poissy sans débrider ; l'arrivée de deux chasseurs nous rassura ; on fit revenir madame Hugon, les bouteilles furent visitées ; heureusement que nos polissons ne s'effrayoient pas du bruit, sans cela le bagage nous seroit tombé sur les bras.

En vérité, dit madame Hugon, après s'être fortifié le cœur, il est bien disgracieux d'être exposé comme cela au milieu d'une forêt. Oh ! voilà qui est fini, je ne voyage plus. Eh mais ! où est donc ce M. Hugon, que je le gronde ? à Poissy sûrement, dit le prieur ; la peur l'a pris ; il alloit à tire d'aîles, & son fils l'imitoit ; nous les rejoindrons bien-tôt. Allons, madame, à ce détour, nous découvrons Poissy. Madame Hugon ne se faisoit plus traîner, la frayeur & le vin la ranimèrent. Nouvel assaut ; que vois-je, s'écria-t-elle, des cavaliers qui viennent à nous à bride abattue : ah ! voilà un jour bien malencontr'eux ; nous sommes perdus, messieurs : ma fille, point de résistance, la vie, dit-elle, en se jettant à genoux au beau milieu du chemin ; le vin dont elle avoit pris un peu

plus que de raiſon, l'empêcha de s'appercevoir que ces cavaliers étoient de la maréchauſſée; ils nous entourèrent: miſéricorde, s'écria madame Hugon; comment, madame, de quoi eſt-il queſtion? Enfans ſerrez de près, les chevaux penſèrent la fouler aux pieds; le prieur mit le brigadier au fait de l'aventure; M. Hugon étoit la cauſe de l'algarade: tour de badaud, dirent-ils, en nous quittant, & éclatant de rire. Badaud, dit madame Hugon, qui s'étoit un peu remiſe pendant le récit du prieur; voyez un peu ces viſages qui raiſonnent comme leurs chevaux; en ont-ils? c'eſt rimer ça, allons, allons, je ne vous laverai pas mal la tête, monſieur Hugon.

Un orage qui nous menaçoit fondit ſur notre troupe en ſuccès. Madame Hugon ne cria plus, mais elle heurla, devinez comme. Nous arrivâmes tout trempés & bien haraſſés de tant de ſcènes.



CHAPITRE X.

Arrivée à Poissy. Histoire du Prieur.

MADAME Hugon étoit rendue, elle demanda un lit en entrant dans l'hôtellerie; ne souhaitez-vous pas vous rafraîchir auparavant, dit l'hôte, vous me paroissez avoir autant besoin d'un verre de vin que d'un lit. Que parle-t-il de rafraîchissement ce sot là, dit madame Hugon; me fait-on entrer ici pour m'insulter? Il s'exprime mal, dit le prieur, mais son intention est bonne; faites nous monter du meilleur, notre maître, & qu'on nous allume un grand feu. Ma foi, dit l'hôtesse, si les termes vous choquent, on n'y sauroit que faire; fâchez-vous si vous voulez, encore faut-il donner le tems de bassiner vos lits; voilà bien de quoi se gendarmer, c'est une pluie d'automne, que ne veniez-vous en carrosse, cela ne vous seroit pas arrivé; est-ce ma faute?

L'on étendit les jupes & les manteaux devant un grand feu, qui, secondé de quelques verres de vin de Mantes, acheva de nous refaire. Madame Hugon ne sachant à qui s'en prendre, passa sa mauvaise humeur sur son fils & son mari. Un batelier offrit ses services,

on les accepta pour partir après la dinée. Madame Hugon s'écria que l'on vouloit ſa mort ; après bien des paroles inutiles, elle ſe rendit à nos inſtances, elle avoit beſoin de repos ; ſa fille reſta auprès d'elle ; Deſpêches, M. Hugon & ſon fils allèrent faire un tour à la cuiſine ; le ſoleil étant venu à reparoître, le prieur & moi nous ſortîmes pour nous promener en attendant le dîné.

Nous nous mîmes à l'ombre de quelques ſaules d'où nous découvrions ce Poiſſy ſi fameux par ſes conférences & la naiſſance d'un de nos rois, qui ne nous offroit alors qu'une retraite de pêcheurs que l'on ne connoît aujourd'hui que par ſes marches ; la décadence des lieux amena inſenſiblement à celle de la fortune des hommes ; moi, qui vous parle, dit le prieur, j'en ſuis un exemple bien ſurprenant, & il a fallu toute la force de mon eſprit pour ſupporter les revers que j'ai eſſuyés. Ce début excita ma curioſité, & je le priai inſtamment de la ſatisfaire. Volontiers, me dit-il, je céde avec plaiſir à votre impatience ; c'eſt adoucir ſa douleur que d'en expoſer la cauſe, & l'on flatte les malheureux quand on les engage à faire le récit de leur infortune ; puis il commença de la ſorte.

La fortune de mon père a été cauſe de tous

nos malheurs ; il avoit reçu le jour de parens aisés, bons laboureurs de père en fils, & qui demeuroient depuis long-tems dans un bourg auprès de Meulan. Mon grand-père coq de son village, ayant gardé deux aînés pour le labour, destina par prédilection mon père son cadet à la prêtrise. Les paysans croyant attirer le bonheur dans leur famille, quand ils peuvent consacrer aux autels un de leurs enfans, mon père fut envoyé à Rouen pour faire ses études ; il réussit assez bien, mais il fit de plus grands progrès dans le libertinage : au tems prescrit il ne voulut point entendre parler de séminaire; mon grand-père fut outré de voir ses projets renversés ; envain le fit-il revenir auprès de lui, il lui fut impossible de rien gagner sur un jeune homme plein de passions impétueuses ; remontrances, corrections, peines perdues, mon père ne se rendit à rien. Enfin, poussé à bout après avoir tenté vingt moyens différens, mon grand père chassa son fils de la maison : je vous défends, lui dit-il, de ne vous jamais renommer de moi ; je vous abandonne à votre mauvais sort, & vous renonce pour mon fils; mon père fort désorienté s'adressa vainement à la famille, chacun avoit le mot, & lui ferma impitoyablement la porte en le chassant avec mépris, & feignant de

le méconnoître. Un laboureur des environs fut le ſeul qui lui tendit les bras, & l'accueillit dans ſon déſaſtre ; quelques jours après, de concert avec mon grand-père, il offrit de lui donner de quoi paſſer dans les îles.

Mon père accepta l'offre, elle lui parut ſa reſſource unique, il ſe réſolut d'en profiter ; la ſévérité dont on uſoit, lui fit une ſi grande impreſſion, qu'elle le changea tout-à-coup ; malgré toutes les promeſſes de ne rien négliger pour réparer ſes fautes, il ne put obtenir de tomber aux genoux de ſon père ; le bon-homme tint bon, & ſe contenta d'augmenter ſous main la pacotille.

Dix ans paſſés ſans recevoir de ſes nouvelles, mon grand-père ne préſumant pas que ce fils revînt jamais, établit ſes autres frères en conſéquence ; on le mit au rang de ces libertins dont on n'entend plus parler.

Pluſieurs années après, le bruit ſe répandit que le ſeigneur du village dont mon grand-père étoit fermier principal, avoit vendu ſa terre avec toutes ſes dépendances ſans aucune réſerve ; le contrat de vente avoit été paſſé à Meulan. Mon grand-père impatient de voir arriver ſon nouveau maître, & de renouveller ſes baux dans la crainte d'être traverſé, alloit monter à cheval pour s'informer à Meulan de

sa demeure. Quand il apperçut un équipage à six chevaux, qui, loin de prendre le chemin du château, venoit en droiture à la ferme. Un valet-de-chambre précédoit la voiture de cent pas, il lui annonça son nouveau seigneur; mon grand-père courut chapeau bas à la portière pour lui présenter son premier hommage. Quelle est sa surprise? il voit sortir du carrosse un homme magnifiquement vêtu, qui se jette à ses genoux & les embrasse. Monsieur, s'écrie mon grand-père, c'est moi, votre fermier, qui dois être aux vôtres. Mon père, mon cher père, lui répond son fils, car c'étoit lui-même: de quel œil voyez-vous cet enfant qui vous a causé tant de chagrins? Il va mourir à vos pieds si vous ne lui rendez toute votre tendresse. Ah mon fils, mon cher fils, dit ce bon vieillard transporté de joie, & le tenant étroitement serré entre ses bras; c'est donc toi que je revois! sans un prompt secours, le père & le fils tomboient embrassés. La nature usa amplement de ses droits, ils versèrent des larmes de joie, le père prodiguoit caresse sur caresse, & le fils avec des transports qu'on ne sauroit exprimer, baisoit & rebaisoit les mains de son père. La famille qui accourut aussi-tôt, fut témoin de la plus tendre des reconnoissances, & partagea leurs plaisirs & leurs larmes; les

domeſtiques en eurent plus d'attachement & de reſpect pour leur maître.

Mon père vit tous ſes parens du même oeil ; mon pardon obtenu, leur dit-il, il ne me reſte plus qu'à faire votre bonheur ; c'eſt le premier uſage que je dois faire de mes richeſſes pour mieux cimenter ma fortune. Ses biens étoient immenſes, il ſatisfit ſon humeur généreuſe, & donna à chacun de quoi vivre dans une honnête aiſance.

Mon père preſſa ſon fils de ſe marier, vous le dirai-je à ma honte ? voilà l'époque de nos malheurs.

Mon père céda d'autant plus volontiers aux inſtances du ſien, qu'il étoit devenu éperdûment amoureux de la fille d'un gentilhomme du voiſinage, alliance ſortable pour ſoutenir mon père dans une charge dont il s'étoit revêtu, & convenable au gentilhomme à qui il ne reſtoit qu'une carcaſſe de château ; & beaucoup de préſomption de ſa naiſſance. Sa fille élevée dans ſes principes, fit un effort ſur elle-même en faveur des grands biens que mon père poſſédoit ; mon père l'aima de bonne foi, elle ne put long-tems ſe contenir, & fit éclater tout le mépris qu'elle reſſentoit pour une alliance auſſi diſproportionnée ſelon elle : mon grand-père voulut la ramener avec

douceur ; on le traita avec tant de dureté, que le pauvre homme en mourut de saisissement, ne prévoyant que trop ce qui alloit arriver. Délivrée de la présence importune d'un contrôleur qui lui étoit si fort à charge, ma mère se livra à toutes les folies qui lui passèrent par la tête ; soit par foiblesse ou pour acheter la paix, mon père acquiesça à toutes les fantaisies de sa femme; cette complaisance ne la satisfit pas, & les nouveaux personnages qu'elle introduisit à son gré, achevèrent de lui rendre mon père odieux; il devint pour elle un objet de mépris ; les marques les plus insultantes qu'elle lui en donna, le conduisirent au tombeau.

Elle eut l'adresse de se racommoder avec lui dans les derniers momens de sa vie, & se rendit maîtresse absolue de nos destinées. Nous étions quatre enfans de ce mariage mal assorti, trois garçons & une fille ; mon père nous recommanda une obéissance aveugle : méritez par-là, nous dit-il, dans ses derniers instans; méritez de jouir de la fortune que je vous laisse, votre mère en peut disposer à son gré; il comptoit en vain sur les promesses d'une marâtre. A peine eût-il fermé les yeux, qu'elle rompit tout commerce avec la famille, & nous amena à Paris pour remplir ses vues. Un mariage dont elle s'étoit flattée comme d'un

moyen sûr pour se réhabiliter, s'en alla en fumée : elle se donna bien des travers à ce sujet. Celui qui les occasionna, fut le premier à la tympaniser, n'ayant pu réussir dans toutes ses prétentions. Il a péri misérablement, je l'ai su depuis; quelle satisfaction ! Hélas ! je je n'ai pu m'empêcher de le plaindre.

Mais, monsieur, je ne m'apperçois pas qu'en abusant de votre complaisance le tems s'écoule, & nous impatientons peut-être la pétulante, madame Hugon. Allons rejoindre notre compagnie ; vous apprendrez à loisir un enchaînement de malheurs, auxquels vous daignez vous intéresser par cette sensibilité naturelle à tous les honnêtes gens. Par politesse le prieur ne me taxa pas de curiosité. Je souhaitois de savoir la catastrophe, mais il fallut se rendre à ses raisons. Je lui fis promettre de renouer l'entretien à la première occasion.

CHAPITRE XI.

Querelle de chiens.

Nous regagnions tranquillement l'hôtellerie, le prieur & moi, & ne nous attendions pas à de nouvelles scènes. Un tas de gens assemblés paroissoit assièger la maison. Nous perçâmes

mes la foule, & étant parvenus jufqu'à la la porte, à l'aide de nos coudes, dont nous diftribuâmes des coups libéralement à droite & à gauche, nous trouvâmes cette porte gardée par deux archers, qui nous repoufsèrent brufquement au premier abord. Le prieur leur en demanda la caufe.? Venez-vous augmenter le tumulte, nous dirent-ils? Ce n'eft pas notre intention, répondit le prieur, nous voulons feulement rejoindre notre compagie pour dîner, & partir après. Votre compagnie reprit un des archers: ah, ah, fi cela eft ainfi, entrez, entrez, ce fon de nos gens fans douté. Vous paierez les pots caffés, la peine du juge & notre falaire: foyez les biens venus; ils nous faifirent fur le champ, & nous poufsèrent en-dedans. J'apperçus en entrant les officiers du lieu qui verbalifoient fur la table de cuifine. Les buches à demi brûlées avoient roulé à quatre pas de l'âtre. Les cendres étoient toutes éparpillées, cafferolles renverfées, ragoûts fur le plancher, broches, lêchefrittes & autres inftrumens de cuifine en monceau. L'hôte avoit la tête caffée, le fang en ruiffeloit encore. L'hôteffe crioit à tue tête, fes enfans miauloient; & un homme acculé dans un coin par les fervantes, tenant un grand chien par le collier, juroit par intervalle. Trois baffets char-

gés du ſoin de faire aller le tourne-broche, que je n'aurois pas imaginé être preſque les auteurs du déſordre, la queue entre les jambes obſervoient un profond ſilence ; nous nous regardions le prieur & moi, ſans ſavoir à quoi attribuer ce tapage.

Le juge, juché ſur le billot de cuiſine, s'adreſſant à nous d'un ton magiſtral, vos noms & qualités, meſſieurs. Le prieur voulut s'informer pourquoi. Répondez à la juſtice, lui dit-on, & préciſément. Qui êtes-vous, & comment vous appellez-vous? Le prieur de Belle-montre répondit mon compagnon; au nom du prieur, le juge quitte ſon air ſévère, ſe laiſſe couler de ſon ſiège, s'avance les bras ouverts, & en l'embraſſant le tire à l'écart & me fait ſigne de m'approcher. Eh, quoi ! M. le prieur c'eſt vous, dit le juge le bonnet à la main; mille pardons, je ne vous ai pas d'abord reconnu dans le trouble où nous a mis tout ce qui vient d'arriver. Par quelle aventure vous trouvez-vous compris dans cette affaire? Raſſurez-vous, & ſoyez perſuadé que je perdrois plutôt ma charge que de vous cauſer la moindre peine; ces gens-ci me ſont dévoués, & quelque argent ſuffira pour accommoder le tout. Vous ne me remettez pas ſans doute, j'ai pourtant l'honneur de vous appar-

tenir, dit-il en hauſſant la voix ; je ſuis Nicolas Courtil, le fils de votre grand-couſin Pierre Courtil ; auſſi-tôt embraſſades réciproques & excuſes du prieur de ne l'avoir pas d'abord remis.

Moi, qui ſavois mieux que perſonne, de quel bois ſe chauffoient ces ſortes de gens ; je commençai à me raſſurer en nous trouvant en pays de connoiſſance. Mais enfin M., lui dis-je, de quoi s'agit il donc ? Nous venons M. le prieur & moi de nous promener ſous ces ſaules, au bord de l'eau, nous avons laiſſé la maiſon fort tranquille, qui peut avoir occaſionné tout ce déſordre ? Vous avez reçu les plaintes, & perſonne ne peut mieux que vous nous en informer. Vous penſez juſte, monſieur, me dit il, les informations ſont bien faites ; & je puis me vanter, que dans le plus grand tribunal on ne les dreſſeroit pas mieux. Cet homme, & ſon chien, que vous voyez là, ſont les agreſſeurs : car je ſens bien à préſent, nous dit-il, en nous comblant de politeſſes, & nous faiſant aſſeoir à ſes côtés, que ces dames & ces meſſieurs de votre compagnie n'ont trempé en rien dans tout ce délit. La face des affaires changea bien pour notre ſociété ; bien nous valut d'être alliés aux Courtils. L'hôte en dit ſa penſée, le juge lui im-

posa silence ; & tout de suite nous apprit q
cet homme au grand chien avoit trouvé
caniche de madame Hugon, qui cherchoi
dérober quelque chose ; & qui, ayant réu
dans son entreprise emportoit un reste de gigo
Le grand chien appuyé par son maître en avo
disputé la possession. Les tournes-broches avoie
quitté le coin de l'âtre pour se mettre de l
partie. Le dogue les avoit maltraités ainsi que
notre caniche. Despêches notre maître-cler
survenu dans ces entrefaites, étoit tombé su
le dogue à coups de canne, en répandant aus
sur le dos des chiens de la maison, l'hôte avoit
soutenu les domestiques. Le maître du dogue,
Despêches & l'hôte s'étoient coletés. Chacun
des chiens avoit défendu son maître, en s'attaquant aux habits des parties adverses. L'hôtesse & deux servantes criant toutes trois
comme des aigles, avoient pris tout ce qui
s'étoit rencontré sous leurs mains pour accabler indifféremment les combattans. Au bruit de tout ce chamaillis la canaille amassée, avoit, pour soutenir leur compatriote, appellé la maréchaussée qui déjeûnoit à quatre pas dans un bouchon. Le juge s'étoit trouvé à souhait, sa présence avoit rétabli la tranquillité. Despêches, sa déposition faite en homme du métier, s'étoit retiré dans sa chambre pour pan-

:r une large estafilade, que probablement lui
voit fait l'hôtesse avec ses ongles. Son habit
:toit en lambeaux, & ne pouvoit servir qu'à
'aire un épouventail de chenevière. Les chiens
;'étoient aussi plus acharnés à lui qu'aux deux
autres ; mais en récompense il avoit cassé la
tête à l'hôte. C'est ce qui rendoit le juge perplexe. L'alliance décida en notre faveur ; Nicolas Courtil fort altéré par son récit éloquent, demanda du vin ; il fut servi sur le champ, & nous bûmes à la nouvelle connoissance.

Les archers eurent ordre d'écarter la populace, dont ils payèrent la curiosité à coups de bourrades, pour mieux témoigner leur zèle. Par un esprit de paix, nous résolûmes, tout bien considéré, de payer les écritures du greffier, qui n'auroit pas manqué, après notre départ, de revendiquer son salaire de notre hôte. On fit donner un morceau aux archers ; & nous priâmes à dîner M. le juge & l'homme au grand chien, que nous sçûmes être un marchand de Mantes. Despêches, que l'on fit venir pour signer le traité, avec quelques verres de vin, en fut pour son habit qui étoit tout en loques. Pour l'hôte, il se consola de sa tête cassée, voyant que l'on commençoit de payer le dîner qui étoit tombé dans les cendres, indépendamment du second, moyennant qu'il se hâtât de le préparer.

Enfin tout fut calme un demi-quart d'heure après notre arrivée. Nous rejoignîmes la compagnie, pour annoncer à M. & madame Hugon notre accommodement, & lui présenter le marchand de Mantes & Nicolas Courtil, qui, pour un juge de village, ne manquoit pas de mauvaise mine; mais il étoit parent du Prieur, & la parenté a souvent fait passer sur bien des choses. D'ailleurs son procédé nous prévint en sa faveur, & nous le vîmes tous d'un très bon œil.

Nous essuyâmes une rude vesperie de madame Hugon, dont il fallut patiemment écouter les remontrances. Je jugeai que M. Hugon n'avoit pas voulu se mêler dans cette affaire, crainte de se compromettre.

Quelque tems après, l'on servit; & puis de boire largement. Nicolas Courtil fit les frais de la conversation. J'admirai comment cet homme, mangeant beaucoup & buvant de même, put, sans perdre un coup de dent, suffire à toutes nos questions; il nous régala de quantité de faits passés depuis qu'il étoit en exercice. Nous le laissâmes enfin bien conditionné, & partîmes après avoir promis de le revoir en passant.

CHAPITRE XII.

Les batelets.

LE marchand de Mantes devant faire le voyage avec nous, il fallut partager les chiens : le prieur, M. Hugon, ſon fils, Caniche avec les paquets ſe fourrèrent dans un batelet qui alloit de conſerve avec le nôtre. Madame Hugon, ſa fille, le petit gredin, le perroquet, Deſpêches & moi, le grand dogue, ſon maître & deux Bas-Normands dans le nôtre. Nous nous arrangeâmes ſuivant l'uſage, couchés comme des harengs pieds entre tête. Malheureuſement pour moi, les pieds des deux Bas-Normands ſerroient ma tête de près ; je ne crois pas que l'on puiſſe ſouffrir de ſupplice plus grand que celui-là. Je ſerois mort en chemin, je penſe, s'il n'eût plu à ces meſſieurs de ſe faire deſcendre à Meulan.

Je fis entendre aſſez clairement ce que j'avois ſouffert, quand ils nous eurent quitté. Ma foi, dit le marchand, vous avez bien fait de ne le pas témoigner plutôt. Ces meſſieurs, avec l'eſprit proceſſif que je leur connois, vous euſſent, infailliblement traduit en juſtice. Bon, dis-je, je ſuis fâché de ne m'être pas expliqué plutôt,

j'aurois donné lieu à une cauſe bien ſingulière & bien plaiſante. Les rieurs ne ſe ſeroient pas trouvés de votre côté, repartit le marchand : ces meſſieurs ſavent donner un tel tour aux affaires, que rarement n'obtiennent-ils pas gain de cauſe. Ils ſont nourris dans la plus ſubtile chicane, & en ſont tout leur délice. Ils aiment tant les procès, que, par paſſe-tems, quoiqu'intimes amis, ils plaident l'un contre l'autre ſur la moindre vétille. Cela leur procure autant de plaiſir qu'une partie de jeu. C'eſt le lien de leur ſociété. Ils ſeront bien fâchés du ſilence que nous avons obſervé pendant que nous étions avec eux. Et mon dieu, dit madame Hugon, mon perroquet ne nous attirera-t-il pas quelque procès ! Je n'en jurerois point, madame, repliqua le marchand. Le manteau de l'un d'eux étoit prêt de la cage ; je les ai vus dire deux mots à l'oreille d'une des perſonnes qui ſont venues au-devant à la deſcente du bateau. Gare la dépoſition, la plainte & l'information, & que l'on ne nous aſſigne en conſéquence. Ma foi, dit le batelier, ſi l'on m'aſſigne, je dirai ce que j'ai vu : comment ! tu dépoſerois contre nous, dis-je au batelier ? Qu'importe ; on paie les témoins ; c'eſt de l'argent qui me reviendra ; mieux vaut-il que je le gagne qu'un autre : ſi nous n'avions quel-

qu'aubaines, de pauvres diables comme nous, comment nous tirer ? Et puis, que vous fait cela ! Vous avez bon droit sans doute. Qu'ils plaident, qu'ils plaident, dit madame Hugon; mon mari est procureur, dieu merci, il leur répondra bien. En tout cas que vous ayez besoin d'un sergent, madame, j'ai un fils honnête-homme qui exerce la charge avec applaudissement à Mantes, dit le batelier; chargez-le de vos pièces, &, en cette considération, je témoignerai pour vous. Et tu voulois servir de témoin pour ces messieurs, lui dis-je ? Eh oui, sans doute, je m'entends bien, repartit le batelier; je recevrai leur argent pour dire que j'ai vu le perroquet auprès de leur manteau; & le vôtre, pour assurer qu'il n'a pu y porter de dommage. Ce seroit deux au lieu d'un. On dit bien vrai, qu'un bonheur ne vient jamais sans l'autre. Que je vous sais gré de m'avoir porté si bonne chance. Ces messieurs de Paris, la fortune les suit par-tout. Je n'en suis pas envieux, puisque je dois m'en ressentir. Le mal que je vous veux m'arrive. Nous débarquâmes à Mantes, sur la brune. Le marchand nous conduisit à l'auberge indiquée par madame de Blémicourt; il nous témoigna combien il étoit mortifié que sa maison ne fût pas en état de nous recevoir. Madame Hugon ne fut pas en

reste, & l'invita à venir souper avec nous. Despêches & lui s'étoient tout-à-fait raccommodés dans le bateau. Le marchand, qui dès-lors avoit ses vues, crut faire sa cour à madame Hugon en offrant à Despêches un surtout de chasse. Despêches, dont l'acoutrement n'étoit pas présentable, l'accepta sans hésiter. Le marchand ne fit qu'un saut de l'auberge chez lui, & revint avec une honnête souquenille : eh ! comment nommer autrement le sac qu'il lui présenta ? Au reste, les choses ne tirent leur prix que du moment & de la façon dont elles nous sont offertes. Comme nous étions à table, nous entendîmes entrer une voiture : on demande si M. Hugon est arrivé : oui, dit la femme, qui portoit toujours la parole ; qu'est-ce qu'il y a ? C'est un équipage que madame de Blémicourt envoye au-devant de vous, répondit la servante. Un équipage, répondit madame Hugon ! vraiment, mon mari, cela est fort honnête : je ne savois pas que ma nièce eût des équipages à sa disposition. Que l'on ait bien soin du cocher : ma fille, recommandez-le bien à votre maîtresse, lui & ses chevaux.

Nous voulions partir de bonne-heure. Le marchand prit congé de nous, nous assurant qu'il nous rejoindroit bientôt ; il étoit de la connoissance de madame de Blémicourt, & son

commissionnaire, & s'appelloit Eustache Babouin, à l'enseigne du veau-pendu, épicier-mercier, près du pont de Mantes.

Je l'appris par une carte qu'il me glissa dans la main, en me disant adieu.

Je n'avois pu joindre ma petite maîtresse un seul instant; nous nous dîmes du coin de l'œil un bon soir des plus tendres. Je demandai à l'hôte s'il y avoit loin de Mantes à Blémicourt: une bonne lieue, me répondit-il; & tenez, voilà celui qui doit demain vous conduire. N'est-ce pas, Jean, une demi-lieue d'ici à Blémicourt? Oui, repartit-il, en moins de deux heures je vous y mène; j'ai deux bons chevaux. D'ailleurs je vous montrerai, à la première métairie, un sentier qui vous racourcira de moitié, si vous voulez prendre les devants. Voilà pour m'en faire ressouvenir, lui dis-je, en lui donnant un écu. Jean m'entendit, & m'assura que je pouvois conter sur sa mémoire. J'allai me mettre au lit, l'imagination toute remplie de l'exécution du projet du lendemain.

CHAPITRE XIII.

Intéressant pour l'auteur.

Dès le grand matin, madame Hugon n'eut qu'un cri pour l'équipage ; elle manqua tomber de son haut, quand on lui montra une espèce de fourgon rempli de paille. Le charretier arrangea les paquets tout de travers ; j'engageai cependant tout le monde à se fourrer dans la voiture ; nous étions mal à notre aise faute d'ordre ; je l'empêchai pour remplir mes vues à un petit village où nous arrêtâmes pour rafraîchir les chevaux, que Jean avoit mené grand train ; je descendis avec madame Hugon & son frère ; comme nous faisions mine de remonter : eh ! qué faites-vous donc là, vous autres jeunes-gens, nous dit-il ; vous avez des bonnes jambes, gagnez-moi ce sentier, vous irez jusqu'à cette ferme que vous voyez sur la hauteur, & là vous trouverez votre chemin droit comme un I ; en tout cas, il ne vous fera faute de gens pour l'enseigner ; à votre place, j'y serois déja. Mademoiselle Hugon demanda à sa mère d'être de la partie, elle le lui permit, sur ce que le prieur l'assura qu'il connoissoit le chemin, & que pouvant facilement

arriver avant eux, nous annoncerions ſon arrivée. Le petit Hugon nous ſuivit: je pris ma petite maîtreſſe par-deſſous le bras, & nous décampâmes au plus vîte, crainte d'un contre-ordre. Tant que l'on put nous appercevoir, nous allions grand train; au détour de la ferme, nous rallentîmes notre marche. Le petit drôle m'embarraſſoit; je pris mon parti ſur le champ, & je réſolus d'enivrer mon futur beau-frère: Jean m'avoit indiqué un village ſur la gauche; cela nous écarta de deux grandes lieues; je feignis d'être fort étonné en l'apprenant; mademoiſelle Hugon fit la fâchée, ſon petit frère en rit & s'en moqua. C'eſt ſur moi que tombera tout le blâme, dis-je à mademoiſelle Hugon; il eſt près de midi; le meilleur parti à prendre eſt de dîner ici, & nous repoſer en attendant la fraîcheur. Le petit Hugon avoit de qui tenir pour la gourmandiſe. L'idée d'un repas où il eſpéroit d'avoir ſes coudées franches, lui fit trancher du grand garçon; il gronda ſa ſœur qui ſembloit ne pas ſe rendre à mes raiſons, & tint pluſieurs propos puérils, que je ne manquai pas d'appuyer; elle mouroit d'envie de ſe rendre, & le fit en apparence avec bien de la peine. Allons, madame, du vin frais, dis-je en entrant dans l'auberge, & le déjeûné le plus prompt. Le vin fit tout l'effet

que je m'étois promis ; à peine eûmes-nous mangé un morceau, que nous nous trouvâmes débarrassés de notre surveillant. C'est un enfant, il a eu chaud, le vin l'a surpris, dis-je à l'hôtesse ; que l'on en ait soin ; le sommeil réparera tout : voyez ce que vous pourrez nous donner : nous attendrons ici que la chaleur soit passée ; il n'y a pas bien loin d'ici à Blémicourt ; & c'est-là où nous voulons nous rendre. Tranquillisez-vous, me repliqua l'hôtesse, en partant au déclin du jour, vous y serez de reste.

J'ordonnai le repas aussi fin & aussi délicat que l'on peut l'espérer dans une hôtellerie de village. C'étoit un repas de nôce, dont l'amour devoit faire les honneurs, & nous tenir lieu de parens, amis, témoins, & de toute cette ennuyeuse sequelle que de pareils festins entraînent.

En attendant que l'on fût en état de nous servir, nous gagnâmes le fond du jardin, dans l'espoir d'y trouver ce que nous cherchions depuis long-tems. Il étoit partagé par plusieurs treilles, dont une partie formoit par intervalle des berceaux fort touffus. L'hôtesse me parut physionomiste ; point d'incommode nécessaire ne vint nous interrompre de sa part.

Mademoiselle Hugon, dont toutes les réso-

lutions étoient prises, me suivit sans hésiter ; nous nous établîmes à l'ombre du berceau le plus éloigné. Je l'avoue, je n'ai jamais connu de fille plus pénétrante ; elle comprit dès l'instant ce que je prétendois lui enseigner. Après ce qui se sent mieux qu'on ne l'exprime, nous fûmes obligés d'appeller le sommeil à notre secours.

L'hôtesse vint elle-même nous réveiller ; nous nous mîmes joyeusement à table ; & après un repas des plus prompts, où les yeux firent presque tous les frais de la conversation, il fallut partir ; l'heure pressoit ; je payai, & promis de revenir pendant mon séjour. L'hôtesse m'en remercia : elle m'a été utile comme on l'apprendra. Le petit Hugon étant rétabli, nous nous remîmes en marche.

CHAPITRE XIV.

Arrivée à Blémicourt.

Nous tardâmes peu à gagner Blémicourt ; le chemin nous fut bien enseigné, & rien ne nous portoit à le manquer : madame Hugon avec sa compagnie ne nous ayant pas trouvés au château, y répandit l'allarme. Elle redoubla de moment en moment ; tous les manants du

hameau furent envoyés à la quête. L'un d'eux que nous rencontrâmes dans une espèce d'avenue, se doutant avoir trouvé ce qu'il cherchoit, nous aborda avec empressement : M. & madame, nous dit-il, vous êtes sans doute les personnes dont on est inquiet chez madame de Blémicourt. Vraiment la grosse madame, qui est arrivée ce matin, fait un beau tapage, elle ne va pas mal vous laver la tête ; (& sans attendre notre réponse), je vais vîte lui dire que vous voilà ; cela la fera bien aise. Nous nous sommes écartés, m'écriai-je, comme il doubloit le pas. Oh vraiment, cela se voit de reste, me répondit-il tout en courant ; mais n'allez pas prendre à gauche, suivez-moi, vous y serez bientôt. Le petit Hugon tâcha de le joindre ; pour nous, sans aller si vîte, nous nous donnâmes le tems de concerter les excuses que je me chargeai de faire ; je rassurai ma petite maîtresse : comme nous nous étions concertés, madame de Blémicourt vint à notre rencontre, suivie de toute la compagnie. Vraiment, monsieur, me dit-elle, vous nous avez fort allarmés. Oh ! je ne vais pas mal les ajuster, dit madame Hugon : cette petite coureuse-là, en s'adressant à sa fille, je voudrois bien savoir ce que cela a fait toute la journée !

Le petit Hugon lui coupa la parole. Oh dame!

dame ! ma chère mère, si vous saviez en vérité..... Tiens, fripon, lui repliqua-t-elle en lui appliquant deux soufflets, cela t'apprendra une autre fois à les suivre : pour vous, monsieur, c'est bien malhonnête de nous mettre dans des transes pareilles.

Mademoiselle Hugon eut recours aux larmes, & je justifiai respectueusement notre retard, comme j'en étois convenu.

L'on se contenta de mes excuses; M. Hugon même se mêla du raccommodement; madame de Blémicourt nous prit sous sa protection; & la paix faite, on gagna la masure antique & recrepie, dont les dedans me parurent assez commodes. On n'attendoit que nous pour se mettre à table ; madame de Blémicourt me plaça à côté d'elle ; je fis l'aimable ; mes façons ne lui déplurent pas ; tout se passa gaiement, & l'escapade fut oubliée.

Les dames étoient fatiguées ; elles se retirèrent de bonne heure. Le prieur & moi nous passâmes dans le jardin pour jouir de la promenade au clair de la lune.

Vous êtes un méchant garçon, me dit-il ; doit-on inquiéter ses amis de la sorte ? Je vous félicite, au reste, de la façon dont on a pris la chose. Ne vous y risquez pas une autre fois, ou fachez bien prendre vos mesures. La cause

du retardement est comme je l'ai exposé, lui repartis-je très-naïvement. Je suis disposé à vous croire, je le suis trop à être votre ami, pour penser autrement, me dit-il; croyez-moi, si vous n'êtes pas absolument votre maître, soyez sage. Vous m'embarrassez, prieur; si vous êtes plus sincère que curieux, nous en resterons-là. Soit, me dit-il, profitons de la promenade c'est ma folie, & le calme qui règne pendant la nuit me la rend plus agréable. A propos, lui dis-je, vous me devez, seriez-vous d'humeur à vous acquitter? Vous me prenez par mon foible, repliqua-t-il, asseyons-nous sur ce banc, je vais achever de vous conter mes malheurs & mes folies; puissiez-vous tirer quelque profit de l'exemple.

CHAPITRE XV.

Suite de l'histoire du prieur.

MA mère, comme je vous ai dit, s'étoit donnée bien des ridicules; elle se servit du manteau de la dévotion pour en cacher les traces. Que cette dévotion mal entendue nous a causé de maux! elle donna l'entrée de la maison à des gens qui achevèrent de bouleverser notre fortune. Pour plaire à ma mère,

ayant connu son foible, ils la flattèrent, & mirent tout en usage pour satisfaire sa vanité: tandis qu'ils tiroient des sommes réelles, ils repaissoient son esprit de grandeurs imaginaires. Mon frère aîné & ma sœur furent élevés auprès d'elle. Mon second frère & moi, nous fûmes confinés dans une pension : à peine avions-nous atteint l'âge de prendre un parti, que l'on nous signifia que nous devions nous destiner à l'église. Les idées chimériques de ma mère devoient déterminer notre vocation; mon frère & moi ne nous sentions aucun penchant pour cet état, nous pliâmes cependant sous le joug, espérant par-là avoir un peu plus de liberté. En effet, nous n'eûmes pas plutôt arboré le petit colet, que l'on nous introduisit dans le monde. Je fis alors connoissance d'une personne dont le souvenir trouble encore ma tranquillité. Hélène, je ne vous la ferai connoître que par son nom de fille, Hélène venoit souvent sous la conduite d'une tante, dans une maison où l'on m'avoit donné accès. Je ne l'eus pas plutôt vue, que je l'aimai à la folie : c'étoit ma première inclination. Je dis adieu à toutes les places dont on ne cessoit de m'entretenir. Que les premières impressions sont dangereuses! Je ne songeai qu'à

trouver les moyens de détruire les projets que l'on faisoit pour mon avancement.

Mes assiduités me firent parvenir au point de tirer un aveu que je ne déplaisois pas. Ce petit colet étoit un obstacle, il paroissoit insurmontable. Je formai un dessein que je ne pus mettre à exécution. L'on veilloit sur mes démarches, & dans la crainte de me trouver trop engagé quand on voudroit disposer de moi, l'on m'annonça que je ne devois plus chercher à la voir. La tante d'Hélène, que mes parens intimidèrent, me signifia cet ordre de la manière la plus dure. L'on eut beau m'éclairer de près : vaine précaution, les miennes étoient trop bien prises. Une fille-de-chambre que j'avois su mettre dans mes intérêts, me ménagea une entrevue. Ma passion y parut dans son plus beau jour ; que de raisons spécieuses en apparence ne me fournit-elle pas en ce moment ? Hélène, séduite par l'efficacité de mes larmes, & encore plus par la passion que je lui avois inspirée, me promit de me suivre. Je ne me rappelle qu'en tremblant les suites du projet qu'elle nous avoit suggéré ; que de regrets, si nous l'eussions rempli ! Nos biens, nos rangs étoient sortables ; nous croyons qu'un coup d'éclat tireroit de nos parens un consentement que nous n'espérions avoir d'eux

qu'à ce prix. Hélène eut été la victime du ressentiment de mes parens ; la honte de cette démarche en seroit rejaillie plus sur elle que sur moi, & j'aurois eu les remords en partage. Un cœur délicat ne peut jamais se pardonner d'avoir perdu sa maîtresse de réputation : vu l'inflexibilité de mes parens, voilà l'abîme où je l'aurois précipitée. Le crédit de leurs connoissances n'auroit pas manqué de me tirer d'affaire, & ma maîtresse eût été déshonorée. Un heureux incident rompit les mesures que nous avions prises. Je l'appelle ainsi, puisqu'il m'épargna des chagrins que j'eusse envisagés comme plus grands encore que ceux que la perte d'Hélène m'eût causé.

Il faut d'abord que vous sachiez que ma mère avoit sacrifié la meilleure partie de son bien pour faire entrer ma sœur dans une famille dont elle a été la risée & le jouet tant qu'elle a vécu. Mon frère aîné eut un régiment ; il fit cent sottises, fruit de la mauvaise éducation qu'il avoit reçue. On les répara à force d'argent ; grande ressource des sots quand ils sont riches. Il fallut néanmoins vendre le régiment. On s'avisa d'une charge à la cour ; il y a de certains sujets à qui l'agrément d'y être coûte bien cher. Je regarde ce pays-là comme un couvent, où certaines personnes

payent beaucoup, afin d'y pouvoir recevoir gratis, pour ainsi dire, les gens de talent.

Epuisée par tant de dépenses, ma mère voulut s'emparer de la légitime de mon frère & de la mienne. Selon les premières dispositions de mon père, cette légitime étoit considérable : pour nous en priver & nous réduire à la pension la plus modique, elle abusa du pouvoir qui ne lui avoit été confié qu'en cas de désobéissance, qu'elle interprêta à son avantage.

On nous dit positivement qu'il falloit nous préparer à prendre les ordres; malheureusement nous avions entrevu les charmes si séduisans de ce monde pour qui n'en connoît pas le tuf. Nous résistâmes : conseils amicals, dévotes insinuations, représentations des plus graves, menaces; tout fut inutile, notre opiniâtreté en devenoit plus grande; on la traita de révolte, & un ordre supérieur que l'on surprit, nous renferma à titre de libertinage dans une maison de force.

Nous voilà donc déshonorés, deshérités & privés de la liberté, pour satisfaire l'orgueil de la plus injuste de toutes les femmes.

Pour ravoir cette liberté qui nous tenoit tant à cœur, nous résolûmes en étourdis, mon frère & moi d'escalader les murs du jardin de notre prison, où l'on nous permettoit quel-

quefois de nous promener ſur le ſoir. Mon frère fut plus heureux que moi, il grimpa à l'aide d'une paliſſade, & ſe laiſſa gliſſer ſans accident de l'autre côté. Je montai après lui, une barre qui rompit ſous moi, me fit retomber dans le jardin : je me caſſai la cuiſſe & ne put le ſuivre : mon frère s'évada. Attiré par mes cris, l'on vint me relever ; en dépit du peu de ſoins que l'on y apporta je me rétablis entièrement. J'étois las de tant de ſouffrances ; je fis ce que l'on exigeoit de moi, & paſſai de ma priſon dans un Séminaire. Mon frère aîné étoit mort pendant le cours de ma maladie ; ma ſœur avoit auſſi perdu la vie ſans laiſſer d'héritiers. Après des procès à l'infini, pour ravoir vainement la dot, ma mère mourut : j'appris tout ce détail en ſortant du ſéminaire. La nouvelle de ma mort que l'on avoit répandue, & les ſollicitations en conſéquence, déterminèrent Hélène à remplir les vues de ſes parens. Un gentilhomme l'avoit recherchée en mariage depuis mon abſence ; ayant perdu tout eſpoir elle ſe réſolut d'obéir ; moi qui avois ſacrifié ma liberté, je fus aſſez injuſte pour lui vouloir mal d'avoir diſpoſé de la ſienne. Une jalouſie déplacée m'inſpiroit ce ſentiment : c'étoient les reſtes d'une paſſion, que les exercices & les méditations de mon état n'avoient pu éteindre.

Je cherchai à revoir Hélène; & quel étoit mon but? De l'accabler des reproches les plus vifs, elle qui les méritoit si peu; mais elle évita toutes les occasions de m'entretenir, & dans une vue bien plus sage, puisqu'elle ignoroit mon dessein, elle empêcha sans doute que nous ne tombassions dans l'abyme, où infailliblement nous nous serions précipités. J'employai vainement tous les moyens pour me procurer le plaisir de la voir; Hélène refusa constamment de m'en donner la satisfaction. Une fièvre lente qui la minoit depuis l'instant de son mariage la mit au tombeau au bout de deux ans. Sa mort sembla me rendre la liberté de l'ame, si souhaitable dans les gens de mon état. Je m'armai de tout ce qu'une piété solide me put fournir contre les premiers mouvemens de la douleur; & grace au ciel, je suis parvenu à la vaincre. J'ai fait plus : j'ai appris à respecter la mémoire d'une mère, dont je n'ai éprouvé que des rigueurs. Après avoir recueilli les restes d'une fortune délabrée; je m'habituai à Mantes, ayant obtenu un bénéfice auprès de cette ville. Enfin mon frère que je cherchois envain, me donna de ses nouvelles de Lyon, où il avoit toujours demeuré depuis notre séparation. J'y volai; notre première entrevue fut arrosée de nos larmes. Nous nous aimions dès l'enfance,

& la conformité de nos malheurs n'avoit pas peu contribué à resserrer les nœuds du sang. Ce fut pour moi un grand plaisir de le revoir; je l'avoue, & cela au moment que je désespérois d'y parvenir. Je le trouvai marié avec la fille d'un négociant fort accommodé. Je crus leur apprendre la nouvelle de la mort de ma mère & celles de nos aînés. C'est la nouvelle de la mort de cette femme impérieuse qui vous a fait recevoir des miennes, me dit mon frère : tant qu'elle a vêcu, j'ai trop redouté son pouvoir tyrannique pour découvrir mon asyle. Voilà donc le fruit de toutes ses prétentions chimériques, les idoles de son ambition en sont devenues les victimes, une éducation plus sage, un autre état; nous les aurions peut-être encore. Je suis le seul qui ai eu le bonheur de se soustraire à sa vengeance; pour toi, tu n'as pu échapper. C'est notre mère, lui répliquai-je; nous lui devons toujours assez pour tirer le rideau sur toutes ses actions : oui dit-il, n'y pensons plus. Il me raconta ensuite que la peur qui l'avoit fait éloigner de Paris, le conduisit sur le chemin de Lyon, dont il prit la route sans la moindre ressource, après avoir vendu le peude hardes qui le couvroient; il tomba dans la dernière misère. Il entra dans Lyon, dans un équipage affreux, la faim chassa

sa honte. Il offrit de rendre les services les plus vils : que ne fait-on pas quand il faut du pain ?

Un marchand à qui sa physionomie revint, le retira chez lui, & l'ayant fait habiller le prit pour son domestique. Tant de douceurs inespérées lui firent bien-tôt perdre de vue la situation dont il sortoit. La fille de la maison étoit fort aimable. Mon frère conçut de l'amour pour elle, les soins qu'un domestique peut se permettre, des attentions & du respect, furent les premières marques de son attachement; il est bien fait, & d'une figure agréable; il s'apperçut que ses prévenances ne déplaisoient pas, il redoubla de zèle, en attendant le moment favorable pour se déclarer. Il ne tarda pas à venir. Un particulier en dînant chez son maître, parla de ma mère, & la peignit avec des traits peu avantageux : on peut dire ce que l'on en pense, poursuivit-il; elle vient de mourir; mon frère m'a avoué qu'il tressaillit de joie. La réflexion en modéra l'excès, & me faisant sentir la faute que je commettois, me dit-il, il eut beau me l'assurer, je présumai facilement que le premier mouvement avoit prévalu. Je lui en représentai toute l'horreur; il en convint avec moi, & ne chercha plus à s'excuser.

Mon frère se fit connoître au marchand pour

ce qu'il étoit; beaucoup d'excuses du marchand en se retranchant sur son ignorance. Reproches obligeants au sujet du peu de confiance, offre de service réalisés à l'instant même; & sans beaucoup d'examen, le marchand reçut sa demande pour sa fille; & le traita comme son gendre; à mon arrivée je pressai la conclusion, & après les avoir mis en possession de la meilleure partie de mes biens, je me suis borné à l'usufruit d'une rente suffisante pour un homme qui tient légèrement à la société. Ma belle-sœur & son mari doivent me venir voir ces vacances, je ferois charmé de leur procurer votre connoissance, peut-être ne serez vous pas fâché de lier amitié avec eux. Pardonnez-moi la longueur des détails, les gens qui sont dans le même cas se plaisent trop à descendre, & abusent souvent de la complaisance que l'on a à les écouter. Il faudroit s'être trouvé dans le même cas pour leur pardonner facilement. Pour moi je souhaite que vous puissiez toujours regarder pareille chose comme un roman. Mille graces de l'attention que vous avez bien voulu prêter à mes discours. Nous nous souhaitâmes un grand bon soir, & chacun de nous gagna sa chambre.

CHAPITRE XVI.

Chasse.

Je comptois dormir la grace matinée : je comptois mal ; au lever de l'aurore on fit un bruit du diable à ma porte, je fus contraint de me lever pour voir ce que l'on vouloit de moi. Qui m'a donné des pareſſeux comme cela, s'écrioit-on, en frappant de plus belle : alerte jeuneſſe, tout le monde eſt aux champs. Eſt-ce que l'on dort à la campagne ? Ah vraiment ! vous n'y êtes pas.

Je reconnus, en ouvrant, M. Babouin notre marchand de Mantes, qui nous avoit quittés la ſurveille. Je ne manque pas à ma parole, me dit-il en entrant, & en me ſautant au cou ; je ſuis ponctuel à remplir ma promeſſe. Eh dame, me voilà ! C'eſt bien moi. Allons, habillez-vous, nous irons chercher du gibier, je viens de le dire à ces dames, que j'ai été embraſſer dans leur lit. Savez-vous que cette petite demoiſelle Hugon eſt bien appétiſſante. Dieu me pardonne, ſi je n'ai pas envie d'en faire ma ſeconde : car je ſuis veuf depuis trois mois, afin que vous le ſachiez. Ma femme ne m'a laiſſé qu'un enfant malingre qui mourra

bien-tôt, & mes affaires sont bien faites; on ne peut m'inquiéter pour le bien, & sans vanité j'ai un bon commerce: que nous menons-là; vantez. Faites cette affaire-là, vous monsieur, à moins que: voyez-vous. Je ne sai pas vos idées, je n'en suis pas moins votre serviteur. Son projet me surprit & me fit rire par réflexion; son flux de paroles m'empêcha de lui répondre; nous en discourerons plus amplement, continua-t-il; & puis arrive qui plante. Je m'habillai promptement & nous descendîmes à la cuisine pour joindre ceux qui nous attendoient en déjeûnant. Je trouvai le prieur & trois grands messieurs en habits de chasse. On me les présenta comme voisins, amis du logis; gentilhommes de création, & chasseurs déterminés de profession. La connoissance se fit avec un reste de pâté & quelques bouteilles de vin.

M. Hugon voulut être de la partie; on lui chercha des armes. Oh! point de fusil, dit-il, il y a si long-tems que je n'ai manié de çà; car nous autres gens de Paris, nous n'allons à la chasse qu'à la vallée. Si fait parbleu, je me trompe; on m'a mené une fois à l'affut au lapin dans le parc de Vincennes. Je fus ma foi deux grandes heures couché à plat-ventre par un brouillard des plus épais: aussi j'y

gagnai une colique qui m'en dégoûta pou toujours ; je vous parle de loin, nous étion jeunes dans ce tems-là ; mais cela ne me fai pas peur, je veux être des vôtres ; & pui j'irai bien à la chasse sans fusil, cela me promenera d'autant : notre chasse fut des plus malheureuses. Ces tireurs que l'on m'avoit tant prônés épouvantèrent quelques lièvres qui nous montrèrent le derrière.

A trois quarts de lieue de la maison une pluie affreuse nous surprit, elle fut passablement longue : bien nous en prit de nous réfugier dans une cense. Pour le coup j'y laissai ma liberté ; la nièce du Metayer me tourna la cervelle dans le moment : c'est l'instant le plus critique de ma vie ; & sans un évènement favorable, j'aurois payé cher ma folie. Nous demandâmes des œufs frais, j'aidai à la belle Colette à les dénicher ; je ne la trouvai ni offensée, ni surprise des petites libertés que je prenois avec elle ; cependant son air honteux & modeste tout ensemble m'en imposa : je fus la dupe, de l'air innocent qu'affectoit si parfaitement la jeune fermière, je la pris bonnement pour la fille la plus simple & la plus ingénue ; & commençant à aimer véritablement, je sentis des remords qui modérèrent ma vivacité ; ainsi je résolus de traiter sérieusement la chose.

C'étoit une de ces petites phisionomies chiffonnées qui n'en sont que plus extravagantes. Ses cheveux étoient noués en touffe sur sa tête ; un chapeau de paille mis négligeamment de côté & rattaché par-dessous le menton ; un petit cotillon blanc, une juste de soie, une colerette qui au moindre mouvement laissoit échapper une gorge naissante. L'air naïf, deux beaux yeux, teint frais, & de ces propos dont on ne sent le prix que quand on aime. Tout contribua à ma défaite, & je me crus asservi pour jamais.

L'orage cessé, nous reprîmes le chemin du château. Je regardai tendrement Colette, qui demeura sur sa porte tant qu'elle put nous appercevoir ; j'augurai bien de cette façon, & me promis de tourner souvent mes pas de ce côté. Comme nous étions prêt de rentrer, M. Hugon nous dit qu'il voyoit une compagnie de perdrix dans un champ de sarasin : chacun ouvroit les yeux & ne voyoit rien : on le plaisanta. Parbleu, messieurs, j'en suis si sûr, que si elles osent m'attendre, nous dit-il, en s'emparant d'un fusil, j'en tirerai parti. Notre homme prend un sentier qui conduisoit au sarasin. Il avance à petits pas, & se croyant à portée, lâche son coup sur cinq à six canards domestiques qui ne s'attendoient pas à pareille au-

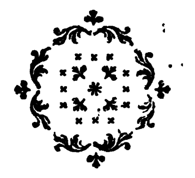
bade. A moi, s'écria M. Hugon; je les ai manqués, mais ils n'iront pas loin. Nous nous mîmes à entourer la pièce de sarasin le fusil bandé; mais en nous rapprochant les uns des autres, quelle fut notre surprise de voir des barbotteux qui rendoient les derniers soupirs. On félicita M. le procureur sur sa chasse, & nous le chargeâmes du gibier en l'accompagnant en triomphe.

Un paysan à qui les canards appartenoient, vint tout courant en demander le paiement. Il fallut débourser, & nous les mîmes au plus haut prix; au grand regret de notre nouveau chasseur, qui jura de ne tirer de sa vie. Nos dames étoient levées & venoient en se promenant au-devant de nous. Je leur fis un détail très-circonstancié des hauts faits de M. Hugon; mon récit lui attira de nouveaux complimens qui redoublèrent sa mauvaise humeur.

Le colombier & la basse-cour suppléèrent au gibier, sans oublier les canards que l'on mit à toute sauce; à la campagne l'appétit assaisonne tous les mets & les fait trouver excellens. Nos chasseurs en fournissoient la preuve: qu'ils étoient expéditifs! ils me ravirent en extase. De la table qui dura long-tems, l'on passa à de petits jeux. On donna des gages,

on

on imposa des pénitences; madame de Blémicourt en imposa une, ce fut de faire sur le champ une histoire pour amuser la compagnie. Celui qui tenoit les gages montra un vieux couteau à gaine, il s'éleva un murmure agréable en faveur de celui à qui il appartenoit. Je suis charmé d'avoir si bien rencontré, dit la Blémicourt, puis s'approchant de mon oreille : vous allez convenir que la province a ses beaux esprits aussi bien que votre Paris. Je n'en ai jamais douté, lui répliquai-je : je me mis à considérer le personnage : c'étoit un de nos chasseurs, un grand homme sec, qui tira d'un air suffisant un vieux brouillon de la poche de son surtout. C'est du nouveau, nous dit-il, & vous conviendrez, j'ose le croire, que vous n'avez jamais rien entendu de pareil. Il y a environ quatre-vingt ans que cette histoire parut avec un manteau gothique; mais je l'ai rhabillée de manière à la faire passer pour neuve.



CHAPITRE XVII.

Converſation.

AYANT déroulé ſon papier, notre homme tira d'un deſſus d'almanach qui lui ſervoit d'étui, une vieille paire de lunettes qu'il *eſſuya* à diverſes repriſes. Après les avoir bien aſſurées, commençons par le titre, nous *dit-il.* Oh oui! le titre, répartit madame Hugon : *c'eſt fort* bien. C'eſt ce qui fait toujours juger d'un ouvrage. Le *parfait écuyer*, mes dames, voilà le titre, pouſuivit notre campagnard, d'un ton naſal. Le parfait écuyer, que vous en ſemble? Le parfait écuyer, dit M. Hugon; j'ai vu cela quelque part. Je ne lis cependant jamais. Eh! oui vraiment, je l'ai vu affiché aux coins des rues. On m'a même expliqué ce que c'étoit, car je ſuis curieux. Ah! monſieur, ſeriez-vous l'auteur de ce livre-là : je ne ſais pas de quel livre vous voulez parler, répondit le campagnard, j'en ai compoſé pluſieurs; mais à moins que l'on ne m'ait dérobé mes manuſcrits, je ne crois pas qu'aucun ait vu le jour : à préſent le goût eſt ſi ſingulier, que le beau qui eſt toujours ſimple & dépouillé d'ornemens ſuperflus, n'eſt pas ce que l'on

recherche le plus. Ma foi je ne ſais ce que vous voulez me dire, répliqua M. Hugon; mais pour le livre dont je vous parle, il traite, à ce que l'on m'a dit, de la façon dont on monte à cheval, dont on dreſſe les chevaux: que ſais-je? enfin on y parle de tout cela.

Eh non! répondit M. Deboiſcaré c'étoit le nom du perſonnage, eh non, monſieur! c'eſt une métaphore. Une métaphore! je ne vous entends point, reprit M. Hugon. Un titre allégorique dit notre auteur. Auſſi peu l'un que l'autre, répartit le procureur; ces termes-là me ſont inconnus & nous n'en employons jamais de pareils, je n'ai pas lu au reſte tous les procès-verbaux, ils s'y pourroient bien trouver, & j'en ai vu d'auſſi ſinguliers.

Trève à vos digreſſions, dit madame de Blémicourt. Diſgreſſions, eh! que diable eſt cela, répondit M. Hugon. Auſſi mon mari vous parlez comme un avocat, dit madame Hugon, vous ne finiſſez point. Ne vous ai-je pas répété cent fois, que rien n'étoit ſi ennuyeux que de vous entendre bavarder à tout propos. Vous avez raiſon ma femme, répartit M. Hugon: voilà qui eſt fini. Je ne dis plus mot de toute la ſoirée. Vous nous faites-là une grande menace: vraiment, répondit madame Hugon, on y perdra beaucoup. On y perdra ce que

l'on y perdra, dit M. Hugon, mes paroles en valent bien d'autres, je ne tire pas de mauvais argent de mes écritures. Oh! le voilà ſur ſes écritures, répliqua madame Hugon, nous n'avons qu'à nous bien tenir. Eh! paix donc ma femme, lui dit-il, paix, reſpect à la compagnie & attention à Monſieur. Vous allez entendre comme il va parler de chevaux : ſelon ce que l'on m'a dit, cela doit être fort amuſant, & je m'apprête à bien rire; commencez monſieur, commencez : je ne vous interromprai pas.

Je commence dit Boiſcaré ; mais c'eſt à condition que l'on me laiſſera continuer tout d'une haleine. Ah! mon Dieu, lui dit madame Hugon; c'eſt pour vous étouffer, ne vous y jouez pas : eh non! reprit Boiſcaré, qui commençoit à ſe fâcher, c'eſt une métaphore. Auſſi, dit madame Hugon, que n'avertiſſez-vous, on ne s'attend point à cela; tout d'une haleine, une métaphore. Au moins, vous remarquerez, meſſieurs, nous dit M. Hugon, que ce n'eſt pas moi qui parle. Corbleu, dit Boiſcaré, qui que ce ſoit je quitte la partie; tous de concert obſervèrent un profond ſilence; & il commença comme on peut le voir dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE XVIII.

Le parfait écuyer.

SI le désir insatiable d'entasser connoissance sur connoissance a été funeste à ceux qui s'en sont laissé séduire, la volupté inépuisable dans ses recherches n'a pas causé moins de maux à ses sectateurs.

Prêtez, je vous prie, une grande attention au commencement : car il renferme toute la morale dont on peut profiter en écoutant cette histoire. C'est-à-dire, que la morale est au commencement, dit madame Hugon, que Boiscaré pétrifia d'un coup-d'œil, ces passions si nécessaires pour nous rendre la vie agréable, deviennent les instrumens de nos malheurs, quand nous ne savons pas sagement leur imposer un frein, & les empêcher de passer le but qu'il nous suffit d'atteindre pour jouir autant qu'il est en notre pouvoir d'une félicité parfaite. Cette phrase est un peu longue, mais elle renferme un très-grand sens.

Ce seroit l'affoiblir, repartit judicieusement madame de Blémicourt, que d'ôter un de ses membres. Un de ses membres, dit madame Hugon, avec vivacité, je ne savois pas que

les phrases eussent des membres, je m'imaginois... Eh! c'est par métaphore, reprit Boiscaré. Foin de la métaphore, je m'y trompe toujours, dit la Hugon. Boiscaré continuat.

De toutes les victimes de la curiosité, je n'en ai pas trouvé qui méritât mieux de l'être qu'un jeune médecin, dont je vais vous raconter l'aventure.

Après avoir mérité d'endosser la robe du vénérable Rabelais, il vint faire montre de son savoir dans la bonne ville de Paris. Bientôt on n'entendit parler que de ses cures merveilleuses. Chacun couroit en foule chercher sa guerison auprès de lui; & sa réputation surpassa de beaucoup celle de ses devanciers; la nouveauté autant que son mérite personnel, lui procura ce concours prodigieux de malades de toute espèce. C'étoit à qui pourroit obtenir un moment d'audience, son étoile, son exactitude, sa sagacité, & la prudence le tirèrent avec honneur de toutes ses entreprises. L'amour de la patrie fit chercher les moyens de fixer ce phénomène en ce séjour pour le bien de la société. Il étoit garçon, & il n'y eut personne qui ne recherchât son alliance. Le père présentoit sa fille la plus aimable avec une riche dot. L'oncle vouloit se dépouiller en faveur de sa nièce. Le frère se

relâchoit de ses droits, pourvu qu'il préférât sa sœur. Il n'y eut point de tuteur, qui n'offrît de rendre le compte plus clair, si le choix tomboit sur sa pupille. Entre mille, un heureux; Alidor, bourgeois opulent, l'emporta sur tous ses rivaux. La beauté, la jeunesse & ce que notre médecin mettoit au-dessus, l'ingénuité de la charmante Laure, lui firent remporter la victoire. Le nouvel Esculape vouloit une épouse qu'il pût former à sa fantaisie, & ayant trouvé son fait, il ne tarda pas à conclure le mariage. Le voilà donc possesseur du plus beau présent de la nature. Dans quel détail voluptueux n'entre-t-il pas! Les proportions d'un corps moulé sur celui des Graces, lui faisoient admirer la texture de l'ouvrage, rien n'échappa à son avide curiosité. Mais quelle satisfaction peuvent procurer les transports de l'amour le plus ardent quand ils ne sont pas rendus avec la même vivacité? à peine notre jeune médecin étoit-il revenu de l'yvresse de ses sens, qu'il se trouvoit entre les bras d'une statue froide & insensible. Le marbre le plus dur vaincu par des causes aussi pressantes se seroit plutot animé que la jeune Laure.

Mais, dit madame Hugon, je n'entends pas cela. Je pense que, ah! M. je vous demande excuse: Boiscaré continuant; immobile &

toute honteuſe elle n'oſoit dire une ſeule parole, & la pudeur dans l'inſtant même du plus beau déſordre ranimoit l'incarnat de ſes joues, & lui fermoit les paupières. Notre docteur, chagrin d'un plaiſir imparfait, en témoignoit ſa mauvaiſe humeur à ſa jeune épouſe; ainſi l'homme au ſein du bonheur ſe plaint encore de ſa deſtinée: quel mari n'eût pas envié la ſituation de celui-ci! Quel bien, le plus avare n'eût-il pas donné pour en jouir! tant la trop grande ſenſibilité de leur épouſe leur eſt à charge.

La mauvaiſe étoile du médecin le fit paſſer des plaintes aux reproches, & aux reproches les plus durs, auſſi déraiſonnables qu'ils étoient déplacés. Laure avoit recours aux pleurs: ſon époux attendri & ranimé par ſes larmes, cherchoit envain à rendre Laure plus ſenſible: nouveau ſujet de mauvaiſe humeur qui terminoit la ſcène la plus tendre.

Eh! reveillez-vous donc mon mari, dit madame Hugon, en le pouſſant; il ſemble que vous.... qu'eſt-ce qu'il y a, dit M. Hugon, en ſe frottant les yeux? Ah! ma foi pardon monſieur, j'écoutois avec tant d'attention, que cela m'a un peu aſſoupi; mais cela eſt bien beau; il étoit donc queſtion d'une ſtatue qui étoit animée ſans l'être: c'eſt comme qui

diroit le fluteur automate. Voyez si je dors, n'est-ce pas que j'y suis? c'est trop fort, dit Boiscaré, je n'y puis plus tenir: heureusement l'arrivée de nouveaux personnages l'empêcha d'éclater.

CHAPITRE XIX.

Quelles étoient les personnes annoncées.

EH! voilà ma belle-sœur & mon frère qui viennent à nous, si je ne me trompe, dit le prieur; mais je ne remets pas bien le monsieur qui les accompagne; je crois cependant le connoître. Ils étoient à vingt pas de nous: le prieur courut à sa belle-sœur & l'embrassa; nous profitâmes de l'exemple, & madame Hugon de l'occasion; pour donner & recevoir de ces gros baisers bourgeois, que l'on entend de vingt pas. Madame de Blémicourt fit fort bien le honneurs de chez elle, & se félicita d'avoir privé, par un heureux hasard, son voisin le prieur du plaisir de recevoir une compagnie aussi aimable. Il fut décidé que le prieur nous les laisseroit quelques jours, & que nous irions le visiter ensuite. Le prieur me fit faire connoissance avec sa belle-sœur

& son frère. Le cavalier qui les avoit accompagnés, me regardoit fixement, il me cherchoit & moi de même ; nous ne pouvions nous rappeller où nous nous étions vus. N'est-ce pas M. que j'ai apperçu avec vous dans la forêt de S. Germain, dit-il au prieur ? Dans la forêt de S. Germain, repliqua le prieur ? nous n'avons pas eu l'honneur de vous y voir : vous ne vous en seriez pas fait honneur, repartit le cavalier. Vous rappellez-vous, continua-t-il, cet homme lié & garotté, qu'un des archers vous dit avoir été arrêté par méprise, à ce que prétendoit le prisonnier ? C'étoit moi : eh ! par quel bonheur, dit le prieur vous êtes-vous tiré de leurs mains ? La chose est simple, répondit-il, je suis connu de M. votre frère ; je m'étois joint à lui pour avoir le plaisir de vous voir. La maréchaussée nous a arrêtés à S. Germain à notre arrivée, parce que je ressemble parfaitement à un homme que l'on fait passer pour l'assassin d'un gentilhomme de notre province. Votre frère qui sait la vérité du fait, & qui sait de plus que ce n'est pas moi, m'a suivi jusqu'à Rouen. Il a vu ses amis, & n'a pas eu de peine à prouver mon innocence. Bien m'en a pris cependant, d'avoir eu votre frère avec moi ; sans lui je ne m'en serois pas tiré si facilement. Voilà

n cavalier, dit-il, en me montrant, avec equel je me ſens porté d'inclination à faire :onnoiſſance. Sa phiſionomie me plaît, & s'il eſt auſſi prompt que moi à ſe déterminer, nous ſerons bien-tôt des plus intimes. Je répondis comme je devois à ſes avances ; le prieur qui avoit eu le tems de s'informer de ſon frère, quel étoit ce cavalier, ſe rapprocha de nous en ſouriant. Eh bien ! mon cher baron, vous voilà donc prêt à vous lier avec M. ? c'eſt aller bien vîte, lui dit-il. C'eſt mon défaut, répondit le baron ; je me prends de goût facilement ; je l'avoue, quand on me revient, je crois que l'on pourra ſympatiſer avec moi ; je juge des autres par moi-même ; j'ai le cœur ſur les lèvres ; je me livre avec franchiſe ; le premier mouvement me détermine ; les honnêtes gens doivent-ils héſiter à ſe connoître & à s'aimer ? D'ailleurs, ne nous avez-vous pas dit que M. étoit votre ami ; il ne peut l'être ſans que vous l'eſtimiez, & votre eſtime eſt mon excuſe, ſi je l'aime. Je ne pus démêler en ce moment ce qui ſe paſſoit dans mon cœur. L'amour-propre étoit-il flatté de tant de prévenances ? A-t-il été le ſeul a m'engager à y répondre ? Oui ſans doute, j'ignorois dequoi il étoit queſtion ; j'en étois, comme on dit, à cent lieues. On fait ordi-

nairement connoiſſance avec trop de précipitation. Cela eſt bien dangereux; c'eſt un des grands écueils de la ſociété ; bien loin de m'être funeſte, je n'ai eu lieu que de me féliciter de cette connoiſſance. M. de Liſle, frère du prieur, fit beaucoup de guerre au baron qui ſe défendoit avec tant d'eſprit, que madame de Blémicourt en fut enchantée. Je m'apperçus qu'il lui revenoit beaucoup. La dame étoit prompte à s'enflammer, le baron s'en eſt amuſé quelque tems, & l'a abandonnée dans le moment le plus critique. La concluſion du roman devoit-elle me regarder ?

CHAPITRE XX.

Suite du parfait écuyer.

MONSIEUR de Boiſcaré, par ſon attention à geſticuler avec ſon manuſcrit, nous fit aſſez connoître qu'il ne vouloit point ſe relâcher des droits que notre ſotte curioſité lui avoit donnés ſur nous ; pour nous en débarraſſer, je fus le premier à l'inviter à continuer ſa lecture. M. & madame Hugon, s'interrompant à l'envi l'un de l'autre, cherchèrent envain à mettre les nouveaux venus au fait de ce que l'on leur avoit déja lu. Le baron

rit beaucoup de leur galimathias, & engagea Boïscaré à recommencer. Il le fit, & Boiscaré donnoit carrière à son imagination libertine, la réflexion m'en fait supprimer la peinture; il suffit de savoir que l'on lui prodigua des éloges qu'il ne dut qu'à l'usage établi de gâter les auteurs par ignorance, ou par malice.

CHAPITRE XXI.

Ce que l'on verra.

Je n'avois point oublié la petite Colette, il me falloit un prétexte pour autoriser mes absences, je prévoyois qu'elles seroient fréquentes. Je m'érigeai en chasseur; & afin de ne pas manquer de gibier, je courus chez l'hôtesse où j'avois célébré mes nôces clandestines avec la petite Hugon, pour concerter avec elle comment je pouvois faire pour m'en procurer. Quel bon vent vous amène chez moi, me dit-elle, vous ennuyeriez-vous déja à Blémicourt? Tant s'en faut, lui répondis-je; tout m'y plaît; mais j'ai des raisons pour faire semblant de m'en écarter, sous prétexte de la chasse: j'ai jetté les yeux sur vous, & me suis flatté que vous ne refuseriez pas de me seconder. De quoi s'agit-il; & que puis-je faire pour vous obliger,

me dit-elle ? Je suis humaine & des plus [illegible]tables, tout le monde me connoît sur ce pi[illegible] là dans le canton : il faut me procurer, [illegible] payant, une certaine quantité de gibier, q[illegible] je viendrai prendre tous les matins. J'ai votr[illegible] affaire, soyez tranquille, me dit l'hôtesse ; mon cousin est un des plus alertes braconniers du canton, & si vous en voulez dès aujourd'hu[illegible] vous n'en manquerez pas. Bon, lui dis-je, il est tout au plus cinq heures, & je vais battre le buisson jusqu'à dix. Eh oui, battre le buisson : adieu le beau monsieur : du vin frais au retour ; & voilà pour le déjeûner, lui dis-je, en lui jettant de l'argent. Mais voyez un peu quelles façons : allez toujours & comptez sur moi.

Je gagnai la ferme où j'espérois trouver Colette. En effet, je la rencontrai à deux pas ; où allez-vous belle Colette, lui dis-je en l'abordant ? Porter les ordres de mon oncle à ses ouvriers, qui sont là-bas vers ce taillis. Me seroit-il permis de vous accompagner ? Oh ! monsieur, me répondit-elle, la candeur peinte sur le visage, que diroit-on de voir un monsieur accompagner comme cela une simple paysanne ? Voyez-vous, monsieur, il y a des yeux aux champs comme à la ville, & de malignes gens. On prend souvent tout

en mauvaiſe part; & ſi l'on rapportoit que l'on m'a vue avec vous, aucune de mes camarades ne voudroit plus ſe trouver en ma compagnie. Quoi, vous quitter ſi-tôt, lui dis-je? Il le faut bien, me dit-elle: du moins que je baiſe cette main, avant que de partir. Eh! monſieur, ne ſauriez-vous partir ſans cela? Non, belle Colette, je ne vous quitte pas que vous ne m'ayez accordé cette faveur. Tenez donc, je ne ſais qui me porte à ne vous pas refuſer; ſi je fais mal, au moins ne vous en fâchez pas contre moi; je ſens que cela me cauſeroit bien du chagrin: vous reverrai-je demain, lui dis-je, en retenant la main que je baiſois? Finiſſez donc, me dit-elle; voilà mon oncle; s'il s'eſt apperçu de quelque choſe, il me grondera & vous en ſerez la cauſe; elle s'échappa, & je regagnai le logis de mon obligeante hôteſſe. Voilà de quoi régaler vos dames, s'écria-t-elle, d'auſſi loin qu'elle m'apperçut; elle me préſenta ſon couſin. Je fus bientôt d'accord, & il n'a pas manqué de me tenir ma proviſion prête tous les jours. Je retournai au château très-ſatisfait: mademoiſelle Hugon vint à ma rencontre; elle s'étoit levée de grand matin, dans l'eſpérance que nous irions faire un tour de promenade enſemble; elle voulut ſe fâcher, elle croyoit en avoir le

droit. Je ne voulus pas la brusquer; & l'imagination remplie de Colette, je mis tout en usage pour la calmer : j'y parvins. Nous revenions tranquillement, quand Baboin parut. Je ne sais ce que cet homme-là m'a fait, me dit-elle, je ne le puis souffrir; nous sommes trop près pour l'éviter, lui dis-je; écartons tout soupçon de notre intelligence. Baboin nous joignit : je crois, dieu me pardonne, que nos jeunes gens se font l'amour, dit-il en nous abordant. J'ai rencontré M. par hasard & je ne vois pas qui peut vous porter à me tenir un pareil propos, lui dit-elle, d'un ton fort sec. Mon dieu que vous êtes revêche ma belle demoiselle, repliqua Baboin, je ne prétends pas vous fâcher si j'en parle; quoique je n'aie pas lieu d'être jaloux, vous êtes assez aimable pour que je le devienne. Que veut-il dire avec sa jalousie? c'est bien à vous qu'il conviendroit d'en avoir; je vous ai déja répété que vos propos d'amour, de jalousie & de mariage, m'ennuyoient beaucoup. Laissez-moi tranquille; vous ne pouvez mieux faire, nous dit-elle, en s'en allant; eh, bon dieu! elle est bien de mauvaise humeur; elle m'avoit embrassé l'autre jour de si bon cœur, que j'avois conçu de l'espérance. Je vous en ai touché quelques mots; mes intentions sont

bonnes;

bonnes ; qu'a-t-elle donc ? bon lui repartis-je, ne ſavez-vous pas ce qu'ont les filles quand elles ſont d'âge à être mariées ? Ah ! vous avez raiſon, dit-il, il leur manque toujours quelque choſe. Oh ! bien, bien, il ne tiendra pas à moi qu'elle ne ſoit bien-tôt contente. J'en veux parler, & dès aujourd'hui ; qu'en dites-vous ? Ma foi je vous le conſeille, lui dis-je : quitte à être refuſé, repliqua-t-il ; qui ne demande rien, n'a rien : en tout cas je n'en mourrai point. Vous avez raiſon, lui dis-je ; mais je ſuis chargé, avançons.

Ah ! vraiment, je n'y prenois pas garde ; me répondit Baboin ; diable, votre carnacière eſt bien pleine : comme vous y allez, il n'y a qu'à vous laiſſer faire. Dame excuſez, quand on a l'amour en tête, on ne croit que cela ; qui auroit dit cela de moi ? j'ai pourtant quarante-cinq bonnes années ſur la tête. Je ne l'aurois pas cru, lui dis-je, à vous voir le teint ſi frais & ſi fleuri. Sans flatterie me trouvez-vous bien, me dit-il ? Au mieux repliquai-je. Dame, c'eſt que je n'ai jamais été libertin, me répondit-il : voyez-vous, je n'ai connu que la défunte ; cela fait votre éloge, lui repliquai-je. Oh ! je ne vous parle pas de ma jeuneſſe, me dit Baboin ; elle a paſſé ſi vîte, & puis mon pére s'eſt hâté de me ma-

rier. Diable, il savoit ce qui en étoit lui, & j'aurois eu de qui tenir; mais mon commerce m'a toujours si fort occupé, que je n'ai pas eu le tems de songer à la bagatelle: vous avez fort bien fait, lui dis-je, car la bagatelle nous mène bien loin; c'est ce que m'a *toujours* dit mon oncle le chanoine, repliqua Baboin. La bagatelle l'avoit rendu si vieux lui, qu'à cinquante ans il en paroissoit quatre-*vingt-dix*, voyez-vous. Que cette bagatelle change bien les gens!

Mademoiselle Hugon avoit annoncé mes succès; l'on vint au-devant pour m'en féliciter. Ma foi c'est à faire à vous, me dit *M. Hugon*. Oh! pour aujourd'hui nous ne mangerons pas de canards, lui répondis-je. Ne me parlez plus de ces vilains canards, répliqua-t-il, *je les ai* encore sur le coeur.

CHAPITRE XXII.

Arrangement.

Je partageai mon tems de façon, que je donnois les premiers momens du jour à Colette, le reste de la matinée à la petite Hugon, & l'après dînée aux amusemens de la société: je devenois plus amoureux de la petite fermière;

elle ne manquoit pas de m'attendre; tous les matins elle paroissoit me voir avec un nouveau plaisir; mais à peine étions-nous ensemble quelques instans, qu'elle trouvoit de nouveaux prétextes pour me quitter. J'étois enchanté de sa retenue, je voulus m'émanciper; mais en vain, & dans l'idée que je m'étois formée de cette petite fille, je ne sais pas de quoi j'aurois été capable. Le prieur me proposa un jour de m'accompagner à la chasse; je refusai assez légérement; il sentit qu'il y avoit du mystère; son frère & le baron m'en firent la guerre; je leur donnai d'assez mauvaises défaites. Le baron sur-tout, qui ne cessoit de me lutiner, voulut absolument être le dépositaire de mes secrets; je fus contraint pour m'en débarrasser, de lui faire de fausses confidences; il m'épia, & étant au fait, je fus obligé de convenir de tout. Il me fit des reproches de mon peu de confiance, & m'engagea insensiblement à lui ouvrir mon cœur. Il parut en agir de même avec moi; il se dépeignit comme un homme qui s'étoit donné bien des travers en se livrant à ses passions. Sa jeunesse, selon lui, avoit été des plus orageuses. Les réflexions qu'il me fit faire à cette occasion me parurent très-sensées. C'est un mauvais tems à passer, me dit-il, tous les hommes en sont-là; heureux

celui qui ſait profiter de ſes fautes. *Allons*; je veux être votre mentor ; mais ſoyez ſincère. Je lui fis le détail de ma ſituation; je lui avouai mon amour pour Colette, & mon commerce avec la petite Hugon : il me dit qu'il ne manquoit que de faire la conquête de la Blemicourt; elle m'a fait biendes avances, me dit-il ; mais n'étant pas d'humeur d'y répondre ; j'ai fait la ſourde oreille. Un motif bien ſingulier le faiſoit agir ; j'ai été bien étonné quand je l'ai découvert : à propos de la Blemicourt, la connoiſſez-vous ? pas autrement, lui dis-je. Eh quoi ! faut-il qu'un nouveau venu ſoit plus au fait que vous, me dit-il ? je ne vous ai précédé que de quelques jours, lui répondis-je. Eh bien ! me dit le baron, j'ai fait paſſer madame Hugon ſur le compte de ſa nièce, je louois beaucoup la Blemicourt& témoignois combien j'étois ſatisfait de la façon dont elle nous avoit reçus. Ma nièce a cela de bon, m'a-t-elle dit ; elle ne ſe méconnoît pas ; elle ſe ſouvient toujours d'où elle eſt ſortie. Son grand-père étoit fermier, afin que vous ſachiez ; il s'étoit établi dans le Maine, & avoit ſi bien pris l'eſprit du pays, qu'il avoit autant de bien en procès qu'en fonds de terre; pour ſe venger des torts que la chicane lui avoit faits, il fit M. Hugon ſon fils, & mon

mari, procureur; & le père de la Blemicourt huissier. M. Hugon a assez bien profité; pour l'huissier, il a eu du malheur; sa fortune prenoit un assez bon train, mais on l'a desservi: il fut interdit; & pour réparer son interdiction, il travailla sous le nom de tant d'autres, que l'excès de ses occupations l'a mis au tombeau. C'étoit un grand sujet; & il a été fort regretté. Sa fille s'est établie lingère au bas du palais, en mémoire de son cher père. Sa boutique étoit le rendez-vous des beaux esprits: cela a servi à cultiver son esprit, & a fait tort à son commerce. M de Blemicourt en fit connoissance; elle sut lui plaire; & se trouve aujourd'hui par sa mort usufruitière de ce château.

Je suis bien instruit, comme vous voyez, me dit le baron; aussi-tôt que je m'établis dans un endroit, je m'attache à connoître mes originaux. Je vous charge de tirer de Boiscaré ce qu'il peut être lui-même & ce qu'il fait de la Blemicourt, depuis son séjour en ce pays; nous nous amuserons faute de mieux. Il ne faut point de vuide dans la vie; les momens où l'esprit & le cœur demandent du relâche, doivent être employés à la curiosité. Au reste, continua-t-il, chargez-vous de m'acquitter envers la Blemicourt; ses importu-

tunités me deviennent à charge; c'est un service d'ami que je vous demande, & dont je vous tiendrai compte quelque jour; en tout ceci j'ai mes vues; je prétends vous faire goûter du dérangement, pour que votre épouse future ne soit pas dans le cas de se plaindre de vous. Quand les premiers feux de la jeunesse sont passés, on goûte mieux le plaisir qu'il y a de s'attacher au même objet. On est revenu du frivole avantage de la variété; passer d'un objet à l'autre est la ressource des gens dont le goût est épuisé; que leur situation est triste! l'ennui les ronge. Je vous parle une langue que vous n'entendez pas à présent; un jour viendra où je m'expliquerai mieux; adieu, j'apperçois Baboin qui vient implorer, sans doute, votre secours pour son futur mariage. Ne le traversez pas, croyez-moi; il est d'un galant homme de procurer un établissement à l'objet qu'il aime. On appelle cela un procédé; & il est trop bien établi pour ne pas s'y conformer.



CHAPITRE XXIII.

Mariage à la mode.

L'IMPATIENT Baboin ne tarda pas à me joindre : les choses sont plus avancées que vous ne croyez au moins, me dit-il en m'abordant : j'en ai glissé deux mots à madame de Blemicourt ; elle est d'avis d'en parler à l'instant même ; la voilà qui entraîne M. & madame Hugon. M. le prieur qui fait mes intentions, est aussi de la partie ; & je viens en raisonner avec vous, & vous prier d'appuyer ma proposition. On ne manquera pas de vous demander conseil. Madame de Blemicourt peut beaucoup ; mais on n'a pas trop de tout le monde. Eh ! mais à propos ; savez-vous bien que vous lui plaisez à cette madame ? Je m'en suis apperçu, moi qui vous parle. A quoi donc, lui dis-je ? Oh ! vous faites le discret, reprit Baboin. Eh ! là, là, nous voyons clair ; pendant tout le repas elle n'est occupée que de vous ; vous faites toujours semblant de ne regarder que mademoiselle Hugon, vous paroissez tout occupé d'elle, & tout cela je sais bien pourquoi ; vous servez la dame à son goût ; j'ai toujours entendu

dire qu'elle aimoit le myſtère ; elle vaut la peine que l'on la ménage ; on ne trouve pas toujours un château en état, & un revenu auſſi clair. Au reſte ce ſont vos affaires ; revenons aux miennes : je vous promets de m'y employer de tout mon pouvoir, lui dis-je : que la petite Hugon vous ſera obligée, me répondit Baboin. C'eſt un établiſſement tout fait, que vous lui procurez ; il me faudra auſſi un peu d'honneur. Ces gens de *Paris* veulent de cela quand ils marient leurs filles en province. Qu'à cela ne tienne ; *je ſuis déja* marchand ; je fais la banque quelquefois ; j'ai une charge d'huiſſier ; quoique je ne l'exerce pas, c'eſt toujours un titre ; je *pourrai* la troquer contre quelque autre choſe ; avec un peu d'aide de la famille, je pourrois *bien* devenir maire ou bailli d'un endroit ici près. Il n'y a que les harangues qui m'embarraſſeroient ; croiriez vous que je n'ai *jamais* pu dire, par cœur, deux mots de ſuite, & ſi je ne parle pas mal quand je m'y mets. Tout coup vaille, ſi la fête arrive nous la chaumerons ; nous ferons comme bien d'autres ; je ne ferai pas le premier qui ſera reſté court ; cela me conſole.

Boiſcaré nous joignit : je vous laiſſe, me dit Baboin, en le voyant ; ne m'oubliez pas ;

je rejoins M. & madame Hugon; & puis il partit comme un éclair. Diable, dit Boiſcaré, quelle vivacité, comme il nous quitte; qu'a-t-il donc ? Hé! ne le devinez-vous pas, lui dis-je ? il eſt amoureux, le vieux fou, reprit-il : je parie que c'eſt de la Blemicourt; en tout cas, c'eſt peine perdue : non repliquai-je, c'eſt de mademoiſelle Hugon; pour madame de Blemicourt, elle me paroît trop aimer ſa liberté, pour que l'on oſe y aſpirer: je me pris de goût pour elle, me dit Boiſcaré, quelque tems après la perte du défunt; & ſans les ſoupçons que les familiarités de ſon jardinier m'ont inſpiré, j'aurois fait la folie de m'attacher. A ſon jardinier, lui dis-je, je la croyois plus délicate : cela vous étonne, reprit-il, & moi, je n'en ſuis pas ſurpris; elle a eu furieuſement à ſouffrir avec défunt Blemicourt; le bon-homme étoit jaloux. La chronique veut qu'il eut raiſon de l'être; nous ſommes un tas de vieux coquins, qui nous étions propoſés de lui faire goûter les douceurs du veuvage; nous avons perdu nos pas. La dame nous a conduits avec politeſſe, & ſe retranchant ſur le ſentiment, s'en eſt tenu à l'amitié avec les aſpirans: un amant titré l'eût gêné, elle a mieux aimé en gagner un; au premier mécontentement, le ſalaire

& le congé au bout : elle me croit sa dupe; je l'ai démêlé.

Pour un homme qui pense, vous me paroissez avoir donné trop légèrement dans la médisance. Ecoutez, en tout cas, il n'y a rien du mien. C'est, reprit *Boiscaré*, le bruit public. On a beau vouloir se *cacher*, on se décèle à votre âge; on se fait un point d'honneur d'être plus réservé sur le compte des femmes, quand nous avons été leur dupe autant que moi; vous ne pouvez guères refuser d'ajouter foi aux bruits que l'on répand.

Les femmes sont bien mal dans votre esprit, à ce que je vois, lui dis-je? Si j'en crois le rapport de certaines gens, *répondit-il*, il y en a de bonnes; mais à qui tombent-elles? Il faut que le bonheur que l'on goûte avec elles, soit bien grand; car on est jaloux, que personne ne s'en vante. Vous en voulez bien aux femmes, lui dis-*je*: aussi ai-je grand sujet de m'en plaindre. Vous me prenez dans un bon moment; il faut que je vous fasse part de mon histoire: je commencerai par celle de mon père; j'aime l'ordre: le tout ne sera pas long. Quoi qu'il *en soit*, vous êtes complaisant; & les évènemens m'en ont paru trop singuliers, pour craindre d'abuser de la patience de mes auditeurs.

CHAPITRE XXIV.

Histoire de Boiscaré.

Mon père étoit un cadet de Normandie, conséquemment peu riche. Son aîné l'aimoit beaucoup ; mais par malheur son aîné étoit honnêtement gueux ; huit cents livres de rente formoient son revenu ; ses aïeux l'empêchoient de l'augmenter : belle excuse pour les paresseux. Il se confina dans sa métairie & forma le grand dessein de relever sa famille : un cadet devenu son idole ... une laborieuse économie soutenue par beaucoup de lésine, le mit en état de procurer une lieutenance au cadet.

Mon père tenoit de son pays, il aimoit le bien ; lassé de faire la guerre en garnison, il s'attacha à la nièce d'un receveur fort riche, & des plus roturiers. On m'a voulu assurer qu'elle étoit issue de parens nobles ; vrai ou faux, elle étoit héritière du receveur : c'est le plus beau titre que je lui ai connu. Je me suis peu embarrassé d'approfondir les autres : mon père épousa donc la nièce & la caisse. Le receveur eut l'honnêteté de se laisser mourir peu après, à la satisfaction des deux parties

qui ne l'aimoient guères. Sans son bien on lui auroit volontiers dit en face qu'il étoit un fort vilain homme; il n'a pas été le seul. Le frère de mon père, bien loin de benir cette alliance, en creva de dépit; ce que c'est que certains préjugés; si l'on n'en revenoit pas, que de gens à plaindre.

Heureusement j'étois né avant cette mort, & je profitai des huit cents livres. Ma mère étoit sans doute une de ces bonnes-femmes, dont nous parlions tout-à-l'heure: car mon père l'a long-tems regretté. Comme on se guérit de tout, à peine son veuvage étoit-il expiré, qu'il épousa une fille de condition: il sembloit vouloir appaiser par-là les mânes de son frère.

Ma belle-mère, après avoir furieusement ravagé les biens du receveur, eut le chagrin d'enterrer son cher époux.

Ce chagrin étoit fondé, non sur la perte de son mari, mais du bien qui m'étoit substitué. Il fallut se retirer dans une communauté, ou plus par vanité que par bonne façon de penser; on m'engagea à lui continuer la petite pension que les parens lui avoient alloué. Jusqu'à la mort de mon père, on m'avoit laissé dans une métairie. Une basse-cour & les gens qui l'habitent, ne forment pas une école

bien instructive. Je passai de-là, chez des moines, qui me farcirent de Grec & de Latin : mon tuteur, pour moins d'embarras, me rendit le mauvais office de me faire émanciper. Jugez, parce qu'il en reste, du beau présent que l'on fit au monde en m'y introduisant ; il m'en coûta quelques pièces de terre pour me décrasser ; cela me fâcha. Je tenois un peu du receveur mon oncle ; & comme j'aimois les plaisirs, je cherchois à m'en procurer à peu de frais ; le nom d'héritier donne un accès facile : j'étois soupçonneux ; je sentis les appas que l'on me tendoit, & me tins en garde ; je crus attraper quelques mères. Hélas ! je ne pus me reprocher la sédition de leurs filles ; l'on m'avoit prévenu dès long-tems. Une aventure d'éclat, m'écarta de ma province ; j'avois rendu des soins à une demoiselle ; nous nous étions vûs de près ; j'en craignois les suites ; ne me sentant point porté pour le mariage, je me croyois seul favorisé ; quelle fut ma surprise, un autre s'en fit honneur, & par probité crut réparer sa faute.

Je me jettai du côté des femmes ; après bien des assiduités & des dépenses, qui me faisoient servir de risée, on m'accordoit ce dont les amans étoient las, & les maris ne vouloient plus. La guerre survint ; mon ré-

giment étoit en Flandres, je l'y joignis; nous restâmes quelques tems dans une des villes de cette province. Je filai le parfait amour auprès d'une fort aimable femme, & qui menoit une vie assez retirée. Je recherchois l'amitié de son mari: (c'est l'usage.) c'étoit un galant homme; je me reprochai mes prétentions; mais j'aimois d'autant plus, que je croyois avoir lieu d'estimer; les refus de la dame étoient obligeans, & n'éloignoient pas tout-à-fait; j'attendois tout du tems; nous entrons en campagne; l'adieu fut tendre & rien de plus. On étoit sage, on l'affectoit du moins; de façon que j'en fus la dupe; j'enviois le sort du mari. Je suis blessé, j'écris; réponses tendres, crainte sur mon sort, désir de me voir; j'envoie mon valet-de-chambre, & sans l'en avertir je suis de près; le hasard veut que je le précéde de quelques instans: j'entre dans la maison: personne ne se trouve à ma rencontre. Je gagne l'appartement & me cache sous le lit de la dame; je voulois jouir du trouble que causeroit ma lettre; vous le dirai-je? la dame entre avec mon valet-de-chambre: sa sagesse s'évanouit; ils sont seuls, ils en profitent; ma position étoit fâcheuse; l'honneur de me retirer d'embarras étoit réservé au mari. Il entre, les surprend, l'homme prend la fuite;

la femme alloit devenir la victime de son époux ; je parois ; jugez de leur étonnement en les séparant ; mon récit fut vif, & ma sincérité me rendit ami du mari. Pour la femme, elle prit, sans hésiter, le parti qui lui convenoit ; un prétexte autorisa sa retraite, & tout se calma

Je n'étois pas au bout. Patience, je tire à la fin. Je me marie ; mariage de garnison ; belle passion : femme que l'on ne voit qu'au retour de la campagne, comme les chaudronniers, pour avoir des enfans. J'en ai eu trois ; les enfans à un certain âge, poussoient ma patience à bout par leur dépense. Ils se noyent tous les trois : j'ai pris mon parti ; j'ai partagé mes revenus, me réservant toujours la propriété des fonds ; ma femme s'est retirée avec son douaire, & je vis tranquille en chasseur, sans soins, sans souci ; & comme les passions ne parlent plus, je me venge à coup de langue, des travers quelles m'ont occasionné. Je veux croire que les hommes ne sont pas tous si malheureux ; mais avouez qu'il est bien singulier, qu'après tant de recherches, je n'aie pu trouver un de ces fortunés mortels, qui ont en partage ces femmes aimables, vertueuses ; & dont le commerce fait les délices des honnêtes gens, & le bonheur de ceux

qui les possèdent. Je fais une réflexion bien singulière : bien loin de me fâcher, je dois peut-être savoir bon gré à mon étoile; car j'ai entendu dire que, quand une femme veut vous tromper, elle se rend plus attrayante, que celle qui y va de bonne foi. Cependant j'aurois voulu goûter du contraire. Je suis un vieux fou, n'est-ce pas ? *Motus*, voici venir Baboin, qui me paroît bien content. Eh bien! cette petite Hugon est-elle à *nous* enfin, lui dit-il ? Oh ! pour le coup, répondit Baboin, il n'y a pas moyens de s'en dédire ; les paroles sont portées, & nous danserons. *Le tabellion* va venir, & M. le prieur, qui veut bien nous marier dans la chapelle, vient de partir pour Mantes, afin d'avoir les dispenses nécessaires. Vous me ferez l'honneur de servir de témoins, messieurs. Ne pouvez-vous faire *cette sotise*-là sans moi, répondit Boiscaré ? il ne faut pas refuser M. Baboin, lui dis-je : vous serez donc de moitié, reprit Boiscaré. Je ne l'aurois pas soupçonné ; je vous croyois amoureux de la petite fille. Oh ! que *non*, dit Baboin, j'y ai regardé ; & puis monsieur m'a bien assuré qu'il n'y prétendoit pas. Tout en discourant, nous rejoignîmes la compagnie.

CHAPITRE

CHAPITRE XXV.

Situation.

Je ne pus voir ſans quelque jalouſie, Babouin prêt de m'enlever ma conquête : comme on eſt peu d'accord avec ſoi-même, j'envíois un bien dont je ne voulois pas m'aſſurer la poſſeſſion. L'air interdit & boudeur avec lequel mademoiſelle Hugon recevoit toutes les careſſes de ſon futur, réveilla ma paſſion pour elle ; j'en devins tout rêveur. Madame de Blémicourt m'en fit la guerre ; pour ne lui donner aucun ſoupçon, je réſolus de lui faire une fauſſe confidence. Le bonheur de M. Babouin excite mon envie, lui dis-je : quoi donc, monſieur, en ſeriez-vous jaloux ? Oui madame, mais non pas de la façon que vous pourriez l'entendre ; & tout de ſuite, je lui fis en héros de roman une déclaration qui tenoit plus du galimathias que du ſentiment : elle me répondit de manière à pouvoir concevoir eſpérance. Je n'avois rien de mieux à faire pour le moment ; je pourſuivis ma pointe, on reçut la choſe ſi bien, que l'aveu du réciproque ſuivit de près. Je fus pris pour dupe, il fallut pour ne me pas démentir que je témoignaſſe combien

[illegible]

[illegible] a pris [illegible] ne [illegible] à y [illegible]

[illegible] à ma chambre [illegible] gens [illegible], me dit la [illegible] nos [illegible] moyens [illegible] pas; que faire? Je n'étois [illegible] avant, il n'y avoit plus moyen de recule[illegible] me rendis à l'appartement de la dame, [illegible] avoit fait retirer ses domestiques. El[illegible] manqua pas de m'en faire appercevoir, p[illegible] que je n'en prétendisse cause d'ignorance. [illegible] a beau bien penser, dit-elle, ces sortes [illegible] gens ne semblent pas être faits pour nous rendre justice.

Venez jeunesse, & mettez-vous sur ce canapé, nous allons bien dire des folies; n'est-ce pas! La dame étoit sous les armes; son deshabille galant & bien entendu. Un air libertin prit la place du maintien prude qu'elle affectoit



ordinairement. Je remarquai que cet air libertin lui alloit mieux. Ce que c'eſt que le naturel ! quand il en trouve l'occaſion, il revendique bien ſes droits. Nous badinâmes long-tems ; la dame m'agaçoit & s'oppoſoit tout de ſuite à l'impétuoſité de mes mouvemens. Enfin, elle laiſſa un libre cours à ce que je voulus entreprendre. Je l'avoue ; il n'y eut plus pour moi de Colette ni d'Hugon ; alors, je ne vis & ne voulus voir que ma vieille coquette ; qui, malgré ſes yeux éperonnés, ſes rides & ſon fard, me parut une déeſſe, qui me tendoit les bras, pour me procurer l'immortalité. Ses careſſes me tinrent dans l'enchantement juſqu'au jour. L'aurore nous ſurprit, & fit évanouir mon ſonge. J'en apperçus le vuide en m'éloignant. Quel retour ! il glaça mes ſens.

CHAPITRE XXVI.

Evénement ſingulier.

SOUS prétexte de chaſſer, je m'éclipſois tous les matins, & gagnois la ferme. Mes affaires y prirent bien-tôt un aſſez bon train ; l'oncle de Collette commença à n'y pas regarder de ſi près, & j'eus tout le tems de m'entretenir

avec elle. La petite me tenoit la dragée haute ; je ne pus parvenir qu'aux plus légères faveurs. On me témoignoit tant d'amour, que l'excès de sa retenue, me causa de la défiance. Je ne pouvois accorder cette retenue avec son ingénuité & la passion violente dont elle paroissoit éprise. Je me mis en tête de découvrir ce qui pouvoit causer ses refus ; j'instruisis mon fidelle Braconnier ; il me promit de m'en rendre compte, & ne tint que trop sa parole, comme on le verra. Voici ce qui se passa dans l'intervalle.

Dans un taillis voisin de Blemicourt, la petite Hugon, sous prétexte de prendre l'air, m'attendoit au passage, tous les matins au retour de ma chasse. Ses caresses me consoloient pour le moment ; elles satisfaisoient mon amour-propre, révolté contre Baboin. Que de gens ont récriminé contre leur successeur ! Le plaisant droit que l'on veut s'arroger ! L'idée de Colette troubloit toujours mes plaisirs ; on me demandoit la cause du chagrin qui les suivoit de si près ; le bonheur prochain de Baboin, me servoit d'excuse. L'on m'offroit une main que je n'étois pas en disposition d'accepter ; je faisois naître des difficultés insurmontables ; quand l'amant raisonne en cas pareil, la fille pleure. Celle-ci

se résolut de subir sa destinée, & se promit de faire repentir M. Baboin de la témérité de sa recherche.

Le baron m'obsédoit, & exigeoit de moi un détail des plus circonstanciés, & des plus sincères de toutes mes intrigues; je ne savois à quoi attribuer l'ascendant qu'il avoit sur moi. Je suis plus intéressé que vous ne pensez à tout ce qui vous regarde, me disoit-il: continuez; amusez-vous. Il n'y a que cette Colette qui m'inquiéte; je crains les engagemens sérieux.

D'autre part, les agaceries continuelles de la Blemicourt m'embarrassoient furieusement à ce qu'il me parut; j'avois tout à redouter, si elle venoit à découvrir ma double intrigue.

Cependant ce bois si favorable à entretenir mes premières amours, pensa un jour m'être bien fatal. Je vis le moment que, sans un bonheur imprévu, j'aurois été surpris avec la petite Hugon. Je revenois de ma chasse ordinaire, je trouvai la petite au rendez-vous, qui m'attendoit comme de coutume. Après une conversation assez triste, elle rouloit toujours sur son prochain mariage; pour chasser la mauvaise humeur que cette idée nous procuroit à tous deux, nous nous mîmes à badiner; un bruit que l'on fit de l'autre côté

de la haye, aux pieds de laquelle nous étions assis, interrompit nos petits jeux. Navez-vous pas entendu quelque chose, dit-on à voix basse: non, non, répondit d'un ton ferme, Despêches que je reconnus d'abord; ne craignez rien, ce n'est personne. Rassurée par Despêches, madame Hugon, (car c'étoit elle;) madame Hugon se livra à toute l'impétuosité de la passion qu'une vieille peut ressentir pour un jeune homme. J'eus bien de la peine à m'empêcher de rire, en voyant l'air interdit & pétrifié, de la petite Hugon; nous nous écartâmes; nous nous enfonçâmes dans le bois; un diable de renard ayant une meute en queue, traversa nos plaisirs. Aux cris des chiens nous nous levâmes; mademoiselle Hugon s'en fuit; j'apperçois le tremblant animal, qui se blotissoit à vingt pas. Pour me venger de son indiscrétion, je le tire. Les chiens & les chasseurs viennent au bruit. Despêche & madame Hugon décampent, je les appelle, ils m'attendent; & nous joignons les chasseurs, en tête desquels je trouve Baboin & M. Hugon.

Je compris par leurs discours, qu'ils avoient battu le taillis un quart-d'heure avant notre arrivée; un quart-d'heure plus tard, c'étoit deux ménages au diable. M. Baboin donna le bras à

sa future. M. Hugon en fit de même ; jamais le beau-père & le gendre ne furent mieux traités. Boiscaré, émerveillé de leur attention réciproque, ne cessa de me dire qu'il étoit enchanté du tableau. Despêches voulut me faire des contes : vous avez éclairci mes doutes, lui dis-je, je vous ai sauvé la surprise ; mon coup de fusil étoit le signal pour éviter le péril qui vous menaçoit. Soyez discret, ce sera ma récomse ; il m'entendit, baissa la tête, & j'eus lieu de me louer de leurs égards pendant mon séjour.

CHAPITRE XXVIII.

Eclaircissement.

COLETTE, cette Colette que j'idolâtrois, & dont j'avois attribué la retenue à un excès de sagesse que je respectois, n'étoit point ce qu'elle me vouloit paroître. Je découvrois que l'on cherchoit à me tromper ; l'amour la rendoit perfide ; elle avoit lié, depuis plus de six mois, un commerce avec le seigneur du fermier son oncle. La fantaisie du seigneur étoit passée ; il cherchoit à s'en séparer ; Colette lui avoit fait confidence de mon amour, & se conduisoit par ses avis. Voilà ce que je

fus de mon fidelle braconnier ; il avoit t[illegible] les vers du nez à sa cousine. Elle étoit [illegible] confidente du marquis ; & c'étoit chez elle que les rendez-vous se donnoient. Si j'avois écouté les premiers mouvemens de ma colère, j'aurois fait bien des sottises. Le braconnier à qui je communiquai sur le champ mes idées, en modéra la vivacité ; n'étant point amoureux, il envisageoit tout de sang-froid, & m'amena au point d'en faire de même. L'espoir de la vengeance ramena ma tranquillité ; je résolus, de concert avec le brac[illegible], de faire avertir la femme du marquis des [illegible]nées de son mari. La vieille jalouse se disposa à profiter de l'avis au premier signal.

Cependant madame de Blemicourt, qui ne s'accomodoit nullement de mes froideurs, cherchoit l'occasion de s'expliquer ; je l'avois évité plus d'une fois. Un beau soir que je me retirois tranquillement, la dame me saisit par le bras, & m'entraîna pour ainsi dire avec elle. Daignez me suivre, me dit-elle : je le fis sans résistance, ne pouvant pas honnêtement m'en disculper ; quand nous fûmes seuls, la dame se mit à pleurer.. Beau début ! Les larmes ne lui alloient plus, & ne produisirent aucun effet sur moi ; elle s'apperçut de ma froideur, & se livrant à l'excès de sa

rage, elle m'accabla des reproche les plus vifs. Je n'ai jamais eu de crise plus violente. Cette femme s'oubliant de plus en plus, passoit successivement de la violence aux larmes, & des larmes aux caresses. Elle dégrada son sexe par des bassesses & des folies qui me firent rougir ; je sentis qu'une femme déplacée est bien à charge. Je voulus raccommoder mes mauvais procédés, par des raisons encore plus mauvaises ; ont les reçut ; j'en demeurai stupéfait, & me trouvai contraint de faire par honneur, les frais de la moitié du racommodement. La jeunesse me tira d'un aussi mauvais pas, & je fascinai les yeux de la dame, au point de me faire des offres, que j'acceptai à tout hasard ; je fis par ce moyen, connoissance avec son coffre-fort. Elle en tira, dans son enthousiasme, une somme que j'avouerai sans honte avoir mis à profit : La refuser dans le moment l'eut offensée, & peut-être réveillé ses soupçons ; son âge l'autorisoit à en avoir ; le secours me fut très-utile. La Blémicourt, persuadée de m'avoir attaché par l'endroit le plus sensible, fus la première à m'avertir de me retirer. Je ne lui fit pas dire deux fois, & la laissai aussi satisfaite que j'avois peu lieu de l'être.

CHAPITRE XXVIII.

Qui pourra servir au dénouement.

J'ATTENDOIS avec impatience des nouvelles de Colette. Le baron m'aborde & me tire de la rêverie où j'étois plongé en me questionnant sur l'état de mes affaires. Eh! bien notre féal, me dit-il, nous en voilà donc réduit à la Blémicourt. Colette vous trompe, la petite Hugon se marie. La vanité vous guérira de Colette, le dégoût vous détachera de madame Babouin. Je ne crains que l'ennui qui pourra vous gagner. Après bien des caravanes, il faudra en revenir au mariage. Je veux vous donner une femme de ma main; je suis encore trop éloigné de tous engagemens pour accepter vos offres, lui répliquai-je: dites que Colette vous tient au cœur. Je suis bien bon, poursuivit-il, de prendre tant de part à vos folies. Vous n'en démêlez sûrement pas le motif, je ne vous perdrai pas de vue, & si je vois jour à me déclarer, vous apprendrez des choses qui vous surprendront; comment, lui dis-je? Oh! comment, reprit-il, il n'est pas tems; allez votre train, & parlons de ce qui m'inquiette. Je viens de recevoir un avis qui pourroit me chagriner, si je pouvois

me laiſſer abattre; heureuſement que je ſuis doué d'une gaieté à toute épreuve. L'homme que j'ai bleſſé eſt à la mort. Son état ne me cauſe aucune émotion, il a eu ce qu'il méritoit; mais les ſuites pourroient devenir fâcheuſes, ſa famille prend feu & pourſuit vivement; ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt qu'il a déclaré qu'il croyoit, ſur le rapport que l'on lui a fait depuis le combat, que ce ne pouvoit être qu'une femme avec qui il avoit eu affaire. C'eſt un galimathias que je vous débarbouillerai; je vous dirai ſeulement que cet homme étant maître de diſpoſer de la meilleure partie de ſes biens, veut les laiſſer à cette femme. Au reſte, il faut toujours ſonger à ma ſûreté, l'idée de cette femme me donne envie d'en prendre l'habit. Le frère du prieur eſt dans ma confidence. Je vais me retirer chez un ami connu à Paris, vous aurez de mes nouvelles, amuſez-vous; mais point d'engagement ſérieux. Adieu, je m'enfuis. Le prieur prendra mon adreſſe & la vôtre à Paris. Je m'embarraſſai peu de tout cet arrangement, je promis toujours; mais je ne ſongeois qu'à Colette

⁂

CHAPITRE XXVIII.

Qui pourra servir au dénouement.

J'ATTENDOIS avec impatience des nouvelles de Colette. Le baron m'aborde & me tire de la rêverie où j'étois plongé en me questionnant sur l'état de mes affaires. Eh ! *bien* notre féal, me dit-il, nous en voilà donc réduit *à la* Blémicourt. Colette vous trompe, la petite Hugon se marie. La vanité vous guérira de Colette, le dégoût vous détachera de madame Babouin. Je ne crains que l'ennui qui pourra vous gagner. Après bien des caravanes, il faudra en revenir au mariage. Je veux vous donner une femme de ma main ; je suis encore trop éloigné de tous engagemens pour accepter vos offres, lui répliquai-je : dites que Colette vous tient au cœur. Je suis bien bon, poursuivit-il, de prendre tant de part à vos folies. Vous n'en démêlez sûrement pas le motif, je ne vous perdrai pas de vue, & si je vois jour à me déclarer, vous apprendrez des choses qui vous surprendront ; comment, lui dis-je ? Oh ! comment, reprit-il, il n'est pas tems ; allez votre train, & parlons de ce qui m'inquiette. Je viens de recevoir un avis qui pourroit me chagriner, si je pouvois

ne laiſſer abattre; heureuſement que je ſuis doué d'une gaieté à toute épreuve. L'homme que j'ai bleſſé eſt à la mort. Son état ne me cauſe aucune émotion, il a eu ce qu'il méritoit; mais les ſuites pourroient devenir fâcheuſes, ſa famille prend feu & pourſuit vivement; ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt qu'il a déclaré qu'il croyoit, ſur le rapport que l'on lui a fait depuis le combat, que ce ne pouvoit être qu'une femme avec qui il avoit eu affaire. C'eſt un galimathias que je vous débarbouillerai; je vous dirai ſeulement que cet homme étant maître de diſpoſer de la meilleure partie de ſes biens, veut les laiſſer à cette femme. Au reſte, il faut toujours ſonger à ma ſûreté, l'idée de cette femme me donne envie d'en prendre l'habit. Le frère du prieur eſt dans ma confidence. Je vais me retirer chez un ami connu à Paris, vous aurez de mes nouvelles, amuſez-vous; mais point d'engagement ſérieux. Adieu, je m'enfuis. Le prieur prendra mon adreſſe & la vôtre à Paris. Je m'embarraſſai peu de tout cet arrangement, je promis toujours; mais je ne ſongeois qu'à Colette

✠

CHAPITRE XXIX.

Raccommodement.

MON braconnier, suivant ce dont nous étions convenus, vint m'avertir de m'aller mettre en sentinelle près du cabaret en question, & que je ne tarderois pas à voir arriver nos gens. La marquise est-elle instruite, lui dis-je ? Elle est en chemin pour les surprendre, répondit-il. Je vais prendre les devants pour vous faire signe d'avancer quand il en sera tems. Le dépit de me voir joué combattoit contre l'amour que je ressentois. Je m'en allai, dévoré par le chagrin le plus noir, me poster dans un coin, où, sans être apperçu, je pouvois facilement tout découvrir. Je vis passer mon rival, je n'étois pas porté à lui rendre justice, aussi le trouvai-je bien peu digne d'entrer en concurrence avec moi. La petite perfide le suivit de près. Jamais elle me parut plus belle, je pensai m'échapper & courir lui reprocher sa trahison; je me retins dans l'espérance de la voir bientôt confondue.

La vieille marquise ne se fit pas attendre, elle étoit bien informée; elle alla droit à la chambre où ils étoient; je compris par un geste

ue me fit mon homme, qu'il étoit tems d'arriver. Le marquis, le nez dans un manteau, s'éloigne avec autant de précipitation que j'en mets à arriver. Colette en proie aux invectives & aux coups de la marquise, est l'objet qui me frappe en entrant. La furie de la marquise me fait perdre ma fermeté, je ne vois plus que le péril où étoit Colette, je me jette au-devant de la marquise : qui êtes-vous, me dit-elle, en se connoissant à peine, pour prendre la défense d'une petite créature qui me débauche mon mari ? Je lui contai naïvement mon histoire en deux mots, & redoublai la confusion de Colette que mon récit sembla anéantir : je vous plains, me dit la marquise, vous êtes bien jeune, & cette petite coquine bien aimable. Fuyez, monsieur, il en est tems encore ; après cet avis je me retire, je souffrirois trop à ne vous en voir pas profiter.

Que fis-je ? je restai, mon triomphe ne me paroissoit pas complet. Je voulus jouir à plaisir de l'embarras affreux où Colette étoit plongée, je parcourois toute sa personne d'un air méprisant, & ressentois une joie maligne à la voir ainsi humiliée.

L'hôtesse d'une chambre voisine avoit tout entendu, elle arriva sur ces entrefaites & se mit à sermoner Colette, qui ne repartit que par ses larmes.

je profite du tems que vous croyez me contraindre à vous voir. Hélas! c'est pour la dernière fois, elle fondit en larmes, & se trouva réellement très-mal.

L'excès de sa douleur la justifia, tout fut pardonné, & si je m'étois trouvé assez libre pour en faire la réflexion, j'aurois béni, je crois, le moment où j'avois tout découvert, tant la suite me fit de plaisir.

J'appellai du secours, l'hôtesse vint toute effarée, elle m'aida à la délasser, & la porter sur un lit. Colette resta plus de trois quarts d'heure sans sentiment; à force de soins, elle revint à elle. En ouvrant les yeux elle me trouva à ses genoux, la bouche colée sur sa main; que faites-vous, me dit-elle, est-ce là votre place? Laissez-moi périr, c'est la seule grace que je vous demande, si vous daignez m'en accorder: vivez, lui dis-je, & vivez pour faire mon bonheur; partagez ma fortune, c'est toute la peine que je veux vous imposer. Est-ce bien vous, répliqua-t-elle, qui me faites cette proposition? Pensez-vous à ce que vous m'offrez? Moi! partager votre fortune? Promettez-le moi, lui dis-je, & je suis satisfait; à ce prix j'oublierai tout. Hélas! vous vous en souvenez encore, répliqua-t-elle en pleurant, quelque

oit mon sort, pourvu que je ne vous quitte pas, e me tiendrai très heureuse.

L'hôtesse fut d'abord ravie en extase d'entendre nos propos; puis elle se mit à pleurer aussi en nous baisant les mains. J'eus bien de la peine à m'empêcher de rire de la part qu'elle prenoit à tout cela. Ah! le bon tems, s'écria-t-elle, que celui où vous êtes. Oh! çà, çà, je vais faire servir la colation, vous prendrez bien quelque chose & la petite aussi. J'engageai Colette à prendre un peu de nourriture. Notre réunion fut sincère, la suite m'en parut unique; d'en entreprendre la peinture, j'y réussirois mal. Je m'arrachai des bras de Colette le lendemain, pour retourner à Blémicourt; je la recommandai à l'hôtesse en lui laissant de quoi se ressouvenir de mes ordres.

CHAPITRE XXX.

Les adieux de Blémicourt.

BLÉMICOURT me parut ennuyeux dès que j'y arrivai. Je ne songeai qu'aux moyens d'en sortir en dérobant le motif de mon départ. Je trouvai tout le monde inquiet de mon absence, & chacun m'accabla de caresses en me faisant cent questions. J'y satisfis tant bien que mal. Madame

de Blémicourt commençoit à perdre la tête, l
petite Hugon se contenoit à peine; le prieur
qui étoit revenu de la veille, me témoigna
avoir été fort inquiet de mon absence. Je ne
fus sensible qu'au chagrin que j'avois pu lui
causer; étant trop préoccupé d'ailleurs, pour
prendre part à celui des autres. J'en fis mine
par politesse, & sur-tout à la dame de Blémi-
court, que je sentois avoir besoin de ménager
dans l'embarras où je venois de me jetter. Je
n'avois envisagé que mon amour dans les pro-
messes faites à Colette; je possédois à la vérité
par les bienfaits de la Blémicourt, une somme
plus que suffisante pour me tirer des premiers
pas de la fausse démarche que je me proposai;
ce n'étoit pas assez, il falloit m'assurer de l'a-
venir jusqu'à nouvel ordre. Je regardai la chose
comme un emprunt, dont je sentois bien devoir
d'avance payer un intérêt bien dur, me pro-
mettant bien de rendre le capital, dès que je
me verrois maître de ma fortune. Je calmai de
cette façon ma délicatesse, elle céda par arran-
gement à mon amour.

J'appris que M. de Lisle & son épouse étoient
partis avec le baron. Le prieur étoit revenu
muni de pleins pouvoirs, pour enchaîner à ja-
mais M. Babouin & mademoiselle Hugon. Ils
furent fiancés dès le soir même. Boiscaré me

menaça de leur épitalame ; j'en esquivai la lecture ; je ne fus pas aussi heureux avec la Blémicourt, il me fallut sans délai renouer notre dernier entretien ; mon projet m'y portoit.

Que l'on me rende compte de la conduite que l'on a tenue pendant son absence, libertin ; me dit-elle, en me donnant un petit coup sur la joue. La chasse a été toute mon occupation ; madame ; lui répondis-je ; en affectant beaucoup d'ingénuité ; la nuit m'a surpris, j'ai été trop heureux de trouver un asyle dans je ne sai quel hameau, dont je suis sorti au lever de l'aurore. Je vous le passe pour cette fois, continua-t-elle ; dorénavant je ne veux point que l'on découche ; souvenez-vous-en, je vous prie, & ne m'exposez plus à passer de nuits aussi tristes que la dernière ; que d'inquiétudes que vous m'avez donné, tout le monde a pu s'appercevoir du désordre où j'étois ; valez-vous tous les chagrins que votre absence m'a fait éprouver ! Voyez comme il reçoit tout cela, dit-elle ; s'appercevant que je baillois. Mille pardons ; lui dis-je, en me remettant. Le sommeil m'accable malgré moi, & j'ai toutes les peines du monde à le vaincre. L'ennui y avoit autant de part que la fatigue que je pris pour excuse. Cela est décidé, dit-elle, je ne veux plus que vous alliez à cette maudite chasse ; elle vous donne

un air maussade qui ne me revient point, entendez-vous. Allez-vous reposer, & venez me trouver demain à mon lever. Quel ordre! j'ai promis, mon bonheur dépendoit de mon exactitude à le remplir.

CHAPITRE XXXI.

Départ.

MON premier soin en m'éveillant fut de me dérober au plus vîte; j'allai tirer *Colette* de l'inquiétude où je présumois qu'elle devoit être plongée. Quelle absence pour deux *amans* nouvellement unis, qu'un intervalle de douze heures!. Mon retour dissipa ses *craintes*; & ce qu'il y a de plus expressif confirma les *sermens* réciproques d'être l'un à l'autre à jamais; pour se mettre à l'abri des recherches de *l'oncle*, & des poursuites du marquis, je jugeai qu'il valoit mieux que Colette, déguisée en paysan, passât quelque tems chez le braconnier, dans un hameau plus proche de Blémicourt, jusqu'à ce que je pusse trouver un prétexte pour m'en retourner à Paris former l'établissement que je me proposois. Je payai le secret de l'hôtesse; le braconnier par de nouvelles libéralités me fut *acquis*; le tout arrangé, je partis sur le champ, & me

rendis à l'appartement de madame de Blémicourt, elle m'avoit déja fait chercher. Quel homme, dit-elle, en m'appercevant, jamais en place; avez-vous déja oublié ma défenſe? Je me ſuis fait un devoir, lui répliquai-je, de me ſoumettre aveuglément à vos ordres; ne voulant pas troubler votre ſommeil, j'étois allé faire un tour de promenade; jamais la campagne ne m'a paru plus belle! l'idée du bonheur que j'y goûte m'entretenoit dans une rêverie agréable, qui m'a fait porter mes pas plus loin que je ne m'étois propoſé. Le fripon, dit-elle en ſouriant, qu'il ſait donner un bon tour à toutes ſes excuſes! bien différentes des femmes, qui font conſiſter leur plaiſir à tromper, j'aime à l'être; entretenez toujours mon erreur, & me dérobez ce qui pourroit la détruire. Je crains à tout moment de vous perdre, je ſens que je n'y ſurvivrois pas. Quelle femme, diſois-je en moi-même que n'eût-elle été Colette, ou que n'en eût-elle eu les agrémens, je me ferois fait conſcience de la tromper; mais auſſi je pouvois lui dire, comme on le répète à tant d'autres dans un ſens différent. Mon excuſe eſt dans vos yeux, ſi je ſuis encore dans votre ſouvenir, compenſez tout madame de Blémicourt, vous me rendez juſtice, nous n'étions pas faits l'un pour l'autre.

Que ne promet-on pas, quand on ressent véritable amour ! que ne promet-on pas, qu on a des raisons indispensables à feindre ! l sermens les plus forts avoient été employ pour persuader à Colette que je n'épargner rien pour m'assurer sa possession. Je fis plus e core pour me débarrasser de la Blémicourt, en tirer les secours qui m'étoient si nécessai L'action n'est pas louable, mais quand la mo en passera-t-elle ?

J'éblouis la dame par mes exagérations, el étoit trop aveuglée pour en sentir le ridicule L'Amour est la clef du coffre-fort, j'avois dé fait connoissance avec lui ; la Blémicourt m pressa de si bonne grace, que je me laissai vain cre ; j'y pris une somme assez suffisante, pou ne pas me mettre dans le cas de la récidive du contrat qu'il me fallut faire. Mes désirs étoien au comble, j'étois assuré de Colette, l'image du bonheur que je me figurois, la présence de la bienfaitrice qui me le procuroit ; tout con courut à rendre ma reconnoissance éclatante.

Je comptois rester quelques jours encore, pour amener le dénouement ; je ne savois comment m'y prendre, les réflexions ne m'en fournissoient aucun moyen. Le hasard me servit ; une lettre de mon père me tira d'embarras ; il me marquoit de retourner à Paris sur le champ.

pour affaire pressante; un parent dont il me donnoit l'adresse, devoit me mettre au fait pour agir en conséquence de ses ordres. Je montrai ma lettre, & quelques raisons que l'on pût me dire, je fixai mon départ au lendemain.

Babouin me témoigna combien il étoit mortifié de ne me pas voir un des témoins de son bonheur. La petite Hugon voulut m'arrêter, je me fis honneur de la circonstance; elle fut la dupe de ma prétendue sensibilité, je lui devois les apparences. La Blémicourt reçut mes adieux toute en larmes. Boiscaré me fit présent de ses ouvrages, le prieur m'assura de son amitié que je mettois bien au-dessus. Je parti chéri de la Blémicourt, regretté de la petite Hugon; mais au grand contentement de sa mère, qui vit mon éloignement avec bien du plaisir, ainsi que le maître-clerc. Pour M. Hugon, je suis sûr qu'il ne regretta que la pension qu'on lui faisoit pour moi. Je l'ai assez pratiqué pour en juger moi-même.

Après mainte embrassade, je volai à Mantes rejoindre Colette, où le braconnier, instruit de l'incident, s'étoit chargé de la conduire.

CHAPITRE XXXII.

Qui tire à la fin.

Je passe la mauvaise nuit que nous essuyâ dans la flotte, espèce de galiote qui remo de Mantes à Poissy; l'incident des nourri que je pris pour un tas de linge sale, la pe que me fit une d'elle en se retournant comme j'a puyois mon pied sur sa croupe; les cris des nou rissons qui nous étourdirent à diverses reprises l'inquiétude que me donnoit mon nouveau domestique, que je conduisis enfin heureusement jusqu'à Paris.

Les détails du petit ménage me procuroient chaque jour de nouveaux agrémens; il faut y avoir passé pour sentir le plaisir que l'on y goûte.

Grace aux bontés de la Blémicourt, j'étois en état de me satisfaire. Colette, dont je devenois amoureux de plus en plus, me parut mériter que je me donnasse des soins pour son éducation.

Avant d'introduire les maîtres, j'augmentai le train. Je m'avisai d'une femme-de-chambre: meuble critique en pareille situation, l'entretien en est à charge; &...... mais, c'étoit une

espèce de compagnie ; je crus qu'il étoit même de la décence de l'introduire. Colette en fut flattée, cependant ses talens ne tardèrent pas à se développer : la femme-de-chambre ne se contenta pas de les admirer, elle fit sentir à Colette, combien il étoit satisfaisant d'en faire usage ; on m'en fit la proposition : par amour propre je topai ; je repris quelques liaisons qui me mirent à même de contenter Colette & ma vanité, je ne tardai guère à sentir ma faute. Chacun rechercha ma connoissance, & voulut cultiver mon amitié. Ah ! Blémicourt, que votre argent vous a bien vengé ! il m'a fait de ces admirateurs autant d'envieux de mon sort. Alors la femme-de-chambre joua un grand rôle. Plus adroite qu'intéressée, elle m'instruisoit des offres, j'allois à l'enchère, je vis bientôt la fin de mes finances, il me fallut céder la place, Colette m'honora de ses regrets. Belle consolation !

Un jour que j'allai dissiper mon chagrin, je rencontrai le prieur ; je suis charmé de vous voir, j'ai bien des choses à vous apprendre, me dit-il. D'abord votre famille est fort irritée ; mais tranquillisez-vous, j'ai tout calmé par l'incident que vous allez savoir. Le baron m'a instruit de vos menées, il ne vous a pas perdu de vue, gens apostés ne vous quittoient pas.

C'est lui qui vous a suscité tant de rivaux; enfi
il est parvenu à vous faire prendre votre parti
mais êtes-vous guéri? je le crois, lui dis-j
Vous soupirez encore, repliqua-t-il; venez ave
moi, & voyons s'il n'y auroit point de remède
tout en marchant, il m'apprit que ce prétendu
baron étoit une veuve fort aimable; elle avoit
été recherchée par un gentilhomme de ses voi-
sins, qui, voyant qu'elle ne vouloit pas l'écou-
ter, s'étoit déterminé à l'enlever, espérant
qu'elle n'oseroit, après un coup d'éclat, lui re-
fuser sa main. Son projet manqua, la veuve en
eut vent; elle se déguise en homme, & va au
nom de son frère lui en demander satisfaction;
elle se bat, le blesse, & s'enfuit. Le frère & la
sœur étant jumeaux & se ressemblant parfaite-
ment, il ne la reconnut. Etant à toute extrê-
mité, il donna tous ses biens à la sœur en par-
donnant au frère. La justice a voulu prendre
connoissance du fait; mais l'on a prouvé que,
depuis quelques mois, le frère étoit à son régi-
ment, nommément les jours qui ont suivi &
précédé le combat; on l'a traité d'imaginaire,
& les poursuites ont cessé. C'est dans l'inter-
valle que la veuve déguisée, & sous le nom du
baron, est venue me joindre avec mon frère &
... épouse; elle fut arrêtée; mon frère étant en
... connoissance l'a tirée facilement d'af-

faire, en faisant connoître son sexe. A propos, j'ai vu Colette & son époux; ils sont enfin mariés, & font le meilleur ménage du monde; mon amour pour la veuve, les épreuves que l'on m'a fait subir avant que d'y répondre, n'ayant nulle relation avec le voyage que je m'étois proposé d'écrire, je n'entrerai pas dans ces détails. Il suffit au lecteur le plus curieux de savoir que j'épousai la veuve; & qu'après avoir rendu l'emprunt fait à la Blémicourt, j'oubliai tout le reste. Bénissant le sort de m'être tiré heureusement de toutes les escapades.

FIN.



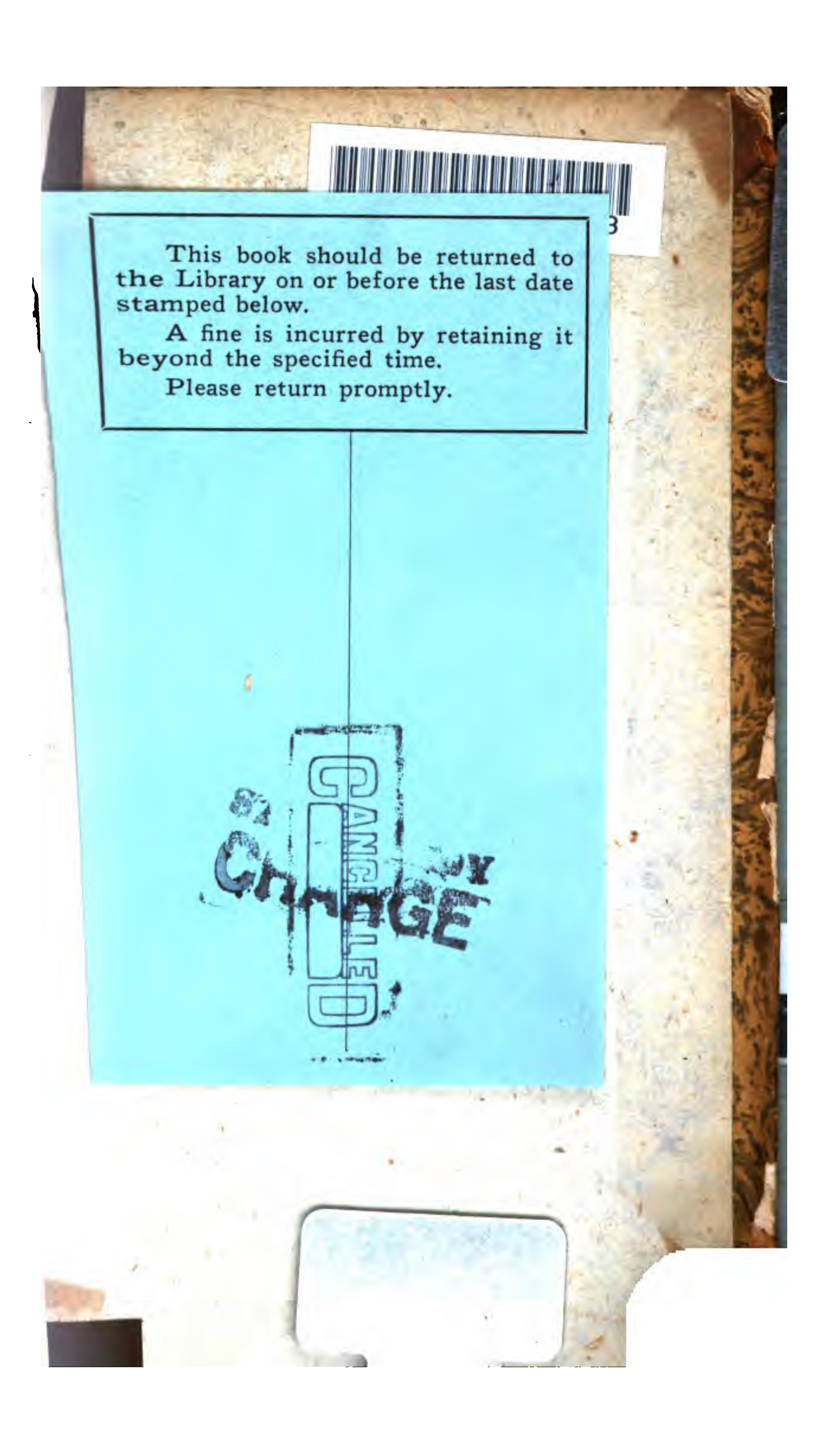
TABLE
DES VOYAGES IMAGINAIRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

VOYAGE DE CAMPAGNE.

VOYAGE DE FALAISE.

VOYAGE DE MANTES.

Fin de la Table.


This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.
A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.
CANCELLED


WIDENER LIBRARY
HX V8ZQ L